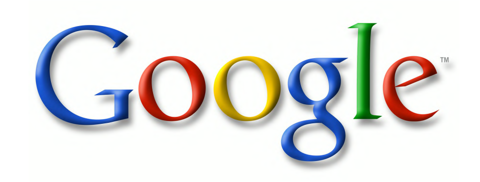




L'AIGLON EN IMAGES



NAPOLEON II.

JOHN GRAND-CARTERET

L'AIGLON EN IMAGES

ET DANS

LA FICTION POÉTIQUE ET DRAMATIQUE

avec

140 Reproductions de Portraits et Estampes

IMAGERIE SUR L'ENFANCE. — PIÈCES POLITIQUES DE 1815
IMAGERIE BONAPARTISTE SOUS LA RESTAURATION.
PIÈCES SUR LA MORT. — PIÈCES AVEC NAPOLÉON I. — CARICATURES.



PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1901

A M. GEORGES MAS

DONT LES COLLECTIONS

M'ONT ÉTÉ SOUVENT PRÉCIEUSES

CE LIVRE

DOCUMENTAIRE PAR LE TEXTE ET PAR L'IMAGE

EST DÉDIÉ

EN TOUTE SYMPATHIE

J. G.-C.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

100 exemplaires in-8, imposition spéciale, numérotés à la presse, sur vélin, avec gravures coloriées.

Tous ces exemplaires ont été souscrits par M. HENRY FLOURY, *Libraire, boulevard des Capucines, 1, Paris.*

L'AIGLON EN IMAGES

LE ROI DE ROME ET L'AIGLON

DEVANT LA MODE (1811-1900)

« La mode, qui exploite les moindres événements, donna naissance aux étoffes appelées *caca roi de Rome*, comme on avait dit, dans l'ancien régime, *caca dauphin.* »

Ainsi s'exprime l'auteur d'une *Vie de Napoléon II* parue en 1832.

Il eût pu ajouter parmi les objets nés ainsi au souffle de l'actualité : *l'eau du roi de Rome*, les *dragées du roi de Rome*, le *papier à lettres du roi de Rome*, la *cire du roi de Rome*, — elle figure sur un prospectus de papetier (à la date de 1812), — et même *la breloque roi de Rome*, agrémentée, cela va de soi, du berceau historique.

Il y a mieux.

Ce que n'avait pas trouvé l'actualité bibelotière,

la littérature le trouva. Bien avant août 1832 et les *Chants du Crépuscule*, de Victor Hugo, dès 1811, les poètes avaient donné à ce fils d'aigle l'épithète d'*Aiglon* qui, quelque jour, devait lui revenir, et sans doute, maintenant, lui restera toujours.

Tant il est vrai que certaines choses se manifestent, tout naturellement, dès l'origine et subitement réapparaissent, sous l'impulsion d'un esprit créateur.

Mêmes causes, mêmes effets.

A nouveau, exploitant l'actualité, portés par *L'Aiglon* de M. Edmond Rostand[1] sur le théâtre de Mme Sarah Bernhardt, voici que la mode et le bibelot font surgir d'autres objets de circonstance : *collet Aiglon*, *crème Aiglon*, *papier à lettres Aiglon*, *bonbon Aiglon*, *bonbonnière Aiglon*, tous, plus ou moins sur fond vert Empire, *ceinture Aiglon*, *abat-jour Aiglon*, *porte-bouquet Aiglon*. Il y a même, généralité, le *drap Aiglon*, la *couleur Aiglon*.

Les bijoutiers se mettent de la partie, ce qui nous prouve que le Palais-Royal existe encore. L'un nous donne, breloque parlante, un Aiglon tenant dans ses serres le petit chapeau, l'autre l'épingle à l'Aiglon, un troisième une agrafe.

La maroquinerie frappe des Aiglons de cuir ; la parfumerie consacre à l'Aiglon ses violettes les plus odorantes. Elle-même l'épicerie, toujours à la recherche

1. M. Rostand, lui aussi, participe à la célébrité de l'*Aiglon*. En attendant qu'il soit quelque jour pipe ou pain d'épice, — le *summum* de la gloire, — il triomphe dans les salons mondains sous l'espèce d'une corbeille, dite *Corbeille Rostand*, en osier peint, doré, et rehaussé de broderies.

de la nouveauté, se lance dans le mouvement. Il y a les croquettes *Aiglon*, il y a le biscuit *Petit Aigle*.

L'Aiglon! véritable titre porte-veine que s'arrachent tous les créateurs de nouveautés. Il y a la broche-médaille à l'Aiglon; il y a le cachet Aiglon, il y a la poignée Aiglon pour ombrelles ou parapluies; il y a les ferrets, il y a les aiguillettes, toutes les pendeloques, toutes les dorures à la mode.

Tel, sous le couvert de l'Aiglon, s'amuse à reproduire, en cartes postales, les costumes militaires du premier Empire, — c'est de Vienne, aujourd'hui, que nous vient ce *napoléonisme;* — tel autre, confie ses chapeaux, ses chaussures, à l'enseigne à la mode.

Et bientôt sans doute apparaîtra, ouverture sensationnelle, la brasserie de l'Aiglon avec tableaux *flambeau....yants* et femmes *esslér....antes.*

Aigles et aiglons! où ne sont-ils pas!

On en a mis partout: — sur les étoffes, sur les rideaux, sur les papiers, sur les couvertures de programmes et de périodiques, sur les marques de fabrique.

Aigles aux foudres pacifiques, qui n'auront pas à subir, espérons-le, le Waterloo de l'industrie française.

Aiglons, aux formes étranges et souvent fantaisistes, qui tiennent plus du poulet que de la famille du roi des airs.

Combien faudra-t-il d'aiglons pour restituer le vrai?

Le vrai! celui que cent poètes saluaient sous ce titre en son berceau, celui que M. Rostand et sa géniale interprète, Mme Sarah-Bernhardt, sont en train de populariser à nouveau dans le monde entier; celui qui avant de

descendre aiglon, en son tombeau, fut *roi de Rome*. — *Prince de Parme*, *Plaisance et Guastalla*, — *Duc de Reichstadt*, — et même *Empereur*, empereur de quatre ans et de dix jours — 23 juin-3 juillet 1815.

L'Aiglon chanté par Victor Hugo, à nouveau honoré par François Coppée ; — l'Aiglon, qu'Alexandre Dumas célébrait dans *Les Mohicans de Paris*, avec son romanesque récit de la fameuse conspiration bonapartiste de 1830 ; — l'Aiglon, dont furent hantés des talents si divers, et Eugène Suë et Balzac ; — l'Aiglon, enfin, auquel un M. J.-B. Bardon trouvait en 1871, un fils, *Palmyre*, autre roman, autre récit de pure imagination.

Que ne lui trouvera-t-on pas demain ?

Quelles lettres d'amour, quelle correspondance posthume subitement découverte viendront à nouveau créer de chimériques racontars ; — jusqu'à ce que la véritable figure de ce pauvre chétif nous soit enfin donnée par ce documentaire impeccable, qui a nom Frédéric Masson ?

O Réalité ! O Fantaisie !

O Histoire ! O Poésie !

JOHN GRAND-CARTERET.

PREMIÈRE PARTIE

CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES, MÉDICALES ET LITTÉRAIRES

PORTRAITS ET IMAGERIES POLITIQUES DU ROI DE ROME ET DU DUC DE REICHSTADT

CHAPITRE PREMIER

L'Engouement pour le Roi de Rome : ses raisons, ses causes.
Évocation politique. — Évocation littéraire.

Le Roi de Rome!

Hier, un inconnu; — du moins, un délaissé, un oublié.

Aujourd'hui, une vedette, un teneur de succès: celui qui « homme, bête, ou chose », détient le record et fait courir tout Paris.

Le siècle s'ouvre, en sa seconde dizaine, avec François-Joseph-Charles-Napoléon, fils du « grand Empereur », destiné à devenir *le Fils de l'Homme*; il se ferme avec Sarah-Roi de Rome. Il s'ouvre avec un petit roi d'apothéose, vivante image d'une monarchie au berceau; il se ferme avec un roi de carton, « parlant au public » du haut des planches.

Après le théâtre du monde, où son passage fut de courte durée, le théâtre de la fiction, sur lequel, à tour de rôle, apparaissent tous les grands premiers sujets.

Et c'est ainsi que le fils profite de la réclame faite au père. Même il lui succède, ce qu'il ne put faire dans la réalité, fauché par un destin cruel qui, déjà, avant de lui enlever la vie, lui avait arraché son nom et jusqu'à sa personnalité.

De Napoléon, Empereur et Roi, l'on passe sans arrêt à Napoléon, duc de Reichstadt.

Une année suffit pour nous donner le roi de Rome version de Max et le roi de Rome version Sarah — et, subitement, le public s'engoue, se passionne pour l'image disparue de

ce fils d'Empereur, pour cette ombre qui ne vécut jamais que des rayons projetés par la plus colossale figure du siècle.

Il y a les convaincus, les emballés; il y a ceux qui suivent, parce qu'il faut suivre, pour « être dans le train ».

Les convaincus; c'est à dire ceux qui, sous une forme quelconque, aiment à retrouver un passé qui leur est cher, qui, ne pouvant avoir la réalité, se contentent de la fiction et, par ainsi, s'illusionnent. Façon commode d'afficher ses convictions; moyen facile de se compter, de se grouper.

Pour les figures historiques, rien n'est curieux comme ce passage de la Vie à la Fiction. Pour l'histoire elle-même, rien n'est instructif comme les engouements que subissent certaines époques. A ce point que, d'emblée, l'on peut dire : ici, l'air est saturé de napoléonisme; là, il fut tout imprégné de jacobinisme ou de légitimisme.

C'est dans les préférences pour tels ou tels régimes, pour telles ou telles personnalités que se trouve le véritable baromètre des partis d'opposition : royalistes décidés ou républicains intransigeants sous l'Empire; impérialistes militants sous la monarchie orléaniste ou sous la République.

Et par le livre, par le théâtre, par la peinture, par l'imagerie, ainsi on lutte, on manifeste, on bataille.

Chose logique, puisque ceux qui aspirent au pouvoir ne peuvent vivre que du passé qu'ils voudraient ramener, ou des promesses en un avenir meilleur dont nul ne saurait apprécier la valeur.

Après les convaincus, les snobs.

Public nombreux; la foule, l'éternel troupeau obéissant à ses bergers, suivant docilement le mouvement; la foule qui, d'instinct, va où est le succès, où triomphe l'actualité, où bat son plein la chose qu'il faut connaître; la foule qui, toujours, se complut en ces évocations, en ces restitutions, en ces interprétations de personnages historiques, en ces adaptations scéniques; la foule qui, facilement, se grise de la poudre des batailles, entre cour et jardin; la foule qui affectionne l'histoire par les tirades de la scène; la foule qui ne cache



Imagerie populaire de Nancy (1832).
Reproduction d'après un original en couleurs.



point ses préférences pour le spectacle dans un fauteuil, pour ce qui défile devant ses yeux sans lui demander aucun effort, aucun travail.

Car nous en sommes arrivés à ce degré d'affaissement que lire un livre, regarder des images, cela devient pour nous fatigue cérébrale ou visuelle, alors que voir sur une scène des gens aller et venir, circuler, s'agiter, se costumer en César, en Napoléon, en Reichstadt, jouer au Petit Caporal ou figurer l'Aiglon, c'est, tranquillement, que le sujet soit poignant ou simplement anecdotique, assister, spectateur intéressé, à un coin de vie du passé.

Et c'est pourquoi le théâtre se trouve être, essentiellement, l'art des foules.

Mais maintenant, se demandera-t-on certainement, pourquoi tant de Roi de Rome à la clef; pourquoi ce subit engouement pour un fils de souverain dépossédé, pour un prince qui ne régna sur aucuns cœurs, qui, tout enfant, dut quitter ses Tuileries où il se complaisait tant, abandonner ses pages et sa voiture aux chèvres que remplaçaient, pour lui, des moutons aux longues laines, — emblème vivant d'un peuple prêt à se laisser tondre, — qui ne connut même pas le pays que, constitutionnellement, il était appelé à gouverner quelque jour.

Simple est l'explication, quoique doubles soient les raisons.

D'abord, considération générale : de tout temps les sympathies de la foule, les préférences des arts et des lettres furent, tant en tout les extrêmes se touchent, pour les puissants et pour les faibles, ce qui n'est point chose aussi contradictoire qu'on se le pourrait imaginer, car si les puissants ont, pour eux, le rayonnement du succès, l'auréole de la gloire, es faibles retiennent par cette sorte d'attraction particulière que, de tout temps, l'infortune exerça sur le sentimentalisme des bonnes âmes.

Les faibles!... entendons-nous, car la foule ne s'apitoie qu'à bon escient. Que, dans une catastrophe terrible, mille pauvres esclaves attachés à la glèbe soient fauchés et réduits en bouillie, elle enregistre, verse un pleur et passe à d'autres

exercices; mais que le malheur subitement s'abatte sur quelque grand de la terre, qu'un roi soit détrôné, dépossédé, assassiné ou tué juridiquement, alors, des années, des siècles durant, ce seront plaintes et regrets sans nom, cris d'horreur et cris d'effroi.

Et c'est ce même sentiment, cette même sympathie qui, subitement, amenèrent les accès de sensibilité, les apitoiements de circonstance dont certaines époques furent ou seront si prodigues, tantôt envers Louis XVI, Marie-Antoinette et le petit Dauphin, tantôt envers le petit Roi de Rome.

Apitoiements qui se mesurent à la qualité, au rang, encore mieux à l'éloignement plus ou moins grand des victimes. Une princesse de la cour d'Anhalt, noyant ses charmes et son teint de rose dans un étang, n'intéresserait plus personne à ses vingt-cinq ans ainsi fauchés; et il ne se trouverait pas un auteur dramatique assez naïf jusqu'à demander au public des larmes pour un roi de Jérusalem mort de la peste noire aux environs de 1450.

Peste et choléra, cela n'est plus de mode : parlez-nous de la phtisie. Ajoutez, pour ne rien omettre, que la sensibilité sous cette forme particulière, je veux dire au théâtre, dans les arts, dans la littérature, est chose relativement moderne. Jadis, c'étaient les mâles vertus, les dévouements sublimes, la torture voulue du sentiment; tout l'opposé. Plus on écrasait le cœur sous l'implacable raison, afin que mieux triomphât le devoir, plus aussi le public applaudissait.

Il a fallu les grands bouleversements, les luttes fratricides de la fin du dix-huitième siècle pour amener la société à cet état d'âme particulier, pour faire jaillir cette sensiblerie nerveuse que tant de fois l'on vit se produire, de nos jours, à la suite de quelque violente commotion sociale.

Deshérité, détrôné dès le berceau, victime à la fois d'une maladie héréditaire et des chinoiseries de la politique, le duc de Reichstadt devait, de droit, venir à la scène, comme le petit Dauphin, comme Louis XVI, comme Marie-Antoinette.



LE DUC DE REICHSTADT AYANT A SES CÔTÉS LES ATTRIBUTS DE L'EMPIRE.

Pièce gravée au trait, et sans légende, destinée à la propagande impérialiste en France (vers 1827).

*** A partir de ce moment, l'épée d'Austerlitz — ou l'épée du Sacre — figurera sur presque tous les portraits du jeune prince, et celui-ci sera représenté la serrant étroitement sur sa poitrine.**

Après les raisons générales, les raisons personnelles : motifs de circonstance, intérêt d'actualité.

Et ceci, tout d'abord, doit nous conduire à démontrer que les sentiments agissants des sociétés se modifient suivant les idées, suivant les passions du jour.

Facilement on le pourra constater avec la curieuse figure ici évoquée, car le culte du Roi de Rome — est-il besoin de le dire ? — n'était pas, autrefois, ce qu'il est aujourd'hui.

Autrefois, c'est-à-dire au moment de sa mort, en 1832, ce fut comme l'enterrement des espérances de toute une génération qui avait connu le père et qui se berçait de l'illusion de voir quelque jour Napoléon II continuer Napoléon I, qui oubliait les grandes hécatombes humaines des impériales années pour ne se souvenir que du drapeau tricolore, vainqueur des abus de l'ancien régime, et seul apte, une fois encore, à triompher du drapeau blanc, emblème d'un passé violemment abhorré.

Aujourd'hui, c'est pure affaire de dilettantisme ; — simple prise de possession d'une figure disparue qui ne fit que passer à travers l'histoire, à peine esquissée; — tel un souffle, telle une ombre.

Autrefois, l'évocation fut bien effectivement réelle : elle venait en droite ligne des partisans du régime déchu, des mécontents du régime contemporain. Portraits, placards, chansons, objets divers, imagerie, colportage, est-ce que tout cela, en des formes multiples, n'était pas autant d'appels au fils de l'Homme ?

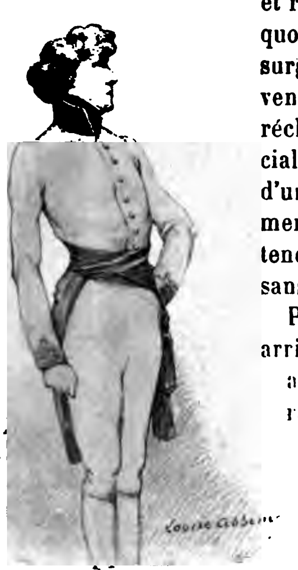
« Fils de Napoléon, où es-tu ? N'entends-tu point les voix qui t'appellent, qui t'implorent, qui te demandent? » disait un de ces éphémères de la littérature.

A la fois, donc, un souvenir, un hommage au passé et un appel au présent, pour que celui vers lequel on se tournait modifiât le Futur au gré des mécontents.

Aujourd'hui, l'évocation est fictive. C'est la littérature, c'est le théâtre qui s'éprennent du jeune prince, ici par attirance, par intérêt rétrospectif; là pour enrichir d'un

nouveau rôle le répertoire d'une grande artiste, pour lui permettre d'apparaître sous une forme nouvelle, de se mouvoir sous les traits, sous l'enveloppe d'un personnage non encore évoqué.

Mais alors, objectera-t-on à nouveau, pourquoi cette subite et répétée et constante apparition, pourquoi ce *roi-de-romisme* aigu, tout à coup surgissant des ténèbres d'un caveau, et venant jeter, de toutes parts, dans la réclame, dans la circulation commerciale, suivant l'actuel usage, la figure d'un jeune prince dont, très certainement, bien des gens ignoreraient l'existence, sans les « Aiglons » de la scène, sans l'*Aiglon* de M. Rostand ?



SARAH BERNHARDT dans l'*Aiglon*.
Dessin de Mlle L. Abbema.

Parce que, logiquement, cela devait arriver : parce que, depuis bientôt vingt ans, en de multiples domaines, apparaît, surgit l'Empire, par les uns évoqué, en des strophes sonores, par les autres disséqué, morceau par morceau, devant le tribunal de l'histoire ; et qu'après Napoléon I, le personnage tout indiqué, l'homme qui devait venir, tôt ou tard, c'était Napoléon II, profitant encore, dans la mort, de la renommée du père, Napoléon II, né prince français, acclamé Roi de Rome et mort, poitrinaire, duc de Reichstadt.

Que parmi les applaudisseurs de cette évocation littéraire et théâtrale se trouvent, au premier rang, les partisans des Napoléons, ceux qui croient encore à la possibilité d'un régime qui eut ses moments de triomphe et ses heures de gloire, qui, à deux reprises, essaya de conduire la France à ses destinées nouvelles, cela n'a rien qui doive surprendre. N'est-ce pas la

marche logique des choses, de disparaître puis de revenir dans un continuel mouvement d'action et de réaction ; n'est-ce pas le fait de tous les gouvernements, de tous les systèmes politiques, d'entretenir, de conserver longtemps durant, des partisans et des détracteurs, — de chauds partisans et de violents détracteurs?

Donc les « Roi de Rome » de la littérature et du théâtre ont leurs lecteurs et leurs spectateurs passionnés, mais qui, pas plus que les autres, ne se trouvent être des agissants, et qui, comme eux, malgré tout, appartiennent au grand public, mélange éternel de curieux et d'indifférents.

Libre à eux de mettre à profit cette évocation ; libre à eux de la faire tourner à leur avantage, s'ils en trouvent le moyen, si on leur en donne la possibilité; ils ne l'ont, en réalité, ni fait naître, ni dirigée ; et quand bien même elle serait venue d'un besoin de critique, d'un désir d'opposition, elle n'en reste pas moins purement platonique.

CHAPITRE II

La mort du duc de Reichstadt vue suivant les époques. Le Roman. — Le Pamphlet. — La Science.

La vie du Roi de Rome fut bien simple; elle tient, il l'a dit lui-même, en un berceau qui reste, c'est du moins une façon de voir, l'unique monument de son histoire. Et cependant, elle fut souvent écrite et de bien différentes façons.

Il y a la façon de Chateaubriand, la façon de Frédéric Soulié et la toute récente façon de Welschinger : — une seule et unique phrase, — un récit qui, pour être sous la forme d'un conte, n'en est pas moins d'une très réelle exactitude de couleur, — et un fort volume, bourré de documents et de notes, comme on les sait faire aujourd'hui, qui touche de près à la psychologie historique.

On verra, par ailleurs, combien nombreuses furent, de 1832 à 1853, les *Vie* et *Histoire* du Roi de Rome, — pamphlets politiques ou volumes justificatifs, en quelque sorte, dont la place n'est pas ici, — publications populaires dont on ne saurait que dire, leur intérêt étant nul, et que le mieux est d'enregistrer à titre purement bibliographique.

Le Roi de Rome, de Welschinger, sera consulté — et avec fruit — par tous ceux qui voudront, en ses divers côtés, étudier cette énigmatique figure. Restent donc Chateaubriand et Soulié, qui ouvriront, on ne peut mieux, ces brèves notes historiques sur le fils de Napoléon.

Au tome III des *Mémoires d'Outre-Tombe*, on lit : « L'archiduchesse Marie-Louise, le 20 mars 1811, accouche d'un fils, sanction supposée des félicités précédentes. De ce fils, éclos comme les oiseaux du pôle au soleil de minuit, il ne restera qu'une valse triste composée par lui-même à Schœnbrunn et jouée sur des orgues, dans les rues de Paris, autour du palais de son père. »

Et c'est ainsi, qu'en quatre lignes, M. de Chateaubriand salue et enterre celui qui lui était reconnaissant d'avoir, mieux que tout autre, compris son père, Napoléon I.

Ouvrez maintenant les *Contes pour les Enfants*, de Frédéric Soulié (Paris, 1859), un livre plein de charme, quelque peu oublié de la génération présente, et voici l'amusant et pittoresque récit que vous trouverez sous le titre de : *Le Roi de Rome* :

« Vous aimez les contes de fées..... Eh bien ! je veux vous en dire un.....

« En 1811, toute la Ville de Paris était dans l'attente, car l'impératrice Marie-Louise allait donner un héritier à l'empereur... Tout à coup, au-dessus du murmure sourd et paisible qui s'élevait de la multitude, passe un coup de canon retentissant. — Un ! ! dit la foule. Et, à cet instant, comme si la parole de Dieu s'était fait entendre, tout écouta..... toutes ces voix comptaient ensemble les coups de canon, toutes ces voix disaient : deux ! trois ! quatre ! si bas, qu'on eût dit la parole d'une seule personne..... ; et quand le 21e éclata, un cri lui répondit, un cri joyeux et immense, un cri dans lequel se serait perdu le bruit de mille canons .., car c'était là le signal d'un héritier venant de naître à Napoléon.....

« ... Et l'on m'a conté que, pendant ce grand moment, l'empereur Napoléon regardait son peuple à travers un rideau après avoir regardé son enfant, et, je sais, parce que l'un des soldats me l'a dit, qu'il pleurait de grosses larmes, tant il était heureux...

« ... Pour lui on força la nature, et, pourvu que votre bonne ait déjà passé l'âge de la jeunesse, elle a dû vous raconter que

le Roi de Rome allait à la promenade dans une belle voiture attelée de grands et beaux moutons blancs, dont les laines soyeuses pendaient jusqu'à terre. Je me les rappelle, moi, je me souviens de les avoir vus courir sur la terrasse du bord de l'eau, aux Tuileries... tandis que nous les suivions avec des cris de joie; car nous disions alors : *Vive le Roi de Rome!* Il a vécu encore longtemps après. Qui nous eût dit que nos vœux étaient un souhait de malheur!



Daprès une gravure coloriée portant la mention :
« dessiné d'après nature ».

« Il vécut ainsi dans la splendeur d'un roi jusqu'à l'âge où on est encore un tout petit enfant... Un jour le Roi de Rome fut revêtu de son petit uniforme, sa mère le prit dans ses bras et descendit dans la place du Carrousel. Il y avait trente mille soldats assemblés, les uns trop jeunes, les autres trop vieux; la gloire de l'Empire en avait tant dévoré. Ils défilèrent tous devant l'impératrice Marie-Louise et son enfant; et tous en passant prononcèrent un serment solennel de mourir pour elle et pour lui...

« Quelques jours après, des voitures de voyage étaient à la porte des Tuileries et, comme les ennemis allaient envahir la ville, il fallait fuir. Or, ce que je vais vous dire n'est pas un conte... Au moment où l'on voulut le descendre pour partir, il s'échappa en criant : « Je ne veux pas!... Je ne veux pas!... » Il s'attacha à un rideau de toutes ses petites forces, sanglotant et criant : « Je ne veux pas sortir de mon château des Tuileries; je ne veux pas! » Mais on l'emporta malgré ses cris et il n'est plus revenu...

« Faut-il vous dire maintenant comment il a vécu loin de la France? Les partis le virent grandir avec anxiété, les uns espérant beaucoup de lui, les autres en redoutant beaucoup. Tous disaient qu'il portait en lui un orage et une révolution. Mais, pour lui aussi, lorsqu'il semblait près d'éclater et de lancer la foudre, se levà un vent glacé du nord qui le frappa au cœur, dispersa ses forces, fit disparaître au ciel son âme sans que personne pût dire ce qu'elle contenait de bien ou de mal... »

Ainsi donc, en ce double personnage dont les portraits vont défiler ici, Chateaubriand comme Soulié ne voulurent voir que l'impérial enfant, que le petit Roi de Rome resté légendaire parmi les gens des précédentes générations.

Le petit roi, dont l'entrée dans le monde avait été particulièrement difficile, — il fallut pour l'accouchement recourir au forceps, ce qui inspira au baron de Méneval ce trait d'érudition :

Tantæ molis erat romanam condere gentem,

le petit roi, à qui l'on prête, âgé de deux ans, une volonté de fer, à qui l'on fait protéger les orphelins, parler philosophie, à qui l'on remet des pétitions pour qu'il les présente à son père. « Témoignage touchant et significatif », dit un écrivain, « il suffisait de naître au fils de Napoléon, pour troubler les raisons ».

Le petit roi qui adorera son père, et il ne pouvait en être autrement puisque Napoléon, l'homme de fer, pour lui avait



Lacauchie del. Rebel sc.

LE ROI DE ROME.

Illustration de Lacauchie pour un ouvrage historique de la période de 1840.

trouvé des larmes et d'ineffables tendresses, — qui à sa mère montrera presque de l'hostilité, — car, pauvre d'intelligence, de volonté et de sentiment, Marie-Louise, pour lui prouver son amour maternel, l'avait bien vite abandonné à sa gouvernante et à ses serviteurs.

A ce petit roi vu par Chateaubriand et Soulié succédera, plus tard, grâce à Prokesch-Osten, une nature d'élite, une âme généreuse, un esprit à la fois fin et profond, ouvert à tous les nobles sentiments et plein de grâces extérieures. Et la légende du duc de Reichstadt beau, sentimental, intelligent et digne, rencontrera, en nos jours encore, de nombreux adhérents, puisque dans une étude publiée en 1896 M. E. Dard s'exprime comme suit :

« ... Si l'éclat d'une race deux fois illustre, l'attrait de la jeunesse et de la beauté et la sympathie qui s'attache au malheur ne suffisaient à lui mériter l'intérêt, il faudrait encore en parler pour détruire une légende et montrer dans le prince autrichien, dans l'enfant phtisique, un fils, un très digne et très regrettable fils de l'empereur Napoléon. »

A la version Prokesch, il est vrai, d'autres ont essayé d'opposer une version quelque peu différente. Le duc de Reichstadt, beau jeune homme romantique, et cœur désabusé, ne pouvant ou ne voulant jouer un rôle politique, se serait lancé dans la grande vie amoureuse; et à cette existence agitée, désordonnée, devrait être attribuée sa mort prématurée. Metternich et l'empereur François II, son oncle, auraient même, « par un machiavélisme infernal », ouvert au tout jeune adolescent qui les gênait, qui, pour eux, était un continuel objet de crainte et de souci, les coulisses de l'Opéra, « afin de le rôtir plus vite », dit un pamphlet viennois; et la belle et spirituelle Fanny Essler aurait été, en la circonstance, un des artisans de la politique autrichienne.

Ça c'est le roman, l'éternel roman que l'on aime toujours à forger, à l'aide duquel on cherche à expliquer les disparitions plus ou moins énigmatiques, et qui, tout naturellement, devait trouver sa place au théâtre.



Napoléon, duc de Reichstadt, né aux Tuileries, mort a Schœnbrunn.
Lithographie d'après un portrait peint par Octave Tassaërt (1833).



Le roman! Une des formes du roman faudrait-il dire, pour être exact, car nombre d'autres versions circulèrent.

La version de la mort due aux quinze années passées à la cour de Vienne qui n'auraient été qu'une torture continue, qu'une lente agonie.

« *Le duc de Reichstadt*, écrivait en 1832 le *Courrier de Londres*, *est la victime de la politique à combinaisons froides qui caractérisent l'école de Metternich.* Il y a longtemps que les médecins du prince déclarèrent que le changement d'air et de pays lui était nécessaire; malheureusement les gens adonnés au système de Metternich trouvèrent dans le nom de Napoléon assez de motifs pour refuser de le laisser aller dans le climat chaud de l'Italie... »

La version de l'empoisonnement, tantôt par un dentiste célèbre, Italien naturellement, lequel était chargé « d'arranger les dents du jeune duc », tantôt même par son médecin, Malfati, qui, durant toute la maladie, « avait toujours marché le poison à la main, qui, sciemment, pour arriver au but prescrit, avait soumis son malade à un traitement dont il calculait froidement l'influence homicide ».

Et ces bruits étranges étaient soigneusement entretenus par les faiseurs de pamphlets, qui tous, suivant leurs opinions, avaient intérêt à laisser planer des doutes sur la mort du duc.

Dans son très curieux article, *L'Aiglon. Comment est mort le duc de Reichstadt*, le Dr Cabanès expose clairement ces différents motifs :

« Avant le dénouement fatal, on chuchotait, on écrivait même que le duc de Reichstadt succombait à un empoisonnement.

« Ce bruit était si répandu que le roi de Bavière lui-même demandait à l'ambassadeur autrichien, accrédité auprès de la Confédération germanique : « Dites-moi, le duc de Reichstadt est-il mort de mort naturelle? » Rendu attentif par la réponse de l'ambassadeur à l'inconvenance de sa question, il ajoutait aussitôt : « Comprenez-moi bien ; comme il y a en France deux

partis qui ont intérêt à sa mort, je me demande si rien n'a été tenté de ce côté contre le fils de Napoléon. »

L'auteur des *Révélations sur la mort du duc de Reichstadt* écrivait, d'autre part, dès 1833 :

« Relativement à la mort du duc de Reichstadt, les uns, ignorants, et par conséquent le plus grand nombre, disaient hautement qu'il avait été empoisonné. Les autres, plus timides, sans oser parler du poison, suspectaient sa mort de ne pas être naturelle. Une certaine fraction, moins nombreuse et moins brute, prétendait que, jeune, on ne l'avait pas convenablement élevé et que sa mort était la conséquence de sa vie violente.

« De prétendus initiés à des secrets qui n'existent pas ont trouvé bonnes et justes à exploiter la présence du duc de Raguse à Vienne et ses fréquentes visites au duc de Reichstadt, en le dotant d'un crime de plus dans l'opinion. Une coterie médicale, éparpilleuse de scandales, a signalé son médecin, Malfati, comme un empoisonneur, et, à défaut de meilleurs arguments, l'a condamné sur son silence. »

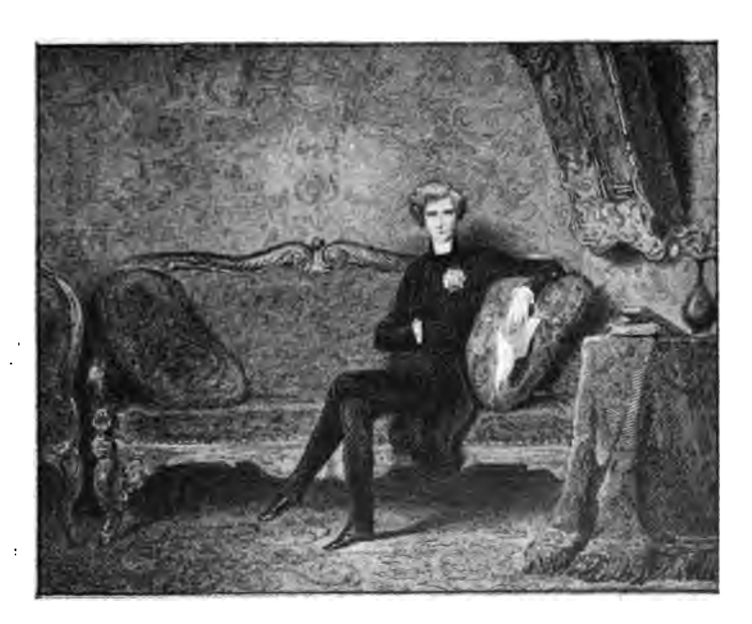
Revenons aux affaires d'amour ou plutôt aux accusations de vie déréglée, de vie de débauche lancées contre le jeune duc, et remontons aux sources de ces accusations, en prenant, ici encore, pour guide le Dr Cabanès :

« Il est certain que l'infant don Miguel, exilé par son père, dont il avait essayé de prendre le trône, et réfugié à Vienne en 1824, fut donné pour compagnon au jeune duc. C'était un jeune homme de vingt-deux ans, stupide, débauché et connu pour tel. M. de Metternich prétendait vouloir le former. Ce fait permet de croire que les intentions du gouvernement autrichien ne furent pas éloignées de celles qu'on lui a attribuées.

« On eût certes vu avec satisfaction le duc de Reichstadt oublier dans des plaisirs faciles les devoirs que son nom lui imposait. C'était d'ailleurs un moyen fort employé chez les princes de l'ancienne Europe, ceux d'Autriche en particulier, pour se débarrasser des parents gênants. Le poète Barthélemy,

venu à Vienne en 1828 pour offrir au duc son poème, *Napoléon en Egypte*, et qui naturellement essaya vainement de l'entretenir, contribua beaucoup à accréditer ces bruits dans sa pièce de vers intitulée : *le Fils de l'Homme.* »

Ence poème, en effet, Barthélemy se laisse aller à d'étranges



Le fils de l'homme.

Composition de Raffet, servant de frontispice au poème *Le fils de l'homme*, de Barthélemy et Méry, publié à la suite de *Napoléon en Égypte*, *Waterloo*, édition de Perrotin (1835).

suppositions et se demande « quel germe destructeur a sitôt défloré l'adolescence de ce jeune visage ».

On dirait que la vie à la mort s'y mélange.

En réalité, que le jeune prince ait été plus ou moins chaste, cela ne peut avoir d'intérêt que pour les chercheurs de scan-

dales qui aiment à mettre des noms sur les amourettes des souverains[1]. Qu'une femme ait pu, ou non, comme il en fit la confession à Prokesch, « fixer son attention au delà d'une journée, toucher son cœur ou même parler à son imagination juvénile », cela n'a qu'une importance bien relative et presque secondaire.

Et ici, tout naturellement s'impose, dernière face de la question, la conclusion donnée par l'auteur que nous avons plaisir à suivre :

« Au surplus, pourquoi chercher une cause extraordinaire à un événement dont l'explication est des plus normales? Pourquoi imaginer des conjectures plus invraisemblables les unes que les autres? Qu'est-il besoin d'invoquer le poison, ou le suicide lent; une éducation mal entendue ou un traitement mal dirigé? Le duc de Reichstadt a succombé à la tuberculose comme y aurait succombé Napoléon I lui-même, s'il n'avait joui d'une constitution qui défiait le mal; ce qui vérifie une fois de plus cette loi de pathologie générale, que l'arthritisme

1. Il a été souvent parlé des amours du duc de Reichstadt avec Fanny Essler, seule cause, d'après certains racontars, de « l'état d'épuisement » qui l'avait conduit au tombeau. Le Dr Cabanès rappelle tout cela dans son intéressant article.

« Après la mort du duc, dit-il, il circula même à ce propos une anecdote assez amusante. L'on raconta qu'un jeune Anglais avait fait des propositions avantageuses à la belle danseuse afin qu'elle consentit à être aimée de lui. Après une proposition d'un prix plus ou moins fabuleux, celle-ci consentit à accorder ses faveurs. Mais le fils d'Albion, au lieu d'en profiter, examina, le monocle à l'œil, les charmes de la danseuse, après quoi il dit : « Merci; à présent j'avais viou le tiombeau du diouc de Reichstadt. » Puis il sortit de chez la courtisane, lui laissant un portefeuille bien garni. »

Le Dr Véron conte, de son côté, qu'ayant eu l'occasion de rencontrer Fanny Essler, il eut la curiosité de lui demander si ce qu'on disait de ses rapports avec le duc était exact :

« J'interrogeai à ce propos, écrit-il, l'ex-danseuse de Vienne avec une vive curiosité; je l'ai toujours trouvée sincère, sans pruderie, et elle m'assura que cette passion du fils de l'empereur pour elle n'était qu'un conte fait à plaisir. »

On assure enfin que Napoléon III, ayant sollicité du comte Prokesch-Osten, l'ami intime du duc, la vérité sur cette affaire d'amour, le comte ui confirma que tout ce qui avait été dit n'était que mensonge.

crée le terrain le moins propice à l'évolution du redoutable bacille qui moissonne tant d'existences humaines. »

Et sur quoi s'est basé le Dr Cabanès — dont les recherches dans le domaine de la curiosité médicale font autorité — pour arriver à cette conclusion? Il va lui-même nous l'apprendre, en s'appuyant sur un document peu ou point connu, considéré comme quantité négligeable par les premiers annalistes de l'époque napoléonienne, — qui, d'après lui, avait intérêt à ne pas être laissé dans l'oubli, mais qui, je l'avoue bien franchement, ne me semble pas absolument probant. On va du reste en juger.

« Nous voudrions, dit-il, appeler l'attention sur un détail du procès-verbal d'autopsie de l'empereur, passé sous silence par les historiens, et qui appelle un commentaire dont l'importance ne saurait échapper à des médecins. « Le sac formé par la plèvre costale du côté gauche, lisons-nous dans la relation originale du Dr Antomarchi, contenait environ un verre d'eau de couleur citrine... *Le poumon gauche était légèrement comprimé par l'épanchement*, adhérait par de nombreuses brides *aux parties postérieure et latérale de la poitrine et du péricarde;* je le disséquai avec soin, je trouvai le *lobe supérieur parsemé de* TUBERCULES et QUELQUES PETITES EXCAVATIONS TUBERCULEUSES... *Le poumon droit était légèrement comprimé par l'épanchement*, etc. »

« D'après les lignes qui précèdent, il est indéniable que *Napoléon était tuberculeux*. Seulement, sa tuberculose étant greffée sur un terrain arthritique, l'évolution du bacille a été très lente et la lésion s'est pour ainsi dire immobilisée. Il n'est pas téméraire de supposer que le cancer ayant fait des progrès, le terrain soit devenu plus fertile pour la tuberculose qui, dans les dernières semaines ou dans les derniers jours, aurait envahi à nouveau un organisme qu'elle avait, pendant des années, respecté. Ainsi s'expliquerait le Bonaparte maigre des campagnes d'Italie et d'Egypte; et aussi — ce qui nous ramène à notre sujet — la phtisie tuberculeuse du fils de Napoléon, du duc de Reichstadt.

« Mais il existe, si l'on peut ainsi parler, un autre facteur de tuberculose chez Napoléon II : c'est sa mère, la blonde, grasse et lymphatique Marie-Louise, auquel on prétend que l'*Aiglon* ressemblait par tant de côtés ».

Certains médecins trouveront, peut-être, que le Dr Cabanès va bien vite en besogne, qu'une affirmation aussi nette, aussi catégorique : *il est indéniable que Napoléon était tuberculeux*, ne saurait découler des détails du procès-verbal par lui publié.

Entre eux nous ne saurions intervenir, exposant purement et simplement les impressions des générations, et donnant les pièces du procès. Mais la possibilité et la probabilité de Napoléon I tuberculeux, alors que le petit Roi de Rome, l'Aiglon, est mort phtisique, — ceci est indéniable, — éclairerait d'un jour nouveau, essentiellement moderne et scientifique, une fin, une disparition sur laquelle on discourut longtemps — alors qu'elle était dans la logique même des choses.

Du romantisme de Chateaubriand à la thèse rigoureusement précise du Dr Cabanès il y a loin; — de ceux qui voyaient toujours devant eux l'image du bel enfant aux boucles blondes, suivant la miniature d'Isabey, à ceux qui cherchent à dresser sur la scène un duc de Reichstadt plus ou moins authentique, il y a tout un monde d'idées et de passions contraires; — il y a surtout, je l'ai démontré, la différence qui sépare les indifférents, — spectateurs empressés de drames inventés pour l'amusement d'un public blasé, — des vrais acteurs, c'est-à-dire des contemporains, de ceux qui avaient admiré le petit Roi de Rome dans sa voiture aux blancs moutons soyeux ou dans son bel uniforme de général Tom Pouce.

Avant de voir la chanson l'acclamer, l'image le portraiturer sous mille formes, on se trouve ainsi posséder les impressions diverses de générations qui, suivant la donnée du moment, ne virent que l'enfant au berceau, ou qui, devant une mort gênante pour certaines ambitions, se mirent à lancer l'accusation de crime, — jusqu'à ce que, plus calme, plus réfléchie, plus raisonnée, l'époque actuelle vint, comme toujours, remettre les choses en place.

Et c'est ainsi qu'apparaît, jugé de façon posthume par la littérature, la politique ou la science, le fils de Napoléon en sa double personnalité de Roi de Rome et de duc de Reichstadt.

Maintenant, nous l'allons prendre, salué à son berceau par les acclamations de cent poètes enthousiastes, page pittoresque d'histoire anecdotique et quelque peu oubliée.



TÊTE D'ÉTUDE (LE ROI DE ROME).
Dessiné à Vienne par Isabey (mars 1815).

(D'après une des premières reproductions gravées de la célèbre miniature.)



CHAPITRE III

La Naissance du Roi de Rome fêtée par la Poésie, la Chanson et le Théatre.

Les destins sont accomplis, le roi de Rome est né.

Que faut-il maintenant? — Le fêter.

Tandis que le canon tonne, les poètes, en vers de toutes couleurs, se préparent à célébrer l'heureux événement, et les graveurs, d'un burin plus ou moins fidèle, tracent sur le cuivre le portrait du petit prince, qui, bientôt, jusque dans les coins les plus reculés, sera l'image chérie.

Traductrices de la joie et de la félicité publiques, la poésie et l'imagerie, l'une art d'expansion, l'autre art de figuration, s'entendront à merveille en leur mission de propagande.

En une sorte de poème dialogué destiné à la scène mais qui, comme tant d'autres, ne vit jamais le jour, toutes deux se disputaient la préséance, énuméraient leurs qualités, leurs services et, finalement, mettaient aux pieds du petit Roi de Rome, l'une ses guirlandes de roses, l'autre ses allégories enchanteresses.

« Vous le chantez », disait l'image, « de ses bienfaits, quelque jour, la terre par vous sera instruite; moi, à l'univers entier, dès aujourd'hui, je donne son profil, et chacun, en le contemplant, pourra retrouver les traits du plus grand des monarques. »

Et voilà comment, quatre-vingt dix ans après, nous pouvons, ici, faire appel à leurs œuvres, en commençant par les poètes débordants d'allégresse et de cris de victoire et dont, souvent, l'enthousiasme fut plus facile que la rime. Jusqu'où devait aller cet enthousiasme, un livre va nous l'apprendre, et ce livre, en deux énormes tomes, c'est *Hommages Poétiques à Leurs Majestés Impériales et Royales sur la naissance de S. M. le Roi de Rome.*

Des vers!... de tous pays, en toutes langues. Des vers! de toutes formes. Des poèmes, des stances, des odes, des cantates, des idylles, des chansons, même des dithyrambes. On ne saurait demander plus.

Mais mieux vaut laisser parler eux-mêmes les éditeurs de ce précieux recueil..., précieux pour l'état d'âme du pays en l'an mil huit cent onze.

Donc, au tableau :

Avis des Éditeurs.

L'époque fortunée du mariage de L. L. M. M. Impériales et Royales avait inspiré tous les poètes français et même une grande partie des poètes étrangers. Très peu eurent l'avantage de faire parvenir leur hommage au pied du Trône, et surtout de rendre publics les accents poétiques de leur amour et de leur reconnaissance.

Les éditeurs de ce Recueil, convaincus de l'oubli dans lequel sont demeurés à l'époque du Couronnement et du Mariage de l'Empereur des ouvrages faits pour fixer l'attention des hommes éclairés, effrayés du découragement qui pouvait en résulter chez les jeunes écrivains dignes par leurs talents, encore ignorés, d'être un jour des organes avoués du sentiment national et de l'allégresse publique ; persuadés aussi que la naissance du Roi de Rome produirait encore de nombreuses pièces de vers, dont une grande partie, faute de moyens suffisants de publicité, resteraient inconnus et sans encouragement, ont formé le projet de réunir en un corps d'ouvrage toutes celles qui, par leur mérite, seraient dignes d'être mises au jour. Ils ont pensé que cet édifice littéraire, élevé par la reconnaissance à la gloire de nos Augustes Souverains, serait, aux yeux de la Postérité, le monument le plus authentique de l'amour de leurs sujets.



Gravure au trait, d'après un dessin de l'architecte Fontaine (1811.)

(*Musée Carnavalet.*)

Pénétrés de cette idée, les sieurs J.-J. Lucet et Eckard ont fait un appel aux poètes français, latins, italiens et allemands.

Que demandaient MM. Lucet et Eckard, hommes de lettres, demeurant rue Beauregard, n° 6 ?

Des pièces de cinquante vers au minimum, et de deux cents au plus.

Et qu'offraient-ils aux concurrents pour un tel bagage poétique ?

Cinquante prix, payables en livres, suivant une liste dressée, dont trente-cinq pour les pièces françaises et cinq pour les pièces latines, italiennes, allemandes. Naturellement, la poésie nationale faisait prime.

Tout compte fait, les éditeurs avaient pensé recevoir — eux-mêmes nous en font l'aveu, — deux à trois cents pièces, au plus.

Or, bien autrement abondante fut la moisson. En moins d'un mois, arrivèrent à eux 1.263 pièces en toutes langues, française, latine, grecque, italienne, allemande, espagnole, portugaise, anglaise, hollandaise, flamande. Ils avaient annoncé un volume : deux gros tomes ne suffirent pas à contenir toute cette moisson poétique Sur les 1.263 poésies, d'aucunes restèrent en chemin, et les éditeurs prévoyaient bien qu'ils allaient, avec les laissés pour compte, se faire autant d'ennemis. « Beaucoup d'auteurs, sans doute, » disent-ils gracieusement, « se plaindront de ne point figurer dans ce Recueil; quelques-uns pourront avoir raison. » Et bravement, ils laissèrent espérer un autre recueil « composé des pièces dont le mérite réclame la publicité ». Ainsi, sans se trop compromettre, pensaient-ils braver l'irritabilité de la gent enfre toutes irritable.

Bref, le 25 juillet 1811, en séance publique, à la Salle Olympique, on proclamait les noms des cinquante auteurs primés, et peu après paraissaient les fameux *Hommages Poétiques*, contenant 275 pièces choisies parmi les 1.263 morceaux de l'ensemble.

Le grand prix échut à M. J.-B. Bayoud, de Montluçon.

La Renommée accourt et du chant triomphal
Ses cent voix font pour lui retentir le signal.
Prête à l'instruire à vaincre en voyant la lumière



LE ROI DE ROME AU BERCEAU

O France ! O mon pays ! ta gloire est achevée
De tes nouveaux destins l'époque est arrivée
Si l'arbre de l'état, vaste majestueux,
Inébranlable aux coups des vents impétueux,
Te couvre de l'appui de son ombre adorée.
Nul rejeton encor n'assuroit sa durée
Le premier vient de naître et le Monde ravi
Sourit à l'avenir dont il sera suivi.

La France le couvrant de ses mains solennelles,
Se plaît à lui montrer les palmes paternelles ;
Et la féconde paix joint pour le couronner
Les myrtes de sa mère à son [illegible]
Tout vole à son berceau, là, pour former son cœur
A l'amour des devoirs qui des Rois est l'honneur.
La sévère Thémis, la Religion sainte
Veillent, tenant le livre où leur force est empreinte.

Gravure au burin de 1811. Les femmes personnifient la France, la Paix, la Religion, la Justice.

(*Musée Carnavalet.*)

Pour distinguer de ses collègues cet honorable poète de l'Allier on le gratifia de deux belles gravures « richement encadrées », l'Empereur en pied, d'après Isabey, l'Impératrice, aussi en pied, par Godefroy, destinés à se faire pendant. Sur la liste des auteurs primés brillent de multiples et quelquefois bizarres professions : il y a là M. Casimir De Lavigne, du Havre, âgé de dix-sept ans, élève du lycée Napoléon, auteur d'un dithyrambe; des avocats, des chefs de bureau, des receveurs et sous-receveurs de l'enregistrement, des adjudants, des employés à l'administration des douanes, des professeurs, — en nombre, — des rédacteurs au ministère de la guerre, — de tout temps le *rond de cuirisme* fut favorable aux Muses, — et beaucoup qui seront illustres, M. Viennet, M. Berrier, et même un membre de la Légion d'honneur qui jouera un certain rôle dans l'histoire religieuse du moment, M. Marron, président du Consistoire de l'Église réformée, et même M. Trémault, « arrière-petit-fils de Racine ».

Descendant de grand homme!... succession lourde à porter.

J'en passe, car, eux-mêmes, les sous-préfets avaient mis à profit les loisirs de l'administration pour versifier sur le futur César.

Et puis, ce n'est là que le français. Voici maintenant les langues étrangères ; langues mortes et langue vivantes, au choix : latin, italien, allemand, exceptionnellement, il y eut prix de langue portugaise, prix de langue hollandaise, — pour la plus grande joie des professeurs, instituteurs et académiciens, car parmi les lauréats brillera un nom illustre, M. Marenco, de l'Académie des sciences et arts de Turin.

En ces hommages poétiques, que de *couronnes* et de *diadèmes*, que de *tendres et divines caresses*, que de *Muses de l'Histoire*, que de *Dieu de la Victoire*, que de *glorieux rejeton*, que de *chars de Victoire !*

Il est né !
Crois, enfant, l'orgueil de ta mère !
Crois, pour apprendre sous ton père
L'art sublime des potentats !

Ou bien encore :

> Noble enfant, contemple ton père !
> Tu seras l'honneur de la terre,
> Si tu parviens à l'égaler.

Jules, Auguste, Trajan, tous par lui doivent être surpassés.

> Roi, songe encor que tu nais homme,
> Et que pour être Roi de Rome,
> Il faut lui rendre son Titus.

Lutte épique entre poètes, à qui :

> Au monde annoncera, dans des vers prophétiques,
> Les destins réservés à cet enfant des dieux,

.....à *l'enfant cher et sacré*, au *tendre enfant* dont les *faibles mains* « ont déjà essuyé des larmes », qui a, « dès le berceau, commencé l'apprentissage des bienfaits ».

Auguste enfant, — Espoir du monde, — Enfant-Roi des Latins,

> Comme Napoléon sois un dieu tutélaire,

et « tu seras de l'Europe l'étoile rayonnante ».

Que ne lui prédit-on pas, à cet « *Astre éclatant* devant lequel les brouillards disparaissent » ! Le cœur de sa mère, la sagesse de son père, la beauté d'Apollon, la valeur de Trajan. Ne doit-il pas être, « un jour, l'exemple et le soutien des Rois » ! Le repos du monde ne dépend-il pas de lui ! « Espoir d'un grand peuple, fils d'un grand homme, capitaine, » que n'est-il pas !

> Pour célébrer du fils la naissance royale,
> La terre se revêt des plus riches couleurs,
> Couronne le berceau de mille et mille fleurs.
> Zéphire agite en l'air une aile parfumée.
> Le printemps rajeunit la nature charmée.
> Salut, Auguste enfant ! Salut, gage de paix,
> Et l'espoir et l'amour du bon peuple français.

Et les poètes, à l'envi, célèbrent Louise « à son fils prodiguant tous ses soins », épiant « le tribut de l'amour, les sourires

de l'enfance », et Napoléon « cherchant en ce jeune profil et les traits des illustres Germains, et sa vivante image, et son œil plein de flamme, et ce front génial où se peint la grandeur de son âme ».

Dans les cantates apparaissent Romains, Allemands, Français! On voit même un Égyptien dire au futur souverain :

> Napoléon second, au pied des Pyramides,
> Tu viendras consulter Pompée et Sésostris.

Enfin, le contraire surprendrait, — dans cette couronne poétique, se rencontrent sans cesse aigles et « aiglons », car d'emblée, la comparaison se fit, car d'emblée, avant Victor Hugo, et, donc, avant Rostand, le diminutif s'imposa.

L'union des trois aigles : aigle du Saint-Empire, aigle d'Autriche, aigle de France, — sans oublier les aigles romaines invoquées pour ce nouveau Titus au berceau.

Première figure ; première comparaison.

> Le nid de l'Aigle est ton berceau.
> Jamais le faible tourtereau
> Est-il sorti du nid de l'Aigle ?

Après le fils de l'Aigle, voici l'Aiglon, et cela vaut d'être retenu :

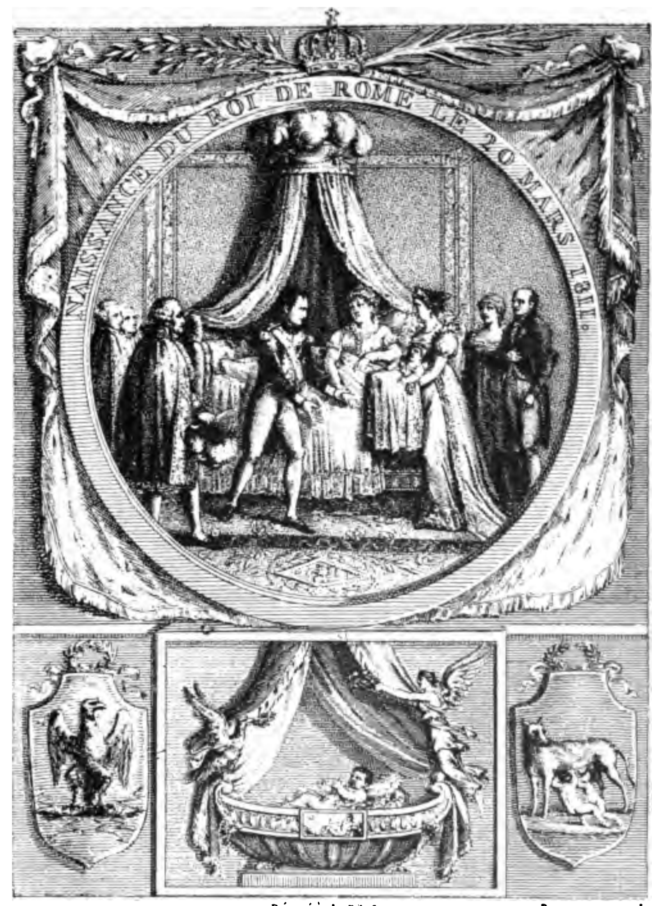
> L'Aigle jamais ne dégénère :
> Il engendre, à nos yeux surpris,
> Non la colombe de Cythère,
> Mais des Aiglons fiers et hardis !

Un M. C. Loyson, régent au collège de Saumur, ne l'interpellera-t-il pas ainsi :

> O Prince ! ô héros naissant ! Aiglon ?

Un autre, à l'Aigle-Roi *de la France*, opposera l'Aigle-Roi *de Rome*, — tandis que M. Charles Laserve, à Paris, rimait ce qui suit :

> L'Aiglon avec fierté, vers l'Olympe s'élance,
> Et dans l'air planant en silence,
> Laisse rugir les léopards.



Déposé à la Bib. Imp. — Benoist inv. et sculp.

Comme l'auteur de ses destins heureux,
Il faut qu'un jour la gloire l'environne;
Sur nous à peine, a-t-il ouvert les yeux,
Qu'il est chargé du poids d'une couronne.

Pièce au burin, avec attributs, gravée par Benoist
et publiée en avril 1811. *(Musée Carnavalet.)*

Ne fallait-il pas en chaque pièce, sous une forme quelconque, le trait dirigé contre la perfide Albion ?

Que de fois ne devait-elle pas être exprimée l'idée de l'*Aiglon*, « notre rejeton » !

Voici un M. Delahaye, avocat à Paris, qui écrit :

Ainsi que l'Aigle généreux
Ne reconnaît pour digne de sa race
Que l'Aiglon, dont la fière audace
Sur le soleil ose fixer les yeux ;
Ainsi Napoléon, notre amour, notre appui,
Ne peut avoir pour fils qu'un héros comme lui.

Vieux ou jeunes, célèbres ou inconnus, tous les chantres du plus grand et du plus petit Roi de la terre se plaisent à ce vol d'aigles et d'aiglons. Voici encore ce qu'il inspire à M. Doré de Nion, élève au Lycée impérial, âgé de seize ans :

Dans tes mains (Lutèce), fiers de sa naissance,
Au sein de la gloire et des arts,
Tu verras son auguste enfance
Préluder aux travaux de Mars :
Docile à la voix qui le guide,
Tel l'Aiglon déjà moins timide
Tente un noble essor vers les cieux.

Voyez-vous notre Aigle fidèle
S'unir à l'Aigle du Germain,
Il étend l'ombre de son aile,
Sur le fruit de ce noble hymen.

Il fut même, plus jeune de deux ans, une jeune muse de quatorze ans âgée, pour faire rimer Napoléon et Aiglon, tandis qu'un huissier de Paris, sans doute saisi par la grandeur de l'événement, M. Félix-Henri Richard, chansonnait :

Rome, aux cieux ton Aigle revole
Et joint l'Aigle Napoléon.
L'Aiglon !

On le voit, l'Aiglon était en germe, l'Aiglon forcément devait sortir quelque jour, appelé, invoqué déjà par les

chantres de l'enfance, les chantres du « joli petit *Romain* fondu sur corps de *Mignonne* », pour employer les termes de l'auteur de la chanson *l'Empereur-Imprimeur*, le sieur Éverat, « imprimeur des Écuries de Sa Majesté l'Empereur et Roi ».

> ... Honneur à l'Aiglon qui, dominant la nue,
> Brave les traits du jour.

Qui s'exprime ainsi? M. Dupuy des Islets, poète et ancien capitaine de cavalerie, dont l'*Almanach des Muses*, chaque année, publiait les « essais ». Déjà aussi, croyant prédire l'avenir, des rimeurs se confiant à l'étoile du jour appelaient le dix-neuvième siécle « le siècle du Roi de Rome », le « siècle des Napoléon et des César », tandis que d'autres, tel un M. Dareste, affirmaient avec la suffisance de l'inconnu :

> ... Le titre de Roi de Rome
> Est un engagement à l'Immortalité.

O ironie du sort!

Jamais encore naissance auguste n'avait été célébrée par tant de compositions poétiques; jamais encore Horace et Virgile n'étaient apparus sous tant de noms français; jamais encore Homère et Pindare n'étaient ainsi sortis de la poussière du tombeau. Avec un réel accent de vérité, Coupart, le chansonnier connu, avait pu écrire à un ami :

> Pourquoi nous dire avec humeur
> Que de vers on voit un déluge?
> Ce n'est point l'esprit, c'est le cœur,
> Le cœur seul qu'il faut que l'on juge.
> Nos souverains montrent moins de rigueur;
> Ils savent qu'en ces jours de fêtes,
> Si tous ceux dont ils sont chéris
> Faisaient des vers, des chansonnettes,
> Bientôt, sans avoir rien appris,
> Tous les Français seraient poètes.

Beaucoup le furent. Et les fleurs de la poésie tressèrent ainsi les premières couronnes à l'Enfant-Roi.

Aux cantates, aux poèmes, aux épîtres, aux stances, aux

odes, aux *Te Deum* même, il convient, maintenant, d'ajouter la chanson ; la chanson, genre populaire et si éminemment français, la chanson, qui, pour célébrer l'heureux événement, avait ici Fabien Pillet, Capelle, Martainville, Lucet, Piis, Ducray-Duminil, — j'en passe —; la chanson, dont les œuvres se retrouvent dans tous les recueils annuels : *Etrennes Lyriques*, *Etrennes de Momus*, *Chansonnier de l'Amour et des Grâces*, *Etrennes du Caveau*, *Nouveau chansonnier de Momus* et autres almanachs pour 1812. Chansons aux refrains de circonstance :

Et bon, bon, bon,
C'est un garçon,
Vive Napoléon !

ou bien :

Il a bien suivi sa planète,
C'est l'enfant de Mars !

Assurément le fils de Mars ne pouvait pas apparaître à tout autre moment !

L'sort donne au GRAND HOMME
Un fils ROI DE ROME ;
I'n'peut avoir que d'heureux ans,
Car i'naît avec l'Printemps !

NAPOLÉON ! de tes présents,
Comm' nos cœurs sont r'connaissants !
Nous apprendrons à nos enfants
Qu'un Roi vient de naître,
Qui f'ra leur bien-être.
Nous mourrons gaîment avant eux,
Nous savons qu'ils s'ront heureux !

Ainsi rimait Ducray-Duminil, tandis que Piis contresignait les fameux *compliments des Dames de la Halle à LL. MM. Imp. et RR.* pour que, suivant la coutume ancienne, rien ne manquât à la fête.

J'allons nous clarifier la voix
De cent z'un coups d'Beaune ou d'tonnerre
A la santé d'NAPOLÉON,
D'LOUISE et d'leur charmant poupon.



Combien de titres de circonstance ! *L'attente de l'heureux Evénement,* — *C'est un garçon,* — *Dialogue entre deux grenadiers,* — *Le thermomètre de la gloire,* — *C'est un enfant* (sur l'air du *Devin de Village*), — *Chanson sur la naissance du roi de Rome.* Voici, en son intégralité, cette dernière, due à Capelle, un faiseur émérite; j'ajoute que cela se chantait sur l'air de : *Comme faisoient nos pères.* C'est, bien réellement, la chanson modèle où l'on trinque, où l'on célèbre, verre en main, l'heureuse délivrance, où riment sans crainte *Gloire* et *Victoire*, *Guerre* et *Tonnerre*, *Cœur* et *Valeur*.

Français, Français, le verre en main,
Que ce jour nous rassemble !
Chantons, buvons ensemble
A la santé du roi Romain;
Et sa naissance
Et sa puissance
Viennent en France
Doubler notre espérance.
Or sus, débouchons nos flacons,
Versons, trinquons, versons, trinquons,
Rions, chantons,
Chantons et répétons :
« Qu'il vive et qu'il prospère,
« Tout comme a fait son père,
« Tout comme a fait, tout comme a fait son père

Il apprendra sur les genoux
D'une mère chérie,
Qu'amour, gloire et patrie
Ont des attraits puissants pour nous.
Nouvel Alcide
De gloire avide,
Prenant pour guide
Son génie intrépide,
Nous le verrons, vaillant, dispos,
Dans ses jeux et dans ses travaux,
En vrai héros,
Devancer ses rivaux
Bien loin dans la carrière,
Tout comme a fait son père,
Tout comme a fait, tout comme a fait son père!

la désolation de Madame Sans-Gêne, grands seigneurs aux étoffes chatoyantes, culottés de soie, brodés, palmés, dorés jusque sur la plus infime couture.

Images à double portée : images destinées aux chambres



Imagerie populaire dessinée par Rousseau et gravée à l'aquatinte par Alix.

* La dame assise dans le fauteuil est Madame Mère. L'enfant est sur les genoux de sa nourrice dont les yeux noirs devaient faire, alors, jaser tout Paris et dont le type se retrouve assez souvent parmi les femmes prises comme modèles par les artistes.

nuptiales des bourgeois en toutes les bonnes villes de l'Empire, bien faites pour les inspirer; — images qui, sur les murs des auberges, viendront, à côté de la sanglante mêlée des batailles, apporter la note de l'idylle, vulgariser l'idée d'un Empire jeune et fécondant.

A tous, ne semblent-elles pas dire :

« Allez et croissez! Faites comme nous. De vos souverains

Veillant au salut de l'Etat,
Fier du nom d'un grand homme,
Ce roi sera dans Rome
Et législateur et soldat.
Si, dans sa rage,
Horde sauvage
A son courage
Ose faire un outrage,
Il ira, comme les Césars,
Du Capitole au Champ-de-Mars,
Bravant les dards,
Dicter sur les remparts,
Ou la paix ou la guerre,
Tout comme a fait son père,
Tout comme a fait, tout comme a fait son père!

Du sein des périls, des hasards,
Sortant couvert de gloire,
Ce fils de la victoire
Deviendra le soutien des arts.
Malgré l'envie,
Rendant la vie
A l'industrie,
Aux talents, au génie,
On le verra plus d'une fois,
Dans le temple auguste des lois,
Régler les droits
Des peuples et des rois,
En maître de la terre,
Tout comme a fait son père,
Tout comme a fait, tout comme a fait son père!

Imitant le Dieu des héros,
Ce prince, après la guerre,
Déposant son tonnerre,
Chez l'hymen prendra son repos.
Jeunesse immortelle,
Aimable et belle,
Tendre et fidèle,
Le fixera près d'elle.
S'il faut encor pour le bonheur
De son empire et de son cœur
A sa valeur,
Donner un successeur,

Il le fera, j'espère,
Tout comme a fait son père,
Tout comme a fait, tout comme a fait son père !

CAPELLE.

« Tout comme a fait son père! » — Sur ce point, les prédictions de Capelle et des chansonniers ne devaient guère



L'ESPOIR DES FRANÇAIS.
Image populaire d'après un original en couleurs (1811).

se réaliser, — sur ce point et sur les autres. Car combien profonde la distance entre l'immensité de l'enthousiasme ressenti, entre la perspective espérée d'un avenir de grandeur incommensurable, et la malchance de la destinée, les tristesses de la fin prématurée!

Et n'est-ce pas cette distance, justement, qui rend plus poignant le drame du petit Roi de Rome, échangeant subitement les cris de joie, les cris de triomphe du berceau contre les cris

de douleur de l'isolement, de l'impuissance et de la maladie?

Les cent coups de canon!

Combien ils devaient se répercuter!... Au point que, deux mois durant, poètes et graveurs n'eurent en tête qu'une seule chose : célébrer et représenter les cent coups.

> Allons, fem', réjouissons-nous :
> T'as raison, qu'all' m'a dit, not' homme,
> Faut aujourd'hui fair' les cent coups.

Voilà, du moins, ce qui se chantait au Vaudeville, car eux aussi, les théâtres firent... les Cent coups et célébrèrent, chacun à sa façon, *les Cent un coups ou le Signal désiré.*

Tout Paris répéta les couplets de Moreau qui se chantaient au Théâtre-Français sur l'air du Pas redoublé.

> France
> Entre tous les peuples fameux
> Tu dois avoir la pomme,
> Et s'il en est un plus heureux,
> *Je l'irai dire à* ROME.
>
> En France de refrains joyeux
> On n'est pas économe ;
> Si quelque part on chante mieux,
> *Je l'irai dire à* ROME.
>
> Et si dans les règnes nombreux,
> Que l'histoire renomme,
> On en trouve un plus glorieux,
> *Je l'irai dire à* ROME.

Le zèle des auteurs dramatiques ne fut pas moindre que l'enthousiasme des poètes. Dans le bataillon de thuriféraires que 88.000 francs de gratifications devaient récompenser, ils tiennent même la tête, ayant, en gens de précaution, préparé des bluettes à même de s'adapter indifféremment à la naissance d'un garçon ou d'une fille, ce qui leur permit de célébrer l'événement le jour même où il se produisit. Suivons cette production théâtrale en nous servant de la précieuse bibliographie de M. Henry Lecomte : *Napoléon et l'Empire racontés par le théâtre,* un livre plein d'enseignement.

La bonne nouvelle ou le premier arrivé, vaudeville en 1 acte, de Gentil (Variétés, 20 mars 1811).

La nouvelle télégraphique, vaudeville en 1 acte de Barré, Rodet et Desfontaines (Vaudeville, 21 mars).



Pièce très rare donnant le portrait de la « belle nourrice » du Roi de Rome.
D'après une gravure coloriée (1811).

L'espoir réalisé ou la suite du mariage de la valeur, pièce allégorique, mêlée de couplets, en 1 acte, de Desprez (Ambigu, 21 mars).

Le berceau, divertissement en 1 acte, de Guilbert-Pixérécourt (Opéra-Comique, 23 mars).

— L'Heureuse Gageure, divertissement en 1 acte, de Désaugiers (Théâtre Français, 25 mars).

— La Ruche Céleste, ou le Secret de l'hymen, pièce en 1 acte, mêlée de couplets et de danses, de J.-B. Dubois (Gaîté, 23 mars).

— L'Olympe, Vienne, Paris et Rome, à-propos en vers, de B. de Rougemont (Odéon, 26 mars).

— L'Enfant de Mars et de Flore, ou le Camp de Cythère, scènes allégoriques d'Augustin Hapdé (Cirque Olympique, 26 mars).

— Le Triomphe du mois de Mars ou le Berceau d'Achille, opéra-ballet, tableau allégorique d'Emmanuel Dupaty, musique de Kreutzer (Académie impériale de Musique, 27 mars).

— Le Conseil des Fées, prologue-vaudeville, suivi du Berceau céleste ou les Vœux de Rome, scènes à grand spectacle, de Frédéric Dupetit-Méré, musique de Lanusse (Théâtre des Jeux forains, 30 mars).

— La Fête du village, ou l'Heureux militaire, divertissement en 1 acte, de C. Etienne, musique de Nicolo (Opéra-Comique, 31 mars).

— L'Enfant d'Hercule ou les Deux Temples, tableaux mythologiques et allégoriques, en deux actions, de J. G. A. Cuvelier (Théâtre des Jeux Gymniques, 1 avril).

— L'Officier de quinze ans, divertissement en 1 acte, de Alissan de Chazet (Vaudeville, 10 avril).

— L'Oracle du Destin ou le Présent des Dieux, ballet allégorique en 4 actions, de Robillon jeune, musique de Heudier (Théâtre de Versailles, avril).

— Le Rappel des dieux ou le Conseil céleste, scènes héroïques en vers, de J. Dusaulchoy et P. J. Charrin.

— Le Retour du ballon ou la Dot des dieux, comédie-vaudeville en 1 acte, par Savin-Dermoni, avocat, chef à l'Administration des Douanes.

— Corneille au Capitole, scènes héroïques par J. Aude (Théâtre de l'Impératrice, 21 avril 1811).

Un mois durant, de la naissance de l'héritier au rétablissement de Marie-Louise, tous les théâtres, toutes les scènes

le société acclamèrent ainsi l'Enfant-Roi devant amener au nonde bonheur et gloire.

Ici, on le voyait naître d'un rosier, et, nimbé d'une flamme livine, s'élever au-dessus des mortels, tandis que la Reiommée étendait la légende: *Il étonnera l'Univers*, — légende qui se verra partout et sur tout.

Là, Jupiter et sa cour présentaient à Hercule, dans le temple de la Gloire, le berceau de son fils, auquel, naturellement, — il s'agit du fils, — les dieux donnaient toutes les qualités.

Ailleurs, Mars recevait des Saisons (?) le prix et la couronne pour garder le berceau semé d'abeilles d'or que l'Espérance descendait du ciel. Et chaque scène avait ainsi son berceau, l'inévitable berceau suspendu à des couronnes de fleurs, à des lauriers, à des myrthes, à des roses, à des lilas, autour duquel un peuple en délire venait danser et chanter.

Arcs-en-ciel ou draperies de trompettes étalant des légendes, Renommées, berceaux dans les nuages, casques, lances, boucliers, — autant de tableaux vivants que nous allons retrouver dans l'imagerie; alors que, sur la scène également, on voyait apparaître l'image chérie du petit roi contemplée par tous les peuples de l'univers.

Puis ce fut le baptême, le baptême dont on sait les magnificences et qui, tout naturellement, devait inspirer à nouveau les auteurs dramatiques. On vit ainsi, *les Dragées ou le Confiseur du Grand Monarque*, allusion au confiseur connu ayant pour enseigne: *Au grand Monarque* (Gaîté, 6 juin 1811); *les Nouvelles réjouissances, ou l'Impromptu de Nanterre* (Vaudeville 7 juin); *le Jardin d'Olivier ou le Jour des relevailles* (Ambigu, 7 juin); *Achille plongé dans le Styx ou l'Oracle de Calchas* (Cirque Olympique, 8 juin); *l'Asile du silence ou Gloire et Sagesse* (Jeux Gymniques, 8 juin); *Naissance et Convalescence* (Bruxelles, théâtre de la Monnaie, 11 juin); — comédies, divertissements, scènes allégoriques, mimologues, bouquets, vaudevilles, tableaux allégoriques, impromptus, etc.

Ci finit la part des hommages poétiques et dramatiques qui tinrent, on le voit, une grande place dans les manifestations

de la joie publique, et qui, en réalité, dans les gazettes, dans les almanachs, dans les recueils divers, sur les scènes, dramatiques ou lyriques, occupaient le rôle de l'allégorie dans l'image.

Sur le théâtre, ou sur la feuille de papier, ici imprimée, là gravée, n'était-ce pas toujours le berceau, dans son enguirlandement, reposant, triomphant, au milieu des nuages, entouré des dieux et de toutes les allégories de l'Olympe antique?

Jamais hommages semblables n'avaient été rendus à un enfant.



Dédié aux Élèves de la Patrie.

Petite pièce anonyme publiée en 1814.

CHAPITRE IV

L'IMAGERIE DU ROI DE ROME. — PIÈCES ET PORTRAITS SUR SON ENFANCE. — LE BERCEAU. — PIÈCES POLITIQUES DE 1814 ET 1815.

Suivant l'usage consacré pour tout personnage historique deux sortes de pièces constituent l'imagerie du roi de Rome : les pièces d'actualité, répondant à une circonstance quelconque de sa vie d'enfant ou de jeune homme, et les portraits proprement dits.

Allégoriques ou représentatives, les premières cherchent surtout la mise en scène, le décor, alors que les secondes s'attachent à la ressemblance des traits ou marchent à l'aveuglette dans les sillons d'une physionomie de convention.

Pour l'enfance, les peintres, dessinateurs ou graveurs, n'ont jamais vu, en quelque sorte, que deux types : l'enfant de pauvre, le petit miséreux, et l'enfant de riche, au premier rang duquel figure tout naturellement le jeune prince, l'héritier d'une couronne.

Et autant la vie des petits abandonnés passe inaperçue, autant les incessantes flagorneries de la plume et du crayon poursuivent, dès le berceau, les futurs monarques.

Déjà encensé par la poésie, ayant reçu de toutes les parties du monde les plus précieux hommages, Napoléon-François-Joseph-Charles, Roi de Rome, sera entre tous un privilégié. Le crayon, en ses exagérations, suivra la poésie, et de lui fera ainsi le plus précoce des enfants, lui prêtant, avant

l'âge, les actions, les faits, les gestes d'un petit bonhomme.

Intime union de la poésie et du dessin, des arts d'expression et de représentation, grâce à laquelle on aura ainsi un souverain avant la lettre.

Quoi qu'il en soit, précédant ou suivant les événements, fixant les actes quelconques de cette jeune existence encore sans personnalité, le plus souvent lui prêtant des faits imaginaires, voici les estampes.

I

D'abord les *Naissance*, les *Baptême*, images populaires, naïves, oh combien! — aux couleurs extraordinaires, jetées



Napoléon présentant le petit Roi de Rome. Image populaire coloriée.

par paquets, — des rouges, des bleus, des verts, des violets, jusqu'à des oranges, — aux multiples personnages, — princesses à longue traîne dont la démarche ultra-correcte ferait

suivez l'exemple. Que chacun, aujourd'hui, à Napoléon donne un garçon. »

Et n'entend-on pas, en les regardant, comme un écho lointain des millions de voix qui, de tous les points de la France, répondirent, alors, au souverain :

Que les enfants de vos enfants
Règnent à jamais sur les nôtres ?

Sur ces images, sortant de toutes les fabriques populaires, Paris, Chartres, Epinal, Nancy, Lille, Toulouse, que voit-on ?

Marie-Louise sur un lit d'accouchée, bonnet de nuit, chemise de petite pensionnaire, — de laquelle, souvent, émergent, rayonnants, les deux globes de la maternité, — tandis que sur le devant, conquérant des cœurs comme des villes, apparaît, ici botté, éperonné, là dans son petit costume de cour aux ridicules franfreluches, l'heureux époux, l'heureux père, Napoléon ! Sur les genoux de sa nourrice, entouré de sa cour, le petit Roi de Rome semble indifférent à toutes ces marques de la plus solennelle des pompes extérieures.

Après la naissance, le baptême. Autre suite, autre succession d'images, venant des mêmes fabriques, aux cortèges se déroulant en longues files. Monsieur Napoléon, Madame Napoléon, — comme les appelle satiriquement une estampe anglaise,—pompeusement ouvrent la marche, suivis du parrain et des marraines, tandis que, devant les fonts baptismaux, se tient Son Eminence le Grand Aumônier.

Le baptême ! tableau préféré des sacristies et des mairies de village.

Toute la France avait attendu, anxieuse, le petit souverain ; toute la France voulut avoir une représentation imagée de cette naissance et de ce baptême qui mettaient l'univers en mouvement.

Déjà le colporteur, ce vulgarisateur par excellence de l'image, avait inondé les campagnes de Napoléon et de



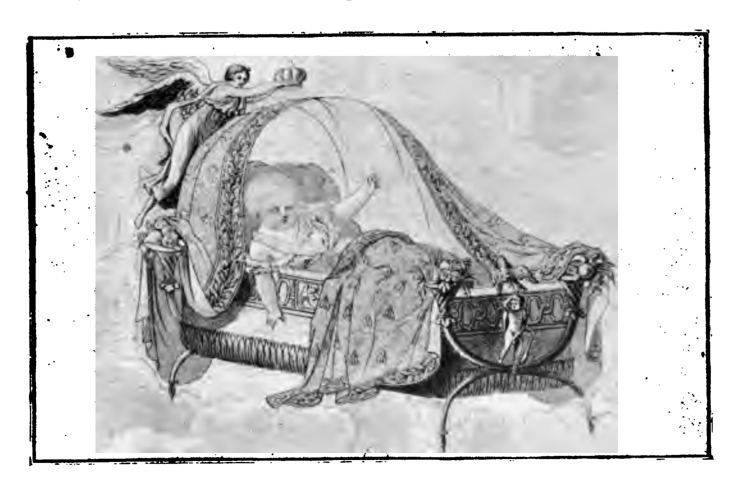
BERCEAU DU ROI DE ROME.

Faisant partie du trésor de la Maison Impériale à Vienne et ayant figuré à l'Exposition rétrospective de la Ville de Paris (Exposition Universelle de 1900).



Joséphine, puis de Napoléon et de Marie-Louise. Maintenant, les classiques estampes d'autrefois, *Fêtes pour la Naissance de Mgr le Dauphin*, *Fêtes pour le Baptême de Mgr le Dauphin* se trouvaient remplacées, dans sa banne, par *Les Étrennes du Roi de Rome*, *L'année du Roi de Rome*, *Calendrier romain pour Paris et les départements présenté par le Roi de Rome.*

Et voyez comme tout change, comme, même en les choses les plus infimes, gît une particularité quelconque! Jadis



Le Roi de Rome dans son berceau, offert par la Ville de Paris.

D'après une gravure à l'aquatinte. [*Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.*]

c'étaient les calendriers en hauteur, à compartiments, à scènes multiples; aujourd'hui, tout cela se présentait en largeur. Façons de voir différentes, diront les méticuleux observateurs de la vie.

Pour célébrer l'heureux événement, la littérature et l'image, imitant du Souverain la sagesse, s'étaient unies, s'étaient mariées : au-dessous, donc, de la représentation graphique du dit événement, s'alignaient, sur chaque feuille, des chansons aux refrains faubouriens, à l'usage des dames

de la Halle ou des citoyens du quai de la Rapée : *Vive le papa, vive la maman du roi de Rome ! Vive le roi de Rome !*

Il fallait bien parler aux masses. Il fallait bien, ressuscitant le passé, leur montrer, par des exemples probants, qu'une dynastie nouvelle était née, et qu'elle reposait sur des bases durables.

Mon compère êtes-vous ty fier de la progéniture ?

Ma commère êtes-vous ty assez heureuse ?

Et, régulièrement, la conclusion était : « Oh ! le beau petit gas, hein ! »

Là, mieux encore, c'est le Berceau, accessoire nouveau dans le monde de la gravure ; non plus le berceau imaginaire de la poésie, ni le berceau des décors de théâtre, mais bien le fameux Berceau donné par la Ville de Paris au couple impérial, et qui, bientôt, deviendra aussi populaire que le royal enfant.

Le Berceau, véritable bijou sur lequel la Victoire, les ailes déployées, présentait au petit Roi une double couronne de laurier et d'étoiles, le Berceau que l'imagination des dessinateurs-graveurs entourera de cornes d'abondance, que l'on verra rayonner, en plein ciel, au milieu des nuages, sur lequel tomberont des pluies d'étoiles et de pièces d'or, que l'on enguirlandera de roses.

Le Berceau qui, dans l'iconographie enfantine, prendra place, désormais, à côté des moëlleux coussins sur lesquels, de tout temps, s'étalèrent les futurs maîtres du monde ; le Berceau qui, en la circonstance, sera le véritable trône de notre petit monarque ; — image tout imprégnée des charmes de la fraîcheur et de la jeunesse, que l'on opposera, volontiers, au Petit Caporal, botté et éperonné.

Le Berceau qui sera partout ; — à la Cour, à la Ville, à la Campagne.

Ici, pour la famille impériale, les œuvres d'art, les portraits de Prud'hon et de Gérard ; là, pour le bon peuple, pour la Nation, les imageries aux coloris naïfs, aux titres suggestifs.

Peintres officiels, académiciens, artistes en renom, tous,



Titre à la plume d'un traité d'écriture, avec portrait-médaillon du petit Roi de Rome (vers 1813).



même les simples graveurs ou professeurs de dessin, même les professeurs d'écriture aux captivants paraphes, voudront reproduire les traits du petit Roi. A côté de Callet, l'ancien portraitiste de la Cour, l'auteur du grand portrait officiel de Louis XVI en pied, à côté de M[lle] Aimée Thibault, de Durand Duclos, l'on verra Couriger, le modeleur, J. Goubaud, professeur de dessin au lycée Charlemagne, quantité de graveurs, tels Rousseau, Boullet, Roger, Garnier, Blanchard, Chaponnier, Rochard, et des étrangers, tels Hyacinthe Maina, professeur aux Ecoles Centrales de Laybach, ou Van Welk.

A l'envi, tous les arts s'inspirent du nouveau-né, déjà, par tous, considéré comme le maître héréditaire.

« Ingres n'a pas d'autre pensée, » dit M. Charles Simond dans son *Paris de 1800 à 1900*, que je me plais à citer ici, « en composant son *Tu Marcellus eris*; de même Rouget dans ses *Princes français rendant hommage au roi de Rome*. La foule au Salon de 1812, qui est un événement, s'extasie devant le groupe en marbre de Romagnesi : *Minerve protégeant le fils de Napoléon*. La médaille d'Andrieu, *le Baptême du Roi de Rome*, reproduite et répandue dans tout l'Empire, frappe les regards de Victor Hugo, déjà poète à dix ans, et le fait songer à son « Napoléon II ». En 1811, le thème imposé aux logistes briguant le prix de Rome a été *Lycurgue présentant le jeune roi aux Lacédémoniens*; en 1812, Pallière remporte la palme avec *Ulysse et Télémaque tuant les prétendants*. Autant d'allusions évidentes au Fils de l'Homme. »

J'ai parlé des titres. Sur ces portraits, en effet, les graveurs-imagiers, fabricants et marchands d'estampes, placeront des attributions de circonstance : *l'Espoir des Français*, *l'Espoir de l'Empire français*, *le Roi de l'avenir*, *Nouveau gage de félicités*, *le Futur bonheur du peuple*, *le Bien-aimé*, et autres appellations répondant non moins bien aux desiderata, aux aspirations de la foule.

On verra même, le petit Roi, nouveau Moïse, apparaître, non plus dans son berceau, mais sous les traits, avec la pose, avec les regards d'un petit Jésus, ravissante tête angélique,

perdue dans les nuages. Napoléon, n'avait-il pas été le Fils de l'Homme, le Christ, que dis-je, Dieu le père lui-même!

Donc cette transformation, cette divinisation se trouvaient être dans l'ordre logique des choses.

Combien de poupons, gros et gras, sortis de toutes les officines de graveurs, portant le classique : « A Paris, chez Bance », « A Paris, chez Basset », « A Paris, chez Lecœur », « A Paris, chez Goulu, — chez Noël, — chez Potrelle,— chez Genty, — chez Mme Vve Chéreau,—chez Jean,—chez Marchand,—chez Gautier». Chaque imagier, naturellement, aura le sien, et tous se ressemblent, tous sont fabriqués sur le même modèle, posés sur un coussin, ou dans les plis du drapeau français, ou au milieu des luxuriantes végétations d'une nature exotique, avec, régulièrement, le grand cordon de la Légion d'honneur en sautoir. Si bien que, parmi tous ces modèles d'un type uniforme, constituant pour ainsi dire le type officiel de l'imagerie populaire, chacun pouvait choisir, selon son goût, un petit roi tourné à droite ou à gauche, de face ou de côté. Quelques-uns, cependant, cherchèrent une icone qui leur fût particulière. Ainsi apparurent — le poupard au bonnet tuyauté, en chemise brodée, émergeant d'un flot de nuages, alors que les rayons du soleil l'éclairent en pleine figure ; — le petit Roi sur son mouton ; — le petit Roi sur les genoux de sa nourrice.

Puis ce furent,— tant les moindres progrès et les plus petites évolutions de l'enfant devaient prendre place dans les préoccupations des masses, — *les premiers pas du Roi de Rome*, *le jeu de l'Ecole militaire ou les premiers pas de S. M. le Roi de Rome*, *la promenade du Roi de Rome dans sa calèche*, conduite par les fameux moutons dressés par Franconi, *la promenade du Roi de Rome aux Tuileries*, *la première Course de l'enfance*, un blond bambin aux cheveux bouclés, enfourchant gaillardement un cheval de bois-balançoire, jeu alors fort prisé de l'enfance.

C'étaient là, dragées d'une nouvelle espèce, les dragées de baptême offertes par le « popolo » à ses souverains.

Après la représentation des événements, les allégories, les

images de circonstance. Puisque Rome renaissait en la personne du petit Roi, l'antiquité classique pouvait bien réapparaître, se prêtant facilement aux comparaisons et permettant à l'admiration de se montrer sous mille formes.



LA PREMIÈRE COURSE DE L'ENFANCE.

D'après une image en couleurs dessinée par J. Condé, gravée par Ruotte.

* Pièce de fantaisie publiée vers 1813 et qui parut avec des titres différents. Plusieurs petits « Roi de Rome » furent ainsi offerts à l'enthousiasme général sur un cheval de bois.

L'encens offert au présent sous les traits du passé.

Voici : *Hercule et Hébé confiant à Cybèle le premier fruit de leur union;* — voici : *Mars et Vénus présentant à Dieu le père le*

petit Roi de Rome ; — voici : *les Dieux recevant et prenant sous leur protection l'enfant du Roi des Rois* ; — voici : *Vénus souriant au nouveau-né* ; — voici : *les peuples de la terre et les rois Mages venant saluer le berceau du nouveau Sauveur.*

Et quoi encore ?

Allégories multiples au milieu desquelles chacun pouvait choisir à sa guise. Puis le voici lui-même, le petit Roi, planté sur un bouclier, entouré de trophées et de drapeaux, à la main des fleurs printanières ou le classique rameau d'olivier, à ses côtés des aigles et des aiglons, des N couronnés, des étoiles, des mappemondes ; — tout un arsenal d'attributs.

Ici, tout naturellement appelé par le souvenir du passé, par ce rétablissement d'un titre ancien, le bas-relief de Romulus et de Rémus tétant la louve. Prud'hon le popularisera et c'est à qui, désormais, parmi les graveurs de métier, le prendra.

Particularité remarquable : le Roi de Rome ramenait l'enfance dans l'image, l'enfance depuis longtemps bannie du domaine des arts ; l'enfance que vingt années de révolution, de luttes sanglantes, de guerres étrangères, avaient écartée de la pensée générale de l'humanité.

Combien d'imitatrices n'eut-elle pas, cette « première course de l'enfance » ; combien de bambins n'apparurent pas à la suite de l'impérial héritier ; — qui sur un chien, qui sur un mouton !

Et cette même enfance que ramenait, aujourd'hui, le Roi de Rome, demain — nous l'allons voir — permettra aux artistes napoléoniens de faire figurer, aux Salons et à la devanture des magasins, sous la Restauration, l'image alors proscrite du petit roi.

Des allégories, des sujets de circonstance, des gravures à attributs, passons maintenant aux portraits qui, quatre ans durant, devaient, eux aussi, se profiler partout, à l'état de bustes, de médaillons, de camées.

Les portraits ! Ils constituent, est-il besoin de le dire, une collection nombreuse et variée, — variée par les encadrements, par les ornements, — car, en lui-même, l'enfant ne se guère aux variétés d'interprétation.

L'originalité de la pièce gravée se trouvait donc uniquement dans la façon de présenter, d'entourer, d'habiller le visage. Et c'est aux enthousiasmes combinés de l'imagerie et de la poésie que l'on doit la riche galerie de portraits ici décrite par le menu.

Portraits que l'on se passait de main en main, qui faisaient l'admiration et la joie des mamans, qui étaient comme les icones sacrées du culte napoléonien, alors dans tout le rayonnement, dans tout l'éclat de sa gloire; portraits auxquels venaient s'adapter quatrains et inscriptions de toutes espèces.



2e VUE DU CHATEAU DE MEUDON [1]
Prise du côté du Jardin

Dus à des poètes de circonstance, fabriqués dans ce but unique, les quatrains — inscriptions recueillies de droite et de gauche, empruntées aux anciens eux-mêmes — se plaçaient sur des tablettes, avec les ornements, avec les encadrements factices dont on aimait, alors, à agrémenter les pièces gravées, souvent même, s'ajoutaient à la plume, — ce qui donnait

1. Le Roi de Rome revenant de la promenade et descendant de sa petite voiture pour être confié à sa gouvernante. A droite sont ses pages, les fameux petits pages qu'il devait tant regretter à Vienne.

aux estampes de l'époque une physionomie spéciale, un attrait particulier.

Transcrivons-en, ici, quelques spécimens. Celui-ci d'abord :

> Auguste Enfant, au jour de ta naissance,
> La Nature renait pour un Printemps nouveau;
> Et la Terre et le Ciel ont placé ton berceau
> Dans le Temple de l'Espérance.

placé sous un Roi de Rome dans son berceau, imagerie populaire, — et les *Hommages poétiques à Leurs Majestés*, qu'on ne consulte jamais en vain, nous apprennent que ces vers ont pour auteur le baron Pieyre, préfet du département du Loiret.

Puis cet autre :

> Souriant à l'aimable Paix,
> Invincible aux combats, dans les conseils habile,
> Pour cuirasse il aura le courage d'Achille.

Et ce troisième :

> Pour bouclier tous les cœurs des Français,
> Premier né du héros que demandait la terre,
> Pour l'affranchir du joug où la tient l'Angleterre!
> Roi de Rome et du Monde! Amour du genre humain!
> Mes yeux ont pu te voir... Qu'ils se ferment demain.

Voir le Roi de Rome... et mourir. On ne pouvait être plus Régence. Et, en effet, ces vers qui se lisent au-dessous d'un portrait, en toilette de bébé, sont signés Ximénès, un poète d'ancien régime passé avec armes et bagages au service du nouveau.

Bien d'autres quatrains se pourraient citer : on les trouvera en parcourant l'iconographie des images ici cataloguées.

II

Longue succession de portraits; longue suite d'estampes.

Et tandis que Napoléon guerroyait toujours, gagnant ou perdant des batailles, s'escrimant à refaire le monde, suivant son rêve, à larges coups de cognée, l'enfant grandissait.

Déjà, aux derniers jours de 1813, ce n'était plus le royal poupon étendu dans son berceau ou sur des coussins, celui dont l'image avait soigneusement enregistré, nous l'avons vu, la première dent, les premiers pas, la première promenade, mais bien un petit homme, un petit roi en perspective.

Déjà, au-dessous de portraits, sous des légendes significatives, l'on pouvait lire :

— « Napoléon François-Charles-Joseph, Prince impérial, Roi de Rome, décoré du grand Aigle de la Légion d'Honneur. »

— « François-Charles-Joseph Napoléon II, Prince Impérial. »

Le père étant au loin, les hommages venaient au fils. Que ce fût un enfant, peu importait, n'était-il pas l'avenir?

L'image comprit admirablement bien la situation, — et la rendit de même, — avec ce troubadourisme particulier né sous le Consulat et que l'Empire devait léguer à la Restauration.

Quand le châtelain part pour la guerre, abandonnant ses vassaux, c'est la châtelaine et son fils qui représentent l'autorité féodale. Et c'est sous ce jour, avec ces idées, que l'on voyait le cas de Napoléon, toujours absent, toujours courant les grands chemins.

D'où les gravures représentant Marie-Louise et son fils; elle en grand costume de cour, lui en habits militaires, — images destinées à alimenter, à perpétuer dans les masses le culte de la hiérarchie monarchique.

Et je ne sais quel féminisme pénétrait, ces estampes troubadouresques; l'Impératrice tenant le petit Roi par la

main, dans des cadres aux couronnes et aux N entrelacées, tandis que, dans le fond, l'on percevait les Tuileries.

Ici, pompeusement s'étalaient les titres officiels : *Marie-Louise d'Autriche, Impératrice des Français, et Napoléon, roi de Rome.* Là, plus simplement, en termes familiers, on gravait : *Marie-Louise et son fils.* La Mère et l'Enfant!

Les burins pénétraient dans tous les détails de leur vie.



MARIE-LOUISE ET LE PETIT ROI DE ROME.

Imagerie sentimentale de 1815.

On les voyait à la promenade, à la leçon : c'était, — par ordre impérial, sans doute, — comme un besoin d'intimité, comme une nécessité de faire savoir au peuple que la Mère remplaçait le Père auprès de l'Enfant et avait pour lui les mêmes tendresses!

Tendresses de ménage bourgeois.

Regardez ces images ; lisez ces légendes :

— *Allons cueillir des fleurs...*

— *Oh! ma mère! Le beau bouquet!...*

Et un marchand d'estampes, Le Cœur, ira jusqu'à nous donner l'image de la Bonne mère (Marie-Louise) serrant contre son cœur *l'enfant chéri...* c'est à dire le Roi de Rome.

Bientôt tout cela allait se modifier.

Voici, en effet, 1814, — 1814 et les mauvais jours.

En janvier, l'imagerie représentait *le Roi de Rome en habit*



OH MA MERE! LE BEAU BOUQUET!...

MARIE-LOUISE ET LE PETIT ROI DE ROME.
Imagerie sentimentale de 1815.

de garde national, présenté au peuple à une fenêtre de son appartement, château des Tuileries.

En mars, voici ce qu'elle va nous montrer.

L'enfant blond à genoux, ici en petit costume d'intérieur, cou découvert, bras nus; là, en habit de garde national, épée au côté, tête nue ou bien coiffé d'un chapeau qui couvrirait deux têtes comme la sienne; — le chapeau du père!

L'enfant blond priant.

Avec des légendes que voici :
— *Je prie Dieu pour mon père et pour la France.*
— *Dieu veille sur la France et sur mon père!*
— *Dieu protège mon père et sauve la France!*
Douce et rayonnante apparition au milieu du choc perpétuel des épées et des éternelles mêlées sanglantes!



Le roi de Rome a genoux, en habit du matin.
« Je prie Dieu pour mon père et pour la France. »
Image patriotique de mars 1814.
D'après un médaillon en couleurs.

Si bien que, si l'on veut, l'Empire disparut avec l'idylle, non plus l'idylle de 1811, du petit Roi dans son berceau ou dans sa voiture à moutons, mais l'idylle du petit Roi à genoux, dans un de ces médaillons ronds, alors à la mode, où tant de choses devaient passer à tour de rôle. Et pendant ce temps,

Un cosaque survint qui prit l'enfant en croupe,
Et l'emporta tout effaré.

Que s'était-il passé? En quelques vers, en la langue admirable qui lui est familière, Victor Hugo l'a dit :

Oui, l'Aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes.
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon.
Tous, alors, sur son nid fondirent pleins de joie,



LE ROI DE ROME A GENOUX, EN HABIT DE GARDE NATIONAL.
« Je prie Dieu pour mon père et pour la France. »
Image patriotique de mars 1814 faisant pendant à la précédente.
D'après un médaillon en couleurs [1].

Chacun selon ses dents se partagea la proie;
L'Angleterre prit l'Aigle et l'Autriche l'Aiglon.

L'Aiglon! qu'on apporte aujourd'hui sur la scène et que Victor Hugo popularisait par son génie après avoir emprunté

1. Ces pièces traduisaient alors par la gravure, et d'une façon plus générale, ce qui se produisait dans la réalité. La gouvernante du jeune

le qualificatif lui-même aux chantres du 20 mars 1811; l'Aiglon, célébré par cent poètes, reproduit par cent graveurs; l'Aiglon, déjà en germe dans l'œuf impérial.

Donc, emporté par son Cosaque, et déposé à Vienne, le voici chez son grand-père, auprès de son oncle, l'archiduc Charles.

Il ne reverra pas la France, qui, de son côté, n'aura plus aucune raison pour le connaître officiellement et légalement, pour s'occuper de lui, pour s'intéresser à sa personne.

Eh bien ! détrompez-vous ! Le roi de l'Image, durant les Cent Jours, ce sera le Roi de Rome. Ainsi le veut Napoléon, qui, comme toujours, dirige les burins. Il avait prié pour la France en 1814; maintenant, à genoux toujours, il va « remercier Dieu du retour de son auguste père ». Enfant gâté, « enfant chéri », suivant une appellation que l'estampe aime à lui donner; — annonçant « le retour du petit père la Violette »; — recevant « les pétitions du peuple »; — se montrant, une pensée à la main, pour dire gentiment aux Français : « Elle est à vous, ma pensée ! » c'est vers vous que, de Vienne, s'envolent mes pensées, et ce pendant qu'à ses côtés, sont des jouets et un immense cheval de bois.

Le voici bientôt, batailleur, monté sur ses ergots, coiffé de l'immense chapeau, la main gauche sur la garde de l'épée, la main droite dans l'ouverture du gilet, suivant le geste napoléonien, alors déjà classique.

Lisez les légendes :

— *Je défendrai mon père et la France.*
— *Je cueille des lauriers pour mon père et pour la France.*
— *Je jure avec mon père et la France* (c'est le Champ de Mai).
— *Je défendrai mon père jusqu'à la mort.*
— *Si j'étais grand ! Je combattrais pour la France.*

Il brandit l'épée, bat le rappel, et crie :

prince, Mme de Montesquiou qui, le 20 mars 1814, devait être relevée de ses fonctions par ordre de la cour d'Autriche avec injonction d'avoir à quitter Vienne, faisait, matin et soir, prier le jeune enfant pour son père et, a-t-on dit, « pour la France », crime impardonnable. L'image allait donc user, dans une large mesure, de cette prière patriotique.



SA MAJESTÉ LE ROI DE ROME RECEVANT LA PREMIÈRE LEÇON D'ÉQUITATION
Imagerie populaire coloriée, publiée à Paris chez Basset.
(Avril 1815).

* Il s'agit ici d'une image de pure fantaisie faite, comme tant d'autres, pour entretenir tout le temps, dans l'esprit de la population, l'idée du Roi de Rome héritier de la couronne. Lorsque le petit prince prit ses premières leçons d'équitation à Vienne, en 1818, comme on lui avait amené un tout petit cheval, il refusa de le monter. « Je veux », dit-il, « un grand cheval, comme celui de papa, pour aller à la guerre. »

— *Aux armes !* — C'est la levée contre l'invasion.

Absent, mais toujours présent, c'est lui, ce petit bout d'homme, qui semble diriger les affaires du pays et qui parait devoir soutenir, relever les courages.

Ainsi l'a voulu Napoléon, pensant que la France entière se lèverait avec indignation pour aider ce père, à qui on a enlevé le plus cher de ses biens, sa femme et ses enfants.

Et l'on sait avec quelle insistance il les redemande.

Alors, à nouveau, la note sentimentale prédomine, la note des regrets, du désespoir et, cette fois, du côté des exilés.

Retenez bien ce titre ; retenez bien ce sujet d'image.

Les regrets d'une Epouse et d'un Fils séparés de ce qu'ils ont de plus cher, et tous deux tracent sur le sable l'expression de leurs peines :

O mon époux !
O mon père !

puis, autre sujet :

Je prie Dieu pour le salut de la France et pour revoir mon auguste père ;

Et encore, dans une autre pensée :

Elles sont toutes pour mon père et la France.

Et ce sont des violettes, et ce sont, comme tout à l'heure, des pensées qu'il tient à la main. D'autres fois, serrant un rameau d'olivier, il apparaîtra comme un messager de paix, apportant la bonne nouvelle entre Vienne et Paris, entre l'Europe coalisée et la France.

Petit roi, aux mains débiles, « espoir de la France », comme en 1811, dont le profil s'accentuera aux côtés du profil de Marie-Louise, et qui, par ailleurs, restera ce qu'il est réellement encore, l'enfant. Et le public captivé, allait ainsi, de l'un à l'autre, laissant François-Charles Napoléon, foudre de guerre, pour s'extasier devant *Sa Majesté le Roi de Rome recevant la première leçon d'équitation*, pour s'attendrir devant le Prince Impérial à cheval.

L'on vit même, après l'illusion, la réalité ; c'est à dire des images représentant le petit exilé à Vienne, dans le parc de

Schœnbrunn, auprès du prince Charles, « son bon oncle », — ou recevant un bouquet d'un kaiserlick, qui lui demande s'il se plaît auprès de son grand-papa François.

— « Oui », répondait l'enfant, « mais je me plairais davantage auprès de mon papa Napoléon ».

Imagerie multiple, faite pour enthousiasmer les masses et



LeRoi de Rome tenant en main une pensée, — la pensée de Napoléon depuis le retour du 20 mars, et en même temps l'emblème vivant de *sa pensée* à lui, toute aux Français, dans son exil de Vienne. (Avril 1815).

pour peser sur Vienne; qui, forcément, ne pouvait aboutir qu'à un résultat négatif.

Estampes populaires à côté desquelles devait éclore un nouveau cycle de portraits : Napoléon II en monarque, revêtu de la pourpre impériale, avec sceptre et main de justice.

Il fut même réellement Empereur de par l'image, et de

façon plus effective que par le fameux vote trompeur des Chambres.

Manteau impérial sur l'épaule, tenant haut l'épée, — d'après le portrait d'Isabey, comme physionomie, — l'on vit ainsi aux devantures des marchands d'estampes :

NAPOLÉON II, PROCLAMÉ EMPEREUR DES FRANÇAIS LE XXIII JUIN 1815.

Le sut-il jamais ? Qu'il avait été ainsi monarque aux yeux de tous; que son effigie avait eu ainsi, en noir seulement, et deux jours durant, — il fallait faire vite, ce qu'on ne pouvait obtenir par le pointillé de couleurs, — les honneurs de la vitrine, les charmes de l'exposition publique?

Le sut-il jamais ? Certes non. Pas plus qu'il ne devait connaître les caricatures anti-napoléoniennes sur lesquelles il figura, jouant avec les mondes fictifs de l'ambition de son père — véritables bulles de savon, — ou faisant lui-même le nœud de la cravate qui devait enserrer, étouffer papa. Pas plus qu'il ne devait connaître ce dernier cri du cœur, échappé en août 1815, aux défenseurs de l'Empire :

« *Oh ! qu'il est joli ! Pauvre petit ! Est-il mort ?* »

Ah ! oui, pauvre petit Aiglon déplumé ! Pauvre petite tête aux blonds cheveux bouclés, victime de l'ouragan !

Et maintenant, dira-t-on, le père à Sainte-Hélène, la mère dans ses duchés, l'Enfant va pour jamais disparaître ?

Détrompez-vous, l'Enfant n'est pas oublié. Loin de là. L'Enfant, je l'ai déjà indiqué, sera ramené par l'enfance elle-même; l'Enfant apparaîtra sous mille formes, sous mille variétés d'attitudes et de légendes.

Il n'y a plus de Roi de Rome, soit : il y a toujours *le petit Pèlerin du duché de Parme et de Plaisance*, le petit pèlerin qui sous son manteau pourra cacher bien des attributs proscrits, le petit pèlerin qui répondra aux idées du jour, qui, sous la Restauration, prendra place dans la famille nombreuse — oh combien ! — des pèlerins et des pèlerines allant à — ou revenant de — quelque pèlerinage connu.

Enfin, il y a les enfants aux blonds cheveux bouclés, innom-



Le Roi de Rome se promenant dans le parc de Schœnbrunn, un Kaiserlich ou soldat allemand lui offrit un bouquet, et lui demanda s'il se plaisait auprès de son grand-papa François.

— Oui, répondit le jeune prince, mais je me plaisais davantage auprès de mon papa Napoléon.

D'après une image populaire coloriée, publiée à Paris Juillet 1815.

(Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale).

rable famille qui va servir de prête-figure à notre petit roi.

Particulièrement instructifs, dans ce domaine, seront les Salons de 1817 et de 1819, où les enfants se présentent en nombre tel que, parlant du premier, un critique célèbre pourra écrire ces mots, porter cette appréciation : « C'est un Salon d'en-



Le petit Roi de Rome costumé en pèlerin ; dessous le manteau apparaît la Légion d'honneur [1].
D'après un médaillon colorié de 1815.

fants que, volontiers, l'on intitulerait le Salon de l'enfance, à moins que, moins respectueux, vous ne voyiez en lui l'enfance des Salons. »

Je transcris, d'après les livrets officiels :

1. Pièce de la Restauration au moment où les vitrines des marchands d'estampes se couvraient de pèlerins et de pèlerines.

Salon de 1817.

N° 152. — CHAUDEY (Mme), rue de Seine, 6. — Portrait d'enfant portant le sabre de son père.

N° 403. — GUÉRIN (Jean), quai Voltaire, 19. — Portraits peints de mémoire.

N° 518. — LENOIR (Mme Adélaïde Binart), rue des Petits-Augustins, 16. — Portrait en pied d'un enfant de 4 ans. (*Il se dispose à monter un cheval de bois*).

Salon de 1819.

N° 292. — DELAFONTAINE (Mlle), faubourg Montmartre, 75. — Portrait d'enfant tenant un panier de fleurs.

N° 670. — LAGRENÉE (A. F.), au Palais des Beaux-Arts. — Un enfant jouant avec son cheval.

N° 981. — ROLLAND, à Grenoble. — Portrait d'un enfant en petit Saint-Jean.

N° 1082. — THUAIRE, rue de Vaugirard, 9. — Portrait d'un jeune enfant jouant avec un chien.

N° 1650. — JACOB (N. H.), rue de l'Abbaye, 4. — Une mère avec son enfant.

Et ces enfants, ces blondes têtes de chérubins, mettaient en mouvement de graves et méfiantes personnes, réveillaient les souvenirs du passé, provoquaient des attroupements, au point que la jeunesse, cet âge d'innocence par excellence, devenait l'objet d'une surveillance étroite.

Napoléon abattu, vaincu à jamais, il semblait que tout sujet de crainte dût disparaître, puisque le petit, l'Aiglon, avait été emporté et déposé en lieu sûr pour que bonne garde fût faite autour de lui.

Oui, mais, il y avait un Roi de Rome qui, quoique en image, semblait être encore dangereux, un Roi de Rome que la police poursuivait sans trêve ni merci depuis les désastres de 1815.

Consultez les archives policières de l'époque : vous verrez quelles recherches minutieuses furent faites dans les arrière-boutiques des marchands d'estampes. Non seulement la gravure, toute récente, du portrait d'Isabey, le fameux portrait que le peintre-miniaturiste, breveté du souverain, avait apporté



L'ENFANT CHÉRI.
« Dessiné par Flacourt, gravé par Leroy. »
D'après un original à l'eau-forte (Avril 1815).

à l'Empereur ressuscité comme don de joyeux retour, était impitoyablement saisie, — Fouché s'en était chargé, — mais encore tous les « Roi de Rome de 1811 », celui du berceau et celui des coussins, celui de la petite voiture et celui du mouton, et celui du cheval de bois, et celui de Gérard, et celui de Prud'hon, étaient soigneusement recherchés et minutieusement retirés de la circulation, pour être... livrés au pilon.

Par lots, les « libéraux », les « bonapartistes » achetaient l'image de *l'Enfant chéri*, et s'en servaient comme propagande, les passant derrière le manteau. Et, de leur côté, les graveurs-imagiers aidaient à cette œuvre pie, rééditant sur les cuivres originaux, les « Prière du Roi de Rome », donnant, inventant *la Prière de l'Innocence*, *l'Innocence en prière*, *Jeune enfant priant pour son père.*

Mélange de troubadourisme, de gothisme avéré, et de napoléonisme caché; propagande par l'image marchant de pair avec les duels sanglants du Palais-Royal.

Isabey, tracassé par la police, — certaines épreuves du portrait étaient en vente chez lui, — avait jugé prudent d'aller faire un voyage en Angleterre, tandis que nombre d'artistes se retiraient sous leur tente et que les marchands compromis rachetaient leur bonapartisme avéré par la publication à jet continu d'images de sainteté, mélangées aux portraits de Louis XVIII, père du peuple, et de Madame, l'intrépide, la vaillante duchesse d'Angoulême.

En 1816, grande rafle d'*Enfant en prière*, parce que le coussin sur lequel s'appuyait le jeune adolescent avait été peint en vert : en 1817, après les batailles du Salon, tous les enfants allant cueillir des violettes furent, malgré l'amnistie solennelle de Louis XVIII, « cueillis par la police »; toute « pensée » fut étroitement surveillée comme semblant porter en elle les germes de « mauvaises pensées ». Après la guerre aux enfants, il y eut la guerre aux fleurs.

L'incident du Salon de 1817, il vaut d'être rappelé, et mérite de ne pas être oublié. H. de Latouche, faisant pour *le Constitutionnel* un compte rendu de l'Exposition du Louvre, avait parlé avec éloges d'un joli portrait représentant un enfant qui tenait à la main un bouquet de fleurs bleues, — si bien que la foule, mise en éveil par cet article, se porta en masse devant le portrait. En ces fleurs, on vit des *myosotis*, des *ne m'oubliez pas*, alors que quelques-uns, flairant la vérité, ne se gênèrent point pour s'écrier tout haut : « C'est le Roi de Rome ». Et la conclusion fut que la police fit évacuer le

Salon, enlever le portrait, et supprimer le *Constitutionnel*, auteur du scandale [1].

L'imagerie du Roi de Rome eut ainsi la vie dure, perpétuant l'Empire bien après l'Empire, donnant encore de temps à autre quelque allégorie significative, se grossissant de quelque



LA PRIÈRE DE L'INNOCENCE.
D'après le dessin original de Blaizot (1815) [2].

caricature, de quelque inepte coup de pied d'âne dirigé contre un prisonnier enchaîné sur son île ou contre un enfant innocent bien étranger à tout ce qui se passait.

1. D'après Eugène Halin, ce portrait aurait été celui du fils d'un conseiller d'ambassade de la cour de Bavière.
2. Estampe publiée sous la Restauration et mettant en scène le petit Roi de Rome sous forme d'une image allégorique.



Portrait minuscule
publié dans la *Galerie de Portraits de personnages célèbres.*
(Paris, Osterwald aîné, 1815.)[1]

Il y eut même l'imagerie documentaire, l'imagerie instructive à l'usage des masses sortant des officines monarchistes ou passées au monarchisme. Tel fut le cas des publications du neuchâtelais Osterwald et d'un recueil curieux édité par lui, *Galerie de Portraits de personnages célèbres*, qui doit être cité au premier rang des publications d'estampes et de portraits minuscules, alors fort à la mode, comme si l'enfance avait alors réellement influé sur le format des images, comme si un besoin de petitesse, de minusculerie s'était subitement emparé de la société lasse des trop grandes choses auxquelles elle assistait — souvent contre son gré — et éprouvant la nécessité de voir petit, de se confiner en de petits portraits, en de petites figurations, en de petites représentations d'événements.

Les grands hommes, les grands personnages, en minuscules effigies, ce fut bien réellement la folie du jour ; et le côté amusant de cette *Galerie de Portraits*, c'est qu'on y voit figurer Napoléon comme repoussoir à Louis XVI et à Louis XVIII et « Napoléon François », c'est à dire le petit Roi de Rome, pour

1. Une des premières pièces portant ce prénom de « François » que le jeune prince n'aimait point. Mais même pour les royalistes français, il était encore Napoléon, alors qu'à Vienne on avait, dès 1815, cessé de l'appeler ainsi.



Le petit Roi de Rome battant le rappel pour la France.
age anonyme ayant pour légende des vers de Voltaire. (Juin 1815.)

servir de parallèle avec le petit Dauphin. L'avant-propos, l'ouverture, le *laïus* en quelque sorte, de ces petits portraits, en livraisons, vaut la peine d'être reproduit.

« Quelques égards que mérite la princesse auguste, dont le sort a été lié momentanément à celui du terrible Napoléon, nous donnons son portrait et celui de son fils, réunis en profil, et celui du père....

« Nous offrons le portrait de Marie-Louise et de son fils, portés sur l'aigle impérial, petite vignette fort agréable qui, lorsque la France était saisie d'effroi à l'aspect de l'orage qui se formait contre elle, exprima l'espoir de le voir détourné, espoir détruit momentanément, mais que la paix va réaliser aujourd'hui. »

« Possédant le portrait du malheureux Dauphin, mort au Temple, et dont l'image est fidèlement tracée, nous avons cru faire plaisir au public, en lui donnant une place ici : tous deux semblaient devoir hériter d'une couronne.....

« Petite vignette fort agréable » — l'on aurait mauvaise grâce à contredire l'auteur — qui fit des petits, de nombreux petits, ou mieux encore qui continua la longue série d'images minuscules dont nous venons de parler.

Et l'amusant du discours de l'éditeur, c'est que, expliquant pourquoi, par suite de quelles analogies et de quels contrastes tout à la fois, le portrait de Louis XVI a été joint à celui de Bonaparte, il ajoute : « Autant l'un fut avare du sang français, autant l'autre en fut prodigue. Peut-être ces deux portraits représentent-ils dans la chaîne des êtres créés, les deux anneaux qui unissent l'homme aux anges et aux démons. »

Dynastie des anges, et dynastie des démons, voici donc de quelle façon, en 1815, l'on voyait la monarchie de droit divin et la monarchie de la gloire, de la valeur personnelle.

Rendons justice, toutefois, à l'esprit d'équité, d'impartialité de l'auteur, qui, loin de s'acharner contre le petit Roi de Rome, ne considérait pas sans une certaine tristesse philosophique ces enfants de souverains « nés pour s'asseoir sur un trône et finissant, l'un sur l'échafaud, l'autre en exil ».

Cette fois, l'imagerie personnelle à Napoléon II, Prince Impérial, a pris fin sous sa forme vivante. Par la suite, ce ne seront plus que des évocations, des souvenirs historiques restitués pour les besoins de la cause.

En réalité, ce petit souverain au berceau aura, directement ou indirectement, tenu l'affiche, si l'on ose s'exprimer ainsi, près de cinq années.

Désormais, au Roi de Rome disparu pour toujours, va succéder, incarnation nouvelle, le duc de Reichstadt, — l'un ayant ébloui le monde par les fastes de son berceau, l'autre ayant retenu, attiré par les tristesses d'une mort prématurée.



La Mère et le Fils.
Gravure publiée dans la *Galerie de Portraits de personnages célèbres.*
(Paris. Osterwald aîné, fin 1815.)



Le Roi de Rome agé de cinq ans.

Médaillon, d'après Isabey, portant au-dessous la mention :
« Dessiné à Vienne, d'après nature. » (1815).

* **Parmi les ordres qui brillent sur la poitrine du petit prince figure l'ordre de Marie-Thérèse qui, d'après les statuts, ne pouvait se donner que pour faits de guerre.**



Portrait dessiné d'après nature par P.-J. Prud'hon et gravé
par B. Roger.

* Le petit roi était alors âgé de deux ans (1812).



LE ROI DE ROME AGÉ DE CINQ ANS.

Médaillon, d'après Isabey, portant au-dessous la mention :
« Dessiné à Vienne, d'après nature. » (1815).

* Parmi les ordres qui brillent sur la poitrine du petit prince figure l'ordre de Marie-Thérèse qui, d'après les statuts, ne pouvait se donner que pour faits de guerre.

un enfant à grosse tête, à nez très fortement retroussé, à bouche ouverte, à front énorme, à œil bizarre, un enfant joufflu, bouffi même, et surtout, chose très particulière, à allure de vieux petit.

Un enfant [illegible] du Jésus [illegible] même Destin [illegible] et ses [illegible]. Un enfant qui sera soumis au [illegible] de l'hérédité morbide.

Pour l'intelligence, il faut attendre : on ne saurait se prononcer sur cette première image.

Celui-ci a les yeux, celui-là a la bouche de Napoléon ; cela est fort possible après tout. Mais surtout, il a des allures de petit homme.

[illegible] le Roi de Rome [illegible] autre morceau [illegible] un enfant à grosse tête, mais respirant la vie et la santé, à la physionomie souriante ; tout différent de celui de Prud'hon. L'œil est éclairé, pétillant et la bouche apparaît gracieuse.

En quelque sorte, l'envers de la médaille dont Prud'hon [illegible] pourrait être le revers ; quoique son petit Napoléon [illegible] souverain lui-même quand il fronce les sourcils, quand il chapitre ses [illegible], quand [illegible] de ses généraux.

[illegible] le premier est [illegible], le second est ensoleillé. C'est l'œuvre d'un peintre de cour, d'un courtisan : gracieuse tête aux fins cheveux blonds, yeux d'un bleu vif, bouche rose, menton napoléonien. Avec la mèche caractéristique [illegible] que sur le Prud'hon.

[illegible] On comprend l'enthousiasme éprouvé par Napoléon à sa vue, lorsque M. de Bausset le lui remit, le 6 septembre 1812, dans des conditions assez particulières pour que [illegible] être rappelé. Et je laisse à cet effet la parole à [illegible] Henri Welschinger :

« Le préfet du palais M. de Bausset, était, dit-il, parti pour la Russie quelque temps après son maître, emportant dans une caisse le portrait du Roi de Rome, par Gérard. M. de Bausset arriva à la tente de Napoléon, le 6 septembre 1812.

Il remit à l'Empereur des lettres de Marie-Louise et lui demanda ses ordres au sujet du portrait qu'il apportait. « Je sentais, dit-il, qu'étant à la veille de livrer la grande bataille qu'il avait tant désirée, il différerait de quelques jours d'ordonner l'ouverture de la caisse dans laquelle le portrait était renfermé. Je me trompais. Pressé de jouir d'une vue



Portrait de S. M. le Roi de Rome.
Peint d'après nature par Mlle Aimée Thibault (1813).

aussi chère à son cœur, il m'ordonna de le faire apporter tout de suite à sa tente. Je ne puis exprimer le plaisir que cette vue lui fit éprouver. Le regret de ne pouvoir serrer son fils contre son cœur fut la seule pensée qui vint troubler une jouissance aussi douce. Ses yeux exprimaient l'attendrissement le plus vrai. Il appela lui-même tous les officiers de sa maison et tous les généraux qui attendaient à quelque distance ses ordres, pour leur faire partager les sentiments dont son cœur était rempli. « Messieurs, leur dit-il, si mon fils

avait quinze ans, croyez qu'il serait ici autrement qu'en peinture! » Un moment après, il ajouta : « Ce portrait est admirable ». Il le fit placer en dehors de la tente, sur une chaise, afin que les braves officiers et les soldats de la garde pussent le voir et y puiser un nouveau courage. Ce portrait resta ainsi toute la journée. Pendant tout le temps du séjour de Napoléon au Kremlin, le portrait de son fils fut placé dans sa chambre à coucher. J'ignore ce qu'il est devenu [1] »

Quoique le récit de M. de Bausset vise surtout à l'anecdote sentimentale et ait fourni aux peintres le motif d'un tableau qui a été exécuté bien des fois, il est précieux à recueillir, d'abord parce que ce n'est point chose banale de voir un portrait ainsi recevoir le baptême du feu, ensuite parce qu'il nous donne l'impression première ressentie par Napoléon devant l'image du fils bien-aimé.

Avouons même que ce décor particulièrement théâtral ne devait point trop mal répondre à l'œuvre pompeusement officielle de Gérard, puisque le petit roi trônait sur des coussins, le globe et le sceptre en mains, vivants attributs du pouvoir impérial.

Après Prud'hon, après Gérard, voici Mlle Aimée Thibault, qui elle aussi peignit le jeune enfant « d'après nature », assis sur son mouton préféré, un genre de tableau à l'usage de l'adolescence qui sera employé, de nos jours encore, même par la photographie, avec les moutons en carton ou autres accessoires animalesques. Et ce portrait qui sent bien la pose, l'apprêt, tous les préparatifs de la peinture officielle, nous donne un enfant à la fois gentil et sérieux, qui a certainement quelque chose de Napoléon, sans rappeler le profil de Prud'hon ou le trois quarts de Gérard.

Ce petit bonhomme, après tout, pourrait bien être un Roi de Rome ressemblant.

A la date du 9 novembre 1813, le baron de Méneval nous dit :

1. C'est le portrait appartenant au comte Reinach.



NAPOLÉON FRANÇOIS-CHARLES PRINCE OF PARMA.
« PEINT PAR ISABEY SUR LA DEMANDE DE S. M. IMPÉRIALE L'EMPEREUR D'AUTRICHE. »

D'après une gravure en couleurs publiée à Londres en Mai 1817.



« C'était alors un très bel enfant : il avait toutes les apparences de la force, de la santé, et son intelligence se développait d'une manière remarquable. »

Et effectivement, sur tous les portraits de 1813 et de 1814, il apparait avec une physionomie autrement ouverte, autrement intelligente que sur le fameux médaillon de Prud'hon.

Tous, également, montrent le nez, les yeux, le front, le menton de Napoléon, et la plupart, il est permis de l'affirmer, cherchent à atténuer la lèvre inférieure, si particulièrement autrichienne, que Prud'hon, lui, n'avait point escamotée.

Cependant, ce profil napoléonien pouvait et devait être sujet à des transformations, car, sans affirmer comme M. de Bausset que le roi de Rome ressemblait à Joseph II [1], il est très certain que de nombreux points de comparaison existent entre le petit Napoléon et les princes de la maison d'Autriche-Espagne, surtout dans la conformation générale de la tête.

Ce que l'on peut dire c'est qu'il y avait en lui un Habsbourg en germe qui, suivant les circonstances, suivant les influences subies devait, plus ou moins, se développer et cela, malgré le dire de Marie-Louise, qui quelques semaines après la naissance de l'enfant, écrivait à une amie : « Mon fils ressemble beaucoup à l'Empereur. »

Après tout, pouvait-elle penser autrement puisque telle était la conviction de l'Empereur, hautement affirmée dès la première heure ?

En 1813 — et ceci doit être retenu — Marie-Louise constate que son fils embellit et se fortifie à vue d'œil.

« Embellit ». — Combien ne lui faudrait-il pas embellir pour arriver, deux ans après, au petit Roi de Rome idéalement trop

1. A la vue d'un des tableaux qui ornaient le palais d'Instruck et qui représentait Marie-Thérèse et Joseph II, M. de Bausset en 1814 remarqua que le Roi de Rome ressemblait au prince autrichien. Marie-Louise fit appeler son fils, M. de Bausset le prit alors dans ses bras et l'éleva à la hauteur du tableau pour qu'on pût faire la constatation. Et chacun convint aussitôt de la ressemblance. Henri Welschinger, qui cite le fait, reconnait que c'était là pure flatterie de courtisans.

beau qu'Isabey peignait en janvier 1815 et trois mois après apportait à Napoléon!

Le prince qu'on aura quelque peine à arracher des Tuileries en 1814 a fait, il faut le reconnaître, bien des progrès depuis le *mutisme intellectuel* du profil de Prud'hon.

Gai, enjoué, espiègle, presque un enfant terrible de Gavarni avant la lettre, je veux dire avant la notation du type par Gavarni. Il a des mots. Il accusera Louis XVIII d'avoir pris la place de son papa et de lui retenir tous ses joujoux, « mais il faudra bien qu'il me les rende », ajoutera-t-il. Et quand on le fera voir aux souverains étrangers qui se le passaient de mains en mains, l'embrassaient, le caressaient, allant ainsi d'Alexandre au roi de Prusse, il ne cachera point ses impressions et son peu de goût pour ce genre d'exercice. A Rambouillet, embrassé par son grand-papa, l'empereur d'Autriche, il ne pourra s'empêcher de dire à Méneval — *Meva*, comme il l'appelle — : « Je viens de voir l'empereur d'Autriche, il n'est pas beau. »

La cour de Vienne reçut un petit espiègle, cela est certain; avait-elle le beau petit garçon, l'adorable enfant, qui apparaît sur les miniatures d'Isabey? Peintre de cour de Napoléon, fournisseur attitré des portraits pour tabatières, l'habituel impérial cadeau, Isabey est malheureusement sujet à caution. Il voyait en beau, par habitude; et il avait le pinceau flatteur... par métier.

Il est vrai — ceci doit être retenu — qu'entre les miniatures originales de notre artiste et les interprétations par la gravure, il y a une différence considérable. Le petit ange en sucre n'existe que sur les feuilles gravées : l'enfant de la miniature est simplement beau.

Ce qui est certain, c'est que, allant le 6 mai 1815 faire ses adieux au petit Roi, Méneval constatait qu'il avait perdu son enjouement et sa loquacité enfantine tout en traçant de lui cet agréable portrait physique et moral :

« Plus grand et plus fort que ne le sont ordinairement les enfants de son âge, beau, bon, doué des plus aimables

qualités et annonçant les dispositions les plus heureuses. »

Et c'est ainsi que le « beau » de Méneval confirme le « beau » d'Isabey, le petit garçon appartenant à la famille des anges blonds, — décor pour chapelle Sixtine ou autre. Embelli ou non, le petit Roi de Rome de 1815 n'est plus du



Portrait médaillon du Roi de Rome d'après une pièce gravée à Vienne[1].

tout celui de 1811. Le nez n'a plus rien du pied de marmite de Prud'hon, il est droit avec des narines ouvertes, et la lèvre

1. Épreuve avant la lettre, le nom se plaçant dans la plaque-médaillon du bas. Type de certains portraits publiés en Autriche, avec la figure enjouée du célèbre portrait d'Isabey, mais avec les lèvres plus autrichiennes et quelque chose de plus particulièrement allemand dans la physionomie.

inférieure, quoique lippue, n'est point désagréable. Chez une jeune personne, ce serait une cerise que, volontiers, l'on cueillerait. L'œil très grand, est rêveur, observateur, profond. En réalité, c'est bien là le petit Roi de Rome idéalisé qui nous a été transmis par la tradition, et qui, quatre ans durant, sera pris et repris, interprété, considérablement augmenté, et quelque peu abîmé par tous les dessinateurs-graveurs.

Le nez s'accentuera, se bombera au point de devenir bourbonien, ou de se transformer en bec d'aigle, et l'œil, de doux qu'il était, se trouvera particulièrement perçant.

Ailleurs, la cerise de la lèvre lippue sera tellement exagérée que la bouche deviendra grimaçante, contournée à plaisir, et que pour un peu on lui dirait : « Fi! les vilaines manières, monsieur ! Comme vous êtes laid lorsque vous faites cette grimace! »

Mais idéalisé, et combien! l'Isabey était un document, et bon gré mal gré, dessinateurs et graveurs durent venir s'inspirer aux sources du seul profil d'après nature existant.

Car faire le portrait du Roi de Rome, reproduire d'une façon quelconque les traits de cet enfant livré aux haines politiciennes d'un Metternich n'était point chose facile. On peut même dire que c'était impossible, tant la garde veillait : « Il m'a dit », écrivait, en parlant de Metternich, le marquis de Caraman, ambassadeur de Louis XVIII, « que toutes les fois que ceux qui avaient rêvé de reproduire cet enfant étaient venus en conséquence frapper à sa porte, ils avaient été si bien reçus qu'ils ne devaient plus penser à y revenir... »

Parbleu oui! je le crois volontiers. Car ce que Metternich, l'Autriche et les peuples de la Sainte-Alliance craignaient tout particulièrement, c'était qu'on ne se servît des traits du jeune duc autrichien dans un but de propagande napoléonienne.

Et je ne sais pourquoi, de-ci de-là, certaines images visant d'autant moins à la prétention du *d'après nature* qu'elles furent publiées à Paris, attirent et retiennent.

Tel le petit Roi à cheval, prenant sa première leçon d'équi-



Napoléon François-Charles-Joseph, Prince Impérial,
né le 20 mars 1811.

Portrait gravé par F. Lignon (Juin 1815).

tation. Tel le « Napoléon, prince impérial », gravé par Lignon, qui a les grands yeux, le nez en pied de marmite, la lèvre inférieure lippue, le menton et le front de Napoléon, sans oublier la fameuse mèche, et je ne sais quel air maladif, malingre. Et aussi quelque chose de grognon, de boudeur, et en même temps, de rogue dans l'ensemble de la physionomie.

Quoi qu'il en soit, c'est encore Isabey qui va nous donner le dernier document sur le Roi de Rome, alors officiellement appelé *Prince de Parme.*

Le portrait de 1815 était un médaillon, une « tête d'étude », suivant son titre[1], une figure d'ange blond : le portrait de 1817 nous donne un petit souverain en pied saluant d'un geste large et d'une pose gracieuse, la figure devenue sérieuse, avec je ne sais quel air de fille dû très certainement à sa longue et blonde chevelure bouclée.

Portrait précieux parce qu'il clôt la série des Roi de Rome et qu'il nous montre déjà un petit Allemand en ce prince français fait pour régner sur la France.

En réalité, une belle petite poupée articulée ; le conventionnel enfant de riche auquel manque, pour compléter le tableau, le traditionnel chien de race.

En réalité, une photographie peinte avant l'invention de la photographie.

Derrière on sent l'appuie-tête, et volontiers la voix d'Isabey se fait entendre :

« Prince, ne bougeons plus ! »

Hélas ! il ne devait guère bouger.

1. C'est le médaillon reproduit plus haut, page 31.

CHAPITRE VI

LES PORTRAITS DU DUC DE REICHSTADT A VIENNE. D'APRÈS LE TÉMOIGNAGE ÉCRIT DE CEUX QUI LE VIRENT ET D'APRÈS LES ŒUVRES PEINTES OU GRAVÉES DES ARTISTES (1817-1832).

La galerie des portraits du « duc de Reichstadt » s'ouvre, en réalité, en 1819, avec le portrait « dessiné d'après nature » par Ph. de Stubenrauch, un artiste viennois qui avait accès à la cour, qui a représenté et des personnages et des scènes du monde officiel autrichien.

Avec sa collerette, ce petit duc, âgé de neuf ans, ressemble étrangement comme coupe générale de physionomie à l'actuel petit roi d'Espagne : le visage est allongé, la bouche, par suite d'un mouvement de la lèvre inférieure, semble légèrement tordue, les yeux sont grands quoique intelligents, les cheveux très fournis, sont frisés en mèches. C'est encore le petit garçon tirant sur la petite fille.

De l'ensemble se dégage une certaine mélancolie rêveuse, quoique rien, cependant, n'indique de façon trop marquante l'influence allemande.

Deux ans après, en 1821, paraît le portrait « dessiné et gravé par N. Schiavoni », autre artiste bien en cour, qui peignit même toute la famille impériale.

Entre ces deux types, la différence est notable : entre ces deux dates, on sent qu'un travail de transformation assez considérable s'est accompli. Plus grosse, la tête est à la fois



LE DUC DE REICHSTADT, ÂGÉ DE NEUF ANS.

« Portrait dessiné* d'après nature par Ph. de Stubenrauch et gravé par Dav. Weiss, Vienne (1819). »
Gravure au pointillé de couleurs.

* Jusqu'en 1818 le roi de Rome fut sans situation définitive. On l'appelait officiellement LE PRINCE DE PARME, mais sans être nullement certain que ce nom dût lui rester. Le portrait de Stubenrauch inaugura pour l'image le titre de duc de Reichstadt, octroyé le 22 juillet 1818 par patentes impériales.



François-Joseph-Charles, Duc de Reichstadt.

Portrait dessiné et gravé par Schiavoni, à Vienne, en 1821.
Gravure en noir au burin et au pointillé.

* Natale Schiavoni, peintre et graveur (1777-1858), peignit à Vienne toute la famille impériale et, naturellement, le jeune prince alors âgé de onze ans.

Ces deux portraits constituent deux types différents : le type Autriche-Espagne, à visage allongé, et le type napoléonien, à grand front, à grosse tête.

plus napoléonienne et plus allemande, l'œil plus profond, la physionomie plus pensive : il y a même dans les cheveux un changement de coupe qui n'est pas sans avoir son importance.

Voici pour le physique. Examinons maintenant l'état moral du jeune prince.

« Il est certain », dit Welschinger, « que le Roi de Rome ne fut pas élevé à la française et qu'on chercha même à diminuer chez lui les instincts de naissance et de race pour lui inculquer autant que possible des manières et des goûts allemands. Mais la nature fut plus forte que les éducateurs. On n'y parvint pas.

« Le capitaine Foresti, qui avait été adjoint au comte de Dietrichstein pour l'éducation du jeune Prince, déclarait que la nature de son élève si expansive, si joyeuse au début, était devenue presque mélancolique. Il n'était point démonstratif et semblait au contraire très réservé ; ce qui pour les malveillants, faisait croire à une sorte de dissimulation.

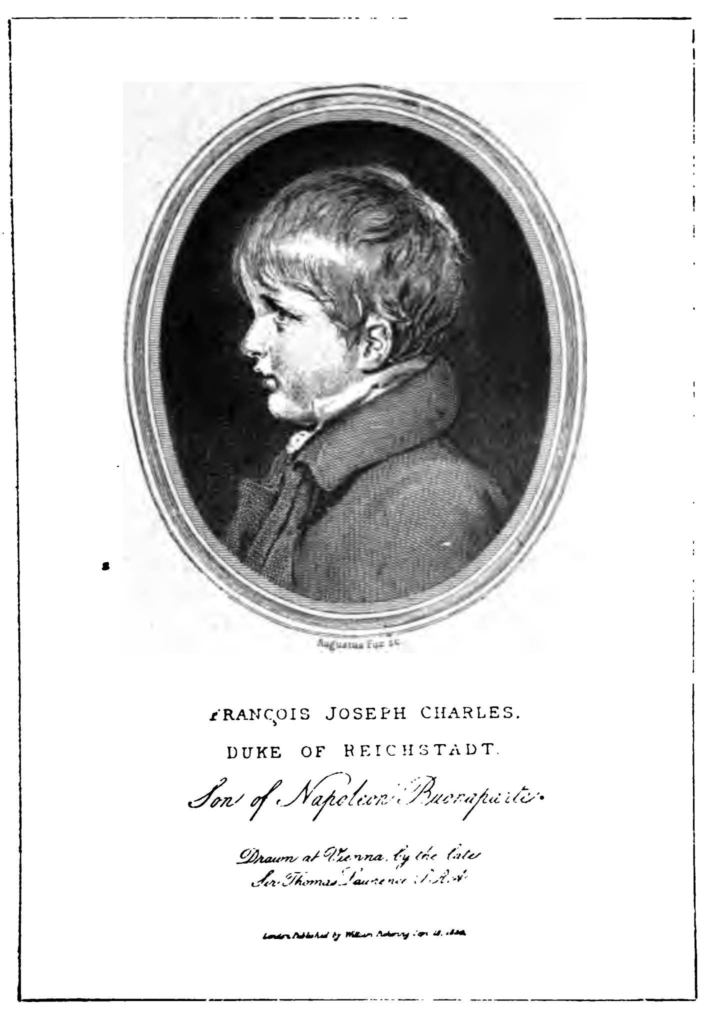
Le 26 février 1816 déjà, Gentz avait écrit :

« Il est rempli de charmes et de grâce, mais rien moins que facile à traiter, puisqu'à beaucoup d'esprit naturel il réunit une aversion pour tout ce qui est contrainte et assujettissement. »

Or, ce qui se dégage, nettement, de ces appréciations diverses, c'est que, au moral comme au physique, le même travail de transformation était en train de s'accomplir ; c'est que la lutte entre les deux éléments, entre les deux influences, était également vive.

Toutefois, ces différences ne sauraient nous expliquer les deux types si absolument divergents que nous avons là devant les yeux, le type à figure allongée, à ovale prononcé, et le type à grosse tête, à front proéminent, qui constituent, l'un le Stubenrauch, l'autre le Schiavoni. Une physionomie se peut facilement modifier, durant l'époque du développement ; une tète arrivée à maturité ne pourrait si rapidement changer de forme.

Entre ces deux types, intervient, il est vrai, le portrait exé-



Médaillon d'après le portrait exécuté à Vienne, en 1817, par sir Thomas Lawrence.

Gravure au burin publiée à Londres en 1830.





François, Duc de Reichstadt.
Gravé par Stainmüller d'après le portrait de Ender.
Pièce publiée à Vienne vers 1826 ou 1827.

cuté par sir Thomas Lawrence, œuvre admirable au point de vue de la facture, de l'exécution artistique, accusant un très réel personnalisme. Voilà bien le fils de Napoléon comme on pouvait le concevoir, comme chacun le construisait en son imagination. Et, chose à retenir, ce portrait procède de Prud'hon : l'enfant s'est formé, s'est développé, s'est affiné, mais la ligne générale du profil reste identique : même accentuation du nez, des lèvres, du menton.

Lawrence confirme Prud'hon, ce qui nous prouve que tous deux ont dû voir juste.

Pendant plusieurs années nous restons sans documents graphiques, jusqu'à ce que vienne le portrait de Ender, très certainement exécuté vers 1826 ou 1827. A nouveau, avec cet artiste, apparaît la figure allongée, ovale, mais avec une tendance caractéristique au développement des maxillaires; l'allongé de la figure se termine plus en pointe, plus en œuf. Seul le menton, devant ces interprétations diverses, conserve sa caractéristique, son individualité; c'est bien le menton de Napoléon.

Du jeune adolescent, nous sautons, subitement, sans intermédiaire, au jeune homme.

Que vaut, comme exactitude, comme ressemblance, le portrait de Green, gravé en 1829? On ne saurait, au juste, le dire, mais c'est le beau jeune homme romantique et sentimental, celui qui, suivant le vœu que formulait Marie-Louise en 1817, pourra être « le plus riche, le plus aimable particulier de l'Autriche », celui que l'ex impératrice appellera bientôt, « un charmant cavalier, un bel officier », et à l'avenir duquel elle daignera songer.

Son grand-père, François II, n'avait-il pas déjà dit, lui aussi : « Le petit Napoléon est un jeune homme distingué »?

Dans la bouche de la mère et dans le langage des cours, on est surpris de retrouver sans cesse ces épithètes banales : il est vrai que la mère ne tenait guère à voir se lever un nouveau Napoléon, et que l'éducation donnée au jeune Prince, à la cour d'Autriche, tendait plutôt à effacer, à annihiler l'homme sous un vernis d'élégance et de distinction qu'à donner libre cours à ses facultés naturelles.

Bref, le bel adolescent de 1829, qui sert de frontispice au poème de Barthélemy, *Le fils de l'homme*, dut charmer et conquérir bien des cœurs. Une seule chose surprend, c'est de le voir ouvrir une œuvre qui cherchera à accentuer une tout autre physionomie.

Que nous dit, en effet, Barthélemy, qui, on le sait, avait fait



LE JEUNE DUC DE REICHSTADT EN COSTUME DE COLONEL.

D'après une gravure à la manière noire.

* Debout, contre la terrasse, le sabre de Sobieski au côté, attitude et pose napoléonienne. C'est également lui qu'on voit, sur le côté, galopant à cheval, entouré de généraux.

Sur une épreuve de la collection du prince Roland Bonaparte provenant de la collection San-Donato, se trouve au crayon la mention suivante : « Dessiné et gravé par Verreiera ».



le voyage de Vienne pour remettre au jeune Prince son *Napoléon en Egypte*, qui chercha à le voir et qui, en fin de cause, dut se contenter de le contempler de loin, au théâtre, dans une loge sombre, au milieu d'une salle mal éclairée ? Qu'il avait l'apparence « d'un être à l'intelligence étiolée et comme estropiée à dessin par l'éducation ».

Voici, du reste, aux côtés du portrait à l'eau-forte de Green, le portrait par lui tracé en vers :

> Dans la loge voisine une porte s'ouvrit
> Et, dans la profondeur de cette enceinte obscure,
> Apparut tout à coup une pâle figure,
> Etreinte dans ce cadre, au milieu d'un fond noir.
> Elle était immobile et l'on aurait cru voir
> Un tableau de Rembrandt chargé de teintes sombres
> Où la blancheur des chairs se détache des ombres...
> Acteurs, peuple, empereur, tout semblait avoir fui,
> Et croyant être seul, je m'écriai : C'est lui !
> . . . .
> Voyez cet œil rapide où brille la pensée,
> Ce teint blanc de Louise et sa taille élancée,
> Ces vifs tressaillements, ces mouvements nerveux,
> Ce front saillant et large orné de blonds cheveux.
> Oui, ce corps, cette tête où la tristesse est peinte,
> Du sang qui les forma portent la double empreinte.
> Je ne sais toutefois..., je ne puis sans douleur
> Contempler ce visage éclatant de pâleur.

Teint blanc, taille élancée, front saillant et large orné de blonds cheveux, physionomie triste, cela se trouve être, en effet, la caractéristique de presque tous les portraits, de même que lorsque l'homme apparaît en pied, on est surpris de la hauteur extraordinaire des jambes, de cet élancement général du corps, dus, on l'a fort bien expliqué, à la croissance trop subite subie par l'enfant, à la façon presque anormale dont sa taille s'était développée.

« L'œil rapide où brille la pensée » se voit également sur la plupart des portraits, mais, sous la plume de Barthélemy, on est quelque peu surpris de rencontrer une affirmation en

contradiction directe avec sa façon de voir. Il est vrai que deux hommes s'agitaient alors en lui, l'artiste, l'observateur, et le pamphlétaire bonapartiste ne reculant devant aucun moyen pour intéresser le peuple à la cause du *Fils de l'homme.*

1830. — Les portraits se pressent, se multiplient — récits, impressions d'hommes qui l'ont vu, examiné, étudié de près, ou interprétations par le crayon, — celles-ci plus différentes et trop souvent quelconques. On a peine à concevoir comment l'œil des artistes traduit de multiples façons le même personnage pris à la même époque.

Et ici, on aura le choix entre le portrait en pied de Fauconnier, « d'après un croquis fait à Vienne » — le beau jeune homme distingué, le bel officier, — entre les différents portraits de Daffinger, en costume civil ou en uniforme, et le portrait signé Schnorr de Karolsfeld, qui déconcerterait quelque peu si l'on devait voir en lui autre chose que l'idéalisation d'un type, que la « napoléonisation » du jeune duc par un artiste allemand, appréciant et interprétant Napoléon à sa façon, c'est à dire en Allemand.

Tout à l'heure, avec le masque, nous reprendrons ces images. Pour l'instant, écoutons ceux qui nous ont laissé des portraits écrits sans nous arrêter, bien entendu, aux habituelles et banales appréciations de ceux qui, diplomates, gens du monde, grands seigneurs, le voyaient, au passage, à Vienne, et se contentaient de quelque phrase connue, de quelque lieu commun. « Jeune homme d'une distinction accomplie. — Brillant officier ayant toutes les qualités du commandement. — Cavalier passionné, aimant à monter des chevaux impétueux et le faisant avec une fougue et une habileté peu communes. »

Le premier qui se présente à nous est un homme qui va juger d'après des souvenirs de jeunesse : on peut donc l'accuser d'avoir vu surtout avec l'optimisme, avec l'enthousiasme du premier âge. Cet homme c'est le D[r] Hermann-Rollet, fils d'un médecin aux soins duquel Marie-Louise avait eu recours, et qui, en 1830, à Baden, la petite ville d'eau célèbre, près



Le duc de Reichstadt agé de dix-neuf ans.

Portrait ayant servi de frontispice au poème de Barthélemy, *Le Fils de l'homme* (édition de Bruxelles, 1829). Gravé à Londres et publié d'abord avec la légende *London*, en guise de tout nom, afin de dérouter la police de la Restauration.

Vienne, tous les jours, voyait sortir à cheval le duc de Reichstadt et observait « ce pâle et mince jeune homme, vêtu très simplement, d'un habit bleu foncé et coiffé d'un chapeau de feutre noir ». Or, voici comment il dépeint le duc, dans un ouvrage consacré pour ainsi dire à l'histoire, à la chronique journalière de Baden :

« Rien de plus séduisant que sa physionomie, sa personne tout entière et ses manières. Il avait l'air doux et triste, et ressemblait d'une manière frappante à son père et à sa mère. Le menton, la courbe des maxillaires étaient essentiellement napoléoniens; le front, par contre, avait la courbe si particulière aux Habsbourg. Il tenait aussi de Marie-Louise ses yeux d'un bleu clair, ses cheveux blonds, son nez plutôt long et busqué, bien que délicatement dessiné. L'ensemble était rayonnant d'intelligence et de poésie, à raison même du terrible amaigrissement qui commençait à creuser ses traits et qui se retrouve dans le plâtre moulé sur sa face, immédiatement après sa mort, et que conserve aujourd'hui le musée de Baden ».

Assurément ce portrait est l'œuvre d'un homme d'entière bonne foi, mais en même temps d'un jeune homme qui a dû subir cette ambiance de la légende poétique dont nous parlions plus haut et qui, facilement, sur les têtes couronnés, voyait rayonner l'intelligence et la poésie. Retenons également l'influence du romantisme et des pâles visages aux traits creusés par la maladie.

Quoi qu'il en soit, libre de toute question d'intérêt, d'amitié ou de politique, le témoignage du Dr Rollet est de ceux qui doivent être retenus.

Moins impartial, bien plus sujet à caution, sera le second personnage auquel nous devons de véritables portraits, de véritables tableaux écrits du jeune Prince. C'est, en effet, de Prokesch-Osten qu'il s'agit, de Prokesch qui fut son seul et véritable ami, de Prokesch dont le nom en quelque sorte est resté lié au sien de façon indissoluble.

D'emblée Prokesch sera pris, captivé par le fils de Napo-



ORTRAIT PEINT A VIENNE PAR DAFFINGER
GRAVÉ A PARIS PAR POURVOYEUR.

* Michaël Moritz Daffinger (1790-1849) peintre, également entendu dans la miniature et dans l'aquarelle, fut en quelque sorte l'artiste attitré de l'aristocratie autrichienne. L'archiduchesse Sophie, le prince Metternich, le comte Zichy, Sophie Schrœder furent portraiturés par lui, en même temps que le duc de Reichstadt.



Le duc de Reichstadt, agé de neuf ans.

« Portrait dessiné d'après nature par Ph. de Stubenrauch et gravé par Dav. Weiss, Vienne 1819. »
Gravure au pointillé de couleurs.

* Jusqu'en 1818 le roi de Rome fut sans situation définitive. On l'appelait officiellement le prince de Parme, mais sans être nullement certain que ce nom dût lui rester. Le portrait de Stubenrauch inaugura pour l'image le titre de duc de Reichstadt, octroyé le 22 juillet 1818 par patentes impériales.



FRANÇOIS-JOSEPH-CHARLES, DUC DE REICHSTADT.

Portrait dessiné et gravé par Schiavoni, à Vienne, en 1821.
Gravure en noir au burin et au pointillé.

* Natale Schiavoni, peintre et graveur (1777-1858), peignit à Vienne toute la famille impériale et, naturellement, le jeune prince alors âgé de onze ans.

Ces deux portraits constituent deux types différents : le type Autriche-Espagne, à visage allongé, et le type napoléonien, à grand front, à grosse tête.

dans ses mouvements, souple et habile dans les exercices de tout genre où il excellait et conservant toujours ce calme imperturbable que lui donnait la gravité de son caractère. Je vois ce beau front ombragé des boucles de sa blonde chevelure, cet œil bleu plein de tristesse, cette bouche où un doux sourire semblait éclore, ces joues où brillait la jeunesse, ce visage où se peignaient les traits de son père et de sa mère.....

« J'entends cette voix qui s'exprima, souvent, en paroles sévères, et qui souvent aussi, trouva des inflexions si douces pour épancher son âme. Lorsque je me représente cette image, alors je comprends l'amour et les regrets des milliers d'habitants de cette ville populeuse qui n'avaient vu le prince que de loin, et qui, cependant, furent captivés par le charme de son existence. »

Puis revenant à nouveau sur sa ressemblance physique avec Napoléon, il ajoute :

« Son port et ses mouvements étaient les siens, et cette ressemblance corporelle annonçait une ressemblance plus précieuse, celle de l'esprit et de l'âme. » Décidément Prokesch était un emballé dans toute la force du terme. Et la preuve, non équivoque, de cet emballement il la fournira à nouveau, à quelques mois de distance, à propos de la soirée officielle donnée le 25 janvier 1831, à Vienne, chez lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre.

N'étaient-ce pas les débuts dans le monde, de son jeune ami, de l'être irrésistible par excellence!

Lisez ses impressions : une mère ne parlerait pas de son fils en termes plus touchants, en phrases plus attendries :

« Tous les yeux se portèrent vers lui. Il était rayonnant de beauté et de jeunesse. Le ton mat de son visage, le pli mélancolique de sa bouche, son regard pénétrant et plein de feu, l'harmonie et le calme de ses mouvements lui prêtaient un charme irrésistible. »

Le beau Roi de Rome, celui des gravures... de modes militaires, l'officier du portrait en quelque sorte classique de Daffinger, celui que l'on voit apparaître en un élégant uni-



Le Duc de Reichstadt en costume de major de l'armée autrichienne.

Lithographie de Fauconnier, à Paris, d'après un croquis fait à Vienne en 1830.

forme, à la blancheur éclatante, aux cheveux abondants et bouclés, séparés sur le côté gauche, par une raie, et venant, négligemment, se jouer sur le front. Le bel officier qui, raffinement d'esthète, laisse dépasser de la bordure dorée du collet un col de linge afin de mieux accentuer l'ovale du visage.

Prokesch, en son enthousiasme, n'oublie qu'une chose : la lèvre inférieure, qui, malheureusement, « dégouline » avec toute l'épaisseur de la *lippe* autrichienne.

Beau au physique, noble au moral; tel n'en est pas moins pour lui le jeune Napoléon II. Et du reste, qu'il ait eu ou non confiance en l'étoile, en l'avenir de César, Prokesch, on ne saurait trop le répéter, fut un convaincu, un sincère; le défenseur chevaleresque de ce rejeton d'empereur sacrifié à d'étroites idées, à de mesquins intérêts.

A l'emballement de l'officier autrichien, opposons maintenant l'appréciation calme et mesurée d'un vieux routier d'esprit pratique pour lequel la guerre fut souvent une bonne affaire, Marmont, que le jeune duc se plaira à questionner, à faire parler, et dit-on même, à écouter.

Marmont, comme le marquis Maison, ambassadeur de Louis-Philippe, se trouvait, lui aussi, à la soirée chez lord Cowley. Il examina le Prince avec la plus extrême curiosité, avec la plus grande attention, et voici de quelle façon il a, en ses *Mémoires*, résumé l'impression qu'il en rapporta :

« Mes yeux se portèrent avec avidité sur lui. Je le voyais pour la première fois de près et avec facilité. Je lui trouvai le regard de son père, et c'est en cela qu'il lui ressemblait davantage. Ses yeux, moins grands que ceux de Napoléon, plus enfoncés dans leur orbite, avaient la même expression, le même feu, la même énergie. Son front aussi rappelait celui de son père. Il y avait encore de la ressemblance dans le bas de la figure et le menton. Enfin, son teint était celui de Napoléon dans sa jeunesse, la même pâleur et la même couleur de la peau; mais tout le reste de sa figure rappelait sa mère et la maison d'Autriche. Sa taille dépassait celle de Napoléon de cinq pouces environ. »

Et, par la suite, Marmont complétera ainsi ce portrait :

... « Le duc de Reichstadt était leste et adroit dans les exercices du corps. Il montait bien à cheval et avec beaucoup de grâce. Sa figure avait quelque chose de doux, de sérieux, de mélancolique et quelquefois un regard perçant et dur qui rappelait celui de son père, quand il était irrité. Son éducation, la situation bizarre qu'il occupait, l'avaient forcé de bonne heure à user de dissimulation. Aussi cette disposition de son esprit était un trait marquant de son caractère. On l'a accusé d'être faux et menteur. cette accusation ne me paraît pas avoir été fondée ; mais son extrême réserve, une prudence au-dessus de son âge, l'empêchèrent d'être jamais entraîné plus loin qu'il ne voulait. Enfin ses manières quelquefois caressantes et la séduction qu'il exerçait quand il voulait s'en donner la peine, ont pu autoriser, jusqu'à un certain point, cette injuste accusation de la part de ses ennemis. »

Ces lignes valent d'être lues, méditées, retenues, et le portrait physique et moral qu'elles contiennent, est d'autant plus précieux qu'il a été donné par un des rares hommes à même, par sa situation, par son passé, par son « détachement », par sa particulière indépendance du cœur, d'établir entre le père et le fils, une comparaison sérieuse au point de vue des ressemblances.

Marmont, lui, ne s'emballa point comme Prokesch, ne fut pas sous le charme comme Maison, et par ce fait, l'on peut avoir en lui une plus grande et plus naturelle confiance.

Or, de son impression, se dégage ceci :

Physionomie générale, autrichienne, avec des particularités très napoléoniennes, particularités qui se retrouvent sur la plupart des portraits dessinés.

Au moral, dualité de caractère, méfiance, réserve, prudence extrême, dues tout naturellement aux conditions mêmes de son existence comprimée. On peut donc, sans crainte, se ranger à la très judicieuse observation de Marmont.

Ce n'est pas tout. A ce même Marmont. comme marque de particulière sympathie, le duc de Reichstadt a donné son



FRANÇOIS CHARLES NAPOLEON,

Duc de Reicstadt.

[illegible]

D'après une estampe en couleurs publiée à Vienne chez Artaria.
(Musée Carnavalet).





Arrivé près de moi — par un zèle sincère
Tu me contais alors l'histoire de mon père.
Tu sais combien mon âme, attentive à ta voix,
S'échauffait au récit de ses nobles exploits

LE DUC DE REICHSTADT DEVANT LE BUSTE DE SON PÈRE.
Portrait peint à l'aquarelle par Daffinger, donné par le duc de Reich-

portrait, le portrait de Daffinger, où il figure, blotti dans un fauteuil, devant le buste de Napoléon. Or, au sujet dudit portrait, le maréchal a fait la remarque suivante dont l'importance n'échappera à personne : *il est d'une assez grande ressemblance, quoique un peu trop jeune.*

Donc, si Marmont a bien vu, et on ne saurait en douter, de même que Prudhon annule Gérard et détruit entièrement Isabey, de même l'adolescent « rayonnant de beauté et de jeunesse », de Prokesch, est à reléguer dans le pays des rêves, des illusions dorées.

Car vis-à-vis de ce Daffinger de 1831, destiné à représenter un duc de Reichstadt de vingt et un ans, notre impression à nous, serait toute autre; elle consisterait plutôt à reprocher à l'artiste d'avoir un peu trop vieilli son personnage, et cela malgré la maladie, la terrible maladie qui, sous peu, devait l'emporter.

Marmont ayant eu soin de nous prévenir, et l'ayant fait de façon nette, précise, on est donc en droit de se demander au travers de quel prisme Prokesch voyait son jeune ami et l'on ne peut que laisser ses descriptions enthousiastes dans le domaine du désir et du rêve.

Trompeurs par métier, les peintres de cour; non moins sujets à caution les amis trop dévoués. D'un côté comme de l'autre, pur mirage; mirage par intérêt, mirage par affection.

Revenons aux représentations dessinées, aux portraits, et tout d'abord, cherchons à être fixés de façon définitive sur la configuration exacte de la tête de notre sujet.

Les lignes qui vont suivre, constatation *post mortem*, déjà citées par le Dr Cabanès, dans la *Gazette des Hôpitaux*, sont

stadt au maréchal Marmont, duc de Raguse, en 1831, à Vienne, et reproduit en tête des *Mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse, de 1792 à 1841*. Paris, Perrotin, 1856-1857.)

* Les quatre vers de Racine empruntés à *Phèdre* (Hippolyte s'adressant à Théramène) et placés au-dessous du portrait (le premier légèrement modifié), sont de la main du jeune prince. Ils accompagnaient l'envoi du tableau. Pour ce qui est du portrait lui-même, Marmont écrit dans ses *Mémoires* : « il est d'une assez grande ressemblance, quoique un peu trop jeune ». Le duc est représenté écoutant Marmont et réfléchissant.



Napoléon, duc de Reichstadt.

Seul portrait original reconnu par la famille impériale. »
D'après une lithographie non signée.

(Lith. de Sauvé, Paris).

d'autant plus précieuses qu'elles confirment en quelques points Marmont :

« La tête présentait un ovale très allongé. Le crâne, quoique de petites dimensions, relativement à la grandeur du corps, offrait néanmoins une heureuse conformation, selon le système goniométrique de Camper et les principes de Gall. La partie antérieure était haute et proéminente, mais peut-être un peu étroite; ses cheveux étaient peu nombreux; ses favoris rares, le nez aquilin, la lèvre supérieure petite et comme retraite, tandis que la lèvre et la mâchoire inférieures étaient, au contraire, très saillantes, disposition qui, en supposant qu'il y ait eu pendant la vie quelque ressemblance dans certaines parties de sa figure avec celle de Napoléon, la détruisait complètement, en lui donnant le caractère physiognomonique des princes de la maison d'Autriche, c'est à dire le *mutisme*



MASQUE DU ROI DE ROME (vu de profil) d'après l'empreinte originale appartenant au Prince Roland Bonaparte.

intellectuel ; en effet, *mort,* il ressemblait beaucoup à l'archiduc François *vivant.* »

L'ovale déjà remarqué sur certains portraits de la prime jeunesse, l'ovale, plus ou moins allongé suivant la proéminence des maxillaires, fut donc la forme réelle, constante, de cette physionomie parvenue à âge d'homme. Le nez, suivant un phénomène très habituel chez les phtisiques, s'était aminci, allongé : il ne faut donc point s'étonner de l'avoir vu devenir aquilin après le pied de marmite prononcé du médaillon de Prudhon. S'il est vrai que le masque *post mortem* soit un contrôle exercé par la mort sur la bonne foi des vivants, cherchons, le masque en main, parmi ces portraits de 1830 et de 1832, lequel paraît le mieux s'adapter aux lignes du dernier moule humain. Et sans conteste, c'est le Daffinger de Marmont et le *portrait reconnu par la famille impériale* qui répondent



MASQUE DU ROI DE ROME (vu de face)
d'après l'empreinte originale appartenant
au Prince Roland Bonaparte.

le mieux aux empreintes prises, l'une — celle du prince Roland Bonaparte, — portant de façon plus visible la marque des ravages exercés par la terrible maladie.

Si bien que laissant de côté les portraits d'apparat, les portraits de fantaisie, les beaux officiers bien pomponnés, les beaux jeunes hommes à col, à chevelure, à allure romantiques, il faut s'en tenir à ces deux images, combien destructives soient-elles des beaux rêves et des illusionnantes descriptions. Bref, là où le Dr Rollet, là où Prokesch virent — au travers de quel prisme, par quel effet de mirage, on ne saurait le dire, — un homme *rayonnant de beauté et de jeunesse*, il faut, restant dans le domaine de la réalité, voir, ou le jeune vieux, aux gestes très particuliers, très rentrés, du personnage de Daffinger, ayant des allures de diplomate autrichien, prises au contact de Metternich, ou le petit ratatiné, l'être souffreteux, méfiant, apparaissant presque mauvais par les conditions de l'existence qui lui avait été imposée — ce qui rend si particulièrement caractéristique le portrait revêtu pour ainsi dire du visa de la famille impériale.

Certes, le regard reste interrogateur, le front vaste, le nez mobile; certes le Daffinger, de Marmont, met en scène un personnage encore bien capable de retenir, et même de captiver, mais ce qu'il faut, — dût-on tomber dans un excès contraire ! — c'est se garer des emballements des portraits officiels, aux poses pompeuses et solennelles, et surtout ne point se fier aux représentations intéressées des portraits de propagande politique.

Le duc de Reichstadt de Daffinger, comme le duc de Reichstadt de la famille impériale, devaient être amenés par le petit Roi de Rome de Prud'hon. Ils l'expliquent, fatalité inéluctable.

C'est la confirmation du *principe morbide*, si visible sur le petit médaillon de l'Enfant-Roi, à la tête énorme et bouffie.

Ainsi devait finir le jeune prince qui, suivant Malfatti, *eut une âme de fer dans un corps de cristal* qui, pour beaucoup, par ses excès de volonté et de fatigue physique, contribua à



PORTRAIT DU DUC DE REICHSTADT.
Dessiné d'après nature et lithographié par Schnorr de Karolsfeld, à Vienne, en février 1832.



éger ses jours, alors que d'autres se refusent à voir en le moindre germe d'intelligence.

Et si la vérité est, comme je le crois très fermement, du é de Marmont et de Daffinger, alors, il faut se ranger à l'avis



Masque du Duc de Reichstadt
d'après le moulage
appartenant au Musée Lorrain, à Nancy.

ormulé, aux conclusions tirées par M. Frédéric Masson, l'historien philosophe et évocateur, dont les études sur Napoléon et sur la famille impériale seront toujours consultées avec fruit.

Or, voici de quelle façon notre auteur définit, documentai-

rement, le portrait moral et le portrait physique du jeune prince.

D'abord le moral, appréciation dure, mais juste, qui concorde assez bien avec les façons de voir ici émises au cours de cette étude :

« Tempérament vicié par l'hérédité Bourbon-Naples; intelligence étroite reçue de Marie-Louise et de l'empereur François; éducation abrutissante organisée à l'autrichienne et dans la solitude; ignorance entière des faits extérieurs; goûts du bouton de guêtre; curiosité du militaire telle que l'ont souvent les princes; velléités d'empire, mais comme en aurait eues un Bourbon émigré; incompréhension de ce qu'est la démocratie, de ce qu'est la Révolution, par suite de ce qu'est Napoléon; et puis, sur tout cela, Prince. »

Puis le physique.

« De Napoléon il n'a rien, ni la taille, ni la chevelure, franchement blonde chez lui, châtain foncé chez Napoléon; ni la construction, le sternum, rudimentaire chez le fils, « n'ayant que la largeur d'un demi-pouce et extrêmement court »; ni la peau, chez l'un très blanche et rose, chez l'autre mate et dorée; ni les yeux, bleu clair chez le duc de Reichstadt et tels que les yeux de Marie-Louise, gris bleu chez Napoléon, et d'un ton tout différent. »

Et voilà comment, par la simple appréciation des images physiques et morales, par la simple vue des portraits visant à la sincérité et par la constatation de l'apathie très particulière au personnage, se trouvent dissipées toutes les folles légendes.

CHAPITRE VII

L'Imagerie politique du duc de Reichstadt avant et après sa mort. — Les objets séditieux. — Les Portraits et les Placards. — Les gravures « Les derniers moments »; « Le Fils rejoignant le Père aux cieux ».

I

Le Roi de Rome a joué un rôle, et, vraiment considérable, dans l'imagerie politique, pour un prince qui point ne régna. Sans l'avoir demandé, sans même en avoir eu jamais connaissance, il succéda à son père dans l'histoire de la propagande bonapartiste. Son nom, sa personne, furent pris comme moyen d'action, comme signe de ralliement, et ses effigies reproduites sous mille formes, sur le papier ou en objets divers, bien vite devinrent comme la silhouette du petit Caporal, des emblèmes séditieux.

Aux époques de troubles intérieurs, de luttes violentes entre les partis, toutes les polices deviennent facilement soupçonneuses, tous les pouvoirs montrent la même intolérance. Dans les moindres choses on voit des intentions malicieuses: le plus petit souvenir du régime déchu prend les proportions d'une affaire d'État et, par cela même, se trouve rigoureusement interdit.

Il ne faut donc point s'étonner si le gouvernement de la Restauration a fait aux enseignes, à la réclame, à la publicité

commerciale à souvenirs, à évocation bonapartistes une guerre acharnée, — car c'est une forme excellente de propagande quand il s'agit d'atteindre les masses, par conséquent dangereuse et demandant une surveillance d'autant plus étroite.

C'est ainsi qu'à Paris, — pour ne point sortir de la capitale, — l'on dut empêcher l'accrochage de l'enseigne *au Souvenir du Roi de Rome* et faire décrocher l'enseigne *au Petit Roi*, qui, placée non loin du *Grand Empereur*, donnait lieu, paraît-il, à toutes sortes de comparaisons déplacées et amenait des attroupements gênants pour la circulation publique.

De même pour les étiquettes. Plusieurs années durant toute appellation portant « de Rome », fut rigoureusement interdite. Des distillateurs libéraux de Lyon et de Grenoble qui vendaient à profusion déjà, *l'Élixir du grand homme*, *l'Elixir des braves* et autres liqueurs à tendance bonapartiste, furent poursuivis pour avoir voulu inonder les cabarets populaires de la contrée d'un alcool intitulé LE ROI DES RHUM, d'autant que sur la plupart des étiquettes, l'on avait eu recours à la coquille typographique tout indiquée : LE ROI DE RHUM.

Bien mieux. Le titre même de *duc de Reichstadt*, accepté ou tout au moins subi par le gouvernement de Louis XVIII, ne tarda pas à être considéré, lui aussi, comme séditieux, dès l'instant qu'on crut devoir s'en servir dans le commerce courant, puisque la police imposa aux sieurs Laugier, parfumeurs à Paris, l'engagement de ne plus mettre en vente, sous le nom d'*Eau du duc de Reichstadt* une essence qu'ils débitaient, autrefois, sous le nom d'*Eau du Roi de Rome*.

Et comme cette propagande bonapartiste et par conséquent libérale, se faisait un peu partout, en Autriche, en Italie, en Allemagne, les gouvernements locaux, les polices locales, intervenaient également partout, car la Sainte-Alliance entendait déraciner de l'Europe entière le napoléonisme, devenu pour elle un culte dangereux.

Ainsi, à Vienne, le 2 septembre 1816, un rapport de police informait le ministre qu'il se vendait dans la capitale et les environs des « schalls » parsemés d'étoiles et d'abeilles ayant

au milieu, le « Temple de l'Hymen » avec le portrait de la duchesse de Parme, et aux quatre coins l'effigie du « prince, son fils ». Le même rapport ajoutait qu'il était de mode, parmi les élégants, de porter des cravates dont les bouts représentaient l'image du Roi de Rome. Ces différents objets jouissaient même, paraît-il, d'une grande vogue dans la bonne



Etiquette de liqueur avec le petit Roi de Rome
au premier plan (vers 1840)

société : c'est pourquoi la police demandait qu'on fît de sages remontrances aux marchands qui les vendaient.

Emblèmes séditieux de toutes sortes, de toute espèce, qui étaient légion et qui formeraient aujourd'hui un véritable musée.

M. Henri Welschinger, qui a fouillé les archives nationales, qui a compulsé de nombreux rapports inédits[1] à l'effet d'en retrouver la trace, donne cette longue et intéressante nomenclature qui prend en 1817 et va jusque bien après 1830.

Je la reproduis d'après lui, en ne mentionnant que ce qui concerne le Roi de Rome strictement :

1. F[7] 6704, 6705, 6706.

... « Dans l'Hérault et la Côte-d'Or, une foule de gravures représentent le Roi de Rome en sergent; des cartes portent l'image de Napoléon II. Dans l'Allier et dans l'Indre, on voit des tabatières avec les portraits de la famille impériale, Napoléon. Marie-Louise et leur fils... On vend partout des foulards avec l'image du Roi de Rome et des médaillons du petit prince... Dans le département de la Seine, on vend de nombreux flacons à liqueur avec l'effigie du duc de Reichstadt, des médaillons et des mouchoirs à la même effigie. Dans la Seine-Inférieure, on colporte des tabatières, des gilets, des cravates, des gravures avec le portrait du jeune prince... A Ploërmel on vend jusqu'à des bretelles avec l'image de Napoléon II.

« Dans toute la France, c'est une avalanche de mouchoirs, de rubans, de pipes, de bustes, de bonnets, de tabatières, de médaillons, de bérets, de bretelles, de statuettes, de gravures, d'assiettes, de couteaux, de canifs, de gilets, d'épingles, de foulards, de coquetiers, de verres à boire, de cocardes, de cartes etc., sans compter les brochures, les chansons, les affiches, les pièces de monnaie qui représentent le fils de Napoléon dans toutes les poses et dans tous les costumes[1]. On arrête, on met en prison les colporteurs, on menace des peines les plus sévères les détenteurs de ces objets suspects.

Une note de police datée du 12 juin 1828 indique combien on se préoccupait de ces manifestations. « Napoléon, dit-elle, appartient à l'histoire et son fils à l'Autriche. Qu'on vende le portrait de ce dernier, il n'y a rien de prohibé là-dedans, du moment qu'on lui laisse ses noms et titres actuels, les seuls

1. Au sujet des pièces de monnaie dont l'authenticité a été très contestée, voici ce qu'on lit dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, du 25 juillet 1888, sous le titre de : *Monnaies françaises exceptionnelles* :

« ... Nous connaissons une pièce de 5 francs de Napoléon II (le roi de Rome), au millésime de 1816, alors que son père était captif à Sainte-Hélène (voir le catalogue Bieswa'), 2, 1 et 1/2 francs, essais en cuivre, 5, 3 et 1 centimes (catalogue Minart.) Legras dans son catalogue nous dit que ces pièces furent frappées sous Napoléon III qui ne voulait sans doute pas interrompre la suite de la série monétaire de Bonaparte. »



D'après un portrait en couleurs publié sous la Restauration, gravé à l'étranger et destiné à la propagande impérialiste en France

Le jeune prince porte le ruban de la Légion d'honneur en sautoir, le manteau et le costume de cour et, au-dessous, rayonne l'N classique. (Vers 1822.)

légitimes. Mais qu'on vende son portrait qui le représente à cheval, en uniforme de hussard, et qu'on ajoute en bas de la gravure un N couronné et entouré d'une auréole, cela passe les limites — car le duc de Reichstadt a même renoncé au nom de Napoléon — et rappeler ce nom en l'appliquant à son fils, cela paraît inconvenant. » Un inspecteur de la librairie alla perquisitionner à la librairie de la rue Neuve-Saint-Augustin, n° 25, où se vendaient ces gravures, et en fit la saisie. Le 8 novembre 1829, le ministre de l'intérieur, M. de la Bourdonnaye, adressa aux préfets une circulaire interdisant formellement les dessins qui porteraient atteinte à l'autorité légitime. « Lorsque les tableaux gravés ou lithographiés », disait la circulaire, « où Bonaparte figure comme général représentent des batailles et portent un caractère historique, l'autorisation peut être accordée. Toutes les autres compositions doivent être évidemment écartées... Mais la distinction qui vient d'être faite relativement à Bonaparte ne doit, en aucune manière, s'appliquer à son fils. Celui-ci n'appartient ni à l'histoire, ni la France, et la malveillance seule peut chercher à répandre ce portrait. Ainsi, sous quelque prétexte et sous quelque déguisement qu'il vous soit présenté, vous refuserez votre autorisation. »

On ne saurait être plus précis.

Dans ces rapports, dans ces notes de police, dans ces circulaires ministérielles aux parquets et aux préfets, toutes les formes de la propagande bonapartiste par la personnalité du Roi de Rome sont indiquées.

Une bien curieuse, cependant, paraît avoir échappé à l'œil exercé de ces magistrats policiers, la voici. A une certaine époque des « Roi de Rome » se vendaient plus ou moins, sous le couvert du duc de « Bordeaux ». C'était une seule et même planche sur laquelle le drapeau fleurdelysé se transformait en drapeau tricolore. Et ainsi la farce était jouée et la légitimité, sans le savoir, se prêtait à la propagande de son irréconciliable ennemi : le bonapartisme.

Fabriqués un peu partout à l'étranger, les portraits du duc



Reproduction d'une estampe à la manière noire, non autorisée par la censure comme donnant les traits du jeune duc de Reichstadt (1828).

Vainement présentée sous plusieurs autres titres, elle ne put jamais obtenir l'autorisation de paraître.

(*Musée Carnavalet*).

de Reichstadt à l'N couronné étaient rigoureusement poursuivis, surtout lorsque le jeune prince avait le grand costume impérial avec le manteau de cour, le grand cordon et la plaque de la Légion d'honneur.

Rigoureusement interdites également, les images à allure belliqueuse, je veux dire celles qui le représentaient en costume de hussard ou de chasseur français, à l'attitude, à la pose napoléoniennes. Non moins défendues les images sur lesquelles, après la mort de Napoléon, s'alignaient, en rang, tous les souvenirs de l'Empire : l'aigle, le manteau, le chapeau, la couronne de laurier et la fameuse carte d'Europe remaniée par le génie du grand conquérant, — tandis que, tout à côté, le jeune duc pressait sur son cœur l'épée de son père, cette épée qui n'avait plus, pour la guider, la main du grand homme, et qui, cependant, faisait encore trembler les souverains.

Un instant même, un graveur-imagier ayant lancé l'estampe *Jeune Lacédémonien pressant contre son cœur l'épée de son père*, et cette estampe s'étant multipliée et vendue sous différentes formes, la censure fut sur le point de poursuivre les éditeurs.

Il y avait le buste aussi, le fameux buste de Napoléon I qu'on plaçait sur une colonne, sur un socle, sur une table, à côté du jeune prince, et quand même la légende du portrait indiquait simplement : *François-Charles-Joseph, duc de Reichstadt*, cela suffisait pour ne pas autoriser la vente de l'image.

Même remarque au sujet des décorations. Dès octobre 1814 on avait ôté au petit Roi le grand cordon de la Légion d'honneur. « Tous les portraits sur lesquels le duc de Reichstadt figurerait avec l'ordre royal », dit une circulaire ministérielle, « pourront amener la poursuite des éditeurs comme complices du délit de port illégal de décoration ». Enfin, toutes les rigueurs étaient réservées aux estampes à transformations qui, dessous un bouquet de violettes ou de pensées, dessous un portrait de notre bon Roi, Sa Majesté très chrétienne, montraient un petit Roi de Rome.

On alla, tant on devenait inquiet, méticuleux, jusqu'à poursuivre *l'Heureux retour du fils* (colorié aux trois couleurs).

A partir de Louis-Philippe, le censure devint moins rigide, non que le bonapartisme fût moins à craindre — jamais il n'avait été aussi militant — mais parce que l'orléanisme ne pouvait se maintenir au pouvoir qu'à la condition de laisser faire la propagande napoléonienne.

Alors parurent de nombreux « Napoléon François-Charles-Joseph, duc de Reichstadt », avec les initiales à double entente : S. A. I. (Son Altesse Impériale), le qualificatif *Impérial* pouvant laisser croire qu'il s'agissait de la maison d'Autriche.

Alors des légendes purent porter en tête de l'indication des décorations : « Grand Aigle de la Légion d'Honneur ».

Alors ces titres significatifs purent se voir derrière les vitrines des marchands d'estampes :

— *Le fils de l'Homme* (1831), — et le jeune prince se tenait debout sur le rocher de Sainte-Hélène, épée en main, à côté du tombeau de Napoléon I.
— *Napoléon, duc de Reichstadt* (au-dessous de portraits quelconques).
— *Napoléon* — tout court — et l'Espoir du parti était en blanc uniforme de colonel du régiment de Giulay, tandis qu'au-dessous, l'Aigle portant l'épée et la couronne de laurier, posait la patte sur le monde.
— *Napoléon II*, — et c'était un portrait équestre.
— *Napoléon Bonaparte, duc de Reichstadt*, afin de mieux indiquer encore la filiation — et c'était une vulgaire imagerie en pied.

Alors, aussi, toute la liquoristerie bonapartiste de Lyon et autres lieux, dont j'ai tout à l'heure enregistré les exploits calembourdiers, put répandre à foison dans les cabarets les bouteilles de liqueurs aux titres de circonstance, dont



Le duc de Reichstadt en colonel de hussards français.
Imagerie coloriée de la fabrique de Pellerin à Epinal (vers 1830), destinée à la propagande bonapartiste.



LE DUC DE REICHSTADT EN COLONEL DE HUSSARDS FRANÇAIS.
Portrait colorié de la fabrique d'images de Dembour et Gangel à Metz.

La chanson ici reproduite est celle de Béranger : *Les deux Cousins* (*Lettre d'un petit roi à un petit duc*) 1821. Et elle fut composée à propos de la lettre du roi de France annonçant à Marie-Louise l'heureux accouchement de la duchesse de Berry.

On sait que, par sa mère, le petit Roi de Rome se trouvait être le cousin du duc de Bordeaux, les deux princes descendant tous deux de Marie-Thérèse.

LETTRE DE NAPOLEON FRANÇOIS,

A sa Majesté, Louis Philippe 1er, Roi des Français.

Relative à l'opinion de ce jeune Prince, touchant les affaires de la France et à son desir de faire partie d'un régiment de Cavalerie.



Sire,

Fils d'un héros, d'illustre mémoire, dont le nom seul faisait trembler l'Europe, je semblais par ma naissance être appelé à de hautes destinées, aussi mon père s'en occupa-t-il sérieusement. Il me destina un trône; et comme ce grand homme avait pour but la civilisation du monde, ses regards pour m'introniser se fixèrent naturellement sur Rome, dont l'antique splendeur avait été effacée par la domination d'apôtres des ténèbres : il disait avec un grand citoyen du siècle passé (Voltaire), dans cette grande cité, où jadis brillèrent du plus grand éclat et la valeur et les talents,

Plus de héros, plus de grand homme
Chez ce peuple de conquérants;
Il est un pape, et plus de Rome.

L'Empereur Napoléon avait conçu l'espoir de voir renaître en moi, avec son aide, un des plus grands citoyens qui aient illustré la France; mais une foule de Rois, jaloux de sa gloire, tremblants et vaincus cent fois par lui, ne pouvant briser sa noble épée, séduisirent quelques-uns de ses généraux : l'or de ces rois transforma en traîtres ceux qui lui devaient tout. Bourmont et Raguse, entr'autres, furent ceux qui concoururent le plus à sa perte : leurs remords et le sort fatal qui les poursuit, sont le châtiment anticipé dû à leur crime. Et quand nos valeureuses armées dirigées par eux à contre sens, succombèrent, l'Empereur et sa famille furent détrônés et bannis. Ces insignes trahisons, bien plus que la perte du trône, navrèrent de douleur le héros d'Austerlitz; aussi l'exprima-t-il sincèrement, lorsque sur le vaisseau qui le porta à Sainte-Hélène, commençant à perdre de vue la terre de France, il ôta son chapeau, et tournant ses regards vers le rivage français, il s'écria d'une voix émue : *O France, ô ma patrie*, reçois mes derniers adieux; *quelques traîtres de moins*, et tu serais encore la grande nation, la reine du monde.

Quelques années après, il expira dans les supplices inouis que lui firent subir les sicaires anglais.

Alors, la branche aînée des Bourbons se crut tellement sûre de son maintien au trône qu'elle se porta à tous les excès possibles dans la violation des lois; mais les trois illustres journées de Juillet lui apprirent, à ses dépens, qu'on ne se joue pas impunément des lois et des libertés du peuple français.

Sire, le ciel qui veille aux destinées de la France a donné à cette grande nation, dans la personne de votre Majesté, un gage assuré de son avenir. Après les glorieuses journées de Juillet, la France sans chef, livrée à elle-même, devenait en proie à la guerre civile. Divisée par la fureur des partis, sans aucuns préparatifs pour soutenir une guerre d'invasion, la France aurait été indubitablement envahie par les armées des rois étrangers qui s'en seraient partagés les Provinces. Dans cette crise difficile, elle a tourné ses regards vers votre Majesté pour remettre entre ses mains ses destinées et le soin de son bonheur. Exempte d'ambition, indépendante, heureuse dans sa vie privée, et au sein de sa famille, et surtout, libre de l'énorme poids de la Couronne, votre Majesté, voyant la patrie en danger, n'a pas hésité à faire le sacrifice de sa félicité pour préserver la France des maux qui la menaçaient : la paix, cette source infaillible de la prospérité de toutes les nations, était le premier besoin de la France, et votre Majesté, dans cette grave circonstance, a su la maintenir avec honneur.

Mais si, malgré les soins de votre Majesté pour le maintien de la paix, une injuste agression du dehors la forçait à la guerre, alors la France entière se lèverait toute armée comme par enchantement; et conduite à la gloire par le héros de Jemmapes et de Valmy, tomberait sur ses ennemis comme la foudre, et ne laisserait chez eux que des traces sanglantes de leur affront.

C'est dans ces sentiments, Sire, que je ne cesse de former les vœux les plus ardents pour le bonheur de la France, et la perpétuité du règne de votre dynastie, et que j'ai l'honneur d'être,

Sire, de votre Majesté,

le très-affectionné,

François NAPOLÉON.



Se vend chez GARSON, Éditeur, rue des Boucheries Saint-Germain, n° 57, à Paris

PLACARD POPULAIRE, EN BOIS, DE LA FABRIQUE DE GARSON, A PARIS (1830)

les étiquettes illustrées montraient souvent quelque roi de Rome.

Amusantes pièces gravées dont j'ai, par ailleurs, restitué l'histoire et qu'il importait de signaler à nouveau [1].

De 1830 à 1832 l'imagerie populaire de Paris, d'Epinal, de Metz, de Nancy, de Montbéliard, de Lille, de Chartres,



LE SOMMEIL DU LION.
Estampe à la manière noire.
Image de propagande bonapartiste publiée vers 1830,
le jeune Napoléon II ayant à ses côtés Marie-Louise [2].

popularisa tant que faire se put le jeune prince en vue duquel le parti bonapartiste conspirait sans cesse. En pied, à cheval, il figurait dans toutes les collections, toujours amusant, bien populaire, rehaussé d'un coloris non moins naïf.

1. Voir mon livre : *L'Enseigne, son histoire, sa philosophie et ses particularités*. Grenoble, 1901 (Falque et Perrin, éditeurs).
2. Dans le fond, l'on aperçoit le tombeau de Napoléon I.

En pied, à cheval : sous la Restauration c'étaient les pièces les plus désagréables au pouvoir, qui ne pouvait admettre qu'une aussi maigre altesse fût représentée autrement qu'en buste ou à mi-corps. Il y avait alors toute une curieuse hiérarchie des têtes couronnées et des grands personnages que les gouvernements de Louis XVIII et de Charles X entendaient faire respecter.

Oh! les beaux ducs de Reichstadt à cheval! Oh! les beaux



Image de propagande bonapartiste et anticléricale,
datant des premières années de la Restauration et publiée en Belgique
(D'après une épreuve coloriée obligeamment communiquée
par MM. Geoffroy frères.)

militaires, sabre au clair! Et dessous ces portraits, que de notices, que de chansons, destinées à la propagande!

Béranger et tous les poètes libéraux reçurent ainsi le baptême du colportage.

Même l'on vit des canards. Une *Lettre de Napoléon-François à Sa Majesté Louis-Philippe*, — une *Lettre du Fils de Napoléon au Peuple français.*

Toute une campagne par l'image. Et dans le tas l'on pouvait

choisir : il y en avait pour tous les goûts. Ici en colonel autrichien, là en colonel de hussards. Pris sur les portraits de Vienne, le type était toujours fin, élégant, distingué : c'était bien le beau jeune homme, le bel officier qu'il fallait pour faire la conquête de la France.

L'estampe alla plus loin encore.

Dans les « manière noire », alors fort à la mode, qui souvent le disputaient au cirage par l'éclat, par le brillant de leur noir, on vit apparaître : *le Sommeil du Lion; le Réveil du Lion; la France recouvrant l'honneur et la liberté*. Représentations différentes de cette même idée, le duc de Reichstadt sur le trône impérial rétabli.

Il attend, Il espère, Il triomphe, dira une autre légende, triptyque bien digne de l'époque où triomphait sous toutes les formes le classique : *Avant, Pendant, Après*.

Hélas! toute cette propagande fut dépensée en pure perte. Le Duc de Reichstadt ne pouvait pas entendre et ne vint pas.

II

Voici le dernier acte du drame :

Le 22 juillet 1832, à 5 heures du matin, le Duc de Reichstadt rendait l'âme.

Depuis plusieurs jours sa mort était attendue et les imagiers, les faiseurs de canards s'étaient préparés à l'événement. A telle enseigne que, le 6 juillet, l'éditeur Garson publiait : *Grands détails sur le fils de Napoléon, sur ses derniers moments, ses adieux au peuple français; description du genre de maladie dont il est attaqué, etc.*

Cette fois, le romantisme historique allait pouvoir pleurer à chaudes larmes le fils et le père, car sur la tombe du fils se rouvrit, tout aussitôt, celle du père. L'occasion était propice : il fallait la saisir. Heureux de pouvoir, lui aussi, enterrer définitivement l'Empire, le gouvernement laissa faire.

Que d'estampes sentimentales virent alors le jour; représentations, toujours plus ou moins identiques, en leur amusante fantaisie, de l'événement fatal.

La scène classique des derniers moments. Le jeune prince serrant d'une main fébrile l'épée de son père et s'écriant :

Tantôt : « Hélas, je ne m'en servirai donc jamais! »



MORT DE NAPOLÉON, DUC DE REICHSTADT, AU CHATEAU DE SCHOENBRUNN.
D'après une gravure à la manière noire Paris, chez Dubreuil 1832.

« Sentant sa fin approcher, il fit appeler sa mère qui était depuis huit jours au château, et son oncle le prince Charles... il se fit donner l'épée de son père, la pressa sur son cœur en disant : *hélas! je ne m'en servirai donc jamais?*... peu de temps après, il expira. »[1]

Tantôt : « A vingt et un ans, mourir sans gloire quand l'épée que je tiens a fait trembler l'Europe. »

Dans de longues légendes explicatives qui se pourront toutes voir ici, les éditeurs renchérissaient l'un sur l'autre :

1. Les personnages ici figurés sont censés représenter le docteur Malfatti, le général Hartmann, Mgr Wagner, prélat de la cour et Marie-Louise venue auprès de son fils depuis le 24 juin. A noter que

« Paris lui fit présent d'un berceau » dira l'un « et Vienne fut son tombeau. »

Tandis que l'autre mettra dans la bouche du mourant ces paroles : « Adieu, France, ma belle patrie, sois heureuse... »

Et il y aura ainsi *la Mort, les Derniers moments, les Funérailles, le Tombeau, l'Apothéose.*



MORT DU DUC DE REICHSTADT.
D'après une gravure à l'aquatinte, à Paris, chez Jouy (1833)[1].

Vingt fois la même estampe éditée par vingt éditeurs différents : Dopter, Codoni, Dubreuil, Osterwald aîné, Camus, Bulla, Gallé, Jouy, Lordereau et autres, donnera, avec quelques minimes variantes, la scène des derniers moments, des derniers adieux, plaçant le Duc, tantôt dans son lit, tantôt sur un canapé, tantôt sur une chaise longue, tantôt sur un fauteuil.

la chambre où mourut le duc de Reichstadt était celle où avait couché Napoléon vainqueur et maître de l'Autriche.

1. Marie-Louise, le docteur Malfatti, généraux de l'entourage, — tous personnages de pure fantaisie.

Et que d'images d'un romantisme émouvant, avec les habituels personnages qui sont censés représenter Marie-Louise, la mère éplorée, — à moins qu'elle ne soit en belle évaporée 1830, — le prince Charles, son bon oncle, Malfatti, le médecin, le général Hartmann, son gouverneur militaire, Mgr Wagner, prélat de la Cour, et autres seigneurs de moindre importance.



DERNIERS MOMENTS DU DUC DE REICHSTADT.

D'après une gravure à l'aquatinte signée Lorentzoll (1834)[1].

Et quel décor! tantôt avec des N et des aigles partout; tantôt avec des lits, des bibliothèques, des tables, des commodes et des tapis d'un *louis-philippisme* étourdissant.

On vit, c'était inévitable, *la France en pleurs*, — *la France au tombeau du Duc de Reichstadt*.

On vit, c'était également indiqué, les feuilles à double tom-

1. Marie-Louise, le prince Charles, le docteur Malfatti et autres personnages.

beau Napoléon I. Napoléon II, les feuilles donnant en regard Napoléon et le duc de Reichstadt, chacun sur son lit de mort, les feuilles à double portrait encadré de deuil : *Le Père, le Fils*.

Il fallait bien pleurer l'Empire, puisque c'était la fin de la dynastie. Puis ce fut la série des allégories, des *Adieux*,



LE SONGE.

D'après une gravure à la manière noire (Paris, Codoni, éditeur, 1832).

des *Songe*, des *Rêve*, des *Réunion*, des ***Deux victimes;*** des tombes du père s'entr'ouvrant pour recevoir le fils.

Napoléon le père, au ciel, recevant Napoléon le fils dans les nuées célestes au milieu de tout un peuple de héros.

Actualités poignantes!

Ah! mon fils! devrais-je te voir si tôt!! — Et sur cette idée l'on brodera à l'infini, faisant de la gymnastique grammaticale, pour que les légendes ne se puissent pas confondre.

Et, au dessous des légendes, que de vers! Toute une

poésie napoléonienne éclose pour la circonstance, ou composée de quatrains célèbres appliqués à l'événement,

— Oh! mon fils, mon cher fils, viens consoler ton père.
— Oh! mon père, je succombe
Sans larmes je descends dans la tombe.



DERNIERS ADIEUX DE NAPOLÉON A SA FAMILLE.
Peinture de Th. Fragonard.

Sur l'orthographe n'insistons pas : on trouvera là des perles. Mais qu'importe! le duc de Reichstadt entrait dans l'histoire.

Le temps pressait. Ne fallait-il pas être en vente avant le concurrent. Quand il s'agit d'attirer les masses, de les impressionner, de les émouvoir, on n'y regarde pas de si près.

... en vain l'Océan de ses tombes profondes,
Prétendit séparer et le père et le fils,

Napoléon, Reichstadt, admirés des deux mondes,
Immortels, sont, du moins, par le trépas unis!!

La réunion! c'était là l'idée prédominante. La politique, fourbe et traîtresse, a enlevé le fils au père : la mort, la nature, elle au moins, les a rendus l'un à l'autre.

Non moins populaire fut *le Songe* : Napoléon aux cieux, tandis que l'Aigle, messager fidèle, apporte la couronne au petit Roi de Rome sur les genoux de sa mère. Et il faut voir les poses académiques de Marie-Louise étendue sur une chaise longue. Pour un peu ce serait un tableau vivant d'après l'antiquité.

Imagerie abondante, généralement anonyme, se servant, pour mieux captiver le public, des charmes de la manière noire, de l'aquatinte; imagerie qui compte cependant, parmi elle, le peintre graveur Tassaërt auquel les fidèles du napoléonisme doivent des portraits du duc de Reichstadt, — avec ou sans l'épée de son père —, des « Derniers moments », des « Tombeau », des « Songe. »

Greffant sur le tout, les fabricants d'Epinal publièrent de grandes planches en bois donnant sur la même feuille plusieurs sujets, de préférence les derniers moments et la réunion du père et du fils, — c'est-à-dire ce qui devait plus particulièrement émouvoir l'âme du peuple.

Pas une chaumière, pas un cabaret sans son Roi de Rome. Par paquets l'exportation l'envoyait aux quatre coins du monde. Lafayette, lors de ses voyages en Amérique, le vit à Philadelphie. Le comte Théobald Walsh, dans son *Voyage en Suisse* (1834), rapporte un fait encore plus curieux. Parcourant et découvrant quelque peu les Grisons, il se trouvait alors dans un pauvre hameau, sous une misérable cabane, lorsque ses regards se portèrent aux murs de la chambre où il était.

Or, voici ce qu'il nous apprend :

« Tout en mangeant mon lait, mes yeux s'arrêtèrent sur un petit reposoir où brillait un crucifix orné de fleurs artificielles et d'oripeaux; autour étaient suspendues quelques mauvaises



LE PORTRAIT DU DUC DE REICHSTADT OFFERT A NAPOLÉON PAR LES COMPAGNONS DE SON EXIL.

D'après une lithographie coloriée de N. Maurin (Octobre 1832).

A Paris, chez Dubois, graveur, rue Saint-Jean de Beauvais, 9.

Napoléon, debout, en grand costume, présente le petit Roi tenu par Mme la comtesse de Montesquiou, sa gouvernante, aux hommages de l'assemblée. Au fond, l'Impératrice dans son lit.

(Avril 1811.)

— NAISSANCE DU ROI DE ROME, AU CHATEAU DES TUILERIES, LE 20 MARS 1811. A Paris, chez Basset, rue Saint-Jacques, 64.

Image populaire représentant, sous une autre forme, la naissance du petit souverain.

(*Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie.*)
(Avril 1811.)

— NAPOLÉON DONNE SON FILS A LA FRANCE. — NAPOLÉON II.

Avers et revers d'une des médailles frappées pour la naissance de l'impérial enfant. Gravure au trait. Sur l'avers est le buste du jeune souverain avec coiffure à l'antique.

Médaillon de 7 cent. de module.

(B. N.)

— NAPOLÉON ACCUEILLANT LE ROI DE ROME AU MOMENT DE SA NAISSANCE. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

A gauche, Marie-Louise dans son lit, ayant devant elle la bercelonnette du petit prince. Napoléon, le chapeau sur la tête, botté, entre suivi de Talleyrand, de ses frères et de toute une cour. La gouvernante des Enfants de France, Mme de Montesquiou, lui présente le petit Roi étendu sur des langes.

Autre gravure populaire représentant, d'une façon différente, la naissance du Roi de Rome.

(1811.)

— NAISSANCE DE NAPOLÉON II, ROI DE ROME. Mercredi 20 mars 1811 neuf heures vingt minutes du matin, S. M. l'Impératrice est heureusement accouchée d'un Prince.

Dans une grande pièce qui figure la chambre à coucher de l'Impératrice. Napoléon debout, à droite, devant la fenêtre, mesure une mappemonde. Au milieu de la pièce est une table couverte de livres et de papiers. Dans le fond à gauche, le lit où repose l'accouchée. On ouvre le rideau et la gouvernante des Enfants de France vient lui présenter l'enfant.

— [Pièce sans légende : Napoléon présentant son fils au peuple.]

Français, voilà le Prince, objet de tous nos vœux ;
Il aura les vertus et le cœur de sa Mère.
Il apprendra de moi l'art de vous rendre heureux.
Les peuples l'aimeront, comme ils aiment son Père.

B. Zix *delin.* Primavesi *fec.*

se trouve à Paris, chez Bance aîné, rue Saint-Denis, 214, et chez Delpech, quai Voltaire, 23. Déposé à la Bibliothèque Impériale, en mars 1811.

Sur les marches de l'Hôtel de Ville Napoléon, entouré de ses chambellans, tête nue, présente au peuple le petit Roi de Rome. Il le tient élevé dans ses bras, et le jeune enfant a quelque peu l'air... d'un crapaud.

32 1/2 × 23.

— NAISSANCE DU ROI DE ROME. A Paris, chez Bégat, imprimeur en taille douce, rue Saint-Jacques, 330.

Avril 1811.

CÉRÉMONIAL DE L'ACTE DE NAISSANCE DU ROI DE ROME, NÉ AU PALAIS DES TUILERIES, LE 20 MARS 1811, A 9 HEURES DU MATIN. A Paris, chez Mme veuve Chéreau, aux deux Colonnes, rue Saint-Jacques, 10.

Imagerie populaire coloriée. Napoléon, entouré de sa cour, du rédacteur de l'acte de naissance et des témoins, — comte Regnault de Saint-Jean d'Angely, grand-duc de Würtzbourg, prince Eugène, vice-roi d'Italie, — et d'autres personnages, magistrats et ecclésiastiques, entre dans la chambre de l'accouchée et s'avance vers l'enfant que lui présentent la gouvernante et la nourrice.

Dans le fond, Marie-Louise, dans son lit, entourée de ses femmes, tandis que l'on prépare la bercelonnette de l'enfant.

Avril 1811.
Collection Garnier.

30 × 19.

* — NAISSANCE DU ROI DE ROME LE 20 MARS 1811. Benoist *inv. et sculp.* A Paris chez Bance aîné, rue St-Denis, n° 214, et chez l'auteur, boulevard St-Antoine.

Belle pièce composée de plusieurs sujets.

Le principal motif représente, comme l'indique la légende, la présentation du Roi de Rome à son père au moment de sa naissance. Napoléon, tête nue, prend la main de Marie-Louise, couchée, tandis que la gouvernante des Enfants de France lui présente le poupon. Derrière la gouvernante, deux personnages, le parrain et la première marraine sans doute. Aux côtés de Napoléon, l'archichancelier et autres dignitaires.

Cette gravure est dans un médaillon rond entouré d'un cadre, à l'intérieur duquel court la légende, et surmonté de la couronne impériale. Comme fond, draperie aux armes de France.

Au-dessous du médaillon, trois tablettes, la tablette centrale plus grande, représentant le Roi de Rome dans son berceau ; à gauche, l'aigle de l'Empire, à droite Romulus et Remus tétant la louve.

— NAISSANCE DU ROI DE ROME LE 20 MARS 1811. Benoist *inv. et sculpt.*

Le médaillon de la précédente gravure seul, la légende courant tout autour sur fond blanc, entre deux filets de cadre.

— NAISSANCE DE NAPOLÉON II, ROI DE ROME. A Paris, chez Goulu, graveur, rue Saint-Honoré, 152.

Autre gravure populaire représentant, d'une façon différente, le naissance du petit souverain.

(*Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie.*)
(Avril 1811.)

— LES RELEVAILLES DE COUCHE DE SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE; SA PROMENADE SUR LA TERRASSE DU CHATEAU DES TUILERIES AVEC SA MAJESTÉ L'EMPEREUR NAPOLÉON, LE ROI DE ROME, sa nourice (*sic*), le grand duc de Vursbourg (*sic*) et autres personages (*sic*) composant la Cour Impériale. A Paris, chez Mme veuve Chéreau, rue Saint-Jacques, 10, aux Deux Colonnes. — Déposé à la Bibliothèque Impériale.

Les personnages sont vus de face derrière une petite barrière très basse. Marie-Louise en blanc, entourée de deux dames d'honneur, ouvre de grands yeux langoureux. Un chambellan tient le voile du petit prince.

Amusante image, au coloris criard, jouant à l'image d'optique.
Collection Garnier.

(30 × 20.)

— ONDOIEMENT DE NAPOLÉON II, ROI DE ROME. A Paris, chez Goulu, graveur, rue Saint-Honoré, 152.

Gravure populaire représentant la cérémonie de l'ondoiement.
(Avril 1811.)

— BAPTÊME ANTICIPÉ DU ROI DE ROME. A Paris, chez la veuve Chéreau, rue Saint-Jacques.

Autre imagerie populaire.

Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie.)
(23 Avril 1811.)

— ONDOIEMENT DE NAPOLÉON, ROI DE ROME. Dessiné par Rousseau; gravé par Alix.

Le 20 mars, à neuf heures du soir, le Roi de Rome a été ondoyé dans la chapelle des Tuileries [suivent les détails de la cérémonie en 7 lignes de texte sur deux colonnes].

A Paris, chez Noël, rue Saint-Jacques.

Grande pièce à l'aquatinte et en couleurs, représentant de façon décorative la cérémonie qui ne devait être que, plus tard, connue du grand public. Le cardinal Fesch, officiant, est à droite.

(Musé Carnavalet.)

— ONDOIEMENT DE NAPOLÉON II, ROI DE ROME.

Mercredi 20 mars (année 1811), sur les huit heures du soir, le Roi de Rome, a été ondoyé dans la chapelle du Palais des Tuileries par son Em. Mgr le cardinal Fesch, grand aumônier, et le *Te Deum* a été chanté en présence de tous les Grands de la Cour.

A Paris, chez Jean, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

Sur cette image, le cardinal Fesch se trouve à gauche.

(*Musée Carnavalet.*)

— LE ROI DE ROME PRÉSENTÉ A S. M. L'EMPEREUR NAPOLÉON AU MOMENT DE SA NAISSANCE. Gravé par Boullet. A Paris, chez Brasseur, rue Chapon, 8.

(*Bibliographie de l'Empire français.*)
(Décembre 1811.)

— L'EMPEREUR CONFIE SON FILS AU GÉNIE DE LA FRANCE. Gravé par Boullet. A Paris, chez Brasseur, rue Chapon, 8.

(*Bibliographie de l'Empire français.*)
(Décembre 1811.)

— BAPTÊME DU ROI DE ROME. A Paris, chez Noël, rue Saint-Jacques, 16.

Le roi de Rome a été baptisé le 9 juin 1811, à 6 heures du soir, en l'Eglise métropolitaine de Paris, en présence de Leurs Majestés Impériales et Royales, des princes et princesses de la Cour. Dessiné par Rousseau. Gravé par Rousseau.

Pièce faisant pendant à la précédente gravure de Rousseau sur la « Naissance ». Sous un dais, l'Empereur et l'Impératrice; derrière eux le petit Roi porté par la gouvernante. Officiant : l'archevêque de Paris, Son Eminence le cardinal grand aumônier des Enfants de France qui, sur l'image, a les allures d'une nourrice. Les princes et princesses étaient le Grand-Duc de Würtzbourg, parrain, Madame Mère et la reine Hortense, marraines, etc.

(28 × 20.)

— CÉRÉMONIE DU BAPTÊME DE S. M. LE ROI DE ROME. A Paris, chez Louis Denis.

Imagerie populaire représentant la cérémonie d'autre façon.

(*Journal général de l'Imprimerie*, Juin 1811.)

— BAPTÊME DE SA MAJESTÉ LE ROI DE ROME, LE 9 JUIN 1811. A Chartres, chez Garnier-Allabre, fabricant d'images et marchand de papiers peints, place des Halles, 389.

Imagerie d'Epinal entourée de chaque côté de vers de chan-

sons formant ainsi, en quelque sorte, un cadre typographique, et ayant, au-dessous, une longue légende explicative :

A la Cérémonie du baptême, les Honneurs ont été portés, savoir : le Cierge, par Madame la Princesse de Neuchâtel; le Chrémeau, par Madame la Princesse Aldobrandini; la Salière, par Madame la Comtesse de Beauveau; le Bassin, par Madame la Duchesse d'Alberg; l'Aiguière, par Madame la Comtesse de Vilain XIV; la Serviette, par Madame la Duchesse de Dalmatie.

Devant le Roi de Rome marchèrent; à droite S. A. I. et R. le Grand-Duc de Würtzbourg, représentant S. M. l'Empereur d'Autriche, parrain; à gauche, S. A. I. MADAME, marraine; et S. M. la Reine Hortense, représentant S. M. la Reine de Naples, seconde marraine, etc.

Les chansons sont la *Chanson des Dames de la Halle de Paris sur les Cérémonies du Baptême* et *Les Dragées du Roi de Rome.*

Javote, entends-tu le canon ?
C'est aujourd'hui l'jour du Baptême
Du Roi d'Rome premier du nom :
Zy s'raz orné d'son diadème
Et l'papa Napoléon
J'crois qui s'ra mis sus l'bon ton,
Et Marie-Louise d'grand nom,
L'épous' d'un si grand homme,
Vive la maman du Roi d'Rome.

Zil faut t'nir chacun not'rang;
N'pas faire les effarouchées
Et guettons bien le moment
Quand l'parrain nous j'tra des dragées :
J'verrons là not' bon Emp'reur,
Car j'l'aimons de tout not'cœur
Et puis nous chant'rons tous en chœur
Avec chacun notr'homme,
L'papa, la maman et l'Roi d'Rome.

Amusante gravure sur bois enluminée au patron, avec des bleu, des rouge et des jaune d'un effet vraiment naïf. (Le bois mesure 25 × 21 ; la feuille entière 38 × 31.)

— GRANDE CÉRÉMONIE DU BAPTÊME DE S. M. NAPOLÉON II, ROI DE ROME. Gravé par Blanchard.

Autre représentation illustrée de la cérémonie et sous la forme, non plus du bois populaire, mais bien de l'estampe.

(Juillet 1811.)

— GRANDE CÉRÉMONIE DU BAPTÊME DE SA MAJESTÉ NAPOLÉON II, ROI DE ROME. Dimanche 9 juin, S. M. le Roi de Rome a été baptisée à 6 heures du soir dans l'Eglise métropolitaine de Paris

par son Em. Mgr le cardinal Fesch, grand aumônier, etc. A Paris, chez Jean, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 10.

Tandis que l'enfant accompagné de son parrain et de ses marraines est baptisé, derrière, chacun sous un dais, l'Empereur et l'Impératrice. Assistance nombreuse des grands dignitaires et défilé du clergé de Paris.

Gravure au trait, coloriée.

(Musée Carnavalet.)

— Baptême du Roi de Rome, prince héréditaire de l'Empire français, dans l'église métropolitaine de Paris, le 9 juin 1811.

[Au-dessous, indication, par lettres majuscules, des personnages.]

A, S. M. l'Empereur Napoléon présentant au baptême son fils, le Roi de Rome. — B, S. Em. le grand aumônier de France administrant le baptême. — C, S. Em. l'archevêque de Paris. — D, S. Em. le cardinal Maury. — E, S. M. l'impératrice et reine. — F, S. A. I. le grand duc de Wurtzbourg, oncle de S. M. l'impératrice, représentant son frère, l'empereur d'Autriche, parrain. — G, S. M. le roi de Naples, Joachim Napoléon. — H, S. M. le roi d'Espagne, Joseph Napoléon. — I, S. M. le roi de Westphalie, Jérôme Napoléon. — K, S. A. I. le prince Eugène Napoléon, vice-roi d'Italie. — L, S. A. I. le prince Borghèse. — M, Princesses et dames de la cour.

Gravure en bois, aux personnages également en bois. Les princesses et dames de la cour sur une estrade que protège une draperie, ont quelque peu l'air de figurants d'un théâtre de Guignol.

Le grand aumônier sourit joyeusement, tandis que Napoléon, la tête baissée, tel un vieux serviteur de bonne maison, tient son fils comme un paquet.

Le cortège se dirige vers la gauche.

Le bois est entouré d'un filet de cadre et mesure 29 × 16 1/4. Derrière, formant deux pages, un texte racontant la naissance et le baptême, commençant par ces mots « coups. Au point du jour » et finissant ainsi « le feu d'artifice a parfaitement réussi dans toutes ses parties, et il a pa- ».

Planche d'almanach de colportage, sans doute un *Messager boiteux*, de Strasbourg, de Metz ou de Nancy.

— Le Baptême de Napoléon-François-Charles, Roi de Rome. A Paris, chez Basset.

Imagerie populaire, en bois, existant en deux états : noire et coloriée.

(*Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie.*)
(Juillet 1811.)

— BAPTÊME DU ROI DE ROME, NAPOLÉON, FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH, PRINCE IMPÉRIAL, NÉ LE 20 MARS 1811. Normand fils, *aq. forti.* A Paris, au Bureau de l'auteur des ***Fastes de la Nation française***, M. Ternisien d'Haudricourt, rue des Saints-Pères, 17, F. S.-Germain.

Vignette pour l'ouvrage de Ternisien ayant, comme toujours, un texte explicatif gravé au-dessous.

(La vignette mesure 13 × 9 1/4; la plaque, avec le texte, 21 × 28.)

— HOMMAGE A LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES ET ROYALES. HERCULE ET HÉBÉ CONFIANT A CYBELLE LE PREMIER FRUIT DE LEUR UNION.

Oui, que la Force et la Beauté,
Confiant aux soins de la Terre
Leur naissante Postérité,
Comptent sur la Dépositaire :
Quel Nourrice avec amour
Ne prodigue un Lait salutaire
A qui doit la sauver un jour !

Dessiné par Van-Welk. Gravé par Mlle Zuntz. Se trouve à Paris, chez Bance aîné, rue Saint-Denis, 214, et chez Niquet frères, rue des Fossés Saint Germain des Prés, 7. Déposé à la Bibliothèque Impériale et Royale.

Si Hébé ressemble à Marie-Louise, Hercule, avec sa barbe en fer à cheval, n'est nullement napoléonien. Quant à Cybèle qui a le pied sur un serpent, elle personnifie la Ville de Paris.

(Avril 1811.)

Gravure au burin. (23 × 27 1/2.)

— [Pièce sans légende : Mars et Vénus présentant à Dieu le Père trônant au haut du monde, un aigle à ses côtés, le petit Roi de Rome qui repose sur un bouclier.]

La Renommée descend du Ciel, trompette aux lèvres, pour annoncer aux humains la bonne nouvelle.

Dans le bas, de chaque côté, des divinités fluviales — avec Romulus et Remus à gauche, — et un lion à droite.

Dans le lointain, tours et coupoles de monuments.

Grande planche, au trait, et en largeur. (54 × 34.)

(B. N.)

— L'HYMEN DE LUCINE-DÉESSE PRÉSENTANT A LA FRANCE L'ENFANT QUI COMBLE SON ESPÉRANCE ET AFFERMIT SON BONHEUR. A Paris, chez Mme Chéreau, rue Saint-Jacques, 10.

(*Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie.*)
(9 Avril 1811.)

— SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE ALLANT RENDRE VISITE A SON AUGUSTE FILS, LE ROI DE ROME, QUE LA NOURRICE LUI PRÉSENTE DANS LE SOMPTUEUX BERCEAU DONT LA VILLE DE PARIS LUI AVAIT FAIT DON. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Estampe, en quelque sorte officielle, c'est-à-dire présentant avec toute la pompe voulue la visite de la mère à son fils.

— IHR MAJ. DIE KAISERIN VON FRANKREICH MARIE-LOUISE BESUCHT IHREN ERLAUCHTEN SOHN, DEN KÖNIG VON ROM, DEN IHR DIE AMME IN DER PRÆCHTIGEN WIEGE ZEIGT, WELCHE DIE STADT PARIS ZUM GESCHENK GEMACHT HAT. Nach dem franz. Original frei radirt von C. Schule 1811.

[En haut à droite, les indication: M. N° 7.]

Marie-Louise allant visiter son fils couché dans le magnifique berceau dont la Ville de Paris lui fit don.

Interprétation, par un burin allemand, comme l'indique la légende, de la pièce gravée à Paris. (17 × 21.)

— NAISSANCE DE NAPOLÉON II, ROI DE ROME, NÉ LE 20 MARS 1811. A Paris, rue Serpente, 1. Déposé à la Bibliothèque Impériale. [Au-dessous, à la pointe, Gartier. *d^l sc.*]

Le petit roi est étendu sur son berceau dont le rideau est tenu par un ange, tandis qu'un autre ange élève au-dessus de lui la couronne et lui jette des roses. Il repose au milieu des nuages : au-dessous de lui, sur le monde, l'aigle impérial, ailes déployées, avec ses foudres.

Fonds carré terminé par un filet. (12 × 16 1/2.)

(B. N.)

— [Pièce sans titre.] Lordon *del.* Fortier *aqua forti.* Mecou *sculp.*

Déjà de symboles d'amour
Dans ton berceau tu t'environnes ;
Déjà tes yeux sont les couronnes
Que ton front doit porter un jour.

A Paris, chez Osterwald l'aîné, rue de la Parcheminerie, n° 14, chez Jean et chez Vilquin.

Dans un berceau, un Amour qui n'est autre que le petit Roi de Rome, tenant en ses mains une colombe et une couronne de roses. A droite, à côté du berceau, corne d'abondance.

[*Musée Carnavalet.*]

* — LE ROI DE ROME (NÉ AU PALAIS DES THUILLERIES (*sic*) LE 20 MARS 1811. DANS LE BERCEAU OFFERT PAR LA VILLE DE PARIS. A Paris,

chez Le Cœur, graveur, rue Mouffetard, 89, et chez Bance aîné, rue Saint-Denis.

Reproduction exacte du berceau de Prudhon dans lequel le petit roi est couché recouvert d'un dessus blanc aux abeilles d'or, la Légion d'honneur en sautoir et le bras droit sortant du berceau.

Gravure au trait, noire et coloriée.

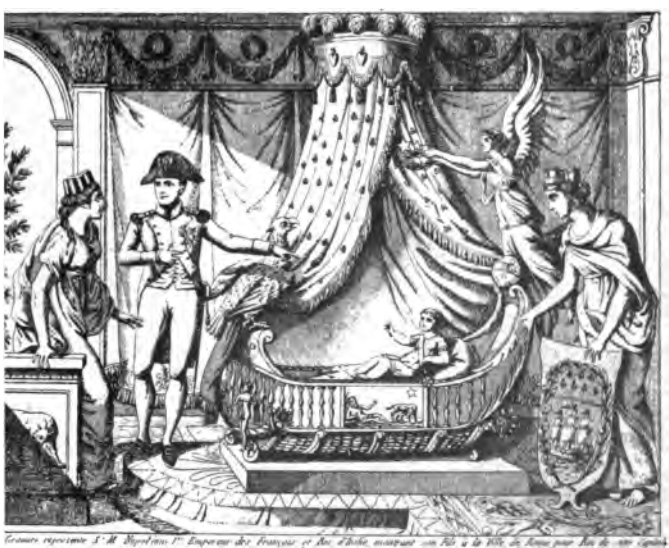
(23 1/2 × 14 1/2.)

(Mars 1811.)

(B. N.)

- CETTE GRAVURE REPRÉSENTE S. M. NAPOLÉON Ier EMPEREUR DES FRANÇAIS ET ROI D'ITALIE, MONTRANT SON FILS A LA VILLE DE ROME POUR ROI DE CETTE CAPITALE. En tête du Berceau est représentée la Ville de Paris, offrant le gage précieus (*sic*) qui vient de naître dans ses Murs, à sa Sœur, la ville de Rome. Se vend chez Chaudrillier, rue Saint-Jacques, 126, vis-à-vis le Lycée Impérial.

Le petit Roi de Rome dans le berceau, avec les habituels attributs de la louve, et orné de drieaux semés d'abeilles.



ESTAMPE POPULAIRE ALLÉGORIQUE SUR LA NAISSANCE DU ROI DE ROME.

Napoléon est d'une ressemblance douteuse.

Du reste, imagerie populaire au trait, exécutée d'un burin naïf.

(24 × 18 1/2.)

— Pièce sans titre : Le Roi de Rome sur un bouclier.

> Jam nova progenies celo demittitur alto;
> Ille Deum vitam accipiet, divisque videbit
> Permistos heroas, et ipse videbitur illis :
> Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.
>
> *Virg. Ecl.*

Dessiné et gravé par Hyacinthe Maina, professeur de dessin et d'architeture (*sic*) aux Ecoles Centr. de Laybach, 1811.

Debout sur un bouclier entouré de trophées de drapeaux, à ses côtés l'aigle impérial, le petit Roi de Rome tient en main un rameau d'olivier. Au-dessus de sa tête, l'N se détachant sur le blanc de l'astre qui lui sert de fond. Il est du reste dans les cieux, un nuage à ses pieds, tandis que, dans le bas, apparaît un monde sur lequel on lit « Paris ».

Pièce en hauteur, au pointillé de couleurs, entourée d'un simple cadre au trait. (17 × 23.)

— Pièce sans légende : Le Roi de Rome dans son berceau. Blanchard fils, *Del. et aqua forti.*

Le Roi de Rome, souriant, dans son berceau, entouré de cornes d'abondance. Minerve est à ses côtés, la lance en main, tandis que la France, revêtue du manteau impérial, lui apporte une couronne de lauriers. Au ciel, Renommée sonnant de la trompette.

Gravure au burin. Frontispice pour le tome II de : *Hommages poétiques à Leurs Majestés sur la naissance de S. M. le Roi de Rome.* (Paris, 1811.) (9 × 13.)

— *Vivat io vivatque diu, vivatque beatus!* (**Eckard.**) Blanchard fils, *del. et aqua forti.* Blanchard, *sculp.*

Même planche, existant en deux états, noire et coloriée. La légende latine est due à M. Eckard, l'un des éditeurs des *Hommages poétiques à Leurs Majestés.*

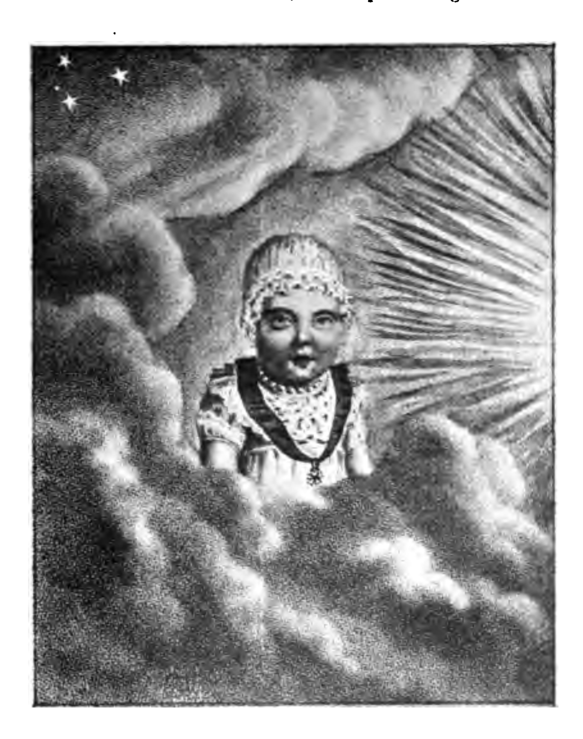
— LE ROI DE ROME. NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Le petit Roi, tout nu sur une draperie aux abeilles, le corps soutenu par un aigle; sa main droite touche la couronne impériale.

Médaillon rond entouré d'un cadre de roses coupé de carrés aux lettres L.-N. Gravure au burin. (7 1/2.)

— S. M. LE ROI DE ROME, NÉ LE 20 MARS 1811. Durand Duclos *del.* Alexandre Chaponnier *sculp.* Se vend à Paris chez Durand Duclos, peintre, rue de Richelieu, 100.

Le Roi de Rome en buste, le corps émergeant d'un flot de



S. M. LE ROI DE ROME. (1811.)

nuages, coiffé de son petit bonnet, vêtu de sa petite robe blanche sur laquelle s'étale le grand cordon de la Légion d'honneur.

Pièce au pointillé de couleurs. (10 × 12 1/2.)

— LE ROI DE ROME AU BERCEAU. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Grande pièce allégorique au burin avec légendes en vers, en haut et en bas. Tandis que la Renommée accourt, autour du berceau du royal enfant se pressent la France, la Paix, la Religion, la Justice. [*La gravure se trouve reproduite avec ses légendes, page 37.*]

— LE ROI DE ROME. A Paris, chez Royer, graveur, rue Saint-André-des-Arts.

(*Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie.*)
(Mai 1811.)

— NOUVEAU GAGE DE FÉLICITÉS. Chez Bance, rue Saint-Denis, 214, à Paris.

Le petit Roi de Rome, tout nu sur un lit de roses, aiglon à ses côtés, accoté contre le casque de Mars. Sur le casque même, se tient un aigle avec rameau d'olivier dans le bec. A gauche, une ruche de laquelle s'échappe tout un vol d'abeilles.

Grande planche à l'aquatinte. (19 1/2 × 24.)
(B. N.)

— NOUVEAU GAGE DE FÉLICITÉ. A Paris, chez Allais, graveur, rue Saint-Victor, 7.

Portrait du Roi de Rome avec attributs de circonstance, publié, on le voit, sous le même titre, avec simple différence d'orthographe, *félicité* étant, ici, au singulier. Il est même fort possible que la gravure d'Allais ait été publiée la première, le singulier étant plus logique.

(*Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie.*)
(9 avril 1811.)

* — L'ESPOIR DES FRANÇAIS. A Paris, chez Le Cœur, graveur, rue Mouffetard, 89, et chez Bance aîné, rue Saint-Denis.

Etendu sur des coussins aux abeilles impériales, et, dans les plis du drapeau, bras allongés, mains ouvertes, n'ayant pour tout vêtement en sa nudité que le grand cordon de la Légion d'honneur, le Roi de Rome. Dans le haut, comme suspendue au ciel, la couronne impériale jouant, ici, le rôle de l'auréole sur la tête des saints. Fleurs et fruits s'échappant d'une corne d'abondance.

Pièce au pointillé de couleurs. (23 × 17 1/2.)

— L'ESPOIR DE L'EMPIRE FRANÇAIS. Gravé d'après le tableau original de Callet, peintre de la ci-devant Académie Royale[1]. A Paris, chez Bance, rue Saint-Denis. Déposé à la Bibliothèque Impériale.

Le Roi de Rome, étendu sur son berceau sur lequel tombent des fruits et des pièces d'or, tandis que, de tous côtés, les vents soufflent sur lui.

1. A observer que Callet fut le peintre du célèbre portrait de Louis XVI en pied.

Au premier plan, aigle, ailes éployées, tenant dans son bec une couronne. Tel Moïse, tel le petit Roi sourit en son berceau.

Gravure au pointillé tout autour de laquelle se trouve un cadre noir large de 3 centimètres, si bien que cette image pourrait être intitulée à la fois : « Naissance et décès du Roi de Rome. »

(34 × 29.)

— LE SOUHAIT ACCOMPLI. A Paris, chez Basset, rue Saint-Jacques, 64.

Portrait du Roi de Rome dans un médaillon.

(*Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie.*)
(Juillet 1811.)

— L'ESPOIR DE LA POSTÉRITÉ. LL. MM. L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE ET LE ROI DE ROME. Peint par Adolphe Rœhn, gravé par Adrien Godefroy. A Paris, chez Vilquin, marchand d'estampes, grande Cour du Palais-Royal, 20. Déposé à la Bibliothèque Impériale.

Le petit Roi dans son berceau, ayant à ses côtés sa mère. Debout devant la cheminée, le coude appuyé, Napoléon Ier.

Intérieur impérial avec tous les détails de style et de décoration. — Belle pièce gravée en largeur.

(*Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie.*)
(Juillet 1811.)

— S. M. NAPOLÉON, ROI DE ROME, NÉ LE 20 MARS 1811.

France ! respire enfin : l'héritier d'un héros
Cimente ta puissance, affermit ton repos,
De ton sein désormais repousse les alarmes.
L'hydre des factions, qu'écrase son berceau,
Ne peut plus fomenter, de la nuit du tombeau,
Ces complots dont l'éclat fit couler tant de larmes.

A Paris, chez Potrelle, rue Saint-Honoré, 142. E. J. D. *delt.*, J. M. G. *sculpt.* Déposé à la Bibliothèque Impériale.

Le petit Roi est étendu sur un coussin, le ruban de la Légion d'honneur autour du corps. Au-dessus de lui la couronne impériale entourée de rayons. Au-dessous, au milieu, coupant ainsi la légende, la louve que tètent Remus et Romulus.

(Plaque : 19 × 26.)

— NAPOLÉON CHARLES-FRANÇOIS-JOSEPH, ROI DE ROME, NÉ A PARIS, LE 20 MARS 1811. Gravé par Rochard. A Paris, chez Simon-Jacques Rochard, rue Garancière, 5.

(*Bibliographie de l'Empire français*. Décembre 1811.)

— [Pièce sans légende.] A Paris, chez Potrelle, rue Saint-Honoré, en face l'Oratoire.

Le petit Roi en chemise, le grand cordon de la Légion d'hon-

neur en sautoir. Mi-corps, dans un médaillon ovale. Au-dessus l'N entouré de rayons.

Gravure au pointillé, existant en noir et en couleurs.
(5 × 6 1/2.)

(B. N.)

— Le Roi de Rome, né a Paris, le 20 mars 1811. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Le petit Roi tout nu, assis sur des coussins. A ses côtés, la couronne impériale : derrière lui, veillant, l'aigle.

Médaillon rond au pointillé : formant cadre, des ornements de roses, avec lettres initiales entrelacées N. I. Légende en haut et au bas, courant à l'intérieur même de l'image.
(8 × 8.)

(B. N.)

— S. M. le Roi de Rome, né le 20 mars 1811. Gravé par Goulu, d'après une esquisse faite d'après nature.

La Gloire de l'Enfant-Roi vient ouvrir la paupière,
De l'astre paternel empreunte (*sic*) le flambeau,
Allume dans son cœur la flamme héréditaire
Et de ses rayons d'or entoure son berceau.

N. E. L****

A Paris, chez Goulu, rue Saint-Honoré. Déposé à la Bibliothèque Impériale.

Tête d'ange blond dans les nuages; sorte d'enfant Jésus destiné à être présenté à l'adoration des masses. Médaillon rond dans un cadre carré rempli par des tailles de burin.

— Napoléon-Charles-François-Joseph, Roi de Rome, né a Paris, le 20 mars 1811. Modelé à Saint-Cloud par Couriger. Gravé par Jacques Simon. Chez tous les marchands de nouveautés. Déposé à la Bibliothèque Impériale.

Le Roi de Rome en buste, torse coupé, dans un médaillon de feuilles de chêne : au bas, au milieu de la couronne attachée à un ruban déployé, la louve donnant à téter ; — sorte de petite médaille.

(Plaque 20 × 24.)

— Même pièce ayant, en plus, dans la légende du bas : « et chez l'auteur, rue Garancière, 5. »

— François Napoléon II, Roi de Rome, né au chateau des Tuileries, le 20 mars de l'an 1811. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Le petit Roi est étendu sur son berceau : au-dessus de lui une

pensée. Médaillon rond gravé au pointillé. La légende court le long de la partie supérieure du médaillon, entre deux traits.

(8 × 8.)

— LE ROI DE ROME. Dessiné d'après nature par P. J. Prudhon et gravé par B. Roger. Se trouve à Paris, chez Defer, marchand d'Estampes, quay (*sic*) Voltaire, 19. Déposé à la Bibliothèque Impériale.

Tête tournée vers la gauche dans un médaillon à allure de médaille. Au-dessous, sur une tablette, Romulus et Remus tétant la louve. Entre le médaillon et la tablette, cornes d'abondance en guise d'ornement.

Cette même piece existe également à l'état d'eau-forte pure — et terminé, — avant toute lettre.

(13 × 16.)

— [Le même portrait avant toutes lettres et avant l'allégorie de de la louve.]

— [Le même portrait avec la tablette allégorique, mais sans les cornes d'abondance.]

— [Le même portrait.]

Le médaillon seul, au pointillé, sans tablette, sans cadre et sans la légende courant tout autour.

(1812.)

(11 × 11.)

— SA MAJESTÉ LE ROI DE ROME. Prudhon *pinx^t*, Lefèvre aîné *sculp^t*.

Le petit Roi est étendu sur son berceau en pleine nature, au milieu d'une végétation de paradis terrestre. C'est le portrait exposé au Salon de 1812 sous le n° 743.

Dans la marge du bas figure comme remarque un petit enfant couché dans ses langes. Ce sujet est avec lettre ou sans lettre au-dessous. Sur d'autres épreuves ledit sujet a été gratté et remplacé par cette inscription : « Gravé d'après le tableau original, chez Chaillou et Potrelle ».

Un trait gravé [Salon de 1812, n° 570] a été exécuté par Normand fils.

Le même tableau sera à nouveau gravé par Lefebvre avec la mention : Prudhon *pinxit*, 1811, Achille Lefebvre *sculp.* 1825 [1].

(53 1/2 × 45 1/2.)

1. En 1844, ce portrait était placé dans les appartements de l'archiduchesse Marie-Louise de Parme.

— S. M. L'IMPÉRATRICE PEIGNANT LE ROI DE ROME.
(*Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie.*)
(Mai 1811.)

• — L'ENFANCE DU ROI DE ROME, NÉ LE 20 MARS 1811. PORTRAIT DE MADAME SA NOURRICE, BERCEAU OFFERT PAR LA VILLE DE PARIS à Sa Majesté l'Empereur Napoléon pour le Roi de Rome, vu dans l'un des appartements et sur le Jardin du Château des Tuileries. A Paris, chez la veuve Chéreau, marchande d'estampes, rue Saint-Jacques, 10, aux Deux-Colonnes, près la Fontaine Saint-Séverin.

Image destinée à vulgariser parmi les populations et les traits de la nourrice du jeune prince et le fameux berceau.

Pièce coloriée. (18 × 25.)

— LA BELLE NOURRICE. [Portrait de la nourrice du Roi de Rome.]

Pièce ayant figuré dans une vente d'estampes à l'hôtel Drouot, le 27 avril 1900 [nº 92].

— LE FILS CHÉRI. A Paris, chez Bance, rue Saint-Denis.
(*Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie.*)
(Septembre 1811.)

— ADOLESCENCE DU ROI DE ROME. A Paris, chez Brasseur.
(*Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie.*)
(Octobre 1811.)

— LES PREMIERS PAS DU ROI DE ROME. Gravé par Duchemin. A Paris, chez Petit, galerie Montesquieu.
(*Bibliographie de l'Empire français*, février 1812.)

— LE JEU DE L'ÉCOLE MILITAIRE OU LES PREMIERS PAS DE S. M. LE ROI DE ROME. Chez Mme veuve Chéreau, rue Saint-Jacques, 10.

Estampe qui pourrait être intitulée : les débuts du Roi de Rome dans la carrière ou, plutôt, sous l'habit militaire.
(*Bibliographie de l'Empire français*, août 1812.)

— VOITURE DU ROI DE ROME, DESSINÉE PAR ANTOINE CARASSI. Exécutée par Tramblay, Carossier, rue Duras, 9, gravée et ciselée par Baltzer. Se vend à Paris chez Carassi, rue Neuve-des-Mathurins, 27, et chez Baltzer, rue Saint-André-des-Arts, 35. Déposée à la Bibliothèque Impériale.

La voiture attelée de ses deux moutons empanachés, avec le détail exact des ornements, et surmontée de son baldaquin. Le petit Roi se prélasse dedans appuyé sur un coussin, bras nus.

Et comme les chairs ont été, par le graveur, lourdement traitées au pointillé, il a quelque peu l'air d'un petit roi noir.

La voiture, en marche vers la gauche, est entourée d'un cadre de feuilles de chêne avec couronnes aux quatre coins.

Cette petite calèche montée sur ressorts était un présent de la reine de Naples. Les moutons qui la traînaient avaient été dressés par Franconi.

(27 × 16 1/2).

* — PROMENADE DE S. M. LE ROI DE ROME DANS SA CALÈCHE TRAINÉE PAR DEUX MOUTONS MÉRINOS SUR LA TERRASSE DES TUILLERIES, A COTÉ DU BORD DE L'EAU. Dessiné d'après nature. Gravé par D*** A Paris, chez Basset, rue Saint-Jacques.

Le petit Roi dans sa calèche à ressorts traînée par deux moutons. Aigles aux panneaux et aigles en relief, sur les côtés, comme ornement. La voiture, en marche vers la droite, est surmontée d'une sorte de baldaquin. Un valet d'écurie présente aux moutons leur nourriture. Derrière, dames et personnages de la Cour du petit Roi.

(1812.)

(32 × 19.)

— PROMENADE DU ROI DE ROME AUX TUILERIES. A Paris, chez Noël, rue Saint-Jacques.

Le petit Roi dans sa voiture; à ses côtés, la nourrice qui lui présente un hochet. La voiture, précédée d'un valet, est suivie de la gouvernante et d'autres valets. En marche vers la gauche.

Image populaire existant en noir et coloriée.

(1812.)

— LE ROI DE ROME DANS SA VOITURE. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Il est assis, l'air sérieux, un hochet en main, tandis qu'à ses côtés se tient sa nourrice. Un valet tient les moutons et leur tend une sorte de corbeille qui est censé contenir leur nourriture.

La voiture est en marche vers la droite.

Image coloriée entourée d'un cadre. (20 1/2 × 13 1/2.)

— 1RE VUE DU CHATEAU DE MEUDON. (PRISE DU CÔTÉ DE LA PRINCIPALE ENTRÉE.) SÉJOUR ACTUEL DE S. M. LE ROI DE ROME. A Paris, chez Basset, marchand d'estampes, rue Saint-Jacques, au coin de celle des Mathurins. Déposé à la Direction générale de l'Imprimerie et de la Librairie.

Au-dessous, gravé à la pointe et au pointillé, on lit : « Gravé à l'eau-forte et terminé par Dubois. »

Au premier plan la terrasse du château sur laquelle est le petit

Roi de Rome dans sa voiture, entouré de la gouvernante des Enfants de France et de sa nourrice. Napoléon vient au-devant de lui. Derrière lui et à une certaine distance: chambellan, officiers et laquais.

Collection de M. Garnier.

39 × 25 1/2.

• — 2e Vue du Château de Meudon. (Prise du coté du jardin.) A Paris, chez Basset, marchand d'estampes, rue Saint-Jacques, etc. Déposé à la Direction générale.

Le petit Roi vient de descendre de sa voiture et il est entouré de toute sa Cour. A droite sont les fameux petits pages.

Collection de M. Garnier.

41 × 25.

— S. M. le Roi de Rome. A Paris, chez Boulard, marchand d'estampes, rue Saint-Martin, 112. Déposé à la Direction générale de l'Imprimerie et de la Librairie.

Portrait en forme de buste-camée, profil tourné à droite, sur un fond avec cadre; abeilles et têtes de lion comme ornements. Sorte de plat de cuivre, — trophée comme l'appelait l'annonce de la *Bibliographie*, — duquel émergent des drapeaux et des aigles. Le médaillon-plat repose sur un socle surmonté d'attributs militaires, et laissant voir, sous forme de bas-relief, la scène de Romulus et Remus tétant la louve.

Pièce au pointillé gris.

(Décembre 1812.)

• — Portrait de S. M. le Roi de Rome. Peint d'après nature par Aimée Thibault. Gravé par H. G. Chatillon et Devilliers jeune. Dédié à Sa Majesté l'Impératrice et Reine, Par sa très humble et très Obéissante Servante, Aimée Thibault. A Paris, chez Mlle Thibault, rue du Mont-Blanc, 28; et chez Bénard, boulevard des Italiens, 11.

Le Roi de Rome en petite chemise, avec le grand cordon, assis, jambes nues, sur un mouton couché. La main droite repose sur la tête de l'animal, tandis que la gauche tient le cordon passé au cou du mouton.

Pièce au burin, ovale, et en largeur. Au-dessous de la gravure et au milieu de la légende les armoiries impériales. (17 × 13.)

(1812.)

— Même pièce, sans lettres et sans légende.]

— S. M. le Roi de Rome. Dessiné d'après nature par J. Goubaud, professeur de dessin au Lycée Charlemagne, juin 1812. Gravé par Benoist jeune. Déposé à la Bibliothèque Impériale.

Le Roi de Rome étendu en entier sur son berceau, appuyé sur





S.M. LE ROI DE ROME,

Dédié à S. M. Imp.le et Royale
Marie Louise
Archiduchesse d'Autriche

Par son très humble et Fidèle Sujet
Auguste Boucher Desnoyers



son bras gauche, tandis que le bras droit à même le corps tient en main une couronne d'aigles. Le corps s'avance légèrement et la tête nue apparaît presque de face.

Le berceau est entouré de rideaux et de draperies; dans le lointain, à gauche, on aperçoit Rome et le palais Saint-Ange.

Pièce au burin mélangé de pointillé. (31 1/2 × 24.)

— [Même pièce. A Paris, chez Rolland, place des Victoires, et avec la date d'avril 1813 comme dépôt légal.]

* — La première course de l'enfance. J. Condé *delin.* Ruotte *sculp.* A Paris, chez Bance, rue Saint-Denis, 175, près celle aux Ours.

Le petit Roi de Rome sur un cheval de bois, ce qui pourrait s'intituler : « Hue dada! »

Jolie pièce au pointillé de couleur. (23 1/2 × 22.)

* — S. M. le Roi de Rome. Dédié à S. M. Impériale et Royale Marie-Louise, Archiduchesse d'Autriche. Par son très humble et Fidèle Sujet Auguste Boucher Desnoyers, Membre des Académies de Vienne et de Genève. F. Gérard *pinxit.* A. Desnoyers *sculp.*

Dans un médaillon ovale entouré de tailles au burin faisant cadre, le Roi de Rome étendu sur des coussins de velours vert, la tête tournée de face. La main droite tient le sceptre, la main gauche le globe. Sur sa petite chemise flotte le grand cordon de la Légion d'honneur. Le cou et les bras sont nus. Cheveux blonds, avec la mèche tombant sur le front, yeux d'un bleu vif.

Au-dessus N couronné; au-dessous, armoiries de Marie-Louise. [*Voir la gravure page* 193.]

(Le portrait seul, 11 1/2 × 14. La pièce entière, 19 × 27.)

(Mars 1813.)

— [Même portrait avec l'adresse : « A Paris, chez Desnoyers, rue de Touraine, 9. »]

— Portrait du Roi de Rome. Gravé par Chatillon. A Paris, chez Chatillon, boulevard des Italiens, 11.

(Mars 1813.)

* — Démonstration complète de tous les genres d'écritures, suivie de tableaux et d'Etats, par Huet. Gravé par Dizambourg.

Titre écrit, pour un volume, dans un encadrement de plantes et de fruits sortant de cornes d'abondance. En haut, dans un médaillon, le petit Roi de Rome, à mi-corps.

(Vers 1813.)

(B. N.)

— F. N. Roi de Rome, né a Paris, le 20 mars 1811.

Mi-corps dans une couronne de lauriers, surmontée d'une étoile rayonnante. Même portrait que celui de la *Démonstration d'écritures*.

Légende typographique. (8 × 8.)

(B. N.)

— N.-F. Roi de Rome. A Paris, chez Testard, quai Malaquais.
(*Bibliographie de l'Empire français*, août 1813.)

— Napoleone. Anno MDCCCXIII. Giacinto Marina invento, disegno ed incise. Depentato alla Biblioteca Reale in Ven.[etia].

Grand calendrier en forme de médaillon rond, figurant le monde en quelque sorte, avec sujet au milieu. Napoléon, une main sur la tête de l'aigle, tient son fils par le milieu du corps. Devant lui, debout, la Renommée présentant le Temple de l'Immortalité.

Immense composition ayant 58 centimètres de haut. Le sujet lui-même mesure 36 cent. et 40 cent. 1/2 avec les mois qui courent tout autour de cette mappemonde.
Pièce au pointillé publiée en noir et en couleurs.

— Napoléon-François-Charles-Joseph, Prince Impérial, Roi de Rome. Décoré du Grand-Aigle de la Légion d'Honneur. Né le 20 mars 1811, à Paris. Département de la Seine. A Paris, chez l'auteur, rue de Touraine, 5.

Petit buste, très fortement silhouetté, en manière de découpage. Grosse figure enfantine, joufflue, enflée presque. Le corps est de trois quarts, la tête se retourne de face.

Grand col de dentelle. Sur la poitrine, trois décorations : la Légion d'honneur, Marie-Thérèse et Saint-Etienne.

Au-dessous du buste, la signature Velyn *sc.*, à la pointe, et la date 1813.

Gravure au pointillé noir et de couleurs. (6 × 9.)

— [Même pièce sans légende, sans date, avec la signature seule.]

— Napoléon-François-Charles-Joseph, Prince Impérial, Roi de Rome.

Auguste enfant, espoir de ta patrie,
Que le ciel t'accorde à jamais
De ton père l'heureux génie,
Les vertus de ta mère, et le cœur d'un français.

Né le 20 mars 1811, à Paris, département de la Seine. A Paris, chez l'auteur, rue de Touraine, 6, faubourg Saint-Germain.

Même pièce, signée au-dessous du buste : « 1813 » et « Velyn *fct* », publiée à nouveau en mars 1815.

* — DÉDIÉ AUX ÉLÈVES DE LA PATRIE. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Croix de la Légion d'honneur, ayant, dans le médaillon, le Roi de Rome, incliné, remerciant son étoile, et pour légende : « Il rend grâce à son étoile. Vive le Roi de Rome ! »

Petite pièce tirée en bleu. [4 × 6, avec la légende.]

(B. N.)

* — NAPOLÉON 2, PRINCE IMPÉRIAL. A Paris, chez Noël, rue Saint-Jacques, 16.

Le roi de Rome en uniforme de lancier; à terre, devant lui, un bilboquet; derrière, une brouette.

Petite pièce minuscule, au pointillé et coloriée. (Le personnage mesure 4 × 5. La pièce entière 8 1/2 × 11 1/2.)



NAPOLÉON 2, PRINCE IMPÉRIAL. (1814.)

II

IMAGES PATRIOTIQUES DE 1814 ET 1815.
LE ROI DE ROME EN NAPOLÉON II. — LE ROI DE ROME AVEC SA MÈRE.

— F. C. J. NAPOLÉON II PRINCE IMPÉRIAL. Canu *fecit.* — A Paris, rue Saint-Jacques, 29.

Le petit prince, les mains jointes, entre deux branches de roses.

Médaillon rond au pointillé. Existe avec et sans adresse d'éditeur.

(B. N.)

* — MARIE-LOUISE ET SON FILS. A Paris, chez Genty, rue Saint-Jacques, 14. — Déposé.

Marie-Louise, dans un jardin, tenant par la main le petit Roi revêtu de son grand uniforme. Encadrement de roses et de feuillages, ayant en haut et sur les côtés les lettres enlacées ML et les lettres initiales M. L. couronnées.

Petite vignette, en hauteur, au pointillé, légèrement signée à la pointe : Charlet. [*Voir ci-contre.*]

— [Même pièce, sans encadrement.]

* — MARIE-LOUISE D'AUTRICHE, IMPÉRATRICE DES FRANÇAIS, ET NAPOLÉON, ROI DE ROME. A Paris, chez Bégat, marchand d'estampes, rue Philippeaux, 35. — Déposé.

Marie-Louise, de face, en costume d'Impératrice, tenant par la main son fils en costume de Napoléon I. Les deux personnages reposent sur un morceau de terrain, avec arbres dans le fond. Dans le bas, le rond du médaillon a été coupé pour recevoir le nom de Marie-Louise. [*Voir page* 201.]

Pièce au pointillé de couleurs.

(B N.)

* — ALLONS CUEILLIR DES FLEURS. A Paris, chez Osterwald l'aîné, éditeur, rue de la Parcheminerie, 2.

Marie-Louise, son chapeau tromblon accroché au bras, tient



Petite image gravée au pointillé, signée Charlet
et publiée en juillet 1815.

par la main son fils qui, lui, porte une petite corbeille pour sa récolte de fleurs. Les personnages sont sur un terrain.

Médaillon rond, entouré d'une couronne de lauriers, tandis que la légende court tout autour entre deux filets. Au-dessous, huit vers traduisant les sentiments qui sont mis dans la bouche de Marie-Louise.

Petite vignette burin et pointillé.

(13 × 8; plaque : 16 1/2 × 11.)

* — Oh ma mère! Le beau bouquet!... A Paris, chez Osterwald l'aîné, éditeur, rue du Pont-de-Lodi, 3.

Le petit Roi cueille des violettes. Derrière lui, sa mère debout, ombrelle ouverte, costume de 1814. Les personnages sont sur un terrain.

Petite vignette burin et pointillé.

(13 × 8; plaque : 16 1/2 × 11.)

— S. M. Marie-Louise, Impératrice des Français, a son fils chéri :

Dans ce Portrait tu vois de ton Père l'Image,
La bonté d'un héros, la conduite d'un Sage.
Rappelle-toi qu'il est le plus grand des Guerriers,
Qu'il sait mêler aux fleurs des palmes de Lauriers.
Tâche de l'imiter, connaissant sa Vaillance,
Tu feras le bonheur de cette illustre France!

par *J.-M. Noé.*

A Paris, chez Dumarais, rue du Bon-Puits, 6, quartier Saint-Victor.

Marie-Louise, assise sur un banc, montrant à son fils un petit portrait miniature de Napoléon I.

Médaillon rond, trait et pointillé. (17 × 7.)

(Musée Carnavalet.)

— Serment prêté a S. M. l'Empereur et Roi par la garde nationale, le 23 janvier 1814. « Braves et généreux Parisiens, en partant je vous confie ce que j'ai de plus cher. Mon épouse et mon fils est (*sic*) plus que ma vie. »

Au milieu, Napoléon ayant à ses côtés Marie-Louise et le petit Roi de Rome, qu'il présente aux gardes nationaux groupés de chaque côté de l'image et prêtant serment de fidélité.

Médaillon rond surmonté d'un aigle et sur un fond carré. La première légende se lit entre les deux traits d'un cercle formant cadre, tandis que la seconde est placée au-dessous, dans une sorte d'encoche faite au rond de la gravure et formant tablette.

— S. M. le Roi de Rome, en habit de garde national, présenté au peuple a une fenêtre de son appartement, chateau des Tuileries. A Paris, chez Gautier, rue Poupée, 7.

Petite image de circonstance pour répondre à la préoccupation et aux sentiments du jour.

(*Bibliographie de l'Empire français*, mars 1814.)

— Mon Dieu, inspire a papa le désir de faire la paix pour le bonheur de la France et de nous tous. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Petite image faisant partie de la série des Roi de Rome, à genoux, invoquant le Seigneur, qui va défiler ici.

(3 janvier 1814.)



Gravure-médaillon.
D'après une pièce au pointillé de couleurs. (1814 ou 1815.)

* — Je prie Dieu pour mon Père et pour la France. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Dans un médaillon rond le Roi de Rome à genoux, les mains jointes, la tête tournée de trois quarts vers la gauche. Il est en costume d'intérieur, les bras nus, avec sa petite culotte. Sur le devant, volant, toupie, et à ses côtés le drapeau français.

(7 × 7.)

(1814.)

— Dieu veille sur la France et sur mon Père. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Même pièce avec légende différente.

(7 × 7.)

(*Bibliographie de l'Empire français*, 1814.)

— Je prie Dieu pour mon Père et pour la France. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Même sujet, même planche retournée. Mais ici le petit prince est en costume d'officier, tête nue, son chapeau derrière lui, — et les objets qui étaient sur le devant, dans le précédent médaillon, ont été enlevés.

(1814.)

— Je prie Dieu pour mon Père et pour la France. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Même pièce avec cadre et sur fond carré à tailles de burin.
Le chapeau a été enlevé et, sur le devant, on a replacé volant et toupie.

(8 × 8.)

(1814.)

— Je prie Dieu pour mon Père et pour la France. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Le petit Roi de Rome en costume du matin.

Pièce retournée. Mêmes états que pour le prince en costume militaire : 1° médaillon avec cadre et fond; 2° médaillon avec cadre et légende répétée à l'intérieur sur tablette.

(B. N.)

— Je prie Dieu pour mon Père et pour la France. Déposé à la Bibliothèque Impériale, le 8 mars 1814.

Le petit Roi à genoux, avec le drapeau français à ses côtés et le chapeau derrière.

(7 × 7.)

(B. N.)

— Je prie Dieu pour mon Père et pour la France. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Le petit Roi agenouillé, devant une grotte, ayant devant lui, à terre, son épée et un petit fusil. Il est tourné vers la gauche.

Médaillon ovale, sur un fond à taille de burin.

(Musée Carnavalet.)



Dieu, mon Père et mon Innocence!

Gravure au burin, anonyme, 1815. (Collection de l'auteur.)

— ICH BITTE GOTT FUR MEINEN VATER UND FUR FRANKREICH.

Même pièce, pointillé et trait, avec légende allemande, destinée par conséquent aux départements germaniques de l'Empire français. Médaillon sans cadre.

(6 1 2.)

(B. N.)

— JE PRIE DIEU POUR MON PÈRE ET POUR LA FRANCE. FUR MEINEN VATER, FUR MEIN VATERLAND. (Sans nom ni adresse d'éditeur.)

A genoux sur un coussin, les mains jointes, les yeux inspirés et implorant le ciel. Longs cheveux bouclés avec grand col de dentelle. Il est tourné vers la gauche.

(12 × 10.)

— JE PRIE DIEU POUR MON PÈRE ET POUR LA FRANCE. Lith. de Nicétas Périaux, à Rouen (d'après une gravure exécutée en 1814).

Reproduction lithographique moderne, avec la date 1843 comme dépôt légal.

(7 × 7.)

(B. N.)

— LA PROMENADE DU MATIN. Chez Boulard, marchand d'estampes, rue St-Martin, n° 112.

Marie-Louise tenant par la main le petit Roi de Rome qui se retourne attiré par le vol d'un oiseau, lequel, ailes éployées, ressemble à un aigle. Dans le fond, les Tuileries.

Gravure au pointillé.

(1814.)

— [Pièce sans légende : le Roi de Rome en prière.] Desiré, 1814, (Inscription à la pointe.)

A genoux, en petit costume civil, devant un autel sur lequel est la Vierge tenant l'Enfant Jésus. Arceaux de cloître et paysage dans le fond.

Gravure au burin. Sur l'épreuve de la Bibliothèque Nationale l'enfant est à l'état d'eau-forte pure. (10 × 10.)

(B. N.).

• — LA PRIÈRE DE L'INNOCENCE. Gravé d'après le dessin original de Blaizot, par Renard. Déposé à la Bibliothèque Royale. A Paris, chez Jean, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 10.

Même pièce terminée ; burin et pointillé : léger filet pointillé tout autour du médaillon. Ces pièces prenaient un titre allégo-



D'après une image coloriée portant pour signature les initiales :
« E. R. *del. sc.* » (1815.)

rique répondant aux idées du moment pour pouvoir être plus facilement vendues sous la Restauration.

(10 1/2.)

(1815.)

(B. N.)

* — Dieu, mon Père et mon Innocence. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

A genoux, les mains jointes, habit militaire, épée au côté, Légion d'honneur en sautoir. A terre, à côté de lui, l'immense chapeau à plumes de général.

Il est en prière, devant une Vierge, dans une niche gothique, chapelle de campagne. Paysage avec la mer, et, dans le fond, une île qui doit être Sainte-Hélène. [*Voir l'image page* 203.]

Pièce carrée, au burin, mélangée de pointillé. (12 × 16.)

(1815.)

* — Français elle est a vous. A Paris, chez Gautier, quai des Augustins, 37. Déposé à la Direction générale.

Le petit Roi de Rome, une pensée dans sa main gauche, tandis que la droite tient les brides d'un cheval de bois. Paysage dans le fond.

Médaillon rond, avec légende sur tablette, dans le bas même du médaillon.

(7 1/2 × 7 1/2.)

(B. N.)

* — S. M. le Roi de Rome remerciant Dieu du retour de son Auguste Père. E. R. *del. sc.* A Paris, chez Basset, rue Saint-Jacques, 64. Déposé à la Direction de la Librairie.

Gravure carrée surmontée de l'N entouré de rayons. Dans ce carré, les coins étant remplis par des tailles de burin, un médaillon rond avec l'image suivante : Vue de la terrasse des Tuileries; au premier plan, à genoux, la main droite sur son cœur, la main gauche étendue, le petit Roi de Rome. A terre, devant lui, un sabre sorti de sa gaine et autres jouets d'enfant. [*Voir l'image page* 205.]

Gravure existant en deux états : noire et coloriée. (11 × 11.)

(1815.)

— Napoléon Roi de Rome recevant les pétitions du peuple. Canu *fec^t^*. A Paris, rue Saint-Jacques, 29. Déposé.

En grand uniforme, chapeau sous le bras et pétitions en main. Devant lui, à terre, ses jouets; derrière, statue de Minerve et petit pavillon.

(Avril 1815.)

Gravure minuscule : 5 1/2 × 4.

(B. N. et Musée Carnavalet.)

— BIENFAISANCE DU ROI DE ROME.

A figuré dans une vente d'estampes à l'hôtel Drouot, le 27 avril 1900 [n° 91].

— LE RETOUR DU PETIT PÈRE LA VIOLETTE. Dep. Le Roy. [A Paris, chez Leroi, rue Mâcon, 2.]

Au premier plan, le petit Roi de Rome, debout, en costume militaire, la main gauche appuyée sur son sabre, la droite plantant le drapeau tricolore. Derrière, au delà de la rivière, Napoléon, les bras croisés. La légende, avec la mention *Dep Le Roy* (c'est le nom du graveur), paraît avoir eu une intention satirique.

Gravure à l'eau-forte et au pointillé. Légende et nom du graveur à la pointe.

(12 1/2 × 14.)

(Avril 1815.)

(B. N.)

* — L'ENFANT CHÉRI. Dessiné par Flacourt. Gravé par Leroy. Déposé à la Direction. Se trouve à Paris chez tous les marchands d'estampes.

Même composition tirée en bistre. Mais ici, le drapeau tricolore, au lieu d'être un étendard de forme bizarre, est planté droit.

(Avril 1815.)

(B. N.)

— NAPOLÉON II PRINCE IMPÉRIAL. A Paris, chez Noël, rue Saint-Jacques, 16. Déposé.

Debout, grand uniforme, main à la poignée du sabre, tandis que l'autre maintient le chapeau. Fond de paysage entouré d'un cadre avec l'N dans le haut, et aigle de chaque côté.

(13 × 17 1/2.)

— NAPOLÉON-FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH, PRINCE IMPÉRIAL, ROI DE ROME, NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811. Déposé à la Direction générale.

En pied, grand uniforme, cordon de la Légion d'honneur en sautoir, épée au côté, chapeau à la main. Sur un morceau de terrain avec arbres et tentes.

Gravure minuscule : 6 × 5. Plaque : 10 × 12 1/2.

— La même, portant en plus, au-dessous de la légende, ces deux vers :

« Le ciel propice aux vœux formés par l'innocence,
« Daignant les exaucer, rend mon père à la France. »

et l'adresse : « rue Poupée, n° 7 ». (Pièce publiée en 1815.)

• — JE DÉFENDRAI MON PÈRE ET LA FRANCE. Se vend à Paris, chez Delaunay, rue Napoléon, 9.

En pied, coiffé de l'immense chapeau de l'époque, la main gauche sur la garde de l'épée, la droite dans l'ouverture du gilet, suivant le geste napoléonien. Il est dans le jardin des Tuileries. Gravure d'un trait léger, avec légende reposant sur tablette, dans le format des illustrations pour livres. [*Voir ci-contre.*]

(7 1/2 × 13 1/2.)

(Avril 1815.)

— LA COMPAGNE DU LAURIER ET L'ESPOIR DE LA FRANCE. A Paris, chez J. Marchand, rue Saint-Jacques, 30. Déposé à la Direction générale.

Au milieu de rayons lumineux — étoile entourée d'une couronne de branches de roses, — apparait, en sa blancheur immaculée, le profil de Marie-Louise, ayant à ses côtés le profil, légèrement teinté, du petit Roi.

Le médaillon seul, 9 × 9; la plaque, 12 1/2 × 15.

(Avril 1815.

— LE ROI DE ROME. NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811. A Paris, chez Basset, rue Saint-Jacques, 64. Déposé au bureau des Estampes.

En grand costume militaire, épée au côté, à la main chapeau en forme de toque carrée. A ses côtés, cheval de bois. Le petit personnage est sur un morceau de terrain.

Vignette minuscule. (5 1/2 × 4 1/2.)

(Avril 1815.)

— SA MAJESTÉ LE ROI DE ROME RECEVANT LA PREMIÈRE LEÇON D'ÉQUITATION. A Paris, chez Basset, rue Saint-Jacques, 64.

Le petit Roi, cravache en main, sur un cheval qu'un jockey tient par la bride. Le cheval se dirige vers la droite.

Image populaire existant en deux états : noire et coloriée.

(22 × 27.)

— [Pièce sans légende et sans nom ni adresse d'éditeur.]

Debout, en tenue militaire, sur un morceau de terrain, dans l'attitude de la lutte et de la résistance, coiffé du grand tricorne, en main gauche le drapeau tricolore, à la main droite l'épée sortie du fourreau, le petit Roi de Rome est prêt à recevoir l'ennemi.

Vignette minuscule signée : Charles.

(6 1/2 × 7 1/2.)

(Musée Carnavalet.)



Reproduction d'une image patriotique de 1815. (Avril.)
D'après un original en couleurs.

(Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.)

* Le petit Roi de Rome figure ici avec le costume de Napoléon et le grand chapeau à plume des généraux. Il a même le geste classique du père.

— LE PRINCE IMPÉRIAL REMERCIANT DIEU DE L'HEUREUX RETOUR DE SON PÈRE. (Sans nom ni adresse d'éditeur.)

Même pièce que les pièces de 1814 : *Je prie Dieu pour mon père et pour la France*, c'est-à-dire nouveau tirage accommodé aux nécessités de l'actualité, donc avec titre modifié. Gravure au pointillé, le médaillon étant entouré d'un cadre rond. Dans le bas de l'image, au-dessus du cadre, la légende se trouve répétée sur une tablette. Retirage de la pièce ayant le drapeau devant et le chapeau derrière.

8 × 8.

(Avril 1815.)

(B. N.)

— LE CIEL A EXAUCÉ MES VŒUX. A. P. Boieldieu *inv.* — Benoist *del. et sculpt.* A Paris, chez l'Auteur, rue Amelot, 2. Déposé.

Le petit Roi, en costume militaire, met un genou à terre et remercie le Seigneur de lui avoir rendu son père. Il a l'épée au côté et son pied repose sur un petit fusil; à terre également, son chapeau.

Médaillon rond : trait et pointillé. (7 × 7.)

(Avril 1815.)

— JE REMERCIE DIEU DU RETOUR DE MON PÈRE. Canu *fecit*. — Déposée (*sic*). — A Paris, rue Saint-Jacques, 29.

Le petit prince, à genoux, tient en sa main droite une branche d'olivier. Devant lui, à terre, le chapeau et l'épée.

Médaillon rond au pointillé.

(7 × 7.)

(Avril 1815.)

(Musée Carnavalet.)

— MES VŒUX SONT EXAUCÉS. A Paris, chez Basset, rue Saint-Jacques, 64. Déposé au Bureau de la Police littéraire.

Le Roi de Rome à genoux, en petit costume d'enfant plus ou moins troubadour, les mains jointes, tourné vers la doite. Drapeau et tambour à son côté, avec jouets.

Médaillon rond entouré d'un cadre sur un fond ayant aux quatre coins une abeille, l'N impériale, une violette et une rose. La légende est sur une tablette intérieure.

(9 1/2 × 13.)

(Musée Carnavalet.)

— NAPOLÉON-FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH. A Paris, chez Isabey, rue des Trois Frères, 7.

Le petit prince est représenté avec un gracieux costume rose que traverse le grand cordon de Saint-Etienne. La figure souriante rappelle les traits de Napoléon et de Marie-Louise.

C'est le portrait qu'Isabey venait de faire à Vienne en janvier 1815 et qu'il remit à l'empereur dès son retour, en mars 1815.

Médaillon ovale.

(Publié en mai 1815.)

* — « DÉDIÉ A TOUS LES BRAVES ». — NAPOLÉON PRINCE IMPÉRIAL. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

A cheval, tourné vers la droite, en uniforme de lancier et précédé d'un grenadier de la garde.

Médaillon rond au pointillé de couleurs.



(Pièce patriotique de Mai 1815.)

— LE PRINCE IMPÉRIAL, NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811. A Paris, chez Genty, rue Saint-Jacques, 14.

A cheval conduit par un écuyer. Costume bleu avec raie rouge au pantalon. Grand collier de la Légion d'honneur en sautoir. Il se dirige vers la gauche.

(22 × 23.)

(20 mai 1815.)

* — Le prince Charles et son neveu chéri. Déposé à la Direction générale. A Paris, chez Dumarais, rue du Bon Puits, n° 6, quartier Saint-Victor.

Le prince Charles, assis, causant à son neveu le petit Roi de Rome, en costume de lancier, et lui débitant en vers quelques bonnes paroles de consolation. [*Voir la gravure ci-contre.*]

Petit médaillon rond. (7 × 7.)

(27 mai 1815.)

— Je cueille des lauriers pour mon père et pour les braves. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Le petit Roi de Rome les bras chargés de lauriers.

Médaillon rond au pointillé de couleurs.

(27 mai 1815.)

* — Aux Armes.

« Vous qui vengez mon père, vous qui vengez la france;
Vous, peuples de héros, dont la foule s'avance,
Accourez, c'est à vous de fixer les destins.
. . . .
Ah ! s'il est parmi vous des cœurs dont l'Indolence,
Insensible aux grandeurs, aux pertes de la france,
Dédaigne de m'entendre et de m'encourager;
Réveillez-vous, marchez, l'Empire est en danger.
Volt., poëme de Fontenoy.

A Paris, chez Blaisot, marchand d'Estampes, Palais-Royal.

En pied, tête nue, sabre et tambour en main, et quel tambour! presque aussi grand que lui, le petit Roi de Rome, la tête mélancoliquement penchée sur l'épaule droite, semble vouloir battre le rappel et est prêt à tirer l'épée.

(Vignette : 9 × 10; plaque : 14 × 20.)

(3 juin 1815.)

* — Napoléon-François-Charles-Joseph, prince Impérial, né le 20 mars 1811. Gravé par F. Lignon. A Paris, chez l'auteur, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, 28. Imprimé par M. Durand. Déposé à la Direction générale.

Mi-corps, costume militaire, ruban de la Légion d'honneur en sautoir. Gravure au burin dans un médaillon rond, avec cadre, et sur un fond carré. De trois quarts, tourné vers la droite. La grosse tête de Napoléon et la physionomie particulièrement boudeuse.

(17 × 20.)

(3 juin 1815.)



(*Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.*)

— CH. FRANÇOIS-NAPOLÉON, PRINCE IMPÉRIAL, NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811. A Paris, chez Jean, rue Saint Jean de Beauvais, 10. Déposé à la Direction Gle. Blanchard, *del. et sculp.*

Debout, en costume militaire, le petit Roi de Rome tient à la main droite un rameau d'olivier.

Médaillon ovale à l'aquatinte sur fond carré formant enca-

drement. La légende et les armoiries impériales sont gravées au burin. (Le portrait seul : 9×10 1/2; la plaque : 12 1/2×20.

— F. C. J. Napoléon II, Prince Impérial. Canu *fecit*. Déposé. A Paris, rue Saint-Jacques, 29.

Les mains jointes, mi-corps, en chemisette, bras nus, et encadré, pour ainsi dire, entre deux rosiers. Longs cheveux bouclés. Petite figure d'enfant blond d'après Isabey.

Médaillon rond au pointillé.

(7 × 7.)

(8 juillet 1815.)
(Musée Carnavalet.)

— Ch. Fr. Napoléon. « Je défendrai mon père jusqu'à la mort. » Charon, *sculp*. A Paris, chez Jean, rue Saint Jean de Beauvais. Déposé.

En pied, costume militaire, sabre au clair, shako à ses pieds. Il repose sur un morceau de terrain.

(6 1/2 × 4; plaque : 9 1/2 × 10.)



JE JURE AVEC MON PERE ET LA FRANCE.

Déposé à la Direction ... Rue du Pont de Lodi, N° 5

Marie-Louise et le petit Roi de Rome.
Imagerie patriotique et sentimentale de 1815.



LES REGRETS D'UNE EPOUSE ET D'UN FILS.
separés de ce qu'ils ont de plus cher

Déposé à la Bibliothèque. A Paris chez Osterwald l'aîné, Rue du Pont de Lodi, N° 3.

MARIE LOUISE ET LE PETIT ROI DE ROME.
Imagerie patriotique et sentimentale de 1815 [1].

* — JE JURE AVEC MON PÈRE ET LA FRANCE. Déposé à la Direction. A Paris, chez Osterwald l'aîné, rue du Pont-de-Lodi, 3.

Buste de Napoléon, sur un socle élevé, en plein parc impérial. Marie-Louise étreint et fixe ledit buste avec de langoureux regards, tandis que, debout sur le devant, le petit Roi de Rome, le bras droit levé, jure solennellement.

Gravure carrée, burin et pointillé (10 1/2 × 7 1/2.)
(8 juillet 1815.)

* — LES REGRETS D'UNE ÉPOUSE ET D'UN FILS SÉPARÉS DE CE QU'ILS ONT DE PLUS CHER. Blaisot *del.* Bosselmann *sculp.* Déposé à la

1. Ces images répondaient on ne peut mieux aux sentiments et aux désirs sans cesse exprimés par Napoléon. Le 26 mars 1815, Caulincourt écrivait à Mme de Montesquiou, dont il ignorait la disgrâce : « Revenez

Bibliothèque. A Paris, chez Osterwald l'aîné, rue du Pont-de-Lodi, 3.

Contre un bouquet d'arbres, en son impériale demeure, Marie-Louise est étendue, le bras appuyé sur l'épaule de son fils. Tous deux ont un stylet en main et sur le sable la mère et le fils tracent l'expression de leurs regrets et de leurs espérances :

« O mon Epoux!
« O mon Père!

Gravure carrée, burin et pointillé. (10 1/2 × 7 1/2.)

(20 mai 1815.)

Si j'étais grand! Je combattrais pour la France. Rue Saint-Jacques, 30. Déposé. A Paris, chez Marchand.

En pied, tourné vers la droite, sabre en main, tête nue. Entre deux arbres et palais dans le fond.

(8 × 7; plaque : 9 × 10.)

(8 juillet 1815.)

* — Le Roi de Rome se promenant dans le parc de Schœnbrunn, un kaiserlick ou soldat allemand lui offrit un bouquet et lui demanda s'il se plaisait auprès de son grand-papa François?
— Oui, répondit le jeune Prince; mais je me plairais davantage auprès de mon papa Napoléon.
Déposé à la Direction générale. A Paris, chez Gauthier.

Grande estampe coloriée. Le petit Roi tient à la main un chapeau à plumes blanches et il a le grand cordon en sautoir. A ses côtés, officier autrichien lui tenant lieu de gouverneur.

(18 1/2 × 23.)

(8 juillet 1815.)
(B. N.)

— Je prie Dieu pour le salut de la France et pour revoir mon auguste père. A Paris, chez Mlle Lataille, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 2.

A droite, sur un socle, le buste de Napoléon. Devant, sur une chaise, Marie-Louise exhortant son fils à adresser sa prière au ciel pour celui dont elle lui montre l'image. Le petit Roi de Rome est en costume militaire, avec la croix de la Légion d'honneur.

Gravure au burin coloriée : pièce populaire. (13 1/2 × 20.)

(8 juillet 1815.)

vite, ramenez-nous avec l'Impératrice ce cher enfant. L'empereur parle avec attendrissement de tout ce qu'il aime, et nous ne pouvons pas mettre en doute que son auguste beau-père ne rende tout de suite une femme à son mari et un fils à son père. »

— ELLES SONT TOUTES POUR MON PÈRE ET LA FRANCE. Déposé. A Paris, chez Osterwald l'aîné, rue du Pont-de-Lodi, 3.

Le petit Roi, en pied, en costume militaire, sabre au côté, les bras croisés sur sa poitrine, serrant en sa main droite des violettes.

Burin et pointillé. (11 × 9.)

(8 juillet 1815.)

— NAPOLÉON II, PROCLAMÉ EMPEREUR DES FRANÇAIS LE XXIII JUIN 1815.

Mi-corps, tête nue, cheveux longs bouclés, manteau impérial sur l'épaule, épée en main. D'après le portrait d'Isabey.

Un des rares portraits publiés à la suite de l'acte d'abdication de Napoléon, lu le 22 juin aux Chambres, et proclamant le roi de Rome empereur des Français sous le titre de « Napoléon II ».

Médaillon ovale. (5 × 6.)

— JE PROCLAME MON FILS SOUS LE TITRE DE NAPOLÉON II. A Paris, chez Codoni et Cie, rue des Gravilliers, n° 23. Déposé.

Napoléon, debout, montrant au Conseil de Régence le buste de son fils, posé sur un socle élevé à droite.

Gravure au trait, figures et mains au pointillé noir. (15 × 10 1/2.)

— NAPOLÉON II. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Le petit prince sur le trône impérial revêtu du manteau de pourpre et sceptre en main.

Vignette carrée, au burin, avec cadre plus gris, orné au goût du jour d'aigles et d'N majuscules. (7 × 9.)

(5 juillet 1815.)

— NAPOLÉON II. A Paris, chez Genty.

En pied et debout, tenant en mains le sceptre et la main de justice. Derrière lui, le trône; à ses côtés, sur une table, la couronne impériale.

Gravure à l'aquatinte. (11 × 15 1/2.)

(15 juillet 1815.)

— AH! QU'IL EST JOLI! PAUVRE PETIT! EST-IL MORT?

Sous ce titre, dénué de malice, parurent plusieurs pièces se rapportant toutes au petit Roi de Rome. Tantôt, c'était un oiseau, à plus ou moins bec d'aigle, violemment secoué par l'orage; tantôt un joli petit garçon, aux blonds cheveux bouclés, enfoui sous un ouragan.

(*Bibliographie de l'Empire français*, 19 août 1815.)

— L'Enfant du Régiment. Déposé. Paris, chez Partout, graveur, rue Saint-Julien-le-Pauvre, 4.

Le petit Roi de Rome sur les genoux d'un sapeur, tandis que d'autres sapeurs contemplent avec admiration et d'un œil mouillé de tendresse l'impérial rejeton.

Cette estampe, coloriée avec soin, orna-t-elle les murs des corps de garde, cela est, après tout, fort possible : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fut publiée en 1818, à propos de la pièce l'*Enfant du Régiment*, qui se jouait alors au théâtre de la Gaîté et qui, dans un tableau, montrait également huit sapeurs tenant sur leurs genoux un enfant de troupe en lequel d'aucuns voulaient aussi voir le petit prince exilé.

(23 × 18.)

(Avril 1818.)



L'Enfant du Régiment.

(D'après une épreuve coloriée, obligeamment communiquée par MM. Geoffroy frères.)

III

PORTRAITS DU DUC DE REICHSTADT EXÉCUTÉS A VIENNE ET A LONDRES (1815 A 1832).

I. — PORTRAITS VIENNOIS.

— NAPOLÉON-FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH, PRINCE IMPÉRIAL. NÉ LE 20 MARS 1811. Déposé à la Direction Générale. Isabey à Vienne, Mars 1815. Gravé par Mecou.

Premier portrait fait par Isabey. Médaillon ovale au pointillé. Au-dessous du médaillon, l'aigle impérial, couronné, autour duquel, de chaque côté, court la légende.

C'est le merveilleux enfant aux longues boucles blondes que toutes les mères ne cessaient d'admirer.

(10 1/2 × 14.)

— [Portrait sans légende.] Dessiné à Vienne d'après nature.

D'après un petit médaillon d'Isabey, grand col, costume militaire avec col de fourrure. Médaillon ovale, au pointillé, sur un fond au burin à tailles longitudinales En haut, sur ce fond, une étoile rayonnante.

Au-dessous aigle, ailes éployées, sur une branche de laurier.

(8 × 11 1/2.)

(B. N.)

— NAPOLÉON-FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH, DUC DE REICHSTADT. NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Autre portrait d'après la miniature d'Isabey. Médaillon rond au pointillé, sur un fond carré, à tailles de burin.

(13 × 13.)

— NAPOLÉON-FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH, DUC DE REICHSTADT. NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811. Dessiné à Vienne d'après nature.

Même portrait. Médaillon ovale sans fond. Gravure au burin et au pointillé.

(10 × 13 1/2.)

* — [Pièce sans légende.] Portrait gravé à Vienne.

La petite bouche du Roi de Rome enfant, à force d'avoir été reprise par cent burins différents, accentue ici la lippe, et menace d'arriver au plus parfait modèle du... c... de poule.

Portrait-buste sur fond blanc, costume militaire, avec grand col, entouré d'un cadre dans lequel courent des feuilles de laurier et des roses. Au bas, plaque destinée à recevoir le nom du jeune prince et, sur les côtés et en haut, les plaques des ordres qui lui avaient été conférés. [*Voir page* 101.]

Médaillon rond : 8 centimètres.

— NAPOLÉON-FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH, DUC DE REICHSTADT. NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811. Peint à Vienne. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Portrait conforme à la miniature d'Isabey. La poitrine du jeune prince est ornée de la Légion d'honneur. Au-dessous et au milieu, armoiries : légende courant de chaque côté.

Médaillon ovale, au burin. (12 × 16.)

— [Portrait sans légende et sans nom d'éditeur.] Benner *pinxt.* Vienne. John *sc.* 1815.

Mi-corps, costume à trois rangs de boutons, grand col, écharpe ordre de Marie-Thérèse. Longs cheveux blonds, très bouclés.

Le type d'Isabey devenu plus sérieux, plus germain, presque maladif et pleurard.

Médaillon ovale au pointillé gris, avec cadre sans fond.

(11 1/2 × 15.)

(B. N.)

— NAPOLÉON-CHARLES-FRANÇOIS-JOSEPH, DUC DE REICHSTADT. NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811. Vinkar *del.*, à Vienne. Boerr, *sculp.*

Même médaillon que celui de Benner, mais avec l'expression du visage moins triste et les yeux un peu plus ouverts.

(10 × 14.)

(B. N.)

— S. A. S. LE PRINCE FRANÇOIS-JOSEPH-CHARLES, DUC DE REICHSTADT. Dessiné à Vienne d'après nature. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

A mi-corps, longs cheveux bouclés, croix de l'ordre de Saint-Etienne, habit à trois rangs de boutons : grand col de dentelles, grande ceinture à franges. Physionomie triste, pensive.

Médaillon ovale au pointillé, sur un fond carré au trait formant encadrement.

(10 × 13.)

— DER JUNGE PRINZ VON PARMA. Nach dem Leben gemalt in Wien.

Même portrait gravé plus grossièrement, médaillon ovale sans encadrement. Col moins ouvert. L'expression des yeux et de la bouche semble encore plus pénible. Tirage très noir.

(7 1/2 × 8.)

— DER JUNGE PRINZ VON PARMA. Nach dem Leben gemalt in Wien, und gestochen v. Fleischmann. [Sans nom d'éditeur.]

Même portrait, plus gris, avec nuages dans le fond du médaillon. Certains plis accentués entre le nez et la bouche donnent à cette figure juvénile un air vieillot.

(7 1/2 × 8.)

— [Portrait sans légende et sans nom d'éditeur.] Gezeichnet in Wien durch Steinbach. Gestochen durch Kolb.

Même portrait. Gravure au burin et au pointillé se détachant sur le papier en manière de camée.

(19 × 11 1/2.)

— LE DUC DE REICHSTADT. NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Même portrait. Gravure au pointillé mélangée de burin. Sans cadre, et se détachant sur le papier en manière de camée.

(9 × 11.)

* — FRANÇOIS-JOSEPH-CHARLES, DUC DE REICHSTADT. Dessiné d'après nature, 1819, par Ph. de Stubenrauch et gravé par Dav. Weiss. Propriété des Éditeurs. A Vienne, chez Artaria et Comp.

Portrait mi-corps, de face, au pointillé de couleurs, dans un médaillon ovale, avec simple filet de cadre. Cheveux blond vif. Grand cordon de la Légion d'honneur, habit bleu à boutons d'or. Existe en noir et en couleurs.

Un autre tirage porte au bas :

« Se vend à Milan et à Venice (*sic*) chés (*sic*) les marchands d'estampes ».

(11 × 15.)

(B. N.)

— FRANÇOIS-JOSEPH-CHARLES, DUC DE REICHSTADT. Dessiné d'après Nature, 1820, par Ph. Stubenrauch et gravé par Ch. Meichelt.

Interprétation à l'aquatinte du portrait de Stubenrauch. Filet de cadre.

(11 × 15.)

(B. N.)

— Le Duc de Reichstadt. Gez. V. Stubenrauch. Lithographisches Institut. In Wien, bey Artaria et Cie.

Même portrait lithographié, publié quelques années après. Sans filet de cadre.

(10 × 13.)

(B. N.)

* — [Portrait sans légende]. N. Schiavoni, *dep. ed inc.* Vienne. 1821.

Portrait mi-corps, au pointillé, dans un médaillon ovale entouré d'un cadre de moyenne largeur. Tête très forte, avec la physionomie déjà sérieuse du petit homme. Gilet montant, à col légèrement cassé, avec cravate blanche et redingote boutonnée. Sur le gilet, cordon de commandeur et grand-croix sur la poitrine.

La tête légèrement inclinée, les yeux grands, regardent de face. Dans la bouche et dans le nez il y a beaucoup de Napoléon.

(10 1/2 × 14.)

— François-Joseph-Charles, Duc de Reichstadt. N. Schiavoni, *dep. ed inc.* [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Même portrait, au pointillé, dans un cadre également au pointillé.

(10 × 12, avec le cadre.)

— François-Joseph-Charles [Napoléon] Duc de Reichstadt. N. Schiavoni, *dep. ed inc.* Vienne. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Même portrait avec le nom de Napoléon, en plus, sur la légende. Sans cadre.

(10 1/2 × 14.)

— [Portrait sans légende.] N. Schiavoni, 1822. Wien.

Même portrait, lithographié. Toujours dans un médaillon ovale entouré d'un cadre.

(Musée Carnavalet.)

— François-Joseph-Charles Duc de Reichstadt. N. Schiavoni *pinx.* Jos. Steinmüller *inc.* Wien, bei Pietro Mechetti, qm Carlo im Michaelerhaus der K. K. Reitschule gegenüber no 1153. Eigenthum des Verlegers.

Médaillon ovale entouré d'un cadre au burin, légèrement tracé avec trois filets au pointillé. Même portrait que les précédents Schiavoni, en plus petit format.

(10 × 12.)

— NAPOLÉON-FRANÇOIS-JOSEPH-CHARLES DUC DE REICHSTADT. NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811.

Pièce sans aucune indication de graveur et d'éditeur, mais gravée à Vienne d'un burin pénible et destinée, très certainement, à la vente en France. D'après le Schiavoni.

(9 1/2 × 11.)

(B. N.)

— NAPOLÉON-FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH DUC DE REICHSTADT. NÉ A PARIS, LE 20 MARS 1811. Dessiné à Vienne, d'après Nature (*sic*), en 1825.

Mi-corps, médaillon ovale, de face, en costume militaire. Dans le fond, les Tuileries. Nez droit et long.

Gravure au pointillé gris.

Une autre épreuve, sans légende, au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale, porte : « Gravé par Mecou, 1828 ».

* — FRANÇOIS DUC DE REICHSTADT. Vienne, chez Artaria et Comp. Propriété des Éditeurs. Déposé à la Bibliothèque I. et R.

Mi-corps, habit à la mode de 1830, à col très haut. Gilet blanc, grande cravate claire autour du cou. Tête de trois quarts, tournée vers la gauche. Physionomie sévère.

Gravure au burin, sur un fond ovale à tailles entre-croisées. Au-dessous, à la pointe : J. Ender *pinx.* Steinmüller *sculpt.*

(11 × 15.)

— FRANÇOIS DUC DE REICHSTADT. J. Ender *pt.* L. Beyer *sc.* Vienne, chez Artaria et Comp. Propriété des éditeurs. Déposé à la Bibliothèque I. et R.

Mi-corps, habit militaire. Physionomie sérieuse, quoique plus enjouée que le Ender en costume civil. Sur la poitrine, deux décorations : Marie-Thérèse et ordre de Saint-Étienne.

Gravure au burin.

(14 × 15.)

— F. J. K. [KARL] NAPOLEON HERZ [OG] V. REICHSTADT. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Interprétation par un burin allemand de la gravure de Green. A droite, deux grands arbres au tronc élevé.

Le jeune prince tient son chapeau de la main droite. Sur son habit brille l'ordre de Marie-Thérèse et sur son gilet apparaît la Légion d'honneur.

(8 1/4 × 14 1/2.)

(1829.)

— F. J. K. NAPOLEON HERZOG VON REICHSTADT [N° .] — Le numéro est en blanc sur l'épreuve du Cabinet des Estampes.

Lithographie d'après la précédente gravure. De son bras gauche il s'appuie sur un tronc d'arbre à hauteur de main. Arbustes autour. Vignette sans fond.

(17 × 15.)

(1829.)

* — FRANÇOIS DUC DE REICHSTADT. Peint par M. Daffinger. Gravé à Vienne par F. Kolb. Vienne, chez Artaria et Comp.

Portrait mi-corps, à la manière noire. Le prince est drapé dans un manteau légèrement retombant sur les épaules, à la mode du jour, et qu'il retient de la main droite. Tête de trois quarts. [*Gravure ci-contre.*]

(14 × 18.)

— Même pièce lithographiée, de format carré.

— FRANÇOIS DUC DE REICHSTADT. Vienne, chez Artaria et Comp. Propriété des Éditeurs. Déposé à la Bibliothèque I. et R.

Mi-corps, habit à la mode de 1830, à col très haut. Tête de trois quarts tournée vers la droite : figure peu intelligente et œil particulièrement hagard. Du reste, lithographie très noire, et d'une mauvaise exécution. Médaillon ovale.

(11 1/2 × 15.)

— NACH DEM LEBEN GEZEICHNET. FRANZ NAPOLÉON HERZOG VON REICHSTADT. Jos. und Fr. Stöber gest. in Stahl. Wien, 1830. Verlag von Bibliographischen Institut in Hildburghausen. (*Zeitgenossen*, n° 16.)

Le Roi de Rome, mi-corps, tête nue, en costume militaire autrichien, décorations sur la poitrine (M.-Thérèse et ordre de Saint-Étienne). Suivant la légende, aurait été dessiné d'après nature. Figure fine, regard profond et penseur.

Fait partie d'une publication intitulée : *Contemporains*.

(Portrait seul : 7 1/2 × 9 1/2; Plaque : 11 × 16.)

— NAPOLEON HERZOG VON REICHSTADT (Nach einem so eben in Wien vollendeten Gemählde). [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Debout, en costume de colonel autrichien, coiffé du haut chapeau à plumes, le corps bien planté. Portrait fait, évidemment, pour figurer dans les vitrines. A sa droite est une pierre sur laquelle on lit : *Napoléon*, *Waterloo*, avec l'aigle impérial, dessiné au-dessous; derrière, groupe d'arbustes, ce qui constitue au por-

trait un décor agreste. — *D'après une peinture tout récemment achevée*, porte la légende.

Pièce de moyenne grandeur; lithographie noire et très fine, très serrée. (12 × 15 1/2; avec la légende : 20.)

(1832.)



LE DUC DE REICHSTADT EN COSTUME CIVIL.

Lithographie d'après Daffinger, reproduisant un des types vulgarisés par l'imagerie de l'époque.

* — FRANÇOIS-CHARLES NAPOLÉON, DUC DE REICHSTADT, COLONEL DU RÉGIMENT DE REICHSTADT. Chez Artaria, à Vienne.

A cheval, au premier plan, avec cavaliers dans le fond. Belle et grande estampe en couleurs.

(Musée Carnavalet.)

(30 1/2 × 40.)

— [illegible]

[illegible] ... généraux et officiers supérieurs.

Pièce reproduite dans le supplément illustré du Gaulois [illegible] mars 1901.

— [illegible]

[illegible] autrichienne [illegible]

Pièce reproduite dans le supplément illustré du Gaulois [illegible] mars 1901.

II. — Portraits anglais.

— Napoleon, Marie-Louise and King of Rome. N° 45. of R. Ackermann's Repository of Arts etc. Pub. 1 Sept. 1812, at 101. Strand, London.

Deux médaillons ronds, l'un au-dessous de l'autre, au pointillé gris, ayant 3 centimètres (un peu plus que la pièce de 2 francs); sur le premier, les profils de l'Empereur et de Marie-Louise; sur le second, le profil du Roi de Rome.

(1812.)

— The cradle of the King of Rome and His Majesty. D. Legoux *del.* Paris.

Dans un berceau orné mais fantaisiste, qui, est du reste, une bercelonnette, le petit Roi bêtement endormi, tête de gros poupard anglais, les mains dehors, l'une tenant un hochet qui est la couronne du monde. A ses côtés, assise, une femme qui peut être Marie-Louise ou la gouvernante des enfants de France. (*Gravure ci-contre.*)

Jolie pièce au pointillé de couleurs. (12 × 19.)

— Bonaparte's Son, the ci-devant King of Rome [Le fils de Bonaparte, ci-devant Roi de Rome]. Engraved from a Painting by Gerard expressly for n° 60 New Series of « La Belle Assemblée ». Aug. 1814.

Réduction, burin et pointillé de la gravure de Desnoyers, pour le portrait de Gérard. Cette interprétation et cette réduction, tout à la fois, du célèbre portrait de Gérard était destinée au journal *La belle Assemblée* (lisez : Le grand Monde) journal de modes qui jouissait à Londres d'une réelle réputation d'élégance.

(1814.)



Le Berceau du Roi de Rome et Sa Majesté (le Roi de Rome).
Gravure anglaise en couleurs, sans doute pour quelque recueil,
signée : « D. Legoux *del*^{t} Paris ».
(Obligeamment communiquée par MM. Geoffroy frères.)

* — NAPOLÉON FRANÇOIS CHARLES PRINCE OF PARMA KNIGHT OF THE ILLUSTRIOUS ORDER OF MARIA THERESA, etc., etc. Printed by J. Isabey, by Order of His Imperial Majesty The Emperor of Austria. — Engraved by W. Fry. Published May 19th 18[illegible]7, by Js. Jenkins. N° 48, Strand. London.

Portrait en pied, avec aiguillette, écharpe jaune, épée au côté. A la main, chapeau de feutre gris, orné de grandes plumes blanches. Gravure au pointillé et coloriée. Image intéressante et par la pose du petit personnage et par son coloris bien anglais. Un vrai petit keepsake en son genre.

Plaque : 30 / 35.

B. N.

— NAPOLÉON-FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH. PRINCE IMPÉRIAL, NÉ LE 20 MARS 1811. Dessiné d'après naturé (sic), chez Palmer, au Musée Waterloo. 1817.

Mi-corps, sans fond. Portrait d'après la gravure de Lignon.

Buste : 9 / 11 ; plaque : 24 / 29.

NAPOLÉON-FRANÇOIS-JOSEPH-CHARLES, CI-DEVANT KING OF ROME. Engraved by T. Wright, from an original miniature by Isabey, in the possession of R. Watson Esq. London, published by Lackington and C°. May 20, 1820.

Gravure anglaise d'après une des nombreuses miniatures d'Isabey. Celle qui a servi à cette reproduction appartenait, comme l'indique la légende, à un collectionneur anglais, M. Watson.

— FRANÇOIS-JOSEPH-CHARLES-NAPOLÉON DUC DE REICHSTADT. N. Schiavoni *del.* E. Purcell Lithog. Pub. Oct. 1822, by J. Dickinson, 114, New Bond St.

Publication en lithographie du portrait de Schiavoni. Sans cadre.

(8 / 11.)

* — LONDON. Engraved by Green.

Portrait en pied, costume d'élégant de 1829, la main droite dans l'ouverture du gilet, le bras gauche tombant droit au corps, et la main tenant le chapeau.

Le jeune prince est au milieu d'un paysage, avec groupe d'arbres dans le fond.

Frontispice pour *Le fils de l'homme*, de Barthélemy. [Bruxelles, chez les marchands de nouveautés, 1829.]
Gravure au burin avec cadre. (10 1/2 × 16.)



Le Roi de Rome. [L'original est sans titre.]
D'après une gravure en couleurs, anonyme, qui porte le faire
et le coloris des artistes étrangers.

* Ce portrait très certainement dut, suivant les besoins de la cause, suivant les nécessités du moment, servir indifféremment au duc de Bordeaux et au duc de Reichstadt, le costume anglais d'allure, se rapprochant de celui des gardes du corps. Mais ici, pour qu'aucune erreur ne soit possible, on a eu soin de placer à côté du jeune prince, le drapeau tricolore.

— La même planche avec la légende : « CHARLES. »

— La même planche sans aucune légende.

Ce portrait de Green, traité avec le charme particulier à l'école anglaise, paraît avoir été destiné surtout à la propagande bonapartiste ; — apparaissant, ici comme une gravure de mode anglaise, là comme un portrait de *dandy* quelconque.

THE KING OF ROME. E. Scriven *sculp.* — Published Feb. 1829, by John Murray, London.

Mi-corps en costume militaire : tête tournée de trois quarts vers la droite. Petite pièce carrée gentiment gravée au burin.

(5 1/2 × 6.)

— FRANÇOIS JOSEPH CHARLES DUKE OF REICHSTADT, SON OF NAPOLEON BUONAPARTE. Drawn at Vienna, by the late sir Thomas Lawrence, P. R. A. [C'est-à-dire peintre de la *Royal Academy.*] London, published by William Pickering, Sept. 28, 1830.

Buste dans un médaillon ovale entouré d'un simple cadre et signé Augustus Fox *sc.* Nez très fortement retroussé ; cheveux en mèches plates retombant sur le devant de la figure. Tête tournée vers la gauche.

C'est, du reste, un intéressant portrait, accusant une physionomie que l'on sent être très personnelle et avec la grosse tête, si caractéristique, de Napoléon I. Gravée en 1830 seulement, cette peinture avait été exécutée en 1816 ou 1817 durant le séjour de Lawrence à Vienne : l'enfant avait donc six ou sept ans.

(6 1/2 × 8.)

— FRANÇOIS-JOSEPH-CHARLES DUKE OF REICHSTADT. By sir Thomas Lawrence. Gravé par Bromley. Londres, 1829.

Le duc de Reichstadt debout, en costume bourgeois, avec l'élégante redingote à carrick, se découpant à plusieurs collets, suivant la mode du jour. Il est tourné vers la gauche, les lèvres légèrement entr'ouvertes.

* — LE ROI DE ROME. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Debout, de face, dans un parc, tandis que dans le fond, un grenadier fait faire l'exercice à de jeunes enfants de troupe. A ses côtés, sur un fauteuil, son bonnet à poils, tandis que le drapeau tricolore entoure le tout de ses plis.

Pièce très certainement gravée à Londres pour la propagande impérialiste en France. [*Voir gravure page* 229.]

IV

PORTRAITS DU DUC DE REICHSTADT, PUBLIÉS DE SON VIVANT A PARIS (1815 A 1832

Portraits sous des titres d'emprunt.
Portraits de propagande. — Imagerie populaire.

— [Pièce allégorique sans légende.] Gravée à la calcographie Royale de J. Goubaud, à Bruxelles.

Napoléon émergeant des nuages et soutenant par la tête le petit Roi de Rome qui repose sur un aigle. Au-dessous d'eux le monde sur le haut duquel on lit « France », le sceptre et la couronne étant posés dessus. Des nuages entourent ce sujet et lui font comme une sorte d'encadrement.

Gravure au burin et au pointillé.

(7 1/2 × 9 1/2.)

(B. N.)

— [Pièce allégorique sans légende.] Carbould *dl.*, Mitan *sc.*

Le petit roi, en petit ange, debout sur un aigle, laissant tomber de ses deux mains des flots de roses.

Gravure au burin et au pointillé paraissant avoir la même origine que la précédente.

(11 1/2 × 7 1/2.)

* — LE PETIT PÈLERIN DU DUCHÉ DE PARME ET DE PLAISANCE.

Le petit roi en pèlerin ; dessous son manteau apparaît le grand cordon de la Légion d'honneur. Dans le fond, église sur un mont. Médaillon rond, encadré de blanc, et sur un fond carré, à tailles de burin.

(9 × 9.)

— Même pièce ayant en plus cette légende : « VENANT DE FAIRE UN VŒU POUR SON PÈRE ET POUR LA FRANCE. »

Ces pièces ont dû paraître à partir de janvier 1815, époque à

partir de laquelle on n'appela plus Marie-Louise que la duchesse de Parme. Les armoiries impériales furent effacées des panneaux de sa voiture, les premiers jours de décembre, et remplacées par son chiffre, tandis que la livrée verte des laquais faisait place à une livrée blanche.

D'autre part, la *Bibliographie de l'Empire français* enregistre à la date du 29 avril 1815 une publication in-8, de 7 feuilles, portant le titre de : *Le Petit Pèlerin de Parme et de Plaisance.* Il est donc très possible que cette image ait servi de frontispice à ladite plaquette, quoique la notice n'indique pas de figure.

(B. N.)

— SON OMBRE ME GUIDE. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Image assez énigmatique, représentant le jeune duc de Reichstadt, debout, épée à la main, dans une chambre du palais de Schœnbrunn, se levant avec le mouvement très significatif de quelqu'un qui se meut sous l'objectif d'une idée fixe.

Devant est un paravent; et derrière, silhouettée sur le mur, apparaît, vue de dos, l'ombre de Napoléon coiffé du classique petit chapeau. [*Gravure ci-contre.*]

(B. N.)

— NAPOLÉON-FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH, DUC DE REICHSTADT, NÉE (*sic*) A PARIS LE 20 MARS 1811. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Portrait à mi-corps, grand costume de Cour, avec le ruban de la Légion d'honneur en sautoir. Tête nue, visage regardant de côté. La tête est énorme et les yeux ridiculement ouverts.

Au milieu de la légende un N aux rayons flamboyants.

Pièce au pointillé de couleur destinée à la propagande impérialiste. (20 × 26.)

(Vers 1822).

— [Pièce sans légende et sans nom d'éditeur : Portrait.]

Debout, serrant sur sa poitrine l'épée de son père. A ses côtés, sur un siège, le manteau, la redingote, la carte de France et, recouvrant le tout, le petit chapeau couronné de lauriers.

Il est immense, immensément long : les jambes ont 14 de haut, — c'est bien la croissance si rapide dont avaient parlé les médecins et ceux qui le suivaient de près. Censé sur une terrasse, derrière lui se trouvant une balustrade à l'extrémité de laquelle figure, comme ornement, un aigle.

Pièce de propagande bonapartiste publiée, selon toute probabilité, entre 1827 et 1829. Gravure au trait.

(B. N.)

— Même pièce, en plus grand format.

(B. N.)

— Même pièce, en grand format, lithographie.

(Musée Carnavalet.)

— Prince Duc de Reichstadt. A Paris, chez Décroan, rue Saint-Séverin, n° 14. Lith. Bernard et Delarue.

Portrait mi-corps, au pointillé suivant le « bel enfant blond »



Son Ombre me guide.

(*Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale*[1].)

d'Isabey, Légion d'honneur sur la poitrine. Gravure placée au milieu d'une page blanche, ayant comme encadrement la colonne Vendôme et la colonne de la Victoire, reliées entre elles, dans le haut, par un bandeau de nuages. Ces encadrements lithographiques ont servi à une publication napoléonienne de la Restauration.

Le buste, 10 1/2 × 13; la pièce entière : 24 × 31.

1. On se demande ce que veut faire, l'épée à la main, le petit Roi de Rome. Sortir du palais, s'évader peut-être? Car, si son ombre devait le guider dans l'étude, il n'esquisserait pas ce mouvement.

20.

* — Le Petit Orphelin. A Paris, chez Charon, graveur, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 26, et chez Bulla, rue Saint-Jacques, 38.

Le Roi de Rome vu de face assis sur le rebord d'une terrasse contre un arbre. Deux grosses larmes, bien visibles, de vraies gouttes, sortent de ses yeux à la vue du portrait-médaillon qu'il contemple, une miniature de Napoléon I. Sur un banc, à ses côtés, un livre et une grande casquette de jeune homme suivant le modèle alors à la mode. [*Gravure ci-contre.*]

Gravure à l'aquatinte. (19 × 25 1/2.)

(Vers 1823.)
(Musée Carnavalet.)

— [Pièce sans légende et sans nom d'éditeur : Le duc de Reichstadt, debout, tenant dans ses mains l'épée de son père.]

Petite vignette octogone, très grise, ayant pu servir d'image pour cartonnage ou couverture d'almanach, avec, dans les coins, l'aigle et la couronne impériale. C'est, du reste, l'habituel type publié dans tous les formats. (6 1/2 × 9.)

* — Comme la Gloire arrive.

..... L'homme tout entier est caché dans l'enfance ;
Ainsi le faible Gland renferme un Chêne immence (*sic*).
(*Delille.*)

A Paris, chez Charon, graveur, rue Saint-Jean-de Beauvais, 26, et chez Martin, Palais de Justice, 4.

Sur le devant, en pied, en riche costume, orné de brandebourgs et de galons dorés, un jeune officier qui vise évidemment à être le duc de Reichstadt. A ses côtés est un banc sur lequel il a placé son haut bonnet à poils, orné d'un plumet, et son bras droit repose légèrement sur ce bonnet.

Derrière, dans le bas, troupe d'enfants jouant au militaire.

Une note manuscrite sur l'exemplaire de Carnavalet porte : « Refuser parce que cette figure est évidemment celle du fils de Bonaparte ».

Gravure à la manière noire. (19 1/2 × 27.)

(18 septembre 1828.)

— La Jeunesse Française. [La suite comme plus haut.]

Même pièce, avec une très légère modification dans le regard et dans quelques traits du visage.

La faute d'orthographe de la légende a été rectifiée ; on lit : « Chêne immense ».

(Date du dépôt : 30 septembre 1828.)

— Comme la Gloire vient aux Garçons.

Un grand homme souvent est caché dans l'enfance,
Et tel qui fut soldat est Maréchal de France.



LE PETIT ORPHELIN

Estampe à la manière noire dans la note sentimentale du moment publiée sous la Restauration.

(*Musée Carnavalet.*)

* Le petit orphelin n'est autre, est-il besoin de le dire, que le Roi de Rome, qui verse des larmes en contemplant sur une miniature les traits de son père.

A Paris chez Charon, graveur, rue Saint-Jean-de-Beauvais (le nom de l'autre dépositaire, Martin, a été retiré).

Même pièce.

Date du dépôt : 2 mai 1829, et à nouveau, en marge, de la main du censeur : « non auto ».

(1er septembre 1829.)
(Musée Carnavalet.)

— FRANÇOIS-NAPOLÉON, DUC DE REICHSTADT, NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811. A Paris, chez Codoni et Cie, rue des Gravilliers, 23.

Mi-corps, nu-tête, en costume de colonel de hussards. Tête allongée, mais de pure fantaisie, sans aucune ressemblance.

Pièce de propagande bonapartiste qui, très certainement, ne dut pas avoir l'autorisation de vente, car le jeune prince tient en sa main gauche, de façon bien ostensible, la croix de la Légion d'honneur et, au-dessous de lui, s'étalent, en toute leur majesté, les armoiries impériales.

Estampe gravée au burin et publiée entre 1828 et 1830.

(Musée Carnavalet.)

— NAPOLÉON, DUC DE REICHSTADT. A Paris, chez Jouy, rue Saint-Jacques, 80. — Déposé.

En pied, tourné de trois quarts vers la gauche, l'épée entre ses bras. Il est sur une terrasse, ayant à côté de lui son chapeau à plumes, son manteau et l'aigle impérial. Derrière la terrasse, à droite, bouquet d'arbres.

Pièce à la manière noire. (18 × 24.)

— FRANÇOIS-NAPOLÉON, DUC DE REICHSTADT. Lith. de Marlet et Cie, rue du Bouloi, 19.

Portrait en pied, en costume de colonel autrichien, coiffé du haut bicorne à plumes, le bras droit appuyé sur un rocher.

Lithographie grise entourée d'un double filet. (20 × 27 1/2.)

* — NAPOLÉON FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH, DUC DE REICHSTADT, NÉ A PARIS, LE 20 MARS 1811. A Paris, chez M. N. Turgis, rue Saint-Jacques, 16 ; à Toulouse, rue Saint-Rome, 36.

Debout, en colonel de hussards, shako à la main, Légion d'honneur ; aux côtés, le sabre de Napoléon. Il est sur la terrasse d'un pavillon et contemple le buste de Napoléon I, placé près de lui sur un socle. Au bas, contre la grille du jardin, deux officiers supérieurs, en costume autrichien, causant.

(Vers 1830.)

(B. N.)



Napoléon-François-Charles-Joseph Duc de Reichstadt.
D'après une lithographie publiée à Paris, chez Turgis.

* — F.-J.-C. NAPOLÉON, DUC DE REICHSTADT. Millin (signature à la pointe). Sans nom ni adresse d'éditeur.

Assis sur un banc, dans un parc, sanglé dans son bel uniforme, tête nue, et paraissant absorbé en des projets d'avenir. De la main gauche il tient un livre dont le contenu, sans doute, faisait l'objet de ses méditations. A ses pieds est une carte de France. Dans le fond et en face de lui, statue de Napoléon I. (*Gravure ci-contre.*)

(B. N.)

* — FRANÇOIS, DUC DE REICHSTADT. D'après un croquis fait à Vienne, le 10 juillet 1830. A Paris chez Letort, rue Bailleul, 3. Lith. de Frey, rue du Croissant.

Portrait en pied, en uniforme de major autrichien, coiffé du haut chapeau à plumes de l'époque. Comme fond, paysage. Sur le côté, à droite, deux rochers ayant, l'un l'inscription : *Napoléon-Waterloo*, l'autre deux aigles. Grande lithographie signée : « Fauconnier, 1831 », et exécutée, comme l'indique la légende, d'après l'original viennois de plus petit format, — qui a été décrit aux pièces autrichiennes. (Voir la dernière notice de la page 224.)

(B. N.)

34 × 41.

LE DUC DE REICHSTADT. Lith. de Fonrouge, H. Bazin. *Galerie Universelle* publiée par Blaisot. N° 373.

Portrait mi-corps, en costume de colonel autrichien. Figure jeune, tournée de trois quarts vers la gauche, ressemblance aucune.

12 × 12.

— TROIS COUSINS. Impr. lith. de Fonrouge.

Trois bustes médaillons, chacun ayant au-dessous, en guise d'armoirie, de marque personnelle, les armes des trois monarchies françaises : le coq gaulois, l'aigle, les fleurs de lys, — Henri duc d'Orléans, le duc de Reichstadt, le duc de Bordeaux.

Comme le duc de Bordeaux, le duc d'Orléans se trouvait être, en effet, petit cousin du duc de Reichstadt, sa mère étant la fille de Marie-Caroline, archiduchesse d'Autriche.

Les bustes sont entourés de nuages.

(B. N.)

29 × 30.

— FRANÇOIS DUC DE REICHSTADT. Litho. de Légé.

Debout, une cravache à la main. Le type de Fauconnier retourné. A gauche, la pierre avec l'aigle, mais sans inscription. A droite, dans le fond, le cheval du jeune prince tenu par un écuyer.

Lithographie dans un filet noir formant cadre. (22 1/2 × 30.)



F.-J.-C. Napoléon, Duc de Reichstadt.
D'après une gravure signée, à la pointe, Millin.

— [Grande feuille sans titre.] [Le Duc de Reichstadt à cinq époques différentes de sa vie.]

5 ANS (le buste d'après Isabey). — 10 ANS (debout, serrant contre sa poitrine l'épée de son père). — 20 ANS (d'après la gravure de Green). On lui a mis à la main un énorme tromblon. — 21 ANS : en costume de colonel autrichien, l'épée dans la saignée du bras gauche (1831). — Sans indication d'âge, debout, en costume militaire, le shako repose sur un rocher, d'après la gravure connue.

[30 × 27.]

— FRANÇOIS DUC DE REICHSTADT. Né à Paris, le 20 Mars 1811. A Paris, chez Christy, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. Lith. de Lemercier.

Buste en costume de général français, du reste sans ressemblance. Il pourrait être aussi bien un des fils de Louis-Philippe que le fils de Napoléon I.

Date du dépôt légal : 1831.

[20 × 23.]

— S. A. I. LE DUC DE REICHSTÆDT (*sic*) (NAPOLÉON-FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH). Grand-Aigle de la Légion d'honneur, Grand-Préfet de l'Ordre Impérial et Sacré de Saint Georges, Grand-Croix de l'Ordre Royal de Saint-Étienne de Hongrie, Colonel du Régiment de Reichstadt, etc., etc., etc. Né à Paris le 20 mars 1811. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Le portrait de Green, en grand format. Pièce destinée évidemment à la propagande, puisque, en première ligne de ses décorations l'on fait figurer la Légion d'honneur qui lui avait été enlevée dès 1814.

(1831.)

(34 × 41 ; — avec les légendes : 47.)

(B. N.)

— LE FILS DE L'HOMME. 1831. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Debout, sur le rocher de Sainte-Hélène, tenant en ses mains l'épée et le chapeau de Napoléon, à côté de la pierre tombale du souverain. Il est d'une grandeur démesurée : les jambes ont 18 centimètres de haut ; écartées, elles constitueraient un nouveau colosse de Rhodes.

Dans le fond, les rayons du soleil se couchant dans l'eau.

Pièce de propagande bonapartiste, la première, je crois, qui ait arboré, dans le domaine de l'image, le titre de la poésie de Barthélemy. Quoique datée de la même année, celle de Carrière parut après. [Voir plus loin, page 247.]

(36 × 40.)

(B. N.)

— NAPOLÉON, DUC DE REICHSTADE (*sic*). NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811. [Au-dessous en lettres gothiques :] « Gezeichnet in Wien durch Steinbach. Gestochen durch Kolb. »

Mi-corps, cheveux très bouclés, avec les décorations de Marie-Thérèse et de Saint-Etienne, habit militaire à brandebourgs et à col de fourrure. Edition d'un portrait viennois faite pour la propagande en France. Sur l'exemplaire de Carnavalet on lit :

« Je soussigné et reconnais la présente (*sic*) exsemplaire (*sic*) conforme à l'édition entière ».

« DEMAISON,
rue Saint-Jacques, 43.

Paris, le 18 août 1830.

* — NAPOLÉON, DUC DE REICHESTADT (*sic*) (FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH). NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811. A Paris, chez Cereghetti, rue Galande, 51. Déposé.

Portrait en pied, nu-tête, en costume de colonel de hussards. Le bras droit, allongé, se tient sur le shako, lequel est posé sur une pierre. Le personnage lui-même est planté sur un rocher. Vu de face, la tête légèrement tournée vers la droite; l'allure et le regard napoléoniens indiquant un homme d'un certain âge. Sur sa poitrine et sur le dolman, décorations autrichiennes; plus bas, Légion d'honneur. Aux côtés, le sabre que Napoléon I avait rapporté d'Egypte.

Gravure au pointillé. (19 × 25.)

* — S. A. R. LE DUC DE REICHSTADT. [Portrait de John Cumberland.] [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Même portrait que le précédent, en pied, mêmes gestes, même pose, mais la physionomie est entièrement différente. Elle est fixe, pensive, les yeux baissés. C'est un beau jeune homme blond qui pourrait être à volonté, duc de Bordeaux, fils de Louis-Philippe ou Roi de Rome. Seule, la Légion d'honneur est visible. Au lieu de reposer sur une pierre, le shako est sur une éminence de terrain et, dans le fond, à droite, l'on aperçoit une charge de cavalerie. Enfin, au lieu de gravure au pointillé, c'est une lithographie d'une assez jolie couleur. Au-dessous des armoiries. Ce portrait a dû être exécuté à Londres pour la propagande bonapartiste.

— [Même portrait, retourné.]

Ce qui était à droite dans la pièce précédente, doit être vu, ici, à gauche. Sans armoiries au-dessous.

— DUC DE REICHSTADT. A Paris, chez Codoni aîné et Cie, rue Greneta, 2; passage Saint-Denis. Déposé.

Debout, en colonel de hussards, montrant de la main gauche,



D'après le type français : image de propagande napoléonienne.

Quantité de portraits furent publiés dans cette pose avec quelques légères modifications du détail. [Voir les notices des pages 240, 241, 245.]



[S. A. R. LE DUC DE REICHSTADT. Épreuve sans légende.]
Type anglais : d'après la gravure de John Cumberland, Londres, 1828.

* Les armoiries au-dessous du portrait ne sont nullement celles qui furent octroyées au duc de Reichstadt par les patentes impériales du 22 juillet 1818. Voici.

de façon bien apparente, la Légion d'honneur. La main droite tient, ouvert, un plan de forteresse. A ses côtés, à droite, le shako reposant sur un rocher. Il a le sabre rapporté par son père de la campagne d'Égypte. Dans le fond, cavaliers.

Gravure à la manière noire en manière de vignette.

(20 × 25.)

(B. N.)

— NAPOLÉON FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH, DUC DE REICHSTADT. NÉE (*sic*) A PARIS, LE 20 MARS 1811. A Paris, chez Augustoni et Cie, rue Saint-Jacques, 21.

Même costume, même pose, figure moins jeune, plus napoléonienne. De son bras droit il s'appuye sur son shako posé d'aplomb sur le rocher, donc ne tenant plus de plan à la main.

Pas de cavaliers dans le fond : une sorte d'ombre au pointillé entoure le corps à droite.

(19 × 26.)

(B. N.)

— NAPOLÉON FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH, DUC DE REICHSTADT. NÉE (*sic*) A PARIS, LE 20 MARS 1811. A Paris, chez Dubreuil, rue Zacharie, 8.

Même pièce traitée à la manière noire, avec le fond carré, entouré d'un filet. Dans le fond, la charge de cavalerie, très accentuée.

(19 × 25.)

(B. N.)

— NAPOLÉON FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH, DUC DE REICHSTADT. NÉ A PARIS, LE 20 MARS 1811. A Paris, chez Camus, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 20.

La faute de genre « Née », a été corrigée sur la légende.

La charge de cavalerie est plus dans le lointain, l'ensemble de la gravure est beaucoup plus coloré et les plumets du chapeau ressortent vivement en blanc. Manière noire.

(18 × 25.)

(B. N.)

— DUC DE REICHSTADT. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Le même, gravure au burin avec fond modifié. Terrain de perspective lointaine.

en effet, comment étaient ces armoiries : de gueules à la face d'or à deux lions passans d'or, tournés à droite, l'un en chef et l'autre en pointe, l'écu ovale posé sur un manteau ducal et timbré d'une couronne de duc ; pour supports, deux griffons de sable armés, becquetés et couronnés d'or, tenant des bannières aux armes ducales. Les griffons de sable remplaçaient les aigles impériales.

Portrait de propagande bonapartiste qui se vendait couramment sans nom et sans adresse d'éditeurs.

— NAPOLÉON FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH. DUC DE REICHSTADT. NÉ A PARIS, LE 20 MARS 1811. A Paris, chez Jean, rue Saint-Jean-de-Beauvais. 10.

Même pièce à la manière noire. publiée par un autre éditeur. avec quelques modifications de peu d'importance.

(18 X 25.)

(B. N.)

— NAPOLÉON FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH, DUC DE REICHSTADT. NÉ A PARIS, LE 20 MARS 1811.

Même portrait en pied, de plus petit format, à la manière noire, entouré d'un cadre au burin orné. dans le genre des encadrements pour le Sacre. Au bas les armoiries du duc de Reichstadt.

(12 X 19 1/2.)

(B. N.)

— S. A. I. LE DUC DE REICHSTADT. Dessiné d'après nature, à Vienne, le 20 mars 1828.

Lithographie signée F. Fauconnier. sans doute.

Même pièce avec monticule dans le fond au lieu de la charge de cavalerie.

Sans ciel au-dessus de la tête.

(28 X 33.)

— S. A. I. LE DUC DE REICHSTADT.

Même pièce. Lithographie ayant, à droite. le monogramme : AR.. et en bas la mention : « Lith. de Delaunois, successeur de Ratier ».

— S. A. R. LE DUC DE REICHSTADT. Lith. de Mlle Formentin.

Même pièce avec la charge de cavalerie dans le fond.

(25 X 34.)

— S. A. R. LE DUC DE REICHSTADT. Lith. Renou.

Même pièce avec la charge de cavalerie, et sans les armoiries.

— S. A. R. LE DUC DE REICHSTADT. Imp. lith. de Mendouze. A Paris, chez Decrouan, rue Saint-Séverin, n° 14, et chez Mendouze, rue Saint-Pierre, Montmartre.

Avec la charge de cavalerie, mais le cheval vu de face prenant le mors aux dents, qui figure sur les autres pièces, a été enlevé ici.

— FRANÇOIS NAPOLÉON, DUC DE REICHTADT (*sic*). Ch. Bazin. I. Lith. de Delpech.

Lithographie, d'après le portrait autrichien de Ender, publié

chez Artaria, à Vienne, avec la lèvre plus lippue. En costume militaire. Deux croix d'ordres autrichiens sur la poitrine.

Pièce à fond perdu. (10 × 10.)

— LE DUC DE REICHSTADT. A Paris, chez Osterwald l'aîné, quai des Augustins, 37.

Reproduction à la manière noire du portrait de Ender. Médaillon ovale.

(11 1/2 × 15.)

— LE FILS DE L'HOMME, DUC DE REICHSTADT. Carrière, 1831. Publié par Jeannin, rue du Croissant, 20, à Paris. Lith. de Lemercier, rue du Four-S.-G.

Portrait mi-corps, bras gauche légèrement détaché.

Costume militaire : sur la poitrine, deux croix d'ordres autrichiens. D'après le Ender, comme ensemble, mais moins étudié, moins sérieux d'allure, et avec la physionomie un peu quelconque d'un bel et jeune adolescent.

Lithographie sans fond et d'une assez bonne exécution.

(10 × 11 1/2.)

(B. N.)

— FRANÇOIS NAPOLÉON, DUC DE REICHSTADT. Lecler, 1831. Lith. de Villain. « Je désire (a-t-il dit), que ce faible legs lui soit cher comme lui retraçant le souvenir d'un père dont l'univers l'entretiendra ». (*Testament de Napoléon.*) Publié à Paris, chez Lemiere, marchand d'Estampes, rue du Rempart-Saint-Honoré, 4.

Portrait mi-corps, en costume militaire autrichien. Figure fine mais aux lèvres boudeuses. Aigle à deux têtes et couronne sur son baudrier. Ordre de Saint-Étienne. Au-dessous, la remise au duc de Reichstadt des souvenirs de Napoléon I.

(La planche entière, 22 × 39 ; le portrait seul : 22 × 25.)

— NAPOLÉON. Michel Delaporte. Rue Neuve-Montmorency, 2. Lith. de Delaunois. 1831. Déposé.

L'habituel portrait, en costume de colonel du régiment de Giulay, à mi-corps. Au-dessous aigle impérial, ailes éployées, couronne de laurier dans son bec, épée en ses serres, une patte sur le monde ou plutôt sur la France, avec la légende :

« Les destins et les flots sont changeants ».

(*Béranger.*)

Pièce de propagande publiée au moment où les partisans de l'Empire eussent bien voulu pouvoir détrôner Louis-Philippe. C'était donc bien *Napoléon* qu'il s'agissait de faire connaître au peuple des villes et des campagnes. (19 × 33.)

— Duc de Reichstadt. Imprimerie lithographie de Delaunois. A Paris, rue Neuve-Saint-Augustin. 20.

Portrait publié comme l'indique la date, peu de temps avant la mort du prince, au moment où sa personne pouvait être considérée comme une figure d'actualité.

(7 juillet 1832.)

• — Francesco Duc di Reichstadt. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Portrait mi-corps, signé sur les côtés, à la pointe. « Daffinger *pinxit*. Pourvoyeur, *sculpt.* » La signature autographe sert de légende. En costume de colonel du régiment de Giulay, les bras croisés, l'épée reposant sur la saignée du bras. Tête de trois quarts tournée vers la gauche. Estampe devenue, par excellence, le portrait classique.

Le portrait, en manière de vignette, mesure 9 × 12; la plaque : 16 × 22.

— Francesco, Duc di Reichstadt. Mangeon, imprimeur, rue Saint-Jacques, 67.

Même portrait encadré dans un filet double et destiné à servir d'illustration pour un volume.

— François-Charles Napoléon, Duc de Reichstadt. A. Leclerc *del.* 1831. Lith. de Villain.

« La France est ma patrie, Dieu la protège ! »

A Paris, chez Trouvé, éditeur, rue du Petit-Reposoir.

Grand portrait mi-corps, en colonel de hussards, et destiné, quoiqu'on voie sur son costume l'aigle à deux têtes, à la propagande bonapartiste. Tête de trois quarts vers la droite.

(48 × 57 1/2.)

— Duc de Reichstadt. Lith. de Castille. A Paris, chez Dupin, marchand de gravures, passage Colbert.

Mi-corps, en costume autrichien. Croix sur la poitrine. Sur les boutons de la tunique « F. 2 ». Tourné de trois quarts à gauche, nez long, lèvres serrées, physionomie pensive.

Portrait ayant pu être publié vers 1832. (19 × 20.)

— Même portrait. Lith. Carpentier, 5, rue Sainte-Apolline, Paris.

Second et mauvais tirage, très noir, de la précédente pièce.

(Date du dépôt légal : 1847.)

— Fois-Non, Duc de Reichtadt (*sic*). Ch. Bazin, 1830. I. lith. de Delpech.

Mi-corps, en uniforme militaire, la poitrine ornée de deux décorations autrichiennes.

Interprétation française du portrait publié par le *Bibliographisches Institut*, à Hildburghausen. Lithographie accompagnée d'une page de facsimilé d'écriture et faisant partie du recueil de portraits dit : *Iconographie des Contemporains, publiée par F. S. Delpech, Paris*, 1832. [*Voir, plus haut, page* 224.]

(23 × 25.)

— NAPOLÉON 2, DUC DE REISCHTAT (*sic*).

Héritier d'un héros les dieux t'avaient fait naître,
Pour revêtir la Pourpre et le royal Bandeau;
De l'univers, alors, ton père était le maître,
Et son sceptre puissant protégeait ton berceau;
Mais lui, de qui vingt Rois avaient grossi la Cour,
Trahi par la fortune en un jour il succombe,
Et sur le roc stérile où Dieu marqua sa tombe,
Il ne te lègue, hélas! que son nom, son amour.

Paris, Mascani, rue de la Cité, 18, près le Pont Notre-Dame. Lith. de Gosselin, rue Perdue.

Mi-corps, en costume militaire, tête nue, les bras joints, l'épée serrée contre la poitrine, toujours d'après le type de Daffinger. Bouche particulièrement boudeuse : du reste, aucune particulière recherche de ressemblance. Simple interprétation.

Lithographie à fond perdu. (20 × 24.)

— FRANÇOIS-NAPOLÉON, DUC DE REICHSTADT. Dessiné d'après nature par J.-B. Malhomme. Lith. Lacroix, rue Quincampoix.

En pied, les bras croisés, tête nue légèrement tournée vers la droite. Lèvres minces, physionomie ouverte et pensive. Costume militaire avec une seule décoration. Il est sur une terrasse dans le jardin du parc de Schœnbrunn.

Malgré la mention : « dessiné d'après nature », il faut être prudent, car cette lithographie paraît être l'interprétation quelconque d'un des portraits qui circulaient alors.

(32 × 38.)

— NAPOLÉON DUC DE REICHSTADT. A Paris, chez Leulie, imp., rue Boutebrie.

Debout, costume militaire, coiffé du haut shako, la main gauche sur la poignée de l'épée, la main droite en avant et largement ouverte.

Petite vignette (5 × 7).

— Napoléon duc de Reichstadt. Leulie. Imp. R. et Isle Saint-Louis, 53, Paris.

Le même portrait dans un cadre ayant en haut un médaillon avec l'aigle, et avec légende sur une tablette.

(6 1/2 × 10 1/2.)

* — Napoléon-François-Charles-Joseph, Duc de Reichstadt. Né a Paris, le 20 Mars 1811. A Paris, chez Dubreuil, rue Zacharie, 8. Déposé.

Debout, en costume de lieutenant-colonel autrichien, appuyé contre des mamelons de terrain, et dans les fossés des fortifications de Vienne. Derrière lui, deux officiers supérieurs se causant.

Pièce de pure fantaisie au point de vue ressemblance, mais très certainement inspirée d'une image autrichienne. Gravure à la manière noire.

(19 × 26.)

(1831.)

(B. N.)

* — Napoléon II, Duc de Reichstadt. A Paris, chez M. V. Turgis, rue Saint-Jacques, 16; à Toulouse, rue Saint-Rome, 36.

Portrait équestre. En costume de colonel autrichien. Suivant l'attitude habituelle, suivant la pose classique, le jeune prince, vu de trois quarts, salue d'un geste large, et son cheval, en monture bien élevée, qui connait son cérémonial et sait ce qui se doit, incline gracieusement la tête. Derrière lui un aide de camp. Sur le côté gauche, régiment de hussards. La figure se rapproche comme physionomie des portraits autrichiens à favoris. Quoiqu'il figure sur l'image en étranger, on sent que l'on a voulu, avant tout, présenter au peuple Napoléon II. [*Gravure ci-contre.*]

Pièce à la manière noire. (19 × 27.)

— Le Duc de Reichstadt a Vienne. Lith. d'A. Didion, quai Conti, 5.

A cheval, — tel un duc de Bordeaux ou un duc d'Orléans, — suivi de trois cavaliers dont un, imberbe, pourrait faire un petit duc en herbe.

Ce qu'on a voulu populariser avec cette image, c'est le beau cavalier, le bel officier, celui qui, suivant la légende plus ou moins exacte, faisait tourner toutes les têtes à Vienne.

Lithographie signée: « Letort » (39 × 50).

— N. [entouré de rayons]. A Paris, chez Pomel jeune, rue du Faubourg-Saint-Denis, 64. Déposé 8.

Grand portrait équestre en colonel de hussards, suivi d'un aide



Napoléon II, Duc de Reichstadt.

D'après une gravure à la manière noire, publiée à Paris chez Turgis (1832).

Il est en costume de lieutenant-colonel du régiment de Giulay.

de camp. Le jeune prince, à la physionomie également quelconque, orléano-bonapartiste, se dirige vers la droite.

Gravure à la manière noire (43 × 53).

Date du dépôt légal : 1830.

— Napoléon II. Cabasson *del.* Joanny *sc.* A Bouret jeune, éditeur.

Portrait équestre. En grand uniforme, sur un cheval au cou allongé, la tête tournée vers la droite. Gravure sur acier, entourée d'un filet et aux coins supérieurs arrondis. Paysage dans le fond.

Epreuves sur papier ordinaire et sur chine collé (12 × 16 1/2).

* — Lettre de Napoléon-François a Sa Majesté Louis-Philippe Ier, roi des Français. Relative à l'opinion de ce jeune prince, touchant les affaires de la France, et à son désir de faire partie d'un régiment de cavalerie. Se vend chez Garson, éditeur, rue des Boucheries-Saint-Germain, à Paris.

Imagerie datant de 1830. Napoléon II, en pied, costume de colonel de hussards, au milieu de la feuille, et, de chaque côté, en colonne, le texte de la lettre suivant le titre.
Canard populaire et pièce de propagande bonapartiste.

* — Le Duc de Reichstadt, fils de Napoléon, né le 20 mars 1811. Metz, Imprimerie Lithographie et Fabrique d'images de Dembour et Gangel.

A cheval, en colonel de hussards, sabre en main, marchant vers la gauche et la tête légèrement tournée de face quoique dans un mouvement de trois quarts. Il est sur un terrain en pente et le cheval tient toute la gravure.
Image de propagande napoléonienne qui se vendait, indifféremment, noire ou coloriée, et au bas de laquelle se trouve la reproduction de la chanson de Béranger : *Les deux Cousins* (*Lettre d'un petit roi à un petit duc*), 1821, légèrement modifiée comme titre :

Lettre du Duc de Reichstadt au Duc de Bordeaux.

(Air : *Daignez m'épargner le reste.*)

Salut ! petit cousin germain :
D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.
La Fortune te tend la main ;
Ta naissance l'a fait sourire.
Mon premier jour aussi fut beau :
Point de Français qui n'en convienne.
Les rois m'adoraient au berceau,
Et cependant je suis à Vienne !

Je fus bercé par tes faiseurs
De vers, de chansons, de poèmes :
Ils sont, comme les confiseurs,
Partisans de tous les baptêmes.
Les eaux d'un fleuve bien mondain
Ont lavé ton âme chrétienne ;
On m'offrit de l'eau du Jourdain
Et cependant je suis à Vienne !

Ces juges, ces pairs avilis
Qui te prédisent des merveilles,
De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles.
Parmi les nobles détracteurs
De toute vertu plébéienne,
Ma nourrice avait des flatteurs,
Et cependant je suis à Vienne !

Sur des lauriers je me couchais ;
La pourpre seule t'environne.
Des sceptres étaient mes hochets :
Mon bourrelet fut une couronne.
Méchant bourrelet ! puisqu'un faut (*sic*) pas
Même au saint Père ôtait la sienne.
Mais j'avais pour moi nos prélats,
Et cependant je suis à Vienne !

Quant aux maréchaux je crois peu
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée.
Ils préfèrent au cordon bleu,
De l'honneur l'étoile sacrée.
Mon père à leur brave dévouement
Livra sa fortune et la mienne :
Ils auront tenu leur serment,
Et cependant je suis à Vienne !

Près du trône si tu grandis,
Si je végète sans puissance,
Confonds ces courtisans maudits
En leur rappelant ma naissance.
Dis-leur : « Je puis avoir mon tour,
« De mon cousin qu'il vous souvienne,
« Vous lui promettiez votre amour,
« Et cependant il est à Vienne ! »

* — Le Duc de Reichstadt. **Propriété de l'Editeur (Déposé). Fabrique de Pellerin et Cie, Imp. Libraires à Epinal.**

A cheval, en colonel de **hussards, sabre en main, marchant**

vers la gauche, la tête retournée vers la droite d'un mouvement brusque, tandis que le cheval piétine sur place. A droite, au premier plan, un arbre; dans le fond, une ville,— Paris sans doute,— en laquelle le Duc se prépare à faire son entrée.

Image de propagande napoléonienne qui se vendait, indifféremment, noire ou coloriée.

— NAPOLÉON BONAPARTE, DUC DE REICHSTADT. A Montbéliard, chez Deckherr.

Imagerie populaire gravée en bois, également destinée à la propagande bonapartiste. Deckherr a encore renchéri sur ses concurrents, en inscrivant crânement : *Napoléon Bonaparte.*

Portrait en pied, noir ou colorié.

(Avril 1832.)

* — LE SOMMEIL DU LION. A Paris, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 20. Déposé.

Et le jeune Roi de Rome, sabre et sceptre en main, est assis, plutôt gêné, plutôt surpris de se trouver là, sur le trône impérial que surmonte un aigle particulièrement décoratif. Sur une console, le manteau, le chapeau, l'épée de l'HOMME et même, pour que rien ne soit omis, la Légion d'honneur. Et Marie-Louise montre son fils, ayant l'air de dire : « Le voilà, c'est lui! » et le vieux grenadier, qui attend toujours le retour de « l'Autre », monte la garde à l'entrée de la salle. Cependant qu'en effet, aux côtés du jeune prince, un lion à figure humaine, à grimaces caricaturales, dort profondément. Dans le fond, par la porte entr'ouverte, on aperçoit le tombeau de Sainte-Hélène.

Gravure à la manière noire, lourde et naïve. (26 × 19.)

— [Pièce sans légende : Le Sommeil du Lion.]

Même pièce également à la manière noire, ou plutôt pièce similaire. Nombreuses, en effet, sont les variantes entre ces deux images également faites pour servir dans les masses la cause du bonapartisme. La pose et le groupement des personnages sont identiques; mais chacun, y compris le lion, dormant... plus ou majestueusement son sommeil, a des différences minimes bien curieuses à relever. Le bonnet à poils du grenadier n'est pas le même. Le Roi de Rome, physionomie plus jeune et plus napoléonienne à la fois, est placé plus près de la porte. La console avec les attributs napoléoniens n'y figure point.

Autre curiosité : sur le devant du parquet, certaines mosaïques plus claires laissent voir des abeilles. Enfin une rampe d'escalier en fer forgé a comme ornements des couronnes, des aigles et

autres allégories de circonstance. Dans le fond, le jardin ne montre plus le tombeau de Napoléon.

[19 × 15 1/2].

(Collection de M. Garnier.)



RÊVE DE NAPOLÉON II

Dessin de Tony Johannot, pour l'*Histoire de Napoléon II*, de Franç. Lecointe (1842).

V

PIÈCES D'ACTUALITÉ SUR LA MORT DU DUC DE REICHSTADT

Les derniers moments. — Les funérailles. Le tombeau. — Allégories sur le duc de Reichstadt et Napoléon aux cieux. — L'apothéose.

* — HERZOG VON REICHSTADT AM STERBELAGER DEN 22 JULI 1832, 5 UHR DES MORGENS. [Les derniers moments du Duc de Reichstadt à 5 heures du matin, le 22 juillet 1832. Vienne.]

Le mourant est dans un lit qui a la forme d'une caisse. Un valet de pied tient la porte ouverte à deux femmes qui sortent. [Gravure page 259.]

Image populaire allemande, coloriée.

(10 1/2 × 7 1/2.)

(B. N. — Coll. Hennin.)

— HERZOG VON REICHSTADT AM 23 JULI 9 UHR. VORM. NOCH VOR D. LEICHEN ERÖFFNUNG. [Le Duc de Reichstadt après sa mort, le 23 juillet 1832, à 9 heures du matin, encore avant la section du corps.]

Etendu sur son lit, les mains jointes sur la poitrine. La pose est celle des gravures habituelles, mais la physionomie est quelque peu différente.

Image populaire allemande, coloriée, faisant pendant à la précédente, du reste tirée sur la même feuille, séparée par un simple trait et devant faire partie d'un même volume.

(Papier : 13 1/2 × 10.)

* — OH MON FILS! MON CHER FILS!! Oct. Tassaërt *inv.* Carrière *del.* A Paris, chez Osterwald aîné, quai des Augustins, 37, Lith. de Delaunois.

Il est étendu, tout habillé dans son blanc uniforme, sur une



Oh mon Fils ! Mon cher Fils !

Composition de Tassaërt, lithographiée par Carrière (1832).

* La femme en pleurs sur la poitrine du jeune prince peut être, comme on voudra, Marie-Louise ou Fanny Esler. Quant au buste de Napoléon I, il a avec Nelson d'étranges ressemblances : sous le crayon d'un peintre de la légende napoléonienne, cela paraît quelque peu singulier.

sorte de lit-canapé. Assise à côté de lui, les bras et la tête sur sa poitrine et sanglotant, une femme, à l'élégante coiffure, qui peut être Marie-Louise ou toute autre.

Sur une table, l'épée et le chapeau de Napoléon; dans le fond contre la muraille, son buste, ou, plutôt, un buste ayant la prétention de le représenter.

(22 centimètres × 27, avec le filet.)

— DERNIERS MOMENTS DU FILS DE NAPOLÉON. CALENDRIER POUR L'ANNÉE 1833. Rouen, imprimerie de G.-B. Delamare.

En haut, tenant toute la largeur du placard, amusant bois populaire. Dans son lit, le soi-disant fils de Napoléon lève les bras au ciel, et un personnage qui accourt vers lui fait, les bras grands ouverts, des gestes non moins extravagants. Femmes en larmes, ecclésiastique. Récit des derniers moments du jeune prince.

Cette même pièce reparut, avec calendrier pour 1834 et calendrier pour 1835.

(Grand placard : 33 × 44.)

(Octobre 1832.)

(B. N. — Imprimés.)

— GRANDS DÉTAILS SUR LE FILS DE NAPOLÉON. SUR SES DERNIERS MOMENTS, SES ADIEUX AU PEUPLE FRANÇAIS. DESCRIPTION DU GENRE DE MALADIE DONT IL EST ATTAQUÉ, ETC. A Paris, chez Garson, fabricant d'images, rue de la Huchette, 25.

Amusant bois populaire : le Duc de Reichstadt sur son lit de mort; en haut, l'aigle impérial, et derrière, faisceau de drapeaux. Entouré de quatre généraux aux allures de figurants de théâtre de foire. Au-dessous, dans un médaillon : « Portrait du Duc de Reichstadt, fils de Napoléon, dessiné d'après nature. » Autour, récit de la mort et chansons. (35 lignes de prose et 3 couplets.)

Grand placard publié le 6 juillet 1832.

(B. N. — Imprimés.)

— CONVOI ET FUNÉRAILLES DU FILS DE NAPOLÉON. SES DERNIERS ADIEUX AU PEUPLE FRANÇAIS, ET LE RÉCIT DE SES LONGUES SOUFFRANCES. Rouen, imprimerie de G.-B. Delamare, rue Saint-Romain, 76.

En haut, tenant toute la largeur du placard, un corbillard avec des chevaux caparaçonnés et l'N impérial.

Au-dessous, au milieu, le portrait en pied d'un officier autrichien portant le costume classique du dix-huitième siècle, avec la légende : « Véritable portrait du duc de Reichstadt, colonel d'infanterie. Signalement de ce prince : cinq pieds, sept pouces, six lignes; cheveux blonds, front haut, sourcils châtains, yeux bleus, le regard vif, nez aquilin. »

Autour de ce portrait fantaisiste, reproduction de plusieurs vieux



LES DERNIERS MOMENTS DU DUC DE REICHSTADT, A 5 HEURES DU MATIN, LE 22 JUILLET 1832. VIENNE.

D'après une image populaire coloriée, publiée à Vienne.

Marie-Louise quitte la chambre de son fils. Aux côtés du malade : Mgr Wagner, le docteur Malfatti, et une autre personne de l'entourage du prince.

(*Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.*)

bois, récit de la mort du duc de Reichstadt et chanson. Ladite chanson figurant également sur les deux précédents placards, est sur l'air de : *Les trois couleurs ou le chien fidèle.*

Nous la reproduisons ici :

Il vous souvient de ce mortel unique
Dont l'univers admira les succès.
Il succomba, victime politique
De tant de rois qui furent ses sujets.
Son fils, hélas ! va donc perdre la vie !
Seul rejeton du plus grand des héros,
Il va mourir, proscrit de sa patrie.
Français, versez des pleurs sur son tombeau.

Ah ! disait-il, au sein de la souffrance,
Si jeune encore, hélas ! faut-il mourir ?
Il ne restera donc que ma naissance
Et que ma mort de mon seul souvenir !

Peuple français, brave, fier et fidèle,
Oui, c'est à toi que j'adresse ces mots :
Sers bien ton roi, ton pays et ta belle;
C'est, de tous temps, le refrain des héros.

Adieu, Français, adieu, belle patrie!
Vingt fois adieu, je ne vous verrai plus.
Trop jeune encor je vais quitter la vie,
Pour de mon père imiter les vertus.
Sur mon tombeau, je veux cette légende :
Ci-gît le fils du grand Napoléon!
Si dans la tombe il fallut qu'il descende,
Pleurez, Français, l'unique rejeton.

Note insérée dans l'article figurant au bas du placard, *La mort de Napoléon et détails sur les nouvelles qui annoncent la mort du duc de Reichstadt.*

* « Nous venions de consacrer ces quelques lignes à la mémoire du plus grand des héros, lorsqu'une nouvelle bien affligeante s'est généralement répandue, celle de la mort du duc de Reichstadt. Plusieurs lettres de Vienne l'annoncent, mais cependant, rien n'est encore officiel à cet égard... Les regrets que cette mort arracherait (si elle était confirmée) seraient bien naturels, en voyant s'éteindre un nom aussi beau que celui de Napoléon!!! »

(Placard publié en juillet 1832 et mesurant 32 × 44.)

(B. N. — Imprimés.)

* — Mort de Napoléon, duc de Reichstadt, au chateau de Schœnbrunn (a Vienne).

Le 22 juillet 1832, le fils de Napoléon, sentant sa fin approcher, fit appeler sa mère, qui était depuis huit jours au Château pour prodiguer des soins à son fils, et son oncle, le Prince Charles, pour recevoir ses derniers embrassements (l'empereur d'Autriche était absent). Il se fit donner l'épée de son père, la pressa sur son cœur en disant : *Hélas! je ne m'en servirai donc jamais!* Peu de temps après il expira.

Après avoir langui sur une terre étrangère
Il vas (*sic*) dans les cieux rejoindre son père!!...

A Paris, chez Dubreuil, rue Zacharie, 8.

La sentimentalité du jour; la scène classique des derniers moments quand il s'agit de quelque grand de la terre.

Et le décor de circonstance qui se retrouvera sur toutes les pièces du même genre; des aigles partout et des N multiples, aux portes de la chambre mortuaire.

Et, naturellement, gravure à la manière noire, au lavis.

(26 cent. 1/2 × 19.)

(Septembre 1832.)

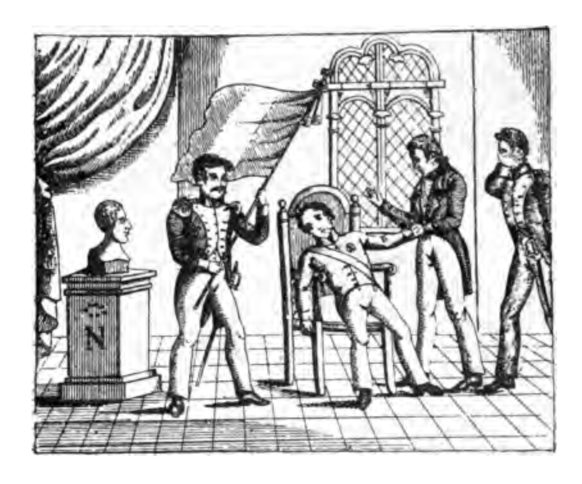
— DERNIER MOMENT DU FILS DE NAPOLÉON.

A vingt et un ans mourir sans gloire, quand l'épée que je tiens a fait trembler l'Europe.

N. Maurin. A Paris, chez Bulla, rue Saint-Jacques, 58. Imp. lith. de Frey.

(*Bibliographie de la France*, 1er septembre 1832.)

* — DERNIERS MOMENTS DU DUC DE REICHSTADT. A Paris, chez Gallé, rue du Petit-Carreau, 44. Lorentzoll *sc.* Au-dessous, légende de trois lignes.



MORT DE NAPOLÉON II.

« Adieu, France, ma belle patrie, sois heureuse. »

Il est étendu sur un grand fauteuil entouré de nombreux personnages, femmes et hommes.

(27 × 19.)

(Date du dépôt légal : 1834.)

— DERNIERS MOMENTS DU DUC DE REICHSTADT.

Au-dessous, légende de quatre lignes se terminant ainsi :

« Son père le nomma Roi de Rome, afin de relever la gloire du royaume d'Italie. Après la campagne de 1814, les Souverains alliés firent des efforts inutiles pour lui faire oublier sa haute origine, car ce malheureux prince avait résolu d'échapper à son exil, mais sa mort prématurée vint arrêté (*sic*) l'exécution de ses projets. »

A Paris, chez Camus, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 20. Déposé, etc.

Il est sur son lit. Marie-Louise, lui tient la main. Quatre autres personnages, dont une femme, l'archiduchesse Sophie.

(26 × 19.)

(Date du dépôt légal : septembre 1832.)

• — Mort de Napoléon II. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Petite image d'un burin naïf et patriotique représentant la mort du duc de Reichstadt d'une façon peu commune. Le buste de Napoléon est particulièrement amusant. [*Gravure page* 261.]

• — Mort du duc de Reichstadt.

Ce prince malheureux mourut comme son père, victime des appréhensions des Potentats d'Europe. A ses derniers moments, il chercha à consoler sa Mère, dont le désespoir l'accablait : « Le seul regret que j'emporte en mourant est de n'avoir point été apprécié des Français : j'étais digne d'être fils de Napoléon, j'eusse désiré vivre assez pour le prouver à l'Europe », lui dit-il.

A Paris, chez Jouy, rue Saint-Jacques, 80. Déposé à la Direction.

Marie-Louise en pleurs, les genoux sur un tabouret, penchée sur le corps de son fils.

Au premier plan, tenant un rouleau à la main, l'archiduc Charles dans un fauteuil. A chaque coin, guéridon avec bouteilles et verre, et contre chacun de ces guéridons deux personnages, debout, dont le médecin.

Gravure à l'aquatinte. (26 × 19.)

(Date du dépôt légal : 1833.)

(B. N.)

— Derniers moments de Napoléon II. Mlle Louvier *sculp.* [à la pointe.]

« Le 22 juillet 1832, la mort la plus déplorable a enlevé à Schœnbrunn, près Vienne, à l'âge de 21 ans et 4 mois, le fils du grand Napoléon, salué Roi de Rome à son berceau et destiné à régner sur le plus beau trône de l'univers. Il a consumé ses jours dans un triste exil, loin de cette France que son père avait tant illustrée et dont ses rares qualités avaient assuré le bonheur. C'est à la patrie absente qu'il a adressé en mourant ses derniers adieux. Aujourd'hui il ne reste plus du Fils de l'Homme qu'un vain tombeau, et ses cendres sont séparées de celles de son père par l'immensité des mers. Espérons qu'un jour on entendra les vœux d'un peuple entier qui les réclame pour les réunir sous le monument de la place Vendôme, au pied de cette belle colonne qui

porte jusqu'aux cieux leurs noms immortels et la gloire de la grande nation qui leur a consacré un éternel souvenir. »

[Sans nom, ni adresse d'éditeur.]

Femme en pleurs dans un fauteuil (Marie-Louise). A ses côtés, également assis, tenant en main un papier ouvert, l'archiduc Charles. Trois généraux entourent le lit du malade. Dans le fond, buste de Napoléon coiffé du classique petit chapeau.

(26 × 20.)

Date du dépôt légal : 1833.

— DERNIERS MOMENTS DE NAPOLÉON II. A Paris, chez Codoni jeune, rue des Gravilliers, 23.

Même légende que la planche signée Mlle Louvier.

Ici, le lit est presque vu de face. A droite, Marie-Louise le soutient par le bras, tandis qu'un médecin lui tâte le pouls. Ecclésiastique, princes de la maison d'Autriche, archiduc Charles et habituels personnages.

Devant, à gauche, sur un socle, buste couronné de Napoléon I.

Pièce gravée au burin. (27 × 19 1/2.)

— DERNIER MOMENT DU FILS DE NAPOLÉON.

« Hélas! il mourut à 21 ans, sans avoir pu trouver l'occasion de déployer sa valeur et de se couvrir de gloire. Paris lui fit présent d'un berceau et Vienne fut son tombeau. Je meurs sans regrets, dit-il, car je n'ai jamais porté les armes contre ma Patrie. »

A Paris, chez Codoni aîné, rue Greneta, 2.

Il est étendu sur un lit à un seul montant, ayant en haut comme ornement l'aigle impérial. A la muraille, grand portrait de Napoléon, en pied.

Autour de lui, nombreux personnages, hommes et femmes, ecclésiastique, médecin lui tâtant le pouls, tandis que Marie-Louise, en pleurs, pose sa main sur la sienne.

Fenêtre ouverte sur les jardins de Schœnbrunn.

(28 × 20.)

(1833.)

— LA MORT DE NAPOLÉON II.

« De tout le glorieux héritage de mon père, le sort ne m'a laissé que ses maux, et les hommes m'avaient ôté jusqu'à son nom; toute sa dinastie (*sic*) descend avec moi dans la tombe. Adieu, France..... ma belle patrie..... sois heureuse..... »

A Paris, chez Dopter, rue St-Jacques.

Le lit est surmonté d'un aigle aux ailes éployées. Aux côtés du moribond, Marie-Louise qui le soutient dans ses bras. Méde-

cin, prêtre et nombreux personnages. Dans un fauteuil, toujours, le prince Charles. Dans le coin, à droite, buste de Napoléon.

(27 1/2 × 19 1/2.)

— DERNIERS MOMENTS DE NAPOLÉON II.

« C'était dans ce même palais de Schœnbrunn, dans cette même chambre, d'où jadis Napoléon, au faîte de la grandeur et de la puissance, avait lancé les fameux décrets, et où la convention de son mariage avec Marie-Louise avait été conclue, que gisait alors son fils, entouré des soins de sa mère, mais sans espoir de guérison. Enfin, le 22 juillet 1832, l'inexorable mort vint terminer, à 4 h. 1/2 du matin, la longue agonie du fils du Grand Homme. Atteint d'une maladie de poitrine, c'était le soleil brûlant de l'Italie ou de la Grèce qu'il fallait au fils de Napoléon; sa vie, qui se desséchait, aurait repris sa sève et sa force. Mais non, on l'a séquestré dans la froide Allemagne, et on l'a laissé mourir; on l'a abandonné, parce que c'était le fils d'un héros, le fils de Napoléon!... O honte! O pitié!... Celui que tant d'acclamations avaient salué à sa naissance, celui qui était né Roi, est mort isolé sur une terre étrangère. Ce fut une fatale et bien triste destinée que la sienne! »

A Epinal, chez Pellerin, imprimeur-libraire.

Gravure sur bois coloriée, signée Georgin, avec les habituels personnages : Marie-Louise, Malfati, l'archiduc Charles, etc. Le duc de Reichstadt, que Marie-Louise prend dans ses bras, a l'air d'un petit jeune homme de quinze ou seize ans.

Imagerie d'un amusant coloris transportant dans l'Epinal le genre particulier à la manière noire. Au haut et à la tête du lit, aigle, ailes éployées, et N dans un rayon.

* — MORT ET APOTHÉOSE DE NAPOLÉON II. A Nancy, chez Lacour, imprimeur-imagiste, faubourg Saint-Pierre, 250.

Grande imagerie populaire composée de deux médaillons ovales, en travers, reliés entre eux par des branches de chêne, de laurier et des drapeaux cravatés, donnant, l'un, la reproduction de la gravure : « Oh! mon fils, devais-tu m'être si tôt rendu »; l'autre, la mort du duc de Reichstadt.

(37 × 59 avec la légende.)

(B. N. — *Histoire de France.*)

— MORT DU ROI DE ROME 22 JUILLET 1832.

« Napoléon II duc de Reichstadt expira au château de Schœbrunn (*sic*), dans la même chambre et dans le même lit où avait couché Napoléon en 1809. Après une horrible agonie et un refus obstiné de recevoir les soins des médecins...! au milieu de ses douleurs aiguës, il prononça ces paroles : « Si jeune encore...

mourir sans gloire... ma naissance et ma mort seront donc les seuls souvenirs que je laisserai à la postérité, » son dernier soupir fut pour la France et le jeune Louis-Bonaparte, à qui il envoya l'épée de l'Empereur Napoléon. »

A Paris, chez Berthet, rue Charretière, 9, en face la rue Saint-Jean-de-Beauvais. Déposé à la Direction.

Les « derniers moments » se trouvent interprétés, ici, de façon absolument différente à l'habituelle image. Les classiques personnages : Marie-Louise, l'archiduc Charles, le médecin, l'officier ami qui se désole, y sont bien, mais à la main, le moribond tient un papier sur lequel on lit : « A mon cousin Louis l'épée de mon père. »

Dans le fond, à gauche, tandis que par une baie ouverte on aperçoit les monuments de Vienne, l'aigle plane tenant une épée dans le bec, messager porteur des dernières volontés du prince.

Gravure au burin ayant pu servir d'illustration pour un volume, et en tout cas, feuille de propagande bonapartiste.

(12 1/4 × 8 3/4.)

— Tombeau de Napoléon II. A Nancy, chez Lacour, imprimeur-imagiste, faubourg Saint-Pierre, 250.

Immense imagerie populaire, en largeur. Au milieu, le tombeau du jeune souverain avec les habituelles inscriptions. Tout autour, nombreux personnages de l'époque impériale venant rendre hommage à la mémoire du défunt.

(55 × 40 avec les légendes.)

(B. N. — *Histoire de France.*)

— Tombeau du duc de Reichstadt, fils de Napoléon (par Neveux). A Paris, chez Garson, fabricant d'images, rue de la Huchette, 25.

Grand placard in-plano donnant le tombeau du défunt avec, tout autour, notice en prose et vers de circonstance.

(Août 1832.)

* — Tombeau de Napoléon II.

« Un simple tombeau, ombragé de quelques saules pleureurs, renferme la dépouille mortelle de celui qui devait s'asseoir un jour sur le premier trône du monde. L'Europe a appris la mort du fils de Napoléon par quelques articles de journaux, elle avait appris sa naissance par les salves de l'artillerie française, qui retentirent depuis les frontières de la Russie jusqu'au détroit de Reggio et à la baie de Cadix. Ce furent nos désastres qui fermèrent la vaste carrière ouverte devant lui ce fut la chute de



FUNÉRAILLES DU FILS DE NAPOLÉON A VIENNE, LE 24 JUILLET 1832.

Comme le héros son père, après son trépas
Il ne demande qu'une l'arme (*sic*), ne lui refusez pas (*sic*).

D'après une gravure à la manière noire Paris, chez Dubreuil).

* Les jeunes orphelins et les pages portant des torches qui, d'après le cérémonial officiel, précédaient et accompagnaient le cortège, ont, sur notre gravure, pris quelque peu de l'âge. Le char était un antique carrosse recouvert de maroquin rouge.
Les troupes accompagnant et formant la haie étaient les hussards de Saxe-Cobourg et de Wurtemberg avec le régiment de Wasa. Derrière apparaît l'archiduc Charles. (Voir, pour les funérailles, l'ouvrage de M. de Montbel.)

notre puissance qui le dépouilla de ses grandeurs et le jeta sous un ciel étranger.

« Ce n'était pas un homme ordinaire que le duc de REICHSTADT, et c'est ce qui l'a tué. Des vertus héroïques qui, faute de trouver l'objet de leur application, ont dévoré l'âme dans laquelle elles fermentaient, un courage de patience, une émulation dépensée en désespoir : telle est l'histoire du FILS DE L'HOMME. S'il eût vécu, il n'eût pas terni la gloire du nom qu'il portait; il ne l'eût pas déshonoré au service de la politique des cours et des factions; il n'eût pas joué le rôle ridicule de prétendant, et l'histoire n'aurait pas à lui reprocher d'avoir été le fléau de son pays, car il avait sans cesse présente à la mémoire cette recommandation du testament de son père : « Je recommande à mon fils



TOMBEAU DE NAPOLÉON II.

Gravure sur bois coloriée, signée Georgin, pour l'imagerie d'Epinal (Vers 1840.)

de ne jamais oublier qu'il est prince français, et de jamais se prêter à être un instrument entre les mains des triumvirs qui oppriment les peuples de l'Europe. Il ne doit jamais combattre ni nuire en aucune manière à la France; il doit adopter ma devise : *Tout pour le peuple français.* »

De la fabrique de Pellerin, Imprimeur-Libraire, à Épinal. Bois signé : Georgin, *sc.*

A droite, messieurs les militaires. Napoléon apparaissant lui-même entre deux saules pleureurs. A gauche, messieurs les civils, hommes, femmes et même enfants.

(54 × 32.)

— FUNÉRAILLES DU FILS DE NAPOLÉON A VIENNE, LE 24 JUILLET 1832.

La simplicité qui préside pour chaque membre de la famille impériale fut observée pour le jeune prince. Une division de hussares (*sic*) précédait une voiture de cour à six chevaux dans laquelle était un commissaire de la cour qui, selon l'usage, fut obligé de frapper à la porte de l'église des Capucins pour obtenir l'entrée du défunt en déclarant son nom et son rang. Cette voiture était suivi (*sic*) du catafalque. Des porteurs de torches marchaient aux côtés; des grenadiers et des divisions de hussares (*sic*) formaient le cortège; un peuple immense l'escortait de Schœnbrunn à Vienne.

Comme le héros, son père, après son trépas,
Il ne demande qu'une larme, ne lui refusez pas (*sic*).

A Paris, chez Dubreuil, rue Zacharie, 8. Déposé.

Et c'est un char funèbre qui paisiblement défile, un char sur lequel les aigles se marient à la Toison d'or. [*Voir la gravure page* 266.]

(26 1/2 × 18 1/2.)

— [Planche sans légende.] Oct. Tassaërt *del.* Lith. de Delaunois.

Muse qui te plaisais naguère
Sur les frontons de marbre, et les portes d'airain,
Sur les arcs triomphaux du peuple souverain,
A tracer les hauts faits du père,
Sur le tombeau du fils tu gémis solitaire,
Voile ton front d'un crêpe et brise ton burin;
Tu n'as plus rien de grand, plus rien que de vulgaire
A révéler au genre humain.

A Paris, chez Osterwald aîné, quai des Augustins, 37.

EPITAPHE
ÆTERNÆ MEMORIÆ
JOS. CAR. FRANCISCI DUCIS REICHSTADIENSIS
NAPOLEONIS GALLIARUM IMPERATORIS
ET
MAR. LUDOVICÆ ARC. AUSTRIÆ
FILII
NATI PARISIIS XX. MART. M. D. CCCXI.
IN CUNABULIS
REGIS ROMÆ NOMINE SALUTARI
ÆTATE, OMNIBUS INGENII CORPORISQUE
DOTIBUS FLORENTEM
PROCERA STATURA, VULTU JUVENILITER DECORO
SINGULARI SERMONIS COMITATE
MILITARIBUS STUDIIS ET LABORIBUS
MIRÈ INTENTUM
PHTISIS TENTAVIT
TRISTISSIMA MORS RAPUIT
IN SUBURBANO AUGUSTORUM AD PULCHRAM
FONTEM PROPÈ VINDOBONAM
XXII JULII MDCCCXXXII.

« A l'éternelle mémoire de Joseph-Charles-François, Duc de Reichstadt, fils de Napoléon, empereur des Français, et de Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, né à Paris le 20 mars 1811.

« Dès son berceau, il fut salué du nom de Roi de Rome, il fut doué de toutes les facultés de l'esprit et de tous les avantages du corps; sa taille était haute, son visage paré de tous les charmes de la jeunesse, ses discours pleins d'affabilité, il avait



La France au tombeau de Napoléon II.

Muse . . . .
Voile ton front d'un crêpe et brise ton burin,
Tu n'as plus rien de grand, plus rien que de vulgaire
A révéler au genre humain.

D'après une grande lithographie de O. Tassaërt.

La belle inscription latine placée au bas de l'estampe (voir ci-contre) est, fidèlement reproduite, celle qui figure au-dessus du tombeau même du prince.

montré une aptitude étonnante dans l'étude et les exercices de l'art militaire.

« Atteint par une maladie de poitrine, il a été enlevé par la mort la plus déplorable, à Schœnbrunn, près Vienne, le 22 juillet 1832. »

Sur le côté qui regarde Sainte-Hélène, on a tracé le vers suivant :

Du plus grand des Mortels, voilà tout ce qui reste.

Sur le tombeau on lit :

Ainsi qu'une tendre fleur Ravie au sol natal Et transplantée en un lointain climat, Les vents du Nord Ont flétri sa tige. Elle n'a brillé qu'un matin. Tel a succombé, Objet d'un deuil ineffable (*sic*), Le jeune prince Renfermé Dans ce tombeau.

Grande lithographie ayant 21 × 26 — [22 1/2 × 27 1/2, avec le double filet du cadre,] — et 36 de haut, avec la légende.

— LA TOMBE ET LE BERCEAU OU LA MORT PRÉMATURÉE. Oct. Tassaert *del.* Lith. de Delaunois.

Le séjour des héros, le temple de Mémoire,
Ne devant point pour moi s'ouvrir,
Pouvais-je vivre obscur et végéter sans gloire?
J'ai dû mourir!

Mais fils d'un demi-Dieu, j'ai souffert sans me plaindre,
Tu n'as point vu du haut des Cieux,
D'indignes pleurs, mon père, au moment de m'éteindre,
Mouiller mes yeux.

A Paris, chez Osterwald aîné, quai des Augustins.

Le duc de Reichstadt glissant dans le tombeau dont la pierre s'est soulevée toute droite. Il s'appuye sur le bras de Napoléon, debout derrière lui. Tous deux sont, en quelque sorte, enveloppés de la pourpre impériale. A gauche, le berceau sur lequel tombe la foudre. A droite, une lanterne à la main, la classique faulx en son bras droit, la Mort appuyée contre la pierre du tombeau. Et sur le devant, à terre, trois sceptres et trois couronnes.

(Septembre 1832.)

* — LE DUC DE REICHSTADT. HÉLAS! JE NE M'EN SERVIRAI JAMAIS. Oct. Tassaert *del.* (Signé : Tass. 1832.) Imp. lith. de Delaunois, chez Osterwald aîné.

Le jeune duc, assis dans un fauteuil, tenant dans ses mains l'épée conventionnelle, la bonne lame qu'il semble contempler avec regret.

— [Pièce sans légende :] P. Jeantet *del.* 1832. Imp. par Glasson, lithographe-éditeur, rue Saumaise.

Napoléon et le duc de Reichstadt mi-corps, dans un rond de nuages.

Au-dessous, petite vignette : aigle sur un rocher; dans le bas, un militaire enfoui sous les débris d'un canon. Et au-dessous de la vignette on lit : « Lithographie de Noïllat fils, à Dijon ».

(35 × 43.)

— LES DEUX VICTIMES.

— O mon fils! pourquoi donc m'es-tu sitôt rendu,
Toi sur qui reposait l'avenir de la France.
— De faire son bonheur j'ai perdu l'espérance,
Son ami doit mourir quand l'espoir est perdu.
Mon Père, ainsi que vous ils m'ont chargé d'entraves.
Oh! plaignez votre fils, il fut bien malheureux.
— Tu n'en seras pas moins reçu parmi les braves,
Car ma gloire suffit pour nous couvrir tous deux.

A Paris, chez Dopter, rue Saint-Jacques, 21. — Déposé.

Dans les nuées, comme toujours, mais ici avec un décor beaucoup plus compliqué. A droite, tandis que la colonne surmontée du drapeau tricolore apparait dans un rayon de lumière et que la Renommée sonne de la trompette, la Mort, la Mort impitoyable, fauche le jeune Roi de Rome qui rejoint son père.

La Justice, un anneau en main, pour ainsi mieux unir le fils au père, montre au Fils de l'Homme le temple de l'Immortalité [à gauche dans la gravure] contre lequel se tiennent, couronnés de lauriers, tous les généraux de l'Empire.

(Gravure à la manière noire, 28 × 19.)

— AH! MON FILS! DEVRAIS-JE TE VOIR SITOT!!

NAPOLÉON dans le céleste séjour reçoit son fils infortuné, dont l'enfance brillante avait fait concevoir de si belles espérances : la victoire et la gloire leur décernent deux couronnes d'immortelles, et la palme du martyre est accordée au grand homme qui mourut victime de la peur qu'il inspirait aux rois. Derrière l'Empereur, les grands capitaines de son règne s'avancent pour recevoir son fils. On distingue parmi eux MONTEBELLO, le prince EUGÈNE et PONIATOWSKI. L'Aigle Impérial laisse tomber dans sa vive douleur l'épée du grand NAPOLÉON et le GLOBE du monde qu'il lui avait confié.

A Paris, chez A. Bes et F. Dubreuil, Imp. édit., rue Git-le-Cœur, 11. Déposé.

Au-dessous du céleste séjour, au-dessous de la région éthérée servant de cadre à cette scène épisodique, se profilent, à droite, les Tuileries et la Colonne, les deux impériaux monuments surmontés du drapeau tricolore.

(Pièce à la manière noire, 26 × 18.)

— AH! MON FILS! DEVAIS-JE TE REVOIR SITOT! A Paris, chez Camus, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 20.

Même sujet, également à l'aquatinte, publié par un autre éditeur.

Comme toujours, on jouait sur les titres, et l'on changeait les temps afin de pouvoir rester dans la même donnée générale.

Tous les éditeurs se faisaient concurrence et c'était à qui décrocherait la timbale.

(*Bibliographie de la France*, Octobre 1832.)

— [Pièce sans titre : Napoléon serrant son fils dans ses bras.]

Viens, mon cher fils! viens dans les bras d'un père,
Tu m'es rendu... mon cœur retrouve le repos,
Mais un dernier regard abaissé vers la terre
Me dit qu'en te perdant elle perd un héros.

Lacroix *del.* Lith. de Benard. A Paris, chez Chaillou, éditeur, rue Saint-Honoré.

Napoléon couronné de lauriers, serrant son fils entre ses bras: le jeune Roi de Rome tient de sa main droite l'épée, la fameuse épée, appuyée sur son épaule droite.

Au haut, l'aigle tenant en main une couronne impériale. Tout autour couronne de nuages de laquelle, de chaque côté, émergent des profils de soldats de la vieille garde.

(40 × 50.)

(Date du dépôt légal : Septembre 1832.)

— LA TOMBE.

Oh mon père (*sic*) je succombe
Sans larmes je descend (*sic*) dans la tombe.

A Paris, chez Dubreuil, rue Zacharie, 8, déposé.

Interprétation différente de la gravure de Tassaert, *la Tombe et le Berceau*. [*Voir page* 270.]

Couronnes brisées, mains de justice à terre, flambeau éteint, tombe entr'ouverte, telles sont, en quelque sorte, les armes parlantes de cette image figurative qui représente, comme plus haut, le fils glissant dans l'éternelle nuit appuyé sur Napoléon.

Le berceau et la Mort ont été enlevés et seul, toujours fidèle, apparait l'aigle au bec d'acier, l'aigle qui, pour tout dessinateur, semble faire partie intégrante du grand drame historique.

Gravure à la manière noire : pièce en hauteur.

(19 × 26.)

(Octobre 1832.)



AH ! MON FILS ! DEVRAIS-JE TE VOIR SITÔT ! !

Image à la manière noire, destinée à la propagande bonapartiste. (Paris, 1832[1].)

— ILS SONT RÉUNIS.

Hélas! mon fils devait tu (*sic*)
Si jeune mêtre (*sic*) rendu.

A Paris, chez Dubreuil, rue Zacharie, 8. Déposé.

Napoléon, dans les cieux, en classique uniforme, assis sur un faisceau de drapeaux; à ses côtés l'aigle vigilant, tandis que, plus bas, repose la couronne. Le Roi de Rome monte jusqu'à lui et, affectueusement, place la main sur sa jambe. Au père surpris le fils semble dire : « Me voici! *me adsum.* »

Et dans le bas de l'estampe, à droite, apparaît, émergeant de l'infini, la Colonne, la colonne de bronze et d'airain sur laquelle flotte le drapeau tricolore.

Gravure à la manière noire, en hauteur.

(19 × 26 1/2.)

(Octobre 1832.)

— NAPOLÉON REÇOIT SON FILS AU TEMPLE DE LA GLOIRE.

1. Derrière l'Empereur, Montebello, le prince Eugène, Poniatowski.

Comme un rêve brillant, qui meurt comme le flot
A travers son exil il contemplait la France,
Et condamnant tout bas sa nouvelle vaillance.
D'une fatale énigme il tourmentait le mot.
Mais en vain l'Océan de ses tombes profondes
Prétendit séparer et le père et le fils,
Napoléon, Reichstadt, admirés des deux mondes,
Immortels, sont, du moins, par le trépas unis!!

[Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Debout, devant son trône, dans le costume du Sacre, entouré de la Renommée et de l'Histoire, Napoléon tend les bras au jeune Roi de Rome qui monte les marches du trône. Tout autour, dans le fond et sur les côtés, les généraux de l'Empire, tandis que. dans le coin à droite, le grenadier classique présente les armes. Et les nuages forment à l'estampe comme une sorte de cadre, l'ensemble ayant l'allure d'une apothéose de cinquième acte.

Un décor pour drame historique à grand spectacle.

Gravure à la manière noire. (29 × 20, sans la légende.)

— NAPOLÉON REÇOIT SON FILS DANS LE CIEL.

C'est toi, ô mon cher fils, le seul espoir qui me restait sur la terre, dit Napoléon, en recevant l'objet de son affection, devais-tu me rejoindre si tôt. Sans doute tes malheurs eussent été sans nombre, et tu ne pouvais rien, pour le bonheur de notre belle patrie, viens!

A Paris, chez Lordereau, rue Saint-Jacques, 59, et à Toulouse, rue des Balances, 45.

Même sujet, traité de même façon. Tout à l'heure, c'était, pompeusement, au temple de la Gloire. Ici, plus simplement, c'est au Ciel.

— LA RÉUNION. OH, MON FILS! DEVAIS-TU SITÔT M'ÊTRE RENDU? Tassaërt *inv.* Delaruelle *del.* Lith. de Delaunois... A Paris, chez Osterwald aîné (1832).

Napoléon I recevant son fils dans le ciel.

Même sujet traité par un artiste qui devait apporter un multiple et constant concours à la cause napoléonienne.

Ce n'est point sans motif qu'on pourrait l'appeler un des maîtres de la manière noire... napoléonienne.

(Septembre 1832.)

— LE DUC DE REICHSTADT REÇU PAR SON PÈRE AUX CHAMPS-ELYSÉES. Tassaert *inv.* Carrière *del.* Lith. de Delaunois... Chez Neuhaus, chez Osterwald aîné.

Même sujet présenté avec quelques variantes et sous un titre différent. Pièce en travers.



Le duc de Reichstadt

« Hélas ! je ne m'en servirai jamais ».

D'après une lithographie de Tassaërt. (1832)

— L'Ombre de Napoléon : c'était tout notre espoir.

O mon fils, mon cher fils, viens consoler ton père,
Longtemps il t'attendit dans un exil affreux,
Va, nous étions trop grands pour être heureux sur terre,
Le prix de nos vertus nous l'aurons dans les cieux.
Voilà donc l'héritier du plus puissant Empire.
En vain les rois unis l'en ont déshérité,
Sa couronne a fait place à celle du martyre
Mais sa mort l'a conduit à l'Immortalité.

[Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Le tombeau du jeune prince portant pour inscription : *Aux mânes du duc de Reichstadt*, 1832. N. II; — autour, l'aigle de France et l'aigle du Saint-Empire.

Sur le devant, un grenadier, couronne mortuaire en main, faisant ainsi à la gloire l'aumône du laurier : sur le côté, l'ombre de l'homme au petit chapeau et, dans le lointain, la lune voilée par les nuages : tout ainsi concourt à donner au spectacle un aspect particulièrement lamentable, tout contribue à en faire le tableau cher aux âmes tendres dans la note 1830.

Gravure au pointillé. (28 × 19.)

— Napoléon heut und nimmermehr. [Napoléon Aujourd'hui en plus jamais.] M. G. von Saphir den 22 juli 1832. Nürnberg in der L. d. Endterschen Handlung.

Napoléon impassible, froid comme la mort, mais la tête couronnée de lauriers, sort lentement de son cercueil, ou plutôt, assis, tend les bras au duc de Reichstadt qui a déjà un pied dans la tombe. A chaque extrémité du cercueil une couronne impériale.

L'Empereur et son fils sont esquissés au pointillé comme des êtres qui ne font plus partie du royaume des vivants et qui déjà sont dans l'empire des ombres.

Au-dessous de cette image se trouve une poésie de Saphir, le poète satirique allemand, composée de dix-huit strophes.

« Trois fois l'on a frappé au tombeau du grand Empereur. — C'est un hôte, lève-toi, héros mort ! — C'est un messager ; debout, grand Empereur. — Allons père, vite ! Dans un rayonnement, arrive à toi ton fils unique.

« Et il se lève, et il touche aux extrémités, et il touche aux murailles de planches qui l'enserrent, et dit : « Mon fils, c'est là l'étendue de tout mon royaume. »

« Et les ossements se mêlent aux ossements, et les lèvres restent suspendues aux lèvres, et les mains étreignent les mains.

« Et à la même heure le tombeau se referma.

« Ce fut la dernière heure de la maison de Napoléon. »

Estampe populaire allemande.

La pièce avec les vers : 18 × 31 ; l'image seule : 15 × 10.

(B. N.

— APOTHÉOSE DU FILS DE NAPOLÉON. A Paris chez Camus, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 20.

Napoléon au paradis, ou tout au moins dans les nuages, suivant l'habituelle conception de l'imagerie, l'aigle, chien fidèle à ses côtés, tend les bras au Roi de Rome, qui vient à l'immortalité.

Petite vignette, au pointillé noir et de couleurs, en forme de médaillon et, comme telle, ayant souvent pris place dans les fonds de boîtes, tabatières et autres.

(5 × 5.)

(Septembre 1832.)

— [Pièce sans légende : Le Songe.]

Napoléon en pied, dans les cieux, la tête surmontée d'une étoile couronnée ; derrière lui l'épée et le chapeau. Porté par les nuages, le bras droit ouvert, il a à ses côtés l'aigle qui tient dans son bec la couronne impériale, prêt à la déposer sur la tête de Napoléon II. Le jeune Roi de Rome est étendu de tout son long, de côté, et face au public, sur une chaise longue, le bras droit sur les genoux de sa mère, Marie-Louise également assise sur la chaise longue. Celle-ci rêve, doux songe, et son bras gauche se lève, comme pour répondre au mouvement du bras de Napoléon.

Aquatinte. (19 1/4 × 16.)

Collection de M. Garnier.

— LE SONGE. A Paris, chez Dubreuil, rue Zacharie, 8.

Même sujet interprété avec des variantes.

Napoléon en pied, dans les cieux, derrière lui son chapeau et son épée. A ses côtés l'aigle tenant dans ses serres la couronne impériale qu'il est censé apporter au Roi de Rome couché sur une chaise longue, aux côtés de sa mère, — pour mieux dire le bras sur les genoux de Marie-Louise. Celle-ci lève le bras gauche d'un geste amusant, répondant en quelque sorte à un mouvement de bonheur inespéré.

Quoique ce soit en rêve, ces choses-là font toujours plaisir. Gravure à la manière noire, en cette aquatinte noire, noire, de la Restauration, concurrence au cirage.

(27 × 19.)

* — LE SONGE. A Paris, chez Codoni aîné, rue Greneta, 2, passage Saint-Denis.

Même idée, même sujet traité également à la manière noire, en des gestes encore plus de convention, en des poses encore plus amusantes, — curieux mélange d'impérialisme et de romantisme.

* — LE SONGE. [Sans nom d'éditeur. Très probablement publié chez Osterwald.]

Assise sur une chaise longue, le bras gauche levé, la tête penchée, Marie-Louise paraît toute prête à se pâmer suivant la mode du jour. Appuyé sur ses genoux le Roi de Rome, en son petit costume d'enfant, dort d'un profond sommeil. L'aigle, dans le fond, semble vouloir lui tendre la couronne qu'il tient en son bec crochu, tandis que, à ses côtés, Napoléon trône, debout, revêtu de la pourpre impériale. Sur un socle, à droite, l'urne revêtue de l'N.

C'est à la fois enfantin et solennel

Gravure au pointillé, en manière de vignette. (21 × 12.)



Petite gravure au pointillé
très probablement publiée par le marchand-graveur Osterwald. (1832.)

— LE SONGE. A Paris, chez Camus, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 20. (Septembre 1832.)

Même sujet, autre interprétation avec quelques variantes, — — les modifications, nécessaires pour que chaque éditeur ait l'air de donner une gravure nouvelle.

— SONGE DE NAPOLÉON 2. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

La plus grande, la plus noire, la plus ossianesque de toutes les compositions de ce genre, à rêves ou à songes multiples.

Sur un rocher du séjour céleste, le jeune souverain est endormi aux accents d'un orchestre à harpe, lyre, et autres instruments

bien Restauration dont des musiciens jouent au-dessus de lui. bardes héroïques perdus dans les nuages, ayant à leurs côtés des femmes, déesses de ces lieux, qui couvrent de fleurs le duc endormi. Et il rêve, il un songe que le dessinateur traduit à la manière noire d'une façon encore assez lucide. Napoléon est devant lui escorté de plusieurs généraux, aux gestes emphatiques, aux lèvres souriantes, aux regards étonnés. Un cinquième acte d'opéra ossianesque. Dans le fond, les grenadiers, le bataillon sacré, et les éternelles Renommées qui personnifient l'Histoire, la Gloire, etc.

N'oublions pas la lune qui, heureusement, de son globe blanc, éclaire toute scène quelque peu sombre, et au premier plan, dans le coin, précipitées dans les espaces, les Furies, avec leur habituel attirail : poignard, serpents et torche enflammée.

Et cette immense pièce qui n'est point un rêve de gravure mesure 64 $\times$ 43, — pas un format de poche, assurément.

— Même pièce, tirage moins noir, d'un gris évidemment voulu.

Au-dessous, en guise de légende, une urne, portant le titre *Le Songe*, entourée d'une banderolle sur laquelle on lit : « Au milieu des écueils son père le protège ». Autour, couronnes de lauriers.

(B. N. — Collection Hennin.)

VI

PORTRAITS PUBLIÉS A PARIS APRÈS LA MORT DU DUC DE REICHSTADT. PIÈCES DE FANTAISIE ET DE PROPAGANDE.

— NAPOLÉON FRANÇOIS-CHARLES-JOSEPH, DUC DE REICHSTADT. NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811, MORT AU CHATEAU DE SCHŒNBRUNN LE 12 JUILLET 1832. Seb. Bernadus. Lith. de L. F. Genty. A Paris chez les marchands de Nouveautés.

Mi-corps en costume militaire français.
Pièce de pure fantaisie.

(12 × 13.)

[Août 1832.]

— LE DUC DE REICHSTADT. A. Hartenstein *del.* Lithographie V. J. Velten. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Sur son lit de mort, la tête reposant sur deux coussins, en uniforme de colonel autrichien. Mi-corps : bras croisés sur la poitrine.

Pièce, d'une belle exécution, publiée à Vienne.

[22 × 22.]

— LE DUC DE REICHSTADT. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Copie française d'après Hartenstein du prince reposant sur son lit de mort.

Cette pièce est d'une lithographie beaucoup plus noire, presque sans marge, le fils étant serré contre le portrait du père, également sur son lit de mort, tous deux figurant sur la même feuille, aux côtés l'un de l'autre.

Quelques différences sont également à signaler au point de vue des traits de terminaison du dessin, et le coussin du haut est plus large.

[21 × 21.]

• — LE DUC DE REICHSTADT. Lithographié d'après le dessin original fait à son lit de mort, par Ender. Imprim. lith. de Motte. A Paris, chez Motte, rue Saint-Honoré, 290.



LE FILS

(20 Mars 1811 – 22 Juillet 1832)

Portrait publié en 1832
ayant pour pendant *Le Père* (c'est à dire Napoléon I).
(D'après le portrait de Daffinger.)

24.

Même portrait, en costume de colonel autrichien, la tête reposant sur les deux coussins ; — image qui sera popularisée, alors, sous toutes les formes.

(Septembre 1832.)

— Le Fils de Napoléon. Mort a Vienne le 22 Juillet 1832. [Dessiné d'après nature en février de la même année par Schnorr et lithographié par l'auteur.] Publié à Paris par Rittner et Goupil, 15, boulevard Montmartre. Lith. de Lemercier, rue de Seine.

Portrait en buste ; figure pensive, à tendance germanique, mais n'ayant rien de cet air désabusé, de cet œil maladivement creusé qu'on verra sur d'autres images de la même époque. Cheveux avec mèches bouclées sur le côté droit du front. Vêtement à grand col de fourrure.

Il s'agit, ici, de Ludwig Ferdinand Schnorr von Karolsfeld, frère de Julius, l'auteur des célèbres fresques de Munich, et, lui, conservateur de la galerie de tableaux du Belvédère, à Vienne. Le portrait du duc de Reichstadt passe pour une de ses belles œuvres.

Belle lithographie. (39 × 47.)

— Le Fils (20 Mars 1811-22 Juillet 1832). Paris J. F. Le Breton, éditeur.

Petit portrait carré, dans un cadre orné ayant en haut l'aigle, au bas une urne funéraire, et recouvert d'un crêpe de deuil. Au-dessous la signature autographe du jeune prince. Dans le cadre, la signature : « A. Dutilloir ».

Cette pièce fait pendant au portrait intitulé *Le Père*, publié sur la même feuille. Et tandis que Napoléon est tourné vers la droite, le duc de Reichstadt regarde vers la gauche.

(10 × 14.)

— [Même pièce. Guibert, éditeur, rue de la Harpe, 93, passage d'Harcourt.]

— Le Duc de Reichstadt, né a Paris le 20 Mars 1811, mort a Vienne le 22 Juillet 1832. Dessiné par V. Adam. Lithog. de Lemercier. Publié à Paris par Rittner et Goupil, 12, boulevard Montmartre.

A cheval, en costume de colonel autrichien, mais ayant plutôt l'allure d'un postillon à cheval. Suivi à distance par deux cavaliers dont les têtes émergent à droite dans le lointain.

Pièce quelconque, mauvaise d'exécution et dont il existe deux tirages différents.

(23 × 29.) (B. N.)

— PORTRAIT DU DUC DE REICHSTADT. N. Maurin *del.* Lemercier *lith.*

Portrait quelconque inspiré de Carrière.

— LE FILS DE L'HOMME, DUC DE REICHSTADT. J. J. Belnos, 1832. Lith. de Lemercier.

Portrait mi-corps, tête nue, tournée de trois quarts, bras croisés. Costume civil : le manteau, rejeté en arrière, est largement ouvert sur le devant. Lithographie en manière de croquis.

(Septembre 1832.)

(14 × 15.)

— LE DUC DE REICHSTADT. VOICI L'ÉPÉE DE MON PÈRE! [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Portrait en pied. Le duc de Reichstadt botté, haut sur jambes (celles-ci ont même des proportions effrayantes), tient et présente de la main gauche une épée qui n'a rien de napoléonien. La pose est ridiculement théâtrale et, au geste de la main droite, l'on se demande si le jeune souverain ne va pas procéder à quelque exercice d'équilibre.

Il est sur le haut d'une terrasse et tête nue ; à ses côtés repose son chapeau. Arbres dans le fond.

(22 × 25.)

* — NAPOLÉON II. Alp. Leroy.

Portrait mi-corps : médaillon ovale, reposant sur une tablette. Au-dessus du cadre, couronne et sceptre brisés.

Le sujet de la tablette représente le jeune Roi de Rome recevant l'épée de son père.

Lithographie populaire entourée d'un filet, et très probablement destinée à l'illustration d'un volume. (7 1/2 × 12.)

— NAPOLÉON II. NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811, MORT A SCHŒNBRÜNN LE 22 JUILLET 1832. A Paris chez Dopter, rue Saint-Jacques, 21.

En pied, en grand uniforme de lieutenant-colonel, et sur une élévation de terrain.

Lithographie. (24 × 33.)

* — NAPOLÉON, DUC DE REICHSTADT. NÉ AUX TUILERIES. MORT A SCHŒNBRUNN. 20 mars 1811 — 22 juillet 1832. Octave Tassaërt *pinxit*; Hardivillier *sculpt.* 1833.

Mi-corps. En beau jeune homme 1830. Tête de trois quarts, tournée vers la droite. Habit et gilet à grand col mou. Décorations de Marie-Thérèse et de Saint-Étienne. Grand cordon en sautoir. Large cravate noire cachant le devant de la chemise et retenue par plusieurs épingles.

Pièce de pure fantaisie au point de vue ressemblance, se contentant de donner un visage romantique et ovale, au goût du jour.

(B. N.)

— NAPOLÉON, DUC DE REICHSTADT. Aug. Legrand *lith.*

Mi-corps, bras croisés, redingote avec haut col de fourrure. Tête romantique, tournée de face, alors que le corps se trouve de trois quarts. Chevelure avec la mèche avançant sur la tempe droite. Décor de fond avec paysage montagneux.

(B. N.)

— DUC DE REICHSTADT. Lith. Prodhomme et Cie.

Debout, en redingote boutonnée et ouverte. — tel l'habit à la française, — très élégant en son costume 1830, le duc tient en main une feuille au verso de laquelle apparait le portrait de Napoléon. Il est dans un salon, ayant une table à ses côtés.

Lithographie à fond jaune. (11 1/2 × 17 1/2.) (B. N.)

— [Portrait sans légende, sans nom ni adresse d'éditeur.] Lithographie grise signée « F. Grenier ».

Petite tête avec grands cheveux bouclés.

— [Portrait sans légende, sans nom ni adresse d'éditeur.] Lithographie noire en forme de croquis.

Mi-corps avec l'aigle de la Légion d'honneur.

— [Portrait sans légende, sans nom ni adresse d'éditeur.] Lithographie grise dans un médaillon ovale, formé d'un trait léger.

Mi-corps avec fond vaporeux.

— CHARLES-NAPOLÉON, DUC DE REICHSTADT. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Portrait mi-corps, costume militaire, tête nue. Et non plus la tête fine, élancée, mais plutôt la grosse et forte tête de Napoléon qui figure sur certains portraits viennois. Nez long et droit.

Figure très grise grâce au grain lithographique.

(25 × 27.)

(Vers 1832.)

— LE DUC DE REICHSTADT. Dédié à M. le Maréchal comte Clauzel. Carrière, 1833. A Paris, chez Osterwald aîné, rue Christine, 3. Lith. de Lemercier.

Second portrait de Carrière (voir le premier page 247), qui sera, souvent, pris et copié par les lithographes de l'époque.



LE DUC DE REICHSTADT SUR SON LIT DE MORT.
Lithographie faisant pendant à *Napoléon sur son lit de mort.* (1832.)

Portrait mi-corps en uniforme de colonel autrichien, bras croisés. Tête nue. Tourné de trois quarts, vers la droite. Physionomie fine et ouverte.

(27 × 36; avec la légende.)

— LE DUC DE REICHSTADT. Lith. de Lemercier. Paris, chez Mme Vve Turgis, rue Saint-Jacques, 16, et à Toulouse, rue Saint-Rome, 16.

Portrait mi-corps, copié sur la lithographie de Carrière. La poignée de l'épée apparaît dans l'intérieur du bras gauche.

(22 × 32; avec la légende.)

— NAPOLÉON II A SCHŒNBRUNN EN 1832. A Paris, chez Dubreuil, rue Zacharie, 8. Lith. de Becquet, rue Pierre-Sarrazin. [Signé : Carrière, 1835.]

Autre portrait de Carrière. Mi-corps. de trois quarts. costume de général autrichien. les bras le long du corps.

Lithographie noire. 23 × 33; avec légende.

— Napoléon II. Dédié à S. A. I. le prince Joseph-Napoléon Bonaparte.

En vain la postérité cherchera son tombeau sur la terre de sa patrie!... Il n'emporta pas même pour linceul le plus chétif lambeau de la pourpre de son pere!...

Paris. chez Danlos, éditeur, quai Malaquais. 1, Imp. Lemercier, Benard et Cie. (Signé : Carrière. 1842.)

Autre version. autrement traitée (ici l'habit est noir) du premier type de Carrière. c'est à dire de celui de 1833. L'épée est serrée contre la poitrine, dans la saignée du bras.

Lithographie entourée d'un filet. (27 1/2 × 32 —; 37 avec légende.)

— Napoléon II, duc de Reichstadt. A Paris, chez Dopter, rue Saint-Jacques, 21.

Portrait mi-corps, avec la poignée de l'épée contre le bras gauche. Légers favoris sur les joues. Lithographie inspirée de celle de Carrière. Figure plutôt mélancolique.

(24 × 34; avec la légende.)

(1835.)

— Napoléon 2, duc de Reichstadt. Paris, Gallé, rue du Petit-Carreau, 44. Lith. L. Deshayes.

Portrait mi-corps, d'après Daffinger. Tête tournée vers la gauche, avec la poignée de l'épée reposant également sur le bras gauche. Figure plus jeune, avec la lèvre légèrement souriante. Mèches de cheveux avançant sur le front.

(24 × 34; avec la légende.)

— Napoléon II. Chez Crétez, rue Saint-Denis, 36. Lith. de Derebergue, faubourg Saint-Denis, 46.

Portrait mi-corps, bras croisés, épée. Le type avec les favoris.

Lithographie populaire, très noire, d'une mauvaise et pénible exécution, avec filet de cadre. (36 × 45 1/2.)

(Date du dépôt légal : 1836.)

— Le duc de Reichstadt. Lith. d'après un dessin de Louis Letronne. Imp. à la Lithographie, rue de Sèvres, 2. Se vend chez Chail-





Imagerie populaire de Wissembourg (second Empire).
Lithographie coloriée et gouachée.

lou. rue Saint-Honoré, 140. à Paris.

Type d'après le portrait gravé par Benedetti. à Vienne. Lithographie sur Chine. entourée d'un filet.

(18 1/2 × 25.)

1836. (B. N.)

— NAPOLÉON II, DUC DE REICHSTADT. C. T. *del.* (Tassaërt?) Paris, chez Chaillou. éditeur, rue Saint-Honoré. 140. Lith. de Lemercier.

Buste drapé : costume militaire, suivant le type habituel. Tête de trois quarts : légers favoris.

(40 × 44 1/2 : avec la légende.)

— NAPOLÉON, DUC DE REICHSTADT. « Seul portrait original reconnu par la famille impériale. » Litho de Sauvé.

Portrait à mi-corps, les bras croisés sur la poitrine, redingote à col de fourrure. Tête de trois quarts tournée vers la gauche : nez droit. allongé même, bouche mince. lèvres serrées, les yeux baissés et durs.

De l'ensemble général de la physionomie se dégage quelque chose de particulièrement douloureux et ironique. comme si le facies avait gardé la marque de souffrances endurées.

Si on veut bien le comparer avec le portrait peint par Daffinger, dont il est la résultante, on aura en quelque sorte les deux faces du personnage, l'avers et le revers de la médaille.

Lithographie publiée vers 1840.

(B. N.)

— NAPOLÉON II. NAPOLEONE II. A SCHENEBRUN (*sic*) en 1832. A Paris, chez Dubreuil, rue Zacharie, 8. Imp. de A. Bes, rue du Plâtre-Saint-Jacques.

Nouveau tirage, encore plus noir, encore plus mauvais, de la lithographie de Carrière datée de 1835.

(Publié en 1840.)

— NAPOLÉON II, DUC DE REICHSTAD (*sic*). A Paris, chez Codoni, rue Greneta, 18. Imp. lith. Eschweller, rue Saint-Denis.

En pied, de face, le corps légèrement tourné de trois quarts, costume militaire, à la main son chapeau à plumes. Dans une pièce, devant une baie largement ouverte.

Lithographie populaire, de pure fantaisie comme représentation, et d'un travail presque naïf. Entourée d'un filet.

Au-dessous, au milieu de la légende, urne funéraire avec la croix de la Légion d'honneur.

Lithographie signée E. Delhomme.

(19 1/2 × 32 ; au-dessous de l'urne.)

(Date du dépôt légal : 1840.)

* — NAPOLÉON II, DUC DE REICHSTADT. HERZOG VON REICHSTADT. Lith. de Fr. Wentzel, à Wissembourg. Fr. Wentzel, éditeur, rue Saint-Jacques, 65, Paris. Druk und Verlag von Fr. Wentzel in Weissenburg.

Portrait en pied, colorié et gouaché, uniforme aux couleurs du second Empire, habit bleu, pantalon rouge, hautes bottes. A la main, un chapeau à plumes.

Imagerie populaire dont il a été fait de nouveaux tirages sous le second Empire.

(Vers 1840.)

(18 1/2 × 27).

— NAPOLÉON, DUC DE REICHSTADT. Auguste-Daudan lith. du Roi, 3, rue du Dauphin.

Mi-corps, cheveux bouclés, col de dentelles. Avec la croix de la Légion d'honneur. C'est, en somme, le petit Roi de Rome de face, la tête légèrement tournée vers la droite.

Lithographie à fond perdu, inspirée d'Isabey.

(17 × 15.)

(Date du dépôt légal : 1842.)

— LE DUC DE REICHSTADT.

Il mourut entouré de gardiens étrangers sans que la présence d'un Français pût adoucir l'amertume de ses derniers instants.

Chez Dupin et Cie, éditeurs, passage Colbert. Imp. lith. de Maurin, rue de Vaugirard.

Le portrait mi-corps, de Daffinger, en lithographie, entouré d'un filet de cadre. Le prince regarde à gauche.

(Date du dépôt légal : 1842.)

— NAPOLÉON II, ROI DE ROME (DUC DE REICHSTADT). NÉ LE 20 MARS 1811. MORT LE 22 JUILLET 1832. Peint par Schopin. Gravé par Adolphe Portier. Paris, imp. Lesauvage, rue de Sorbonne, 6.

Debout, mi-jambes, le corps grêle, élancé, les bras croisés sur la poitrine et l'épée en main, devant une table avec un globe céleste. Dans le fond, sur un socle, l'aigle impérial.

Pièce carrée, gravée sur acier. (10 × 13 1/2.)

(Vers 1843.)

— [Même portrait, également gravé sur acier.]

Grande pièce mesurant 25 × 33.

— NAPOLÉON II. Pauquet, 7, rue de la Sorbonne, Impmé par Drouard, rue du Fouarre, 11.

Debout, les bras croisés, en costume de colonel autrichien, la tête fine, l'allure élégante, le type embelli encore du portrait de Daffinger. Il est tourné vers la droite.

Derrière lui une table. Au-dessous de la gravure on lit : H. Pauquet, *del. et sculp.*

18 × 12.

(Date du dépôt légal : 1831.)

— Même pièce, sans légende, portant simplement : « H. Pauquet, *del. et sculp.* »

— NAPOLÉON II EMPEREUR DES FRANÇAIS, H. Pauquet, *del. et sculpt.* Paris, Mme Croissant, rue des Moulins, 8. Publié par F. Fayot d'après des documents authentiques.

Le portrait de Pauquet pour un ouvrage : *La famille Bonaparte.*

12 × 16 1/2.

— ENTRÉE TRIOMPHALE DES CENDRES DE NAPOLÉON II, ROI DE ROME, DANS LA VILLE DE Paris, etc. Dépôt : Galerie Richer, 9, à Paris.

A remarquer que le cavalier situé sur le devant a déjà le costume des Cent-gardes, ce qui indiquerait alors une date de publication postérieure à l'événement lui-même, je veux dire aux démarches faites par le premier président.

Grand placard populaire avec image en bois.

— LE DUC DE REICHSTADT. Lith. Hollier, rue Galande, 37, à Paris.

De face, mi-corps, bras croisés, costume militaire. Encore d'après le Daffinger, mais physionomie à véritable museau de lévrier et lithographie populaire sans aucun intérêt. Branches de chêne enveloppant le corps.

(Date du dépôt légal : 1847.)

— NAPOLÉON II, DUC DE REICHSTADT, NÉ A PARIS LE 20 MARS 1811. Fabrique d'Images et Lithographies de Dembour. Metz.

Médaillon gris à fond blanc, nuages derrière le buste, à hauteur du cou : mi-corps avec la poignée de l'épée entre les bras, physionomie banale et sans aucune ressemblance. Ce médaillon est dans un cadre passe-partout de trophées et de drapeaux, tiré en bistre, en haut duquel, sur un ruban, se lit : *Gloire Nationale*, tandis que le nom est inscrit dans un petit cartouche.

(21 × 29 1/2.)

— LE DUC DE REICHSTADT. A Paris, Miné, éditeur. Imp. lith., rue Saint-Jacques, 41.

Mi-corps, costume militaire, les bras croisés sur la poitrine, la poignée de l'épée dans la main droite.

Le corps est entouré de branches de lauriers au milieu desquelles, sur le devant, se trouve un aigle.

Mauvaise lithographie à fond jaune.

(24 × 32.)

(Date du dépôt légal : 1852.)

ENTRÉE TRIOMPHALE
DES CENDRES DE

NAPOLÉON II,
ROI DE ROME,
DANS LA VILLE DE PARIS;

Départ du cortège à Vienne; — Sa marche en Allemagne et en France; — Le nom des villes par lesquelles il doit passer, et son arrivée au tombeau de l'empereur Napoléon.



Placard populaire donnant l'ordre et la marche d'une cérémonie qui n'eut point lieu. Louis-Napoléon, alors président de la République, avait demandé au Cabinet de Vienne les cendres de Napoléon II, afin d'avoir, lui aussi, un retour faisant pendant au retour des cendres de Napoléon I, mais le gouvernement autrichien, pressenti, ne fit pas une réponse favorable.

— Napoléon II Roi de Rome. Né à Paris le 20 mars 1811. Mort à Schœnbrunn près Vienne le 22 juillet 1832. A Paris, chez A. Bès et F. Dubreuil, imp. édit., rue Gît-le-Cœur. Cassé frères, à Saint-Gaudens.

Mi-corps, avec la physionomie et le grand col de dentelles du portrait d'Isabey. Il est orné des attributs du pouvoir, la main de justice en sa dextre, tandis que la gauche tient le bas du cordon de la Légion d'honneur passé en sautoir.

Le bras droit repose sur un coussin.

Dans le fond, à droite, l'on aperçoit le pavillon des Tuileries.

Lithographie noire et coloriée.

(23 × 25.)

(Date du dépôt légal : 1852.)

— Napoléon II. Paris, Lith. de Lordereau, éditeur, rue Saint-Jacques.

Copie, ou plutôt, interprétation de la précédente pièce.

Sur ses épaules flotte le manteau de pourpre impérial et sa main gauche tient, en avant, le sceptre de justice.

Au-dessus de lui les plis d'un rideau tombant : à gauche est une colonne.

Lithographie signée : A. Baudet.

(23 × 28 1/2.)

(Date du dépôt légal : 1853.)

— Nouvelles études variées lithographiées aux deux crayons, par Jne Ducollet. N° 50. Le petit Roi, peint par Jne Ducollet. Paris, Bulla frères et Jouy, éditeurs. Imp. Lemercier.

Le petit Roi de Rome sur son berceau, tenant en main gauche un hochet, tandis que la droite s'appuie sur une boule qui peut être, à volonté, le globe ou une balle.

Interprétation par une lithographie, plus ou moins commerciale, et dans un sens contraire, du tableau de Gérard.

(47 × 63.)

(Date du dépôt légal : 1855.)

* — [Le Duc de Reichstadt devant le buste de son père.]

Arrivé près de moi par un zèle sincère
Tu me contais alors l'histoire de mon père.
Tu sais combien mon âme, attentive à ta voix,
S'échauffait au récit de ses nobles exploits.

Cromocalcographie Digeon, breveté de l'Impératrice, 65, rue Galande. Perrotin, éditeur.

Assis dans un fauteuil, les bras croisés, tout contre le buste de Napoléon. Le père semble vouloir parler au fils pensif et rêveur, et le fils voudrait pouvoir s'imprégner de toute la pensée,

de toute l'âme du père, en écoutant les leçons et les confidences de Marmont.

Planche chromolitho pour les *Mémoires de Marmont*, Paris, 1856-1857, d'après l'aquarelle originale de Daffinger, à Vienne.

(11 × 14.)

(Paris, 1856-57.)

— NAPOLÉON II. Jeanne Petit Jean.

Portrait mi-corps, tête tournée vers la gauche, portrait inspiré du Ender. Costume militaire : deux croix sur la poitrine.

Lithographie dans un filet de cadre second Empire.

(15 × 20 1/2.) (B. N.)

— NAPOLÉON II. ROI DE ROME. Paris. Imp. de Pernel, rue de l'Ecole-de-Médecine, 80. Morel, 5, rue de Madame.

En pied dans un palais, costume militaire et hautes bottes du second Empire. Outre son épée il tient sur sa poitrine, de ses bras croisés, une seconde épée, celle du Grand Homme. La seconde épée avait été déjà interprétée par Tassaërt en 1832.

(24 × 34.)

(Vers 1855.)

VII

PORTRAITS ET PIÈCES HISTORIQUES, AVEC NAPOLÉON, MARIE-LOUISE ET AUTRES PERSONNAGES DE LA FAMILLE IMPÉRIALE.

Estampes à fleurs symboliques de 1815.
Scènes diverses de la vie de Napoléon avec le roi de Rome.
La famille impériale sous Louis-Philippe et le second Empire.

I

Ces estampes, composées de bouquets de fleurs, violettes, pensées et roses, et quelquefois, mais plus rarement, d'un arbre ou de branches d'arbre, eurent la vogue dès 1814, mais c'est surtout à partir d'avril 1815 qu'elles se multiplièrent. Dès le jour même du retour de Napoléon, on vit paraître le bouquet intitulé : *Violette du* 20 *mars* 1815.

Tous ces bouquets donnant, par le silhouettage de fleurs ou de feuilles, les portraits de Napoléon, de Marie-Louise et du Roi de Rome, il y avait intérêt à les mentionner, puisque, forcément, ils font partie de l'iconographie du petit Roi.

— Les fleurs du Souvenir.

Violettes surmontées d'un aigle.

— Bouquet chéri. A Paris, chez Jean, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 10.

Violettes liées par un ruban tricolore. En haut, surmontés d'une couronne de laurier, rayonnent le père, la mère et le fils, ce dernier à gauche.

(7 1/2 × 11 1/2.)

— HONNEUR ET FIDÉLITÉ. OU JE M'ATTACHE, JE MEURS. (*Nain jaune* du 30 mars 1815.) Alexandre Giboy, rue du Cadran, 9. Déposé à la Direction Générale des Estampes.

Un chêne, — le chêne symbolisant la fidélité. — Le pére, la mère et le fils.

(8 × 10.)

— BOUQUET IMPÉRIAL. (Entre la Rose, la plus chérie des fleurs, et la Pensée, notre plus douce espérance, il a pour trône le cœur de ses sujets.) Blaizot *del.* Charon *sculp.* Déposé à la Direction générale. A Paris, chez Jean, rue Saint-Jean-de-Beauvais

Entre une branche de roses et nne branche de pensées, le buste de Napoléon sur un cœur. La rose, c'est Marie-Louise; la pensée, c'est le Roi de Rome, et tous deux émergent de leurs fleurs symboliques.

Pièce au pointillé, avec Gloire et nuages pour fond, encadrée d'un filet.

(16 × 23.)

— VIOLETTES DU 20 MARS 1815. Déposé à la Direction générale. A Paris, rue Saint-Jacques, 29.

Branche de violettes serrée en hauteur, le petit Roi de Rome est à droite, au-dessous de Napoléon.

(5 × 9.)

(B. N.)

— VIOLETTES DU 20 MARS 1815. Canu *fecit.* Déposé à la Direction générale. A Paris, rue Saint-Jacques, 29.

Le petit Roi de Rome est dans le bas, à côté de Napoléon, à droite.

(8 × 10.)

— [Même pièce. Copie anglaise pour une publication illustrée.]

En haut de l'estampe, à droite, on lit : « Plate 32, Volume XIII. »

(7 1/2 × 8 1/2.)

(B. N.)

— LE BOUQUET IMPÉRIAL. C. Aubry *in it.* A Paris, chez Genty, rue Saint-Jacques, 14.

Bouquet mélangé de roses et de violettes. Le petit Roi de Rome est à droite, au-dessous de Marie-Louise.

(8 1/2 × 10 1/2.)

(Avril 1815.)

— BOUQUET IMPÉRIAL. A Paris, chez Genty, rue Saint-Jacques, 14.

Bouquet composé de pensées, de roses et de violettes, formant comme un feu d'artifice de fleurs. En haut, émergeant d'une pensée, la tête de Napoléon ; à gauche, le petit Roi de Rome dans un bouton de rose.

(18 × 10.)

(13 mai 1815.)

— BOUQUET SYMBOLIQUE. A Paris [chez Canu], rue Jacques, 29.

Rose, pensée et laurier, le tout entouré de feuilles de lierre et surmonté de l'étoile de la Légion d'honneur. Le petit Roi à droite sort de la pensée. Au-dessous légende en vers. [*Gravure ci-contre.*]

(20 mai 1815.)

— BOUQUET FRANÇAIS. Malorey, marchand d'estempes (*sic*), boulevart Poissonnière, 23.

Allégorie surmontée d'un aigle dans un rayon. Au milieu, Napoléon en buste, dans un médaillon reposant sur un cœur... qui brûle. Et, de chaque côté de lui, — dans une rose épanouie, et dans un bouton, — à gauche, Marie-Louise ; à droite, le petit Roi de Rome.

(11 × 19.)

(3 juin 1815.) (B. N.)

— ILS SE RÉUNIRONT A LA VIOLETTE. A Paris, chez J. Marchand, rue Saint-Jacques, 30. Déposé à la Direction.

Branche de roses composée au milieu d'une rose épanouie et d'un bouton sur le côté gauche.

Contre la rose, le profil de Marie-Louise ; contre le bouton, le profil du petit Roi de Rome.

(9 × 9.)

(B. N.)

[Sans nom ni adresse d'éditeur.]

— LA VIOLETTE, DU PRINTEMS CHÈRE ESPÉRANCE,
RAMÈNE NAPOLÉON, BONHEUR DE LA FRANCE.

Un volumineux bouquet de violettes, avec une pensée jaune au milieu, en haut. Et au-dessous de cette pensée, dans une sorte de nuage, au pointillé, Napoléon, le Roi de Rome et Marie-Louise.

(Mars 1815.)

— ILS SONT UNIS MALGRÉ LEUR ÉLOIGNEMENT. Déposé à la Direction générale. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Une rose avec bouton ; en haut, à gauche, une violette



Type d'une des nombreuses images à fleurs symboliques, de 1815.
D'après un original au pointillé de couleurs.

A gauche, silhouettes de Napoléon et de Marie-Louise. A droite, contre le bouton, le petit Roi.

(8 1/2 × 9.)

— ROSE, COMPAGNE DE LA VIOLETTES (*sic*) DU 20 MARS 1815. Déposée. A Paris, rue Saint-Jacques, 29. [Chez Canu.]

Une branche de rosier avec une rose épanouie au milieu de laquelle le buste de Marie-Louise, tandis que la figure du petit Roi de Rome sort d'un bouton légèrement ouvert. La rose épanouie est à droite. Pièce signée : *Canu.*

(9 × 11.)

(Mars 1815.)

— [Pièce sans nom ni adresse d'éditeur.]

Rose et bouton comblez notre espérance.
Reparraissez (*sic*) sur les terres de France.

Autre branche de rosier également disposée, mais ici, la rose épanouie est à gauche. Les petites figurines sont un peu différentes.

(9 × 10.)

(Avril 1815.)

— LE VASE IMPÉRIAL. A Paris, chez Basset.

Allégorie surmontée d'un aigle, avec les portraits de Napoléon I, de Marie-Louise et du petit Roi de Rome.

(*Bibliographie de l'Empire Français*, 20 mai 1815.)

* — TANT VA LA CRUCHE A L'EAU QU'A LA FIN ELLE SE CASSE. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Une cruche en laquelle on était en train de puiser de l'eau à la fontaine, vient de se casser le... ventre, et elle casse elle-même, en tombant, des profils historiques, car c'est une pièce à figures malicieusement cachées, montrant de façon plus que visible Napoléon I et le petit Roi de Rome.

Cette estampe, fort rare, eut plusieurs imitatrices. [*Gravure ci-contre.*]

(Juin 1815.)

(14 × 9.)

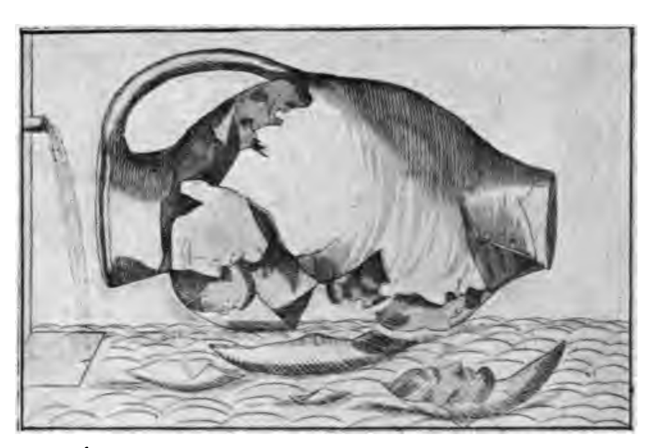
— SAULE PLEUREUR IMPÉRIAL. DÉDIÉ AUX AMIS DE LA GLOIRE. A Paris, chez Marel, rue Saint-Jacques, 22. Déposé.

Devant, apparait l'urne funéraire sur un fût de colonne, tandis qu'un lancier polonais, le mouchoir à la main et l'œil humide, semble dire aux âmes sentimentales : voici ceux que je pleure, c'est à dire ceux qui se voient entre les branches et les troncs des saules : 1. Napoléon, — 2. Marie-Louise, — 3. Le duc de Reichstadt — et deux autres personnes de l'impériale famille.

Comme les fleurs, comme la violette et la rose, le saule-pleu-

rcur fit école; mais lui ne vint, n'apparut qu'après la mort, avec les pièces sur le tombeau ou l'urne funéraire, et beaucoup de ces pièces furent, en somme, personnelles à Napoléon.

(21 × 17 1/2.)



Tant va la Cruche à l'eau qu'a la fin elle se Casse.

Image d'actualité à figures cachées (1815.)

En cette cruche qui se casse, allégorie symbolique de la chute de l'Empire, se trouvent de multiples figures, et les deux premières se trouvent être, naturellement, les profils de Napoléon I et de Napoléon II.

(D'après un original en couleurs appartenant à M. R. Garnier.)

II

— [Pièce sans légende.] A Paris, chez Jean, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 10. Déposé à la Direction générale de l'Imprimerie et de la Librairie.

Quatre portraits carrés, dans un double filet d'encadrement, représentant Napoléon I, Marie-Louise, le Roi de Rome, Pie VII. Chaque portrait, à mi-corps, se trouve figuré sous la forme d'un cœur surmonté d'une couronne.

Gravure au burin. — (Chaque portrait : 8 1/2 × 13.)

(Vers 1814.)

(B. N.)

— La Famille Impériale. A Paris, chez Louis Denis.

(*Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie.*)

(Juin 1811.)

— [Pièce sans nom ni adresse d'éditeur contenant quatre médaillons : Marie-Louise, Napoléon I, Eugène-Napoléon et le Prince impérial.]

(Mai 1815.)

— Famille Impériale. Gravé par Cardon, à Paris, chez Martinet, rue du Coq, 15, et chez l'auteur, rue Montmartre, 169.

Portraits de Napoléon I, de Marie-Louise et du petit Roi de Rome, en buste, vus de face, surmontés d'un aigle, et dans une gloire formant médaillon.

Au-dessous, château-fort entouré d'eau avec le drapeau tricolore flottant sur une tour (sans doute l'ile d'Elbe).

Pièce en hauteur gravée au pointillé.

(15 × 18.)

(Mai 1815.)

(B. N.)

— [Pièce sans nom ni adresse d'éditeur contenant Napoléon, Marie-Louise et son fils : Napoléon, fils de l'Empereur, l'épée à la main, et le prince Eugène.]

(20 mai 1815.)

— Napoléon le Grand et sa Famille. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Même pièce ayant, au-dessous, le tombeau de Napoléon vers lequel se dirigent son fils, sa veuve éplorée et un autre enfant. Tablette longitudinale.

(9 3/4 × 13.)

— Napoléon le Grand et sa Famille. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Même pièce vue en transparence et coloriée.

Sous la Restauration, l'image de Napoléon et des siens ayant été sans cesse proscrite, il fallut avoir recours à des moyens cachés pour la publication des portraits de l'ex-empereur. On usa donc souvent de la transparence, qui permettait ainsi de tout voir, sans rien montrer.

(B. N.)

— La Famille Impériale. A Paris, chez Osterwald.

Trois figures, en buste.

Vignette au pointillé.

(3 juin 1815.)

— FAMILLE IMPÉRIALE.

Un Génie protecteur présidait sur la France
Lorsqu'il y ramena le grand Napoléon
Avec lui l'Espérance, la Paix et l'Abondance.

Chez Genty, rue Saint-Jacques, 14.

Le père et la mère se donnant la main, l'un tenant un rameau d'olivier, l'autre appuyée sur une ancre. Entre eux deux, le petit Roi de Rome, un rouleau en main. Sur le devant, corne d'abondance. Au-dessus de ces trois personnages, étoile blanche.

(14 × 16.)

(1 juillet 1815.)

— FAMILLE IMPÉRIALE. Dessinée par Bernard. A Paris, chez Genty, rue St-Jacques, 14.

Tous les trois sont vus de face dans un nuage ; le petit Roi, au milieu, longs cheveux bouclés, avec une très singulière physionomie qui lui donne quelque peu l'apparence d'un lion hiératique. Au-dessus, dans un rayon de lumière, l'aigle classique.

Gravure au pointillé, d'une assez mauvaise exécution.

(1 juillet 1815.)

— FAMILLE IMPÉRIALE. Dessinée d'après nature par Desrais et gravée par Charon. A Paris, chez Jean, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 10. Déposée à la Direction Générale.

Dans un rayon de lumière, au milieu des nuages, et enguirlandés de fleurs, trois médaillons : l'Empereur, Marie-Louise et le Roi de Rome. Au-dessus, l'aigle armé de ses foudres.

Pièce carrée entourée d'un filet. (16 1/2 × 24.)

— FAMILLE IMPÉRIALE. A Paris, chez Jean, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 10. Déposée à la Direction Générale. Blaizot *del.* Renard *sculp.*

Médaillon au pointillé, avec les trois bustes tournés vers la droite, le petit Roi toujours en avancée, à la hauteur de la bouche de son père.

— LEURS MM. L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE ET LE ROI DE ROME. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Dans un médaillon rond, vus de face, en buste, et en costume de Cour. Le médaillon est entouré d'une branche de laurier et de tout un enguirlandement de roses. Au-dessous, — et apparaissant au-dessus du monde, dont on aperçoit la partie supérieure, — un aigle tenant dans ses serres le sceptre impérial.

Gravure au pointillé d'une mauvaise exécution. (12 × 14 1/2.)

— La Famille Impériale. Sans nom ni adresse d'éditeur.

Tous trois, de face, en buste, dans un petit médaillon rond au pointillé, entouré d'un cadre blanc. En grand costume de Cour. Sur leur tête, couronne d'étoiles entourée de deux aigles, avec rayons de lumière et nuages dans le fond. Légende dans l'intérieur même du médaillon.

7 / 7.

B. N.

— Napoléon le Grand et sa Famille. Sans nom ni adresse d'éditeur.

La Trinité impériale, c'est à dire, au milieu, le petit Roi de Rome, en costume de lancier, épée en main, shako à terre, ayant à sa droite Napoléon, les bras croisés, à sa gauche, Marie-Louise, en un indéfinissable costume de... lancière polonaise.

Médaillon rond, au pointillé, entouré d'un encadrement formant ainsi cocarde. La légende repose sur une sorte de tablette au bas du médaillon lui-même. 6 1/2 × 9; avec le filet.

B. N.

— Napoléon le Grand et sa Famille. Sans nom ni adresse d'éditeur.

Même pièce ayant, au-dessous, le retour des cendres.

— Napoléon le Grand et sa Famille. Sans nom ni adresse d'éditeur.

Même pièce avec le retour des cendres. Image, vue comme une des précédentes, en transparence.

(B. N.)

— Napoléon le Grand et sa Famille. Sans nom ni adresse d'éditeur.

Napoléon, le Roi de Rome à hauteur de sa bouche, et Marie-Louise. Profils tournés vers la gauche.

Médaillon rond au pointillé : légende suivant le rond, dans la partie supérieure. Le fond blanc est arrêté par un filet très noir, formant ainsi cadre.

Pièce pouvant avoir servi de dessus pour tabatière.

(Le médaillon seul : 6 1/2; avec filet de cadre : 9.)

(B. N.)

— L'Aigle seul a le droit de fixer le soleil. Dédié aux braves de la Grande Armée. A Paris, chez Genty, rue Saint-Jac-

ques, 14. Déposé à la Direction Générale de l'Imprimerie et de la Librairie.

Aigle sur ses foudres tenant dans sa griffe gauche un médaillon sur lequel sont les profils de Napoléon I, du Roi de Rome et de Marie-Louise, — tous trois tournés vers la droite.

Le petit Roi apparaît devant, à la hauteur du nez de Napoléon.

(B. N.)

- NAPOLÉON I, NAPOLÉON II ET MARIE-LOUISE. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Dans un médaillon au pointillé, entouré d'une couronne de chêne. Le petit Roi est entre son père et sa mère.

Profils tournés vers la droite.

(B. N.)

- [Pièces sans légendes; sans nom ni adresse d'éditeur.]

Dans un médaillon rond, série de petits médaillons ovales avec les portraits de la famille impériale.

1° Médaillon ayant, au milieu, comme cible, le Roi de Rome entouré des sept femmes de la famille impériale.

2° Médaillon ayant au milieu Marie-Louise, entourée des sept princes de la famille impériale.

Dans l'un comme dans l'autre, le Roi de Rome est en manteau de Cour, avec la couronne impériale.

(8 × 8.)

(Vers 1815.) (B. N.)

- NAPOLÉON, EMPEREUR DES FRANÇAIS. MARIE-LOUISE. LE ROI DE ROME. 1er AVRIL 1815. A Paris, chez Marel, rue St-Jacques, n° 17. Déposé à la Direction Générale de la Librairie.

Trois bustes en profil serrés l'un à côté de l'autre, suivant l'ordre de la légende, dans un médaillon rond à tailles de burin, entouré d'un cadre à tailles transversales. Fond carré. Au-dessous, tablette portant la légende avec l'aigle au milieu, épée, main de justice et ornements divers dans le style de l'Empire, toute la pièce étant entourée d'un léger cadre. En haut, au-dessus du médaillon, étoile rayonnante.

(Le médaillon seul : 11; avec le cadre : 14; la pièce entière : 16 × 21 1/2.)

- FAMILLE IMPÉRIALE. Rochard *inv. del. et sculp.* Se trouve à Paris, chez l'auteur, rue Garancière, 5, et chez Bance aîné, rue Saint-Denis. Déposé à la Direction.

Trois bustes vus de profil et en perspective, Napoléon I, Marie-Louise, le petit Roi de Rome, — regardant vers la gauche.

Médaillon au burin sur fond carré à tailles.

(Médaillon : 11 ; avec le fond : 14 1/2.)

— NAPOLÉON, EMPEREUR DES FRANÇAIS. MARIE-LOUISE. LE ROI DE ROME. 1 AVRIL 1815. A Paris, chez Bance, marchand d'estampes, rue Saint-Denis. Déposé à la Direction Générale de la Librairie.

Même pièce publiée chez un autre éditeur. Médaillon, dans un cadre au burin à gravure grise: fond carré ayant au-dessous une tablette portant la légende, des ornements de style et l'aigle impérial. Toute la pièce est entourée d'un léger cadre surmonté d'une etoile dans une gloire.

15 1 2 × 22.

B. N.

III

— LE CARDINAL FESCH ENTOURÉ DU CONSEIL DE RÉGENCE LIT A MARIE-LOUISE UN RAPPORT SUR UN ÉTABLISSEMENT DE BIENFAISANCE PLACÉ SOUS LA PROTECTION DE L'IMPÉRATRICE.

Sur le devant, réunis autour d'une table, les membres du Conseil de Régence. Dans le fond, sur un trône élevé, c'est à dire placée sur une sorte d'estrade, Marie-Louise assise, ayant à ses côtés le petit Roi, debout, devant son fauteuil.

— LE QUINZE AOUT A SAINTE-HÉLÈNE, OU LA FÊTE DE NAPOLÉON LE GRAND.

L'Empereur, pour se distraire dans son exil, lisait souvent, et s'occupait aussi d'agriculture. Un jour qu'il se livrait à ce genre d'amusement, le général Bertrand, sa famille et quelques amis qui le suivirent dans son exil vinrent célébrer sa fète, en lui offrant le portrait de son fils. L'empereur, plein d'une vive émotion, et ne pouvant à peine retenir une larme : Je vous remerci (*sic*), mes amis, leur dit-il, votre empereur n'en attendait pas moins de votre cœur généreux; mais faut-il que ce cher enfant soit privé des baisers de son père, élevé dans une cour autrichienne, lui français, et à qui la plus belle couronne appartient!!!

Gravé par Roembild. A Paris, chez Dubreuil, rue Zacharie, 8 Déposé.

L'Empereur est assis, appuyé contre un rocher. Le général Bertrand et ses enfants arrivent vers lui, des fleurs à la main, tandis qu'on lui présente un petit tableau en un cadre bien Restauration avec le portrait d'un bel adolescent.

Gravure à la manière noire. (27 1 2 × 19.)

* — LE PORTRAIT DU DUC DE REICHSTADT OFFERT A NAPOLÉON PAR LES COMPAGNONS DE SON EXIL.

Mon fils!... Je vous remercie, mes amis!... né français, salué

roi à sa naissance, aujourd'hui prince autrichien, et j'avais amassé pour lui un si beau patrimoine de gloire et de puissance.

N. Maurin *del.* Lith. A. Bès et F. Dubreuil, rue Git-le-Cœur, 11, Paris. Cassé frères à Saint-Gaudens.

Tandis que Napoléon contemple les traits de son fils, le général Bertrand lui tient la main droite. Derrière, et sur le côté, la famille du général et quelques amis.

Lithographie existant en deux états : noir et colorié. (22 × 28 1/2.)

— [Même pièce, avec légère différence dans la légende.] Imp. lith. de Lemercier. A Paris, chez Bulla, rue Saint-Jacques, 38.

— UNE FÊTE DE NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE.

Le général Bertrand suivi de sa famille et des amis de Napoléon qui l'ont accompagné dans son exil, offre à celui-ci le portrait de son fils. « Je vous remerci (*sic*), dit Napoléon avec douleur, votre cœur ne pouvait mieux comprendre le mien, mais faut-il qu'étant né français, il soit devenu Autrichien quand pour lui j'avais amassé un si joli patrimoine. »

A Paris, chez Dopter, rue Saint-Jacques, 21. Déposé.

Ici Napoléon est à droite, assis, le coude appuyé sur une table, les enfants du général Bertrand lui apportent des fleurs et une couronne tandis qu'on lui présente le portrait. Sur une bibliothèque, également, buste du petit Roi.

Quant à Napoléon, il a l'air d'un bon jeune homme.

Gravure à la manière noire. (28 × 19.)

— JE NE LE VERRAI PLUS (SAINTE-HÉLÈNE 1819). Tassaërt *inv.* Carrière *del.* A Paris, chez Osterwald aîné, quai des Augustins, 37. Lith. de Delaunois.

Napoléon sur un canapé, la main gauche dans l'ouverture du gilet, contemplant le buste de son fils posé devant lui sur une table.

Lithographie en noir et en couleur. (22 × 27 ; avec les filets de cadre.)

— SIX SCÈNES DE LA VIE DE NAPOLÉON... LYTHOGRAPHIÉES (*sic*) PAR OCT. TASSAERT. A Paris, chez Osterwald l'aîné, rue Saint-André-des-Arts. Lith. de Ducarme. London, Essenvein.

Couverture et suite de six pièces sans numéros.

La planche n° 4 « Derniers adieux. Paris, 25 janvier 1814 », représente Napoléon prenant congé de Marie-Louise et de son fils.

Il a le bras gauche sur l'épaule du petit Roi de Rome qui, lui, a

pris en main l'épée de son père. Du bon troubadourisme dix-neuvième siècle.

Cette suite existe en noir et coloriée.

(1826.)

— 3e Époque de la vie de Napoléon. 3a Epoca de la vida de Napoléon. A Paris, chez Mme Vve Turgis, rue Saint-Jacques, et à Toulouse, rue Saint-Rome. Déposé.

Pièce composée d'un grand médaillon ovale, au centre, entouré d'une série d'autres médaillons, également ovales reproduisant des épisodes de la vie de Napoléon. A droite, au milieu et contre la marge une petite vignette porte pour légende : « le Roi de Rome ».

Gravure à l'aquatinte entourée d'un cadre détaché, également à l'aquatinte. (Sans le cadre : 28 1/2 × 20; avec le cadre : 30 × 23.)

— Napoléon Ier Empereur des Français et sa Famille. Julien. Publié par Jeannin, rue du Croissant, 20. Lith. Lemercier.

Têtes à mi-corps avec un fond figuré par des nuages, tandis que, sur les côtés, émergent des canons, des pointes de lances, des aigles, des feuilles de lauriers. Contient quatorze personnages. « Napoléon-François-Charles-Joseph, Prince Impérial (Roi de Rome), Duc de Reichstadt », figure également ici, sous le no 4.

(45 × 59.)

(Date du dépôt légal : 1831.)
(B. N.)

— La colonne et la statue.

Napoléon tenant dans ses bras son fils, le duc de Reichstadt, en costume de colonel autrichien, se dispose à lui faire faire plus ample connaissance avec le petit caporal de bronze de la colonne Vendôme. Derrière eux, un groupe de généraux suivant de l'œil, avec intérêt, cette promenade peu ordinaire.

Si c'est un voyage aérien, c'est sous forme de descente sur terre.

Peut-être aussi faut-il voir en cette image un souvenir du mot dit par le duc de Reichstadt, en 1830, au baron de la Rue, qui rentrait de Vienne à Paris : « Lorsque vous verrez la Colonne, saluez-la pour moi! »

Lithographie publiée à propos du rétablissement de la statue de Napoléon sur la colonne Vendôme (12 avril 1831).

* — Napoléon et son fils. (Propriété de l'éditeur.) A Nancy, chez Lacour, Imprimeur-Imagiste, faubourg Saint-Pierre, 49.

Napoléon et son fils, en pied, l'un à côté de l'autre, se regar-



Estampe populaire de Lacour, imprimeur-imagiste à Nancy.
Gravure sur bois coloriée. (1832.)

dant, — le premier dans son costume habituel, avec le geste connu, chapeau sur la tête, — le second, tête nue, les bras croisés, l'épée dans la saignée du bras. Au-dessus d'eux, l'aigle sur ses foudres, une couronne dans le bec; derrière eux, trophées, attributs militaires.

Le duc de Reichstadt est en pantalon rouge avec habit vert.

Très amusante imagerie populaire, gravée en bois coloriée de façon barbare et signée J.-B. Thiébaut.

(37 × 56.) (Juillet 1832.)

Croquis Historiques. N° 2. — C. Lassalle. A Paris, chez Chaillou, éditeur, rue Saint-Honoré, 140. Lith. de Lemercier, rue du Four, 55.

Feuille en largeur, avec 12 petits portraits en pied ayant de 7 à 8 centimètres. Napoléon, duc de Reichstadt, y figure suivant le type habituel.

(45 × 36.)

(B. N.)

Pièce sans légende, composée de quatre personnages. N. Maurin *del.* Lith. de Lemercier.

Petit portrait du duc de Reichstadt en buste, corps tourné vers la droite, visage légèrement de face. Premier portrait d'une feuille composée de quatre portraits, les trois autres étant Napoléon, Marie-Louise, Joséphine.

Entourée de filets, cette feuille mesure 23 1/2 × 22. (Le portrait du duc a 6 × 8.)

(Date du dépôt légal : 1833).
(B. N.)

Même pièce, lith. de Dopter, rue Saint-Jacques, 21. Autre tirage sans modifications.

— Souvenirs. A Paris, chez Letort, rue Regratière, 13. Lith. de Derebergue, rue du Faubourg-Montmartre.

Grande feuille en largeur avec huit portraits lithographiés par Letort. Napoléon I et Napoléon II. Sainte-Hélène, Ausbourg (*sic*), Vienne, la Colonne, Charleroy, Montmirail, Vienne (Napoléon II), Russie.

(49 × 35.)

(Date du dépôt légal : 1834.)

— Galerie Militaire [N° 1]. Carrière, 1835. Paris, chez Mme Vve Turgis, rue Saint-Jacques, 16, et à Toulouse, rue Saint-Rome.

Cinq portraits — buste sur fond lithographié; au-dessous, un aigle.

En haut, Napoléon et le duc de Reichstadt, suivant le portrait classique, et au-dessous, Macdonald, le prince Eugène et Oudinot.

(25 × 24.)

(B. N.)

— La Vie privée de Napoléon, lithographiée par Adam. 12 vignettes.

L'une d'elles : *Napoléon et son fils*, représente l'Empereur en son cabinet de travail, dans un fauteuil, un pied sur un tabouret et le petit Roi de Rome sur son genou.

— Naissance du Roi de Rome. Alph. Testard *Del.* Mme Lesseur *Sulpt.* (*sic*). Publié par E. V. Penaud fr. Paris, Legay, imp. rue de la Bûcherie.

Napoléon, en costume militaire, tient son fils dans ses bras. Par la porte grande ouverte, accourent les maréchaux et généraux de l'Empire. Dans le fond de la pièce, en son lit d'accouchée, Marie-Louise, à laquelle un médecin tâte le pouls.

— Histoire de Napoléon. Lith. par V. Adam, les Portraits par Maurin. Lith. de Lemercier. Paris, publié par Jeannin.

Grandes feuilles in-folio, chacune contenant une série de croquis sur la vie de l'Empereur.

Les feuilles *No 8* et *No 12* donnent des vignettes sur le Roi de Rome.

No 8. Naissance du roi de Rome. (On vient l'annoncer à l'Empereur dans son cabinet.)

No 12. Duc de Reichtadt (*sic*) (le portrait avec la poignée de l'épée) et : *L'Apothéose de Napoléon : il reçoit son fils dans ses bras.* (Vignette tenant toute la largeur de la page; 29 centimètres.)

— Histoire de Napoléon. Composé et lithographié par V. Adam. Lith. de A. Bès et F. Dubreuil.

Feuille ayant en haut le médaillon de Bertrand, et dans le bas le médaillon du duc de Reichstadt. La dernière des petites vignettes représente Napoléon recevant son fils dans ses bras.

Autre feuille avec le duc de Reichstadt, les bras croisés, l'épée à la main, suivant l'image classique.

(20 × 32.)

— [Pièce sans légende : scènes de la vie de Napoléon.] Chez Tirpenne, éditeur, rue Saint-Jacques, 27, lithographie de Fourquemin, rue du Four-Saint-Germain.

Grande feuille comprenant huit sujets, petites lithographies carrées. L'une d'elles représente : *La Pétition au roi de Rome* (1811). « Le 20 mars, Napoléon vit tous ses vœux comblés par la naissance

d'un fils. Un solliciteur s'avisant d'adresser son placet au Roi de Rome, l'Empereur ordonna de le porter à son adresse. Le jeune Roi prend le papier en balbutiant des sons inarticulés. — Quelle a été la réponse du Roi de Rome ? demande Napoléon.— Sire, Sa Majesté n'a rien répondu. — Eh bien! Qui ne dit mot consent. — répond l'Empereur en souriant; et il accorda l'emploi demandé. »

(Vers 1810.

NAPOLÉON PÈRE ET FILS. Carrière *inv. et lith.* Imp. de Lemercier. Paris, chez Boivin, Md d'estampes, r. de Valois, Palais-Royal.

Tous deux mi-corps, en costume militaire, entourés de nuages; sur leur tête, une étoile scintillante.

Grande lithographie carrée entourée de deux légers filets de cadre. Sans les filets : 26 × 35; avec : 29 × 37 1/4.

(Date du dépôt légal : 1843.)

FAMILLE IMPÉRIALE. Fabrique de Pellerin, Imprimeur-Libraire à Epinal.

Quatorze médaillons : Marie-Louise, Napoléon, Joséphine, Napoléon duc de Reichstadt, la princesse Pauline, Jérôme Bonaparte, la princesse Elisa, la reine Caroline, Joseph Bonaparte, etc.

Imagerie populaire coloriée, publiée vers 1845.

[Pièce sans légende : Famille Impériale.] Jourdy *del.* — A Paris, chez Lemoine, rue des Saints-Pères, 73, et chez Coron, éditeur. Lith. de J. Ligny, rue de la Bibliothèque, 23.

Quatorze membres de la famille dont les noms figurent au-dessous en légende, les personnages, à mi-corps, étant groupés en hauteur. Aigle impérial dans le bas. Napoléon, duc de Reischtaldt (*sic*), figure sous le n° 4.

(41 × 58.)

FAMILLE IMPÉRIALE. Paris, chez Gosselin, Ed.-Imp., rue Saint-Jacques, 71. A Lyon, chez Gadola, rue Championnet, à la Guillotière.

Vingt-trois portraits, en buste, placés les uns à côté des autres, le 1 et le 2 étant Napoléon I et Napoléon III, Lætitia et la reine Hortense. Le 5 est Napoléon II duc de Reichstadt (1er personnage de la seconde rangée).

Grande lithographie. (49 × 63.)

(Date du dépôt légal : 1852.)

[Pièce sans légende : Famille Impériale.] Publié par Lemoine, rue des Saints-Pères, 73. Lith. de Engelmann.

Grande composition en hauteur. Dans le haut, les bustes de tous

les membres de la famille impériale. Au-dessous et, en même temps, au milieu de la composition, l'aigle impérial, ailes éployées. Dans le bas, les deux sujets suivants : à gauche, Napoléon sur le rocher de Sainte-Hélène; à droite, tous les généraux de l'Empire acclamant Napoléon aux cieux.

(40 × 55.)

— FAMILLE IMPÉRIALE DE NAPOLÉON Ier. Paris, Riboine, éditeur, rue Galande, Imp. Bulla. Paris.

Debout, à gauche, devant une table, Napoléon I, ayant à ses côtés l'Impératrice, assise. Devant l'Impératrice, le petit Roi de Rome.

— NAPOLÉON ET SON FILS. Peint par Steuben. Impr. par Chardon aîné et Aze, gravé par Sixdeniers. Paris, publié par Jeannin.

Tous deux sont morts. — Seigneur votre droite est terrible !
Vous avez commencé par le maître invincible
Par l'homme triomphant,
Puis vous avez, enfin, complété l'ossuaire
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant.

(*Victor Hugo.*)
Les Chants du Crépuscule, Napoléon II. (*1832*).

Gravure du tableau de Steuben exposé au Salon de 1841.

(1842.)

— Même pièce, en plus grand format. (54 1/2 × 65.)

* — NAPOLÉON ET SON FILS. Steuben *pinxit.* Fred. Weber *sculpsit.* Paris, A. Delarue, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Autre interprétation par la gravure du tableau de Steuben.

— NAPOLÉON ET SON FILS.

Quand cet enfant né Roi, jouait à tes côtés,
Ton œil d'aigle scrutant l'un et l'autre hémisphère,
Cherchait sur quels pays, sur quels peuples domptés
Devait régner un jour une tête si chère ?...
Quelques ans écoulés... oh ! destins parricides !
Sous un ciel étranger l'enfant devait mourir,
Et la foule muette au chœur des Invalides,
S'incline avec amour au tombeau du martyr.

Paris, chez Maesani, quai aux Fleurs, 7. — Carrière *del.* Lith. de Gosselin, rue Perdue.

Napoléon debout, la main dans l'ouverture du gilet. A gauche,

dans le coin, le Roi de Rome avec l'attitude d'un petit espiègle, tenant l'immense chapeau de son papa.

Bibliothèque, table, recouverte d'un tapis à franges, fauteuil, rien de l'habituel attirail ne manque.

Et cela ornait le salon et la mansarde.

Lithographie entourée de trois filets. (51 × 63 1/2.)

(Date du dépôt légal : 1843.)

— NAPOLÉON ET SON FILS. — NAPOLEON Y SU HIJO. Paris, chez Dubreuil, rue Zacharie, 8. Imp. de A. Bès et F. Dubreuil.

Motif central : Napoléon debout ayant à ses côtés le Roi de Rome revêtu de la pourpre impériale et assis sur le trône, sceptre en main. Tout autour, petits sujets de la vie de Napoléon I.

(Le sujet : 27 × 36.)

(Date du dépôt légal : 1843.)

— DERNIERS ADIEUX DE NAPOLÉON A SON FILS, le 25 janvier 1813. François Grenier. — Rollet.

Reproduction par la gravure à l'aquatinte du tableau ayant figuré au Salon de 1844.

— NAPOLÉON : SAINT-CLOUD, 1814. Julio Michaud y Thomas, Editores. Mexico, Lith. de Gosselin, Editeur, rue Saint-Jacques, 74.

Cette fois l'Homme est debout devant son fauteuil, entr'ouvrant de sa main gauche le Code. L'encrier, le riche tapis, la draperie de fond, tout y est.

Et, assis sur une petite chaise basse, à gauche, le Roi de Rome tient en ses mains une épée qui peut être à volonté un joyau ou une arme. « Ne laissez pas des couteaux tranchants aux mains des enfants. » Dans le fond, les jets d'eau de Saint-Cloud.

Et c'est une lithographie à l'usage de l'exportation, comme les chapeaux... de dames.

Pièce entourée de deux filets. (49 × 62.)

(Date du dépôt légal : 1845.)

— LE CABINET DE NAPOLÉON.

Napoléon, qui adorait son fils, avait donné l'ordre de le laisser entrer dans son cabinet toutes les fois qu'il témoignerait le désir de le voir. Occupé un jour à dresser le plan d'une campagne, il marquait sur une carte différents points avec des figurines en plomb que son fils s'amusait à renverser. Napoléon, avec une patience toute paternelle, les remettait en place et continuait son travail. L'enfant, revenant à la charge, les renversait de nouveau. Troublé dans son occupation, il n'eut qu'un signe à faire pour que son fils, craignant de lui déplaire, mit fin à cet amusement.

Peint et lithographié par Janet-Lange. Imp. par Lemercier, à

Paris. Paris chez Tessari et Cie, quai des Augustins. London, 25 August 1847. E. Gambart, Junin et Cie.

Napoléon sur un canapé tenant par la taille le petit Roi de Rome.

(49 1/2 × 59.)

— CHUT! PAPA DORT!

Napoléon, accablé de fatigue, s'assoupit un jour au milieu de ses travaux. Son fils, qui avait été admis près de lui, suspendit aussitôt ses jeux et s'imposa un silence absolu jusqu'au réveil de son père.

Peint et lithographié par Janet-Lange. Paris chez Tessari et Cie. London, 15 October 1847. E. Gambart, Junin. (49 × 59.)

- NAPOLÉON ET SON FILS (1814).

Napoléon n'était pas seulement grand capitaine, il était encore le meilleur des pères : aussi combien fut grande sa douleur quand, en quittant la France, il y laissa son fils qu'il ne devait plus jamais revoir... (*Mémoires inédits.*)

Paris chez Berretta, rue de la Cité, 26. Lith. Vayron, rue Galande, 51.

Napoléon est sur un fauteuil; le petit roi s'appuie sur sa jambe : devant lui, étalée sur une table, la carte de France. Derrière lui, bibliothèque garnie de livres.

(40 × 49 avec les filets.)

(Date du dépôt légal : 1847.)

- NAPOLÉON. Imprimerie de Lordereau. A Paris, rue Saint-Jacques. 59. [Lithographie signée Fd Bastin.]

Lithographie pénible et d'un bon *pompiérisme. Napoléon et son fils*, faudrait-il dire, car si le petit caporal est là en pied, botté et « chapeauté », le fils lui aussi apparaît en bonne place, sans jouets à ses côtés, — point un enfant espiègle, mais un futur petit souverain, botté et costumé comme papa, le bras appuyé sur le fauteuil de papa.

Napoléon a la main droite sur une carte, — c'est inévitable, — et la table, non moins indispensable, ici à gauche, est recouverte d'un ample tapis à franges lourdes et tombantes, aux classiques ornements Empire. C'est presque un premier prix de... pose photographique.

(49 × 63 1/2.)

(Date du dépôt légal : 1847.)

- NAPOLÉON ET SON FILS.

Dieu, en accordant un fils à Napoléon, semblait vouloir mettre un terme à tous les ennuis que la guerre lui suscitaient (*sic*), mais les



CHUT ! PAPA DORT.

Napoléon, accablé de fatigue, s'assoupit un jour au milieu de ses travaux. Son fils, qui avait été admis près de lui, suspendit aussitôt ses jeux et s'imposa un silence absolu jusqu'au réveil de son père.

Lithographie de Janet-Lange d'après son tableau. (1847.)



NAPOLÉON ET SON FILS.

Gravure de Frédéric Weber, d'après le tableau de Steuben, au Salon de 1841.

.euben inaugurant, en quelque sorte, les sujets de genre : « Napoléon avec : Roi de Rome », on ne lira pas sans intérêt les lignes suivantes sur le adolescent, empruntées à un volume de 1832 : *Vie de Napoléon II*, par 'ernay.

'mpereur taquinait son fils ; il le portait devant une glace et lui faisait souille grimaces dont l'enfant riait aux larmes.

rsqu'il déjeunait, il le tenait sur ses genoux, trempait un de ses doigts dans re de bordeaux et le lui faisait sucer. Un jour, au lieu de vin, il trempa

dessins (sic) de la providence ne devaient pas lui être si favorables. bientôt la victoire abandonnât (sic) l'illustre guerrier et de tant de trônes conquis il n'eut pour dernier asile qu'un affreux rocher et séparé du fils qu'il avait taut aimé.

Paris, chez Joly, éditeur, rue Tiquetonne, 23. Lith. Vayron, rue Galande, 51.

Napoléon dans un fauteuil, son fils sur ses genoux. A terre, jouets, canon, soldats. Table chargée de livres avec une carte de France, — couverte d'un magnifique tapis à aigle et N couronnés. Le comble de la lithographie de métier.

(48 × 61.)

(Date du dépôt légal : 1848.)

— Les Cinq Neveux. Brasseur *del.* Lith. Jannin.

Croix de la Légion d'honneur avec ruban, en haut, sur lequel on lit : *République française*, 1848, — l'anneau étant tenu par un aigle, ailes éployées.

Et les cinq neveux, comme le porte la légende, sont : François-Charles-Joseph (fils de Napoléon), c'est à dire le duc de Reichstadt revêtu de son uniforme autrichien, « né le 20 mars 1811 » (la légende ne mentionne pas l'année de sa mort), — Napoléon Bonaparte, fils de Jérôme, né le 9 septembre 1822, — Charles-Louis-Napoléon Bonaparte (fils de Louis), né le 20 avril 1808. — Lucien Murat, fils de Joachim Murat, né en 1803, — Pierre Bonaparte, fils de Lucien, né le 11 octobre 1815.

Pièce de propagande pour l'élection du prince Louis à la présidence de la République.

(22 × 26.)

— Napoléon et son Fils. Lith. Lordereau, éditeur, r. Saint-Jacques, 59, Paris.

Napoléon assis sur un canapé, son fils ayant le bras droit enlacé à son cou. L'Empereur tient à la main un livre ouvert;

son doigt dans la sauce et s'amusa à en barbouiller le visage de son fils en riant autant que l'enfant.

« Un jour, le jeune prince arriva dans le salon du conseil, au moment où il finissait : les ministres y étaient encore. L'enfant courut dans les bras de son père sans faire attention à d'autres qu'à lui. L'empereur le retint en lui disant : « Sire, vous n'avez pas salué ces messieurs... Allons, saluez !

« Alors l'enfant se retournant, salua les ministres avec grâce en leur envoyant un baiser avec la main, et son père l'ayant aussitôt enlevé dans ses bras, dit à ceux qui l'entouraient : Messieurs, on ne pourra pas dire que je n'ai pas appris à mon fils la civilité puérile et honnête.

« Quand il venait voir l'empereur, le Roi de Rome courait en avant dans les appartements, de manière à laisser sa gouvernante en arrière, et en arrivant à la porte du cabinet, il disait à l'huissier de service · Ouvrez-moi, je veux voir papa. »

devant lui, comme toujours, est une carte de France et il semble lui donner une leçon d'histoire et de géographie.

(48 × 61.)

(Date du dépôt légal : 1850.)

– Napoléon confiant l'Impératrice et le Roi de Rome a la garde nationale (23 Janvier 1814). R. de Miraine *del.* Paul Girardet, *sculp.* Le dessin original appartient au Président de la République.

Tableau de restitution historique. Agé de quatre ans, le petit Roi de Rome est en jupe et en pantalon.

(17 × 11 1/2.)

– Apparition de la grande famille. Lordereau, éditeur, rue Saint-Jacques, 59.

Le prince Louis Napoléon, président de la République, tête de coiffeur, bien ciré, bien pommadé, est assis devant une table chargée de papiers. Au-dessus de sa tête, on voit rayonner l'étoile... de l'Empire, tandis que devant lui apparaissent, debout, sept membres, hommes et femmes, de la famille impériale. Les femmes sont Joséphine et la reine Hortense. Aux côtés de Napoléon I, en costume autrichien, un rouleau à la main et portant le n° 7, le duc de Reichstadt.

Amusante lithographie de propagande populaire. Pièce en largeur.

(Vers 1852.)

– Addio di Napoleone a suo Figlio. [Adieux de Napoléon à son fils.] Di proprietà di Torello Pucci a Livorno. Lithographié par Nap. Thomas et imprimé par Becquet frères, à Paris.

Napoléon debout, tenant son fils enlacé à son cou. A ses côtés, dans un fauteuil, Marie-Louise en pleurs. Grande pièce sentimentale faite pour réveiller les souvenirs du premier Empire.

(42 × 51 ; avec les filets.)

(Date du dépôt légal : 1853.)

– Les trois Napoléons (*sic*). Cosme et Cie, éditeurs, rue Grange-Batelière, à Paris. Imp. Lemercier, rue de Seine.

Grande lithographie à fond jaune, signé R. de Miraine.

Les trois Napoléons, Nap. Ier, Nap. II, Nap. III, sont à cheval.

(55 × 40; avec les légendes 44.)

(Vers 1855.)

– Le Passé Le Présent et l'Avenir. Paris, Lebigre-Duquesne, éditeur, 16, rue Hautefeuille. Imp. Lemercier.

Grande lithographie à fond jaune, signé R. de Miraine.

L'oncle et le neveu. Napoléon Ier, Napoléon III, chacun tenant son fils. — les deux qui ne régnèrent point, — Napoléon II mort en Autriche, Napoléon IV qui mourra dans le Zoulouland.

(31 1/2 × 40 1/2.)

Vers 1862.

— Même pièce portant, en plus, cette seconde ligne comme légende : [DÉDIÉ A LA GARDE NATIONALE DE LA SEINE.]

Tirage destiné à la propagande impérialiste dans le monde de la bourgeoisie commerçante.

— LA GLOIRE DE LA FRANCE. Lith. de Fr. Wentzel à Weissenbourg. Fr. Wentzel, éditeur, rue Saint-Jacques, Paris.

Grande imagerie populaire, coloriée et gouachée, d'une exécution amusante et particulièrement naïve.

La gloire de la France c'est. d'un côté, en pied, Napoléon I et sa famille; de l'autre côté, Napoléon III et les siens, également. Dans le fond, des soldats montent à l'assaut de places fortes. et sur ce décor se détachent, en haut, les armoiries impériales.

Pièce de propagande pour la famille impériale. Le chromo dans toute sa « gloire ».

(Vers 1863.

— SOUVENIR DU CENTENAIRE NAPOLÉONIEN, 1769-1869. L'imagerie populaire réformée par le procédé Lœwe. Imp. Lemercier et Cie, Paris.

Quatre bustes se regardant : Napoléon I et Napoléon III, chacun accompagné de son fils. Dans un cadre orné des armoiries du second Empire et de l'aigle.

(50 × 40.)

(B. N.)

VII

CARICATURES ET PIÈCES SATIRIQUES.

AH! PAPA! LES BELLES BULLES DE SAVON QUE TU AS FAITES. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Napoléon sur un tabouret, à droite de la gravure; derrière lui, à terre, son chapeau; sur le devant, renversé, et laissant échapper son liquide, le bol qui lui a servi à faire les bulles qu'il vient de lancer. Celle qu'il est en train de gonfler démesurément porte la légende : « Grand Empire ». Sur les autres on lit : Hollande, — Westphalie, — Suisse, — Pologne, — Espagne, — Italie, — Rome. Devant lui, le petit Roi de Rome, en costume de général, son grand sabre lui battant entre les jambes.

Pièce gravée au trait et coloriée. (14 × 19.)

— AH! PAPA LE BEAU GLOBE. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Napoléon sur un tabouret, occupé à faire des bulles de savon. Sur celles qui sont déjà en l'air, on lit: *Hollande*, *Westphalie*, *Italie*, *Piombino*, *Espagne*, *Varsovie*, *Rome*. Et celle qu'il va lancer, la plus grande, est intitulé : *Grand Empire*.

Devant lui le petit Roi de Rome, en costume de général, un grand sabre lui battant entre les jambes. Le bol contenant le savon est renversé au premier plan.

Réduction de la planche précédente. (8 1/2 × 11.)

- ACH, PAPA, WELCHE SCHŒNE SEIFENBLASEN HAST DU GEMACHT! [Ah, Papa, les jolies bulles de savon que tu as faites!]

Interprétation par un burin allemand, et en plus grand format, de la même planche. Sur les bulles on lit: *Das grosse Reich* — c'est celle qu'est en train de gonfler Napoléon — et, également en allemand, les autres indications de royaumes déjà citées.

(12 1/2 × 14.)

[illegible]. Sans nom ni adresse d'éditeur.

Napoléon dans un fauteuil, occupé à faire des bulles de savon. Celle qui sort de sa pipe figure l'Europe. Les autres, Espagne, Naples ou Hollande, sont déjà au ciel dans les airs.



Caricature étrangère dirigée contre les projets ambitieux de Napoléon, — lesquels se trouvent figurés sous forme de bulles de savon gonflées pour l'amusement du petit Roi de Rome (1813-1814).

* L'original de cette caricature, souvent imitée alors, répandue par tous pays, avec des légendes en toutes langues, paraît devoir être attribuée à un burin allemand. Toutes les épreuves conservent du moins le faire germanique.

Le petit Roi de Rome, en habit militaire, entre les jambes de

son papa, fait une moue d'enfant gâté qui voudrait bien mettre la main sur un de ces beaux globes.

(11 × 13 1/2.)

— BUONAPARTENS ERSTES UNGLUCK SEIT SEINEM WIEDERERSCHEINEN ODER MISLUNGENER VERSUCH SEINEN SOGENANNTEN KÖNIG VON



C'EST LA CRAVATE A PAPA !!

Image antibonapartiste, sans nom de graveur, sans indication d'éditeur, ce qui pourrait faire croire, comme l'indique déjà la coupe et la couleur de l'uniforme, qu'elle a été gravée en Angleterre, quoiqu'elle figure dans la *Bibliographie de la France* (5 août 1815).

ROM AUS SCHŒNBRUNN ZU ENTFÜHREN. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Image amusante, pouvant être de la fabrique de Campe à Nuremberg, et représentant le départ du petit Roi de Rome des Tuileries. On l'a descendu dans la Cour et il est là, au premier plan, botté et en grand costume, sur les bras de la gouvernante

des enfants de France. Les cheveux hérissés, l'air de mauvaise humeur, il paraît être peu satisfait de ce départ précipité.

En somme, cette image, la seule que nous connaissions de l'événement historique, semble rendre assez bien le récit de Méneval et des autres familiers des Tuileries.

(21 × 16.)

(B. N. — Collection Hennin.)

— C'EST LA CRAVATE A PAPA ! [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

A droite, le petit Roi de Rome revêtu d'un uniforme aux couleurs anglaises, tenant en main une immense corde qu'il paraît vouloir passer au cou de son père; — un buste-terme avec d'immenses oreilles d'âne.

(17 1/2 × 20.)

(5 août 1815.)

* — C'EST LA CRAVATE A PAPA !

Image réduite et en contre-partie, pour la *Caricature* de Jaime. Le petit Roi est à gauche et le buste à droite.

(14 1/2 × 18 1/2.)

— « AH MON DIEU ! PAPA, COMME TU ES REMPLI DE POUX. » — MON FILS, CE SON (*sic*) DES FÉDÉRÉS. A Paris, chez Lacroix.

Le petit Roi de Rome devant Napoléon et lui montrant du doigt les taches qui sont sur sa manche droite.

Gravure au trait coloriée. Légendes en lettres cursives.
(16 × 20; plaque et légende : 18 × 23.)

(19 août 1815.)
(Collection Garnier.)

— NOUVELLE FARCE QUI A ÉTÉ REPRÉSENTÉ (*sic*) A PARIS, AVEC ÉCLAT, ACTEUR PRINCIPAL LE ROI DE ROME ??? Belle estampe représentant le marmot Roi de Rome, âgé de trois ans, monté sur son dada, passant en revue les troupes françaises. Dédié aux soldats de la grande armée. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Estampe d'origine anglaise. Derrière le Roi de Rome, lui montrant « les légions qui ont conquis l'Europe », Bonaparte. Derrière le jeune prince, la gouvernante des enfants de France et Roustan tenant la bouillie et des serviettes pour Sa Majesté, qui répond, du reste, aux projets glorieux de son père par ce simple mot d'enfant : « Qu'on me ramène chez maman, j'ai envie de faire. »

Estampe coloriée. (31 × 21.)

(1814.)



Nouvelle FARCE qui a été représentée à PARIS avec éclat, acteur principal le ROI de ROME ?????
Belle estampe représentant le marmot roi de Rome agé de trois ans monté sur un Dada passant en revue les troupes françaises dédié aux soldats de la grande armée.

C ricature anglaise avec légendes françaises, destinée par conséquent, à servir de propagande anti-napoléoniste en France, attribuée à Cruikshank le père.

D'après un original colorié. (Mars 1814.)

Plusieurs estampes satiriques anglaises dirigées contre la politique et contre les campagnes de Napoléon font intervenir le Roi de Rome, et plusieurs sont signées Rowlandson ou Cruikshank. On les trouvera dans mon ouvrage *Napoléon en Images. Estampes anglaises :* je juge donc inutile de les publier à nouveau ici, d'autant que la reproduction de l'image de Cruikshank donne une idée suffisante de ce qu'étaient et de ce que pouvaient être en réalité ces charges graphiques. Toutefois, comme elles doivent rentrer dans l'iconographie du Roi de Rome, je vais indiquer les titres auxquels on les trouvera dans mon volume :

N° 227. *Le Roi de Rome ou le petit babouin créé pour décorer les singes français.* [9 Avril 1811.]

N° 228. *Élevant le rejeton d'un tyran.* (Marie-Louise tenant le petit Roi sur ses genoux.) [14 Avril 1811.]

N° 229. *Les députés du Corps législatif rendant hommage au Roi de Rome dans la « Nursery » de Saint-Cloud.* [20 Août 1811.]

N° 231. *Les astrologues gaulois attirés par la Comète impériale.* [24 Septembre 1811.]
Et également les n°s 225, 240, 252 et 268 et la vignette de la dernière page, Boney faisant sauter le petit babouin.

— *Serment de fidélité prêté à l'enfant Roi de Rome.* (Janvier 1813.)
Estampe coloriée, non citée dans mon *Napoléon en Images.*

— AH! PAPA, TU T'ES FAIT BIEN DU MAL. [Sans nom ni adresse d'éditeur ou de graveur.]

Napoléon s'échappant de l'île d'Elbe. La gravure le représente tombant, brisant son épée dans sa chute, tandis que la main droite tient un compas qui touche à la carte de l'île accrochée au haut de l'image.

A côté de l'Empereur, à gauche, le petit Roi de Rome se mouchant et plaignant son père.

Pièce gravée au trait et coloriée. (23 × 15.)



— C'est la casquette a papa

Caricature de mai 1815, signée Y. V. L. — Le Roi de Rome ramasse la couronne que vient de laisser tomber l'indolent Louis XVIII.

* — C'EST LA CASQUETTE A PAPA. [Sans nom ni adresse d'éditeur.] La *Bibliographie de l'Empire français* donne comme indication : « A Paris, chez Lacroix et Vernay ».

Et le jeune petit Prince ramasse la couronne qui, tout naturellement, vient de tomber de la tête de Louis XVIII, le 20 mars.

Gravure coloriée. (22 × 16.)

(Date du dépôt légal : 20 mai 1815.)

* — LA LECTURE DES JOURNAUX. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Louis XVIII demandant l'Empire à Napoléon qui tient en main le *Journal de l'Empire* et lui répond que le jeune Roi de Rome l'a retenu après lui.

Gravure coloriée (28 × 19.)

(Mai 1815.)

— LE PETIT BONHOMME VIT ENCORE.

A Bruxelles, chez tous les libraires.

Dans une chambre, assis l'un à côté de l'autre, sur des chaises,



LE PETIT JEU DE SOCIÉTÉ N° 1.
D'après une lithographie de 1817[1].

cinq personnages jouent au petit jeu dit « petit bonhomme vit encore » — une bougie allumée que l'on se passe de main en main — tandis que dans le fond, à gauche, contre un lit, deux autres personnages jouent un rôle muet; l'un, debout, regardant la société, qui semble devoir être Marmont, tandis que l'autre, enfoui sous une casquette à immense visière et profondément endormi dans un fauteuil fleurdelysé n'est autre que le roi Louis XVIII.

Les joueurs sont le voltigeur ultra dans lequel on peut voir le prince de Condé, Eugène Beauharnais, le petit Roi de Rome qui

1. Ce « petit jeu de société » c'est petit bonhomme vit encore.

tient la chandelle en main, l'impératrice Marie-Louise sur le trône impérial et, à côté d'elle, Napoléon I.

Pièce gravée au trait publiée en 1815 ou en 1816. Le Roi de Rome a le costume du portrait d'Isabey.

Légendes en lettres anglaises. (33 × 23.

• - **Le Petit Jeu de société, n° 1. Lith. de G. Engelmann.**

Pièce inspirée de la précédente quelque peu différente et publiée à l'étranger pour échapper aux poursuites.

Grande lithographie. Huit personnages, cinq hommes et trois femmes, assis, formant cercle, devant une table éclairée de chandelles fumeuses sur laquelle se trouvent des cartes ou des papiers et des pièces de monnaie.

Sur les murs, deux tableaux, dont l'un représente le champ d'asile, l'autre l'épisode de Cambronne à Waterloo. A gauche, dans son fauteuil, avec quelques modifications de costume est Louis XVIII, et le lit occupe la même place dans le fond. A droite, les trois derniers personnages sont les mêmes : le voltigeur ultra, Eugène Beauharnais, le Roi de Rome. Mais à côté du petit Roi qui tient la chandelle dans la même position et va la passer à Eugène Beauharnais, il y a une femme à l'allure hautaine,



Caricature de mars 1815 après le retour de Napoléon et le départ de Louis XVIII. [Publiée en mai.]

ayant les traits de Marie-Antoinette, et qui n'est autre que Mme de Montesquiou.

Plus loin, Marie-Louise, à laquelle un personnage qui semble devoir être Napoléon montre du doigt, en souriant, le petit Roi de Rome qui tient la chandelle.

Pièce de propagande bonapartiste publiée en 1819. L'auteur, M. Delaunay et sa femme furent poursuivis et condamnés. Très probablement le nº 2 ne vit jamais le jour.

— Les Prétendants. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

La légitimité vient appuyer ses droits
Le vœu des Nations légitime les Rois.

Les prétendants! Le passé et le présent. L'image est significative. D'un côté, un enfant ayant pour couronne un bourrelet, déroulant une longue pancarte fleurdelysée sur laquelle se lisent les noms de tous les rois de France. Il est présenté soutenu par un couple d'émigrés édentés, à nez et menton crochus. Derrière eux, les Cosaques et l'invasion.

De l'autre côté, un jeune enfant déjà mûr, appuyé sur son sabre,



Les Prétendants.

A gauche l'ancien Régime. A droite le jeune Napoléon II présenté par sa mère. La France se prépare à couronner l'héritier des Napoléon. Estampe de propagande bonapartiste publiée, soit en 1815, soit plutôt vers 1822, au moment où le mouvement impérialiste battait son plein.

tenant en main, également, une pancarte-drapeau sur laquelle on lit tout simplement : Napoléon I. Derrière lui, la beauté, la force, l'énergie, Marie-Louise, la Garde et la Colonne.

Entre ces deux prétendants, la France n'hésite pas.

Casquée en Minerve, le sceptre de la Justice en main, trônant assise sur un lion, la France se prépare à couronner Napoléon II.

Gravure au burin à allure classique. (24 1/2 × 17.)

— Même pièce lithographiée.

— LE DÉPART DU PETIT CAPORAL. Déposé, etc. (*sic*). [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Légende satirique jouant sur le double sens du mot, *déposé* [à la Direction].

Talleyrand joue du violon et on lit sur une pancarte à côté de lui :

« Sire, je jous *sic* les folies d'Espagne, accompagnées de la Russe, suivi d'une Allemande, et je finis par l'Anglaise. »

Napoléon battant du tambour, dit : « Ma dernière folie me fait battre la retraite aux Isles, », tandis que le petit Roi de Rome, dans le coin à droite, crie : « Papa, on oublie la valse. »

— NOUVELLE AFFAIRE DE CANNES. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Napoléon débarquant de l'île d'Elbe, une torche à la main, des vipères dans l'autre. Marie-Louise et le petit Roi de Rome tombent à l'eau, et ce dernier crie à son père : *Ah! papa.*

— LE GATEAU DES ROIS, TIRÉ AU CONGRÈS DE VIENNE EN 1815. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

L'Empereur d'Autriche, le Roi de Prusse, l'Empereur de Russie, le roi d'Angleterre sont entrain de se partager l'Europe, de tailler et de rogner dans la carte lorsque arrive Napoléon qui leur dit : « Qui compte sans son hôte compte deux fois. » Et à droite, le petit Roi de Rome, tout de rouge habillé, s'approche de la redingote protectrice de l'Empereur et lui dit : « Papa, garde ma part. »

(29 1/2 × 19 1/2.)

* — BUONAPARTE, AU MONT SAINT-JEAN, FAIT USAGE DE SON TALISMENT (*sic*) ORDINAIRE. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Caricature aussi haineuse qu'injuste, dans laquelle on a cru devoir faire intervenir le Roi de Rome qui, armé d'un moulin à vent, engage son papa à « lâcher sa cuirasse, » pour, plus vite courir. »

Pièce gravée et coloriée publiée au lendemain de Waterloo.

(27 1/2 × 18 1/2.)



BUONAPARTE au Mont St Jean, fait usage de son talent ordinaire !

Caricature d'origine étrangère dirigée contre Napoléon et dans laquelle le petit Roi de Rome se trouve jouer un rôle important.

Image haineuse et d'autant plus injuste que jamais encore l'idée n'était venue à personne d'accuser l'Empereur de lâcheté.

D'après un original colorié (1815).

— Réunion des Braves au café Montausier. Déposé. Chez Noël, rue Saint-Jacques, 16.

Lancier polonais tenant d'une main la gravure du portrait du Roi de Rome, et de l'autre, couronnant le buste de Napoléon. Dans le fond, sur une galerie au-devant de laquelle court l'ornement des deux Victoires couronnant l'N impérial, un lancier attablé avec deux femmes.

Au-dessous, en guise de légende, la chanson *Les Lanciers Polonais* qui se chantait sur l'air : *Le magistrat irréprochable.* Cinq couplets dont voici le troisième :

Quand la fortune trop volage,
Quand la plus noire trahison
Ensemble ont trompé le courage
De notre grand Napoléon,
Il fit, en déposant les armes,
De touchants adieux aux Français,
Et l'on vit répandre des larmes
Aux braves lanciers polonais.

(*Par Pradel,* vieux soldat.)

Gravure au trait : noire et coloriée. 23 1/2 × 18.

1816.

Le Sabot corse en pleine déroute. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Tandis que Napoléon reçoit de toutes les puissances des coups de fouets, à droite, une voiture lancée au grand galop, emporte le Roi de Rome et Marie Louise.

Juin 1815.

Le Passé, Le Présent, L'Avenir. [Sans nom ni adresse d'éditeur.]

Très curieuse image de propagande bonapartiste divisée en trois compartiments et fournissant, en quelque sorte, une leçon de choses sous la forme d'allégories.

Le Passé, c'est Napoléon gravissant le chemin qui conduit au temple de la Renommée par l'arc de triomphe et la colonne Vendôme.

Le Présent, c'est Louis XVIII assis sur son trône dont les assises ont été fournies par la Prusse, l'Angleterre, l'Allemagoe, la Russie, tandis que, dans la chaire, brandissant la torche et la croix, l'ecclésiastique prêche et fulmine contre le libéralisme.

L'Avenir, c'est la France en son impérial manteau parsemé d'abeilles présentant au pays le petit Roi de Rome qu'elle tient par la main.

Image coloriée composée de trois panneaux, trois triptyques en quelque sorte, chacun ayant 9 cent. 1/2 de large tandis que l'ensemble mesure 30 1/2 × 19. Planche datant de la Restauration et très probablement publiée en Belgique.

* Questions à répondre ou le dernier effort des gouvernements étrangers pour maintenir la monarchie en France. Publié le 13 août 1830 chez G. Iregear Chapside.

* En Angleterre et en Allemagne parurent, au moment de la Révolution de 1830, quelques pièces d'actualité, les unes satiriques, les autres purement allégoriques, rappelant à la génération présente l'existence du Roi de Rome. Ces pièces, gravées par des burins au service du bonapartisme européen, sont devenues malheureusement presque introuvables — en dehors des épreuves conservées au *British Museum* à Londres. Celle ici reproduite donnera une idée de l'esprit dans lequel elles étaient conçues.



Le personnage de droite (*Wellington*) s'adressant à Polignac : —Vous avez agi avec trop de partialité, Polignac, et vous avez compté sur un état-major qui n'existait plus.

Polignac. — Est-ce votre plan d'approuver toutes nos mesures, et de nous abandonner dans la défaite.

Le personnage costumé en empereur de Russie. — Il n'y a plus d'espoir. L'Angleterre m'a abandonné : elle tient la balance.

Metternich (s'adressant au dit personnage). — Ne désespérez pas. Votre avocat, Metternich et l'Europe peuvent encore intervenir en faveur des Bourbons.

Napoléon, saisissant la couronne et la plaçant sur la tête de son fils : — Maintenant ou jamais.

Le Roi de Rome. — Ils acclament Napoléon II (en France) mais les perfides combinaisons des rois m'enchaînent les pieds.

VIII

PEINTURES — ŒUVRES PEINTES, SCULPTÉES, GRAVÉES AUX SALONS ANNUELS (1812 à 1900).

Portraits de Gérard et de Prud'hon. — Tableaux du Musée de Versailles. — Peintures diverses. — Médailles. Souvenirs personnels du Roi de Rome.

SALON DE 1812 au Musée Napoléon

PEINTURE

[illegible], à la Sorbonne.
— [illegible]. Allégorie sur la naissance de Sa Majesté le Roi de Rome.
Pastel sans doute.

CONSTANTIN, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, 18.
— 221. S. M. le Roi de Rome.

FRANQUE (JOSEPH), rue Napoléon, 21.
— 393. Sa Majesté l'Impératrice.

> Elle contemple le Roi de Rome endormi, soulevant le voile qui le recouvre, et presse contre son cœur le portrait de son auguste époux.

GARNEREY (FRANÇOIS-JEAN), rue du Faubourg-Montmartre, 13.
— 404. Cortège du baptême du Roi de Rome.

> Au moment où la voiture de S. M. l'Empereur et celle du Roi de Rome passent sur le boulevard, vis-à-vis le palais du prince de Neufchâtel.

GÉRARD, aux Quatre Nations.
— 414. Portrait de Sa Majesté le Roi de Rome.

GOUBAUD, de Rome, place des Vosges, 13, Hôtel Chabot.
— 422. Cérémonie qui eut lieu aussitôt après la naissance du Roi de Rome.

L'auguste enfant porté par Mme la gouvernante, introduit par M. le grand Maître des cérémonies, annoncé par M. le grand chambellan, est solennellement présenté par S. M. l'Empereur et Roi aux Reines, Princes et Princesses assemblés dans le salon voisin de l'appartement de S. M. l'Impératrice. M. le comte Regnault de Saint-Jean d'Angely dresse l'acte civil de la naissance du Roi de Rome. Deux pages dépêchés, l'un au Sénat, l'autre à la Ville, partent chargés de l'heureuse et importante nouvelle.

— 425. Portrait de Sa Majesté le Roi de Rome.

Ce jeune prince, entouré des attributs de la royauté, à demi couché sur le berceau qui lui fut donné par la Ville, jette un regard de bienveillance sur un aperçu de la ville de Rome qu'on voit par une fenêtre ouverte.

LE GRAND, Collège des Grassins, rue des Amandiers, 14.
— 551. La naissance du Roi de Rome.

MENJAUD (Alexandre), rue J.-J. Rousseau, hôtel Bullion.
— 638. Leurs MM. II. l'Empereur, l'Impératrice et le Roi de Rome.

S. M. l'Empereur est représenté au moment de son déjeuner tenant dans ses bras S. M. le Roi de Rome. Sa Majesté l'Impératrice regarde avec satisfaction cette scène intéressante (1).

ODEVAERE, à Rome.
— 682. Le Roi de Rome au Capitole.

PARANT, place d'Iéna 22, en face la colonnade du Louvre.
— 702. Un bas relief représentant le Roi de Rome.

PINGRET, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arcs, 7.
— 727. Portrait de la nourrice de S. M. le Roi de Rome.

PRUD'HON.
— 743. Portrait de S. M. le Roi de Rome.

(1) Aujourd'hui au Musée de Versailles; il figure au catalogue avec la notice suivante :
« 4611. Napoléon, Marie-Louise et le Roi de Rome, par Menjaud, (haut., 0m,43, larg., 0m,51).
« L'empereur tient dans ses bras le Roi de Rome; l'Impératrice est assise près de lui. Derrière elle la gouvernante et la nourrice du prince, et plus loin un chambellan. Ce tableau a été exposé au Salon de 1812.

ROUGET (GEORGES), rue N.-D. des Victoires, 16.
— 808. Les Princes français viennent presenter leurs hommages à S. M. le Roi de Rome, en présence de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice (1).

THIBAULT (Mlle), rue du Mont-Blanc, 28.
— 891. Portrait en pied de S. M. le Roi de Rome, peint d'après nature.

SCULPTURE

BOSIO, Palais des Beaux-Arts.
— 1009. S. M. le Roi de Rome fait d'après nature, peu de jours après sa naissance.

JEANNEST, rue de Malte, 5, au Marais.
— 1092. Deux vases en bronze. Sujets allégoriques. L'un représente le mariage de Leurs Majestés, et l'autre la naissance du Roi de Rome.

TREU, de Bâle, rue du Bouloi, 14.
— 1150. Un buste en bronze de S. M. le Roi de Rome, d'après nature.

GRAVURE

NORMAND fils.
— 570. Trait gravé du portrait de Prud'hon.

ANDRIEU, place de la Monnaie, 5.
— 1200. Un cadre renfermant : 2 et 3, grandes médailles du baptême du Roi de Rome offertes par les bonnes villes de l'Empire ; 7, la tête de Sa Majesté le Roi de Rome.

GALLE (AINÉ), rue du Temple, 44.
— 1229. Un cadre de médaillons en cire et médailles contenant : 4 petits portraits de S. M. le Roi de Rome.

(1) Aujourd'hui au Musée de Versailles. Il figure au catalogue avec la notice suivante :

« 4612. Napoléon présente le Roi de Rome aux grands dignitaires de l'empire, par M. Rouget (haut., 2m,60 ; larg., 2m,20).

« L'empereur debout et en costume impérial, présente le Roi de Rome que tient Mme la comtesse de Montesquiou, sa gouvernante, aux hommages de Regnaud de Saint-Jean d'Angely, secrétaire d'État de la famille impériale, de Cambacérès, archi-chancelier de l'empire, et du cardinal Fesch, grand aumônier. Au fond, l'Impératrice assise dans son lit. Derrière elle Mme la baronne de Boubers, sous-gouvernante des enfants de France, et Mme la baronne de Mesgrigny. »

PIERRON ET CAVELIER, rue des Francs-Bourgeois, 4, au Marais, et rue d'Anjou, 8.

— 1267. Un cadre renfermant plusieurs gravures au trait, coloriées.

Elles représentent entre autres le berceau offert à S. M. le Roi de Rome, lors de sa naissance[1].

SALON DE 1831

GRAVURE

MICHAUT, 49, rue du Temple.
— Napoléon et le Roi de Rome.

SALON DE 1833

PEINTURE

MOREAU fils, 10, rue du Helder.
— Ancien légionnaire de la garde apprenant au milieu de sa famille la mort du fils de Napoléon.

SCULPTURE

DE TRIQUETY, 19, rue du Bouloi.
— Le duc de Reichstadt entrant dans le tombeau de son père bas-relief allégorique.

L'Histoire contemple la mort du jeune prince : un Génie funèbre va refermer le sépulcre.

GRAVURE

BAUCHERY, 28, rue des Gravilliers.
— Un cadre contenant les clichés de la médaille qui ferme le catalogue des médailles de l'Empire.
Face : tête de Napoléon mort.
Revers : apothéose du duc de Reichstadt ; il est reçu par son père dans le royaume céleste.

1. Ces gravures, exécutées au trait sous la direction de Couché fils et signées : Prud'hon *inv.* Cavelier et Pierron *del et sc.*, comprennent cinq feuilles, le berceau dans son ensemble, la tête du berceau, le pied, les bas-reliefs latéraux. Vendues 6 francs à la vente Alphonse David en 1852, elles atteignaient 185 francs, à la vente Carrier en 1875.

LITHOGRAPHIE

DELAPORTE, 17, rue des Martyrs.
— Portrait du duc de Reichstadt.

SALON DE 1838

GOUBAUD (J.), 11 rue des Saussayes.
— 836. Mort du duc de Reichstadt à Schœnbrunn (22 juillet 1832).

SALON DE 1841

STEUBEN, 30, rue Hautefeuille.
— 1838. Napoléon avec le Roi de Rome.

« Lorsque l'empereur habitait Saint-Cloud, il avait l'habitude de se faire apporter son fils, qu'il gardait plusieurs heures dans son cabinet. Il s'en occupait constamment : il lui arrivait souvent de l'avoir sur les bras lorsqu'il signait des papiers de la plus haute importance. En jouant avec lui, il mettait un soin tout particulier à lui épargner toutes les contrariétés qui pouvaient le chagriner : et quand la lassitude amenait le sommeil, l'empereur le gardait jusqu'au moment où la nourrice, prévenue, venait le reprendre à la porte du cabinet. »

Renseignements donnés par un témoin oculaire.

SALON DE 1844

GRENIER (FRANCISQUE), 20, place du Louvre.
— Derniers adieux de Napoléon à son fils, le 25 janvier 1813.

SALON DE 1852

DUBRAY (Vital-Gabriel).
— 1323. Napoléon II ; statue plâtre.

SALON DE 1896

— A.-P. DAWANT.

Napoléon assis aux côtés du berceau du roi de Rome et tenant dans sa main la main de l'enfant. Des jouets sont à terre.

(24 × 27 1/2.)

PORTRAITS DE GÉRARD.

— MARIE-LOUISE AVEC LE ROI DE ROME.

L'impératrice tenant le Roi de Rome debout sur son berceau.

(Haut. 2m40 ; larg., 1m62.)

(*Musée de Versailles.*)

- Portrait du Roi de Rome. Peinture de forme ovale. (Haut., 0m60 ; larg., 0m49.)

(*Musée de Versailles.*)

– Le Roi de Rome et l'impératrice Marie-Louise. Peint en 1813. (Haut., 0m32; larg., 0m24.)

(*Musée de Versailles.*)

- Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, impératrice des Français et le Roi de Rome.

(*Musée de Versailles.*)

– Le Roi de Rome.

C'est le portrait original apporté à Napoléon, en Russie, par M. de Bausset.

(*Collection du comte Reinach.*)

494. Baptême du Roi de Rome dans l'église de Notre-Dame (10 juin 1811). Dessin à la pierre noire. (Haut., 1m07; larg., 1m61.)

Le parrain du jeune prince était le grand-duc de Wurtzbourg, et la marraine Mme Lætitia, mère de l'empereur. Les rois d'Espagne et de Westphalie, le prince Borghèse, le prince Eugène, vice-roi d'Italie, le duc de Parme et le prince archi-chancelier de l'Empire assistaient à cette cérémonie.

(*Musée de Versailles.*)

Portrait du Roi de Rome, par Kroft. Agé de huit ans, vêtu de satin blanc. Daté 1819.

(*Musée de Versailles.*)

Portraits et Dessins par Prud'hon

Portraits ayant figuré à l'Exposition des œuvres de Prud'hon au profit de sa fille, organisée à l'Ecole des Beaux-Arts, en mai 1874, par MM. Eudoxe et Camille Marcille.

I. *Tableaux.*

Deux portraits sous les nos 30 et 31 appartenant, l'un à M. Camille Marcille, l'autre à M. Hauguet.

II. *Dessins.*

No 136. Médaillon. Dessin sur papier bleu au crayon noir rehaussé.

C'est le célèbre dessin représentant le petit roi de face, dormant la tête coiffée d'un bonnet de nuit. Il avait été payé 126 fr. à la vente de Boisfremont, en 1864.

(*Collection de Mme Denain.*)

N° 137. Médaillon. Dessin au crayon noir rehaussé, sur papier bleu. Au-dessous la louve symbolique allaite Rémus et Romulus.
Dessin de la gravure reproduite, page 92.
(*Collection de Mme Chevrier-Marcille.*)

— Dessins pour le Berceau, ayant figuré à la même Exposition, et à l'Exposition de la Ville de Paris (Exp. Univ. de 1900).

408. Le berceau du Roi de Rome. Dessin sur papier bleu, au crayon noir rehaussé.
(*Collection de Mme Chevrier-Marcille.*)

409 et 410. La Justice. La Force. Figures pour l'ornement du berceau. Crayons noirs, rehaussés, sur papier bleu.
(*Collection de Mme Chevrier-Marcille.*)

411 et 412. La Seine. Le Tibre. Figures pour l'ornement du berceau. Crayons noirs, rehaussés, sur papier bleu.
(*Collection de Mme Chevrier-Marcille.*)

— Esquisse du berceau du Roi de Rome, d'après Prud'hon.
(*Collection de Mme Jahan.*)

Peintures diverses.

— Le Roi de Rome. Portrait peint par Sir Thomas Lawrence. (Médaillon ovale).

Le Roi de Rome avait dix ans lorsque le peintre anglais le peignit à Vienne.

A figuré à l'*Exposition des portraits du Siècle*, à l'Ecole des Beaux-Arts. (Avril 1883.)

(48 × 60.)

(*Collection de M. le duc de Bassano.*)

— Le Duc de Reichstadt a seize ans. Portrait peint par Sir Thomas Lawrence.

Debout, vêtu d'un manteau à triple collet, les mains derrière le dos, et tenant un chapeau.

(*Collection de la marquise de La Valette, à Londres.*)

— Le Roi de Rome. Miniature ovale d'Isabey, portant sur le côté droit, la signature : Isabey, 1815, à Vienne.

Tête fine, intelligente, ouverte; cheveux avec longues boucles sur les côtés. Grand col blanc et grande ceinture à la taille.

Cet original qui nous donne un beau petit enfant est de beaucoup supérieur à toutes les interprétations par la gravure.

C'est le portrait qui a été reproduit comme frontispice dans le volume de Welschinger.

(*Collection de Mme la baronne Chr. de Launay, arrière-petite-fille de Mme Soufflot, sous-gouvernante du Roi de Rome.*)

— LE DUC DE REICHSTADT, ASSIS DANS UN FAUTEUIL.

Il est tourné de trois quarts, la main droite dans l'ouverture de l'habit boutonné, la gauche tenant un livre, tandis que le coude s'appuye sur le bras du fauteuil et sur un journal permettant de lire le titre : *Journal des Débats*. Gilet blanc dépassant légèrement; plaque de la Légion d'Honneur.

L'allure diplomate, la figure à la Metternich.

Ce tableau serait une copie, exécutée en 1853, du portrait de Billet (1831), — offrant, fait observer le comte Fleury, cette singularité que la figure du duc de Reichstadt ressemble à celle du prince impérial.

(*Tableau appartenant à l'Impératrice Eugénie et se trouvant au château d'Arenenberg.*)

— PROJET DES JARDINS DU PALAIS DU ROI DE ROME.

Ces jardins avaient été établis sur les hauteurs du Trocadéro. Les plans du palais furent, sur l'ordre de l'Empereur, dressés par Fontaine.

Peinture de P.-F.-L. Fontaine ayant figuré à l'Exposition rétrospective de la Ville de Paris (Exp. Univ. de 1900.)

(*Collection Félix Meunié.*)

MÉDAILLES.

— NAPOLÉON-FRANÇOIS-JOSEPH-CHARLES, ROI DE ROME, XX MARS MDCCCXI.

A l'avers, profil du petit Roi tourné vers la gauche, tête énorme se rapprochant un peu du type de Prud'hon quoique l'œil soit plus doux et la figure plus pleine.

Au revers, le petit Roi étendu tout nu sur des langes, étreignant un serpent en chaque main, avec la devise : VIRTVS PRINCIPIS FIRMAMENTVM REIPVBLICÆ.

— NAPOLÉON DONNE SON FILS A LA FRANCE. — NAPOLÉON II.

Avers et revers d'une médaille frappée pour la naissance. Le petit Roi est en buste, coiffé à l'antique.

— NAPOLÉON F.-J.-C. ROI DE ROME. XX MARS MDCCCXI.

A l'avers, profil du petit Roi tourné vers la gauche. Au revers, buste de Napoléon et de Marie-Louise. Médaille signée Andrieu ; coins par André Galle.

— NAPOLÉON F.-J.-C., ROI DE ROME.

A l'avers, buste du Roi de Rome, profil à gauche. Au revers, Romulus tétant la louve avec la légende : « Vingt mars 1811. » Médaille signée N. Tiolier, coins par André Galle.

— NAPOLÉON, EMPEREUR ET ROI. Médaille frappée à l'occasion de la naissance du Roi de Rome.

Le revers représente le baptême du roi de Rome. Napoléon debout, en grand costume, tient l'enfant nu à bras levés, au-dessus des fonts baptismaux. Signé Andrieu *fecit.*

— APOTHÉOSE DU DUC DE REICHSTADT. Bauchery *fecit* (voir page 335).

BUSTES ET STATUETTES.

En plus de ceux mentionnés page 33[illegible].

— Buste en marbre, visage tourné de trois quarts vers la droite. Œuvre dans le style et de l'école de Canova.

Collection du prince Roland Bonaparte.

— Buste non signé, en marbre, daté 1832.

Au château d'Arenenberg.

— Napoléon et le Roi de Rome, statuette en bronze.

Napoléon, debout, en grand costume, les bras levés, tient en ses mains le petit roi qu'il est censé montrer, présenter à la foule.

Cette figurine, d'un si joli mouvement, est la reproduction du médaillon d'Andrieu pour le baptême.

(Collection de S. A. I. le prince Victor.)

— Petit buste *en bronze* : le Roi de Rome en pied et en costume *de Cour.*

Fabriqué par l'industrie sous Louis-Philippe.

— Bustes *en plâtre coloré* en stuc en simili bronze.

Fabriqués par l'industrie moderne, depuis l'*Aiglon.*

BUSTES D'ORIGINE INCONNUE ET DONT LES TRACES ONT ÉTÉ PERDUES.

Petit buste envoyé en 1814, à l'île d'Elbe, par M. de Bausset, « d'une ressemblance parfaite » dit-on, et qui était, paraît-il, l'œuvre d'un statuaire français établi à Vienne.



BUSTE EN MARBRE. ÉCOLE DE CANOVA
(Collection du prince Roland Bonaparte.)

Ce buste suivit Napoléon à Sainte-Hélène et c'est sur ses traits que se reposèrent les yeux du père mourant.

— Petit buste, « œuvre, » dit la chronique, « d'un habile sculpteur de Livourne », envoyé en 1816 à Sainte-Hélène.

Souvenirs personnels du Roi de Rome. (Objets lui ayant appartenu.) (1)

— Hochet en or, manche de cristal, donué au Roi de Rome par son grand-père l'Empereur d'Autriche.

(*Collection de S. A. I. le prince Victor.*)

— Trompette et Giberne du Roi de Rome.

(*Collection de M. Edouard Detaille.*)

— Epée du Roi de Rome, léguée par lui au comte Napoléon de Luçay.

(*Collection de M. le comte de Luçay.*)

— Costume du Roi de Rome. Vêtement blanc ayant à la boutonnière la Légion d'Honneur, la couronne de Fer, la Réunion.

(*Collection de S. A. I. le prince Victor.*)

— Petit soulier minuscule en toile brodée, dans un tombeau de cristal Empire.

(*Collection de Mme Sarah Bernhardt.*)

— Bercelonnette du Roi de Rome.

(*Au Garde Meuble National.*)

— Berceau du Roi de Rome. [Exposition rétrospective de la Ville de Paris, à l'Exposition de 1900.]

(*Appartient à S. M. l'Empereur d'Autriche.*)

* Ce berceau fait partie du Trésor de la maison Impériale et Royale d'Autriche réuni dans le Palais de la Hof Burg à Vienne.

Il est situé devant l'armoire n° XXVI (celle qui contient les insignes de Napoléon I comme roi d'Italie) et voici comment il est détaillé dans le catalogue des collections :

« Devant l'armoire n° 26 se trouve un objet rappelant la mémoire du fils de Napoléon et de son épouse (*sic*), Marie-Louise, fille de l'empereur François Ier, né à Paris le 11 mars 1811 et mort, comme duc de Reichstadt, au château de Schönbrunn, le 20 juillet 1832. C'est un présent de la ville de Paris au nouveau né, un berceau en argent doré, pesant, prétend-on, cinq quintaux, surmonté d'une Victoire tenant dans la main une couronne de laurier d'où tombe le rideau partagé en deux. La corbeille formant le lit en petites colonnes de nacre de perle est entièrement couverte d'abeilles dorées, et renferme, des deux côtés, des petits dessins bosselés tirés de l'histoire de Romulus. Au bord de la corbeille, au pied, se trouve un aigle en argent massif. La corbeille elle-même repose au pied et à la tête, sur deux cornes d'abondance,

(1) Plusieurs de ces objets avaient figuré à l'*Exposition rétrospective du Congrès de Vienne*, organisée à Vienne, en mars 1896.

avec deux statuettes placées sur le devant, représentant la Sagesse et la Force. Au pied sont gravés les noms des ouvriers : Odiot et Thomire. »

Ce que ne dit pas le rédacteur de ce catalogue officiel et ce qu'il est bon de consigner ici c'est que le berceau de Prud'hon fut rendu à Marie-Louise par le ministère de la maison du roi Louis XVIII, lors de la première Restauration, et que, par la suite,



CALÈCHE DU ROI DE ROME
ayant figuré à l'Exposition rétrospective de la Ville de Paris.
(Exposition Universelle de 1900).

le duc de Reichstadt fit lui-même don de son berceau au Trésor de la Maison Impériale.

— Calèche du Roi de Rome. [Exposition rétrospective de la Ville de Paris, à l'Exposition de 1900.]

C'est la calèche qui avait été donnée au petit roi par sa tante Caroline, la reine de Naples. Elle est garnie de velours gris, ornée

de peintures, mouchetée d'abeilles et est aussi compliquée qu'un carrosse de gala.

La calèche ne figure pas parmi les objets du Trésor Impérial de la maison d'Autriche.

(*Appartient à Sa Majesté l'Empereur d'Autriche.*)

— La voiture aux chèvres du Roi de Rome.

— Petit fusil du Roi de Rome.

(*Collection du prince de Wagram.*)

— Petit portefeuille ayant appartenu au Roi de Rome.

(*Collection de Mme Desfontaines.*)

— Petit jeu de dominos (nacre et ébène.)

Authentifié par une lettre du comte Marchand, l'ancien valet de chambre de l'Empereur à Sainte-Hélène, et donné par Marchand à sa belle-sœur, en 1814.

(*Collection de M. Hicquel. Exposition rétrospective des jouets aux Invalides, Exposition Universelle de 1900.*)

— La mappemonde de l'Aiglon.

Le Dr Cabanès, l'infatigable chercheur, a publié à ce sujet les renseignements suivants dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, du 15 mai 1900.

« Lors d'un récent passage à Bagnères-de-Luchon, notre ami Dardennes, le pharmacien bien connu de la jolie station pyrénéenne, nous ménagea la surprise d'un musée ignoré, — ignoré de nous tout au moins.

« C'est dans les combles du Casino que le musée fut jadis installé. A vrai dire, il n'y a pas trop à déplorer cet abandon car, à part des spécimens de marbres du pays et quelques squelettes d'animaux préhistoriques, ledit musée n'offre rien de remarquable.

Nous maudissions déjà *in petto* notre cicerone, quand nous tombâmes tout à coup en arrêt devant un globe terrestre, une vulgaire mappemonde, mais qui, de suite, attira nos regards par cette inscription que nous nous empressâmes de transcrire :

« *Sphère terrestre manuscrite exécutée par ordre de Napoléon pour l'éducation du Roi de Rome, 1814.*

« Le temps pressant, nous ne pûmes que jeter un coup d'œil rapide sur ce chef-d'œuvre de patience et d'exécution. Nous y avons pourtant relevé quelques annotations dans le goût de celle-ci : *Le Requiem ou Requin, terrible squale avide de sang et insatiable de proie poursuit ses victimes dans tous les climats*, etc. La république du Transvaal est désignée sous le nom de *Pays des Bossimans*. Les grandes expéditions du dix-hutième siècle sont très nettement indiquées par les routes suivies par les explora-

teurs Cook. La Pérouse. C'est en résumé un travail très soigné, et dont le jeune prince à qui il était destiné a dû tirer profit, — si toutefois il l'eut jamais entre les mains.

« 1814 est, en effet, une date fatale : c'est l'époque de l'envahissement de la France par les alliés, du départ de Marie-Louise, du début de la mauvaise fortune du grand homme.

« Mais à supposer que le duc de Reichstadt ait eu en sa possession le joujou éducatif, comment celui-ci a-t-il fini par échouer dans un musée, et, qui pis est, dans un musée de music-hall ? Une seule hypothèse nous paraît plausible : le cadeau destiné au Roi de Rome a pu arriver, par voie de succession, à Napoléon III ; l'empereur l'aurait à son tour donné à la ville de Luchon, en souvenir des bons soins prodigués au prince impérial, qui vint, pendant les dernières années de l'empire, faire une cure à l'établissement thermal. »



Découpage-silhouette à l'emporte-pièce sur carton brun, fabriqué sous le second Empire à l'usage des casernes.

IX

CURIOSITÉS DIVERSES

DÉCOUPAGES ET ÉTIQUETTES.

— DÉCOUPAGES.

La mode du découpage qui, à vrai dire, ne disparut jamais, semble avoir eu sous le second Empire, un regain tout particulier et cette fois se fit, surtout, à l'usage des casernes, des gardes de Paris, des [illegible] et de leurs bonnes amies.

La plupart des estampes, ici décrites, représentant la famille impériale et parues à partir de 1830 furent ainsi reproduites en découpures par de plus ou moins habiles praticiens et, tout naturellement, le duc de Reichstadt se trouva avoir sa place dans ces groupements.

Mieux que cela, il existe de lui plusieurs découpages séparés, — portraits en buste ou en pied, — d'après des originaux également connus et c'est une de ces amusantes images que nous reproduisons ici.

— DÉCOUPAGES DE PAPIERS SUR FONDS D'ÉTOFFES.

De 1832 à 1840, la piété populaire s'ingénia à reproduire sous une forme naïve et plus pittoresque, quantité de portraits gravés déjà popularisés par l'imagerie.

Ceci est à noter, à retenir, à montrer, mais comme les autres sortes de découpages, échappe à toute tentative de classement (1).

(1) Ces sortes d'images jouirent, autrefois, d'une très réelle popularité. Au XVIII[e] siècle on découpait ainsi les estampes afin de pouvoir représenter réellement les costumes en étoffes : au XIX[e], Napoléon et le duc de Reichstadt apparurent ainsi souvent sur les murs des cabarets populaires.



Portrait fantaisiste obtenu à l'aide de découpages de papier sur fonds d'étoffes, diverses de sortes et de couleur, les autres reliefs étant dus à du coloris à la main. Légende écrite à la plume.

(Collection de l'auteur.)



— Etiquettes de liqueurs et de parfumerie.

Je note ici les titres des étiquettes qu'il m'a été donné de rencontrer et de recueillir. Bien d'autres, très certainement, ont dû donner sous une forme quelconque l'image de l'impérial enfant ou du jeune prince.

— *Eau du roi de Rome* (Parfumerie).
— *Huile du Baptême* (lotion pour les cheveux).
— *Liqueur de Schœnbrunn.*
— *Esprit de Napoléon* (ici reproduite page 141).
— *Liqueur de l'Avenir.*
— *Elixir du Souvenir.*

— *Elixir Napoléon. Nectar des Grands hommes.* [B. et C.]

Etiquette de liqueur patriotique. Image et poésie. Caron vient de transporter dans les enfers l'ombre de Napoléon. Le grand homme est reçu par les ombres des héros qui de toutes parts, accourent au devant lui. A droite, le Roi de Rome à qui la Gloire et la Renommée remettent le sceptre et la couronne. Au-dessous, les vers que voici :

— Reçois, illustre enfant, cette noble couronne,
Accepte cette épée, un père te la donne,
Souviens-toi que son nom a rempli l'univers
Que, par sa main, la France a vu briser ses fers.
— J'accepte ces débris sauvés d'un grand naufrage
Du grand Napoléon voilà donc l'héritage.
Héritier de son nom je veux que mon pays
A mon amour pour lui reconnaisse son fils.
Fortune à ma patrie à mes vœux sois propice,
Du trône à son bonheur je fais le sacrifice.
Puis-je voir encor son étendard vainqueur
Briller avec éclat dans les champs de l'honneur.

L'étiquette, de grand format, a été reproduite dans mon livre : L'*Enseigne, son Histoire, sa Philosophie, ses Particularités.* (Grenoble, Falque et Perrin, 1901.)

Jeux.

* — [Cartons d'un jeu de loto avec personnages de l'histoire de France, publié sous le second Empire.]

Le Roi de Rome figure sur quatre de ces cartons, à des rangs différents, mais toujours au-dessous du n° 19.



Fragment d'un carton de jeu de loto avec le Roi de Rome (second Empire). A remarquer que, seule, figure ici la date de la naissance.

1° Au-dessous de Louis-Philippe;
2° Au-dessus du petit prince impérial (Napoléon IV) et à côté de la République de 1792;
3° A côté du cardinal Dubois et au-dessus de Louis-Philippe.

(Obligeamment communiqué par MM. Geoffroy frères.)

— Jeu de cartes des personnages historiques de l'histoire de France.

Le Roi de Rome est en roi de cœur.

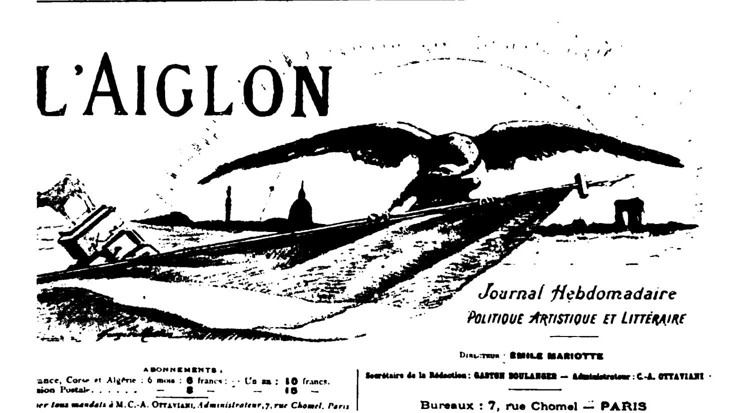
Titres. — Couvertures. — Programmes. — Affiches.

— Titre illustré du journal *L'Aiglon*.
Journal de propagande bonapartiste paru en 1900.

Couverture illustrée du journal *La Rampe* (n° 18) servant de programme pour les représentations de *l'Aiglon*. Le duc de Reichstadt en médaillon, des violettes et des aiglons. A l'intérieur, composition de Redon pour les actes III et IV.

— *Théâtre Sarah-Bernhardt*. Programme. Sur la couverture, en médaillon octogone, le profil de Sarah. Encadrement avec faisceaux. En haut, aigle couronné et planant, foudre aux pattes. A l'intérieur, reproduction de gravures anciennes.

L'Aiglon. Programme spécial passe-partout, publié avec la mention : — *Supplément* à tel journal — dans toutes les villes où



REMIÈRE ANNÉE. — N° 1. Prix : 20 centimes le Numéro 29 AVRIL 19

L'AIGLON

Journal Hebdomadaire
Politique Artistique et Littéraire

Directeur : ÉMILE MARIOTTE

ABONNEMENTS :
ance, Corse et Algérie : 6 mois : 6 francs ; Un an : 10 francs.
nion Postale. . . . . . — 8 — — 15 —
er tous mandats à M. C.-A. Ottaviani, Administrateur, 7, rue Chomel, Paris

Secrétaire de la Rédaction : GASTON BOULANGER — Administrateur : C.-A. OTTAVIANI

Bureaux : 7, rue Chomel — PARIS

ıtre d'un journal de propagande bonapartiste publié en avril 1900.
[L'Aigle renverse le veau d'or.]

a joué la troupe Uhlmann. Sur la couverture, Sarah Bernhardt, en Roi de Rome, et en pied.

- Affiche pour *le Roi de Rome*, de Pouvillon et Armand d'Artois, représentant M. de Max debout, en Roi de Rome, avec aigle dans le fond. Pièce en hauteur.

- Affiche pour *l'Aiglon* (tournées Uhlmann) représentant en médaillon Sarah, roi de Rome. Bande en largeur.

Cartes postales.

- *L'Aiglon.* Drame en 6 actes de M. Edmond Rostand. 10 cartes postales artistiques en phototypie. L'H et C., Paris.

  Reproduction, en épreuves noires et coloriées, des tableaux du drame de M. Rostand.

  L'Aiglon. Costumes militaires du premier Empire. Cartes postales publiées à Vienne (Autriche).

SÉRIE DE FIGURINES, EN NOIR ET COLORIÉES.

— *L'Aiglon. Saràh Bernhardt.* Composition signée Espenassy.

Sarah, mi-corps, tête nue, dans son blanc uniforme, ayant comme fond l'aigle impérial, ailes éployées. Dans le lointain, vision des batailles du premier Empire.

— *Sarah Bernhardt dans l'Aiglon.*

Reproduction en phototypie des photographies de Sarah dans différentes poses de son rôle.

BIBLIOGRAPHIE & EXTRAITS

I

ILLUSTRATIONS DE LIVRES ET RECUEILS D'ESTAMPES. SCÈNES DE LA VIE. — PORTRAITS.

HISTOIRE DE NAPOLÉON II, NÉ ROI DE ROME, MORT DUC DE REICHSTADT, par Franc-Lecomte (de la Marne), faisant suite à toutes les histoires de Napoléon. Magnifique édition, splendidement illustrée par T. Johannot, Fragonnard, Bourdet.

Paris, Administration de Librairie, 26, rue Notre-Dame-des-Victoires, 1842.

Description des gravures (12; ayant toutes rapport au Roi de Rome sauf la première.)

— *Départ des Tuileries*. Dessin de Tony Johannot, gravé par Piaud.

Au moment fixé pour le départ on vit le fils de Napoléon résister à l'autorité de sa mère : « Je ne partirai pas, lui criait-il en se cramponnant aux meubles, aux draperies du palais, je ne partirai pas... Mon père m'a défendu de m'en aller. » Et il paraissait implorer la fidèle amitié de la reine Hortense contre le dévouement douteux de l'impératrice.

— *Mademoiselle Soufflot donne les premières leçons au duc de Reichstadt*. Dessin de T. Johannot, gravé par A. Gérard.

C'est elle (Mlle Soufflot) qui, le plus ordinairement, cultivait l'esprit de son jeune élève, en lui racontant des histoires proportionnées à son âge, et en lui faisant des lectures dont le choix l'intéressait toujours. Mais ces sortes d'exercices se faisaient en langue française : or, il fallait dès lors familiariser le fils de Napo-

(1) Mlle Soufflot cessa d'être la gouvernante du jeune prince, en octobre 1815, et elle dut quitter l'Autriche.

léon avec la langue allemande pour parvenir aux fins qu'on se proposait.

La gravure représente le jeune prince assis sur les genoux de Mme Soufflot, pendant que Mlle Soufflot lui lit un livre qu'elle tient à la main.

— *Premières visites au Prater.* Dessin de T. Johannot, gravé par Piaud.

La première fois que le prince revint à notre habitation. Marguerite fut toute tremblante à sa vue : elle était debout près de moi.

Le Prince à cheval quitte le Prater. Dessin de Bourdet, gravé par Guillaumot.

— *Évanouissement de Marguerite.* Dessin de Tony Johannot, gravure de Piaud.

« Le seul mot de séparation fut pour elle un coup de foudre. Elle reste muette, pâlit et tombe évanouie. »

Elle est appuyée inanimée sur un banc de gazon ; le frère Capitaine de Foresti (1) et la sœur la soutiennent...

Rêve de Napoléon II. Dessin de Tony Johannot, gravure de Brouste.

... « Le fantôme de l'absolutisme poursuivait dans ses rêves l'héritier de Napoléon. Le monstre, cachant sa hideuse maigreur sous les haillons d'un manteau royal, décoré des divers attributs de toutes les grandes royautés absolues d'Europe, se glissait lentement dans l'ombre... appuyé sur un faisceau de sceptres brisés, il foulait aux pieds le livre des lois, l'Évangile et la liberté... »

— *Humiliation de Metternich en présence des envoyés bonapartistes.* Dessin de T. Johannot, gravure de Vien.

« ... Il était là debout, depuis quelque temps, écoutant les dernières paroles du premier ministre. — « Vous vous trompez, prince de Metternich... » — Le ministre fut anéanti par cette interruption inattendue. — « ... Ou plutôt vous voulez tromper ces messieurs comme vous avez cru me tromper jusqu'ici moi-même... »

— *L'Ancien page au Prater.* Dessin de Bourdet, gravure de Berteaux.

Le capitaine de Foresti présente au duc le lieutenant de N*** ancien page du roi de Rome. — La scène se passe chez les parents de Marguerite et en leur présence.

(1) C'était l'adjoint du comte de Dietrichstein pour l'éducation du jeune prince.

— *Bal chez Lord Cowley.* Dessin de Th. Fragonnard, gravure de Guillaumot.

Le duc est assis à côté de la princesse polonaise.

— *Metternich rencontre le prince chez l'empereur.* Dessin de Bourdet, gravure de Vien.

En ce moment M. de Metternich est introduit : sa présence a fait trembler le monarque et son petit-fils, mais pour des causes bien différentes !... L'impératrice Augusta se retire alors dans ses appartements...

— *Maladie de Napoléon II et de Marguerite.* Dessin de Th. Fragonnard, gravure de Debraine.

Marguerite veut une dernière fois contempler le malheureux Napoléon, puis elle se laisse entraîner... Le prince pousse alors un profond soupir... Sa mère, absorbée dans sa douleur, relève la tête.., Marguerite lui avait apparu comme la dernière image de la patrie...

— *Mort de Napoléon II.* Dessin de Fragonnard, gravé par Pouget.

Le duc est étendu sur son lit, l'archiduc François tient la main pendante du mort. Marie-Louise paraît insensible : elle conserve toujours son attitude humiliée. L'Empereur Napoléon enveloppé de nuages domine la scène,

— Histoire du Roi de Rome (duc de Reichstadt) faisant suite à l'Histoire de Louis-Napoléon Bonaparte, par Camille Leynadier. [Paris, 1850.]

— *Je prie Dieu pour mon père et pour la France.* A. Portier *del. et sculpt.*

Le petit Roi à genoux sur un coussin, près de son berceau (il est en chemise). Par la fenêtre ouverte, l'on aperçoit la Seine, les ponts et Notre-Dame.

— *Le souvenir de la gloire paternelle l'emporte sur sa passion.* G. Staal *del.* Adolphe Portier *sculp.*

Le duc de Reichstadt assis sur un canapé, aux côtés d'une jeune fille dont il entoure la taille. Il tourne les yeux vers le buste de son père placé sur une table à côté de lui.

— *C'était le quinze Mai...* H. Baron *del.* Adolphe Portier *sculp.*

Femme devant le buste de Napoléon. Derrière, entrant, le duc de Reichstadt, en grand costume, chapeau à plumes à la main.

— *Au delà le ciel est pur!* H. Baron *del.* Adolphe Portier *sculp.*

Le duc de Reichstadt, assis sur la terrasse d'une maison, tandis qu'une femme lui montre le ciel.

• — *La comtesse Camerata, fille d'Elisa Bacciochi, se jette aux pieds du duc de Reichstadt.* G. Staal *del.* Adolphe Portier *sculp.*

La scène se passe sur le haut d'un escalier.

— *Que dirais-je de votre part à ceux qui vous attendent?* Jules David *del.* Adolphe Portier *sculp.*

Le duc de Reichstadt à cheval en costume de colonel autrichien. Devant lui un grenadier, un vieux de la vieille, faisant le salut militaire.

— *Tombeau du roi de Rome.* Jules David *del.* Adolphe Portier *sculp.*

Vieux sergent devant un tombeau orné d'aigles et d'attributs napoléoniens, dans les caveaux de Schœnbrunn.

Toutes ces vignettes, à coins arrondis dans le haut, ont de 9 à 10 sur 13.

• — NAPOLÉON FRANÇOIS.

Petit portrait mi-corps, tête nue, chapeau à plumes sous le bras, tourné vers la droite.

• — LA MÈRE ET LE FILS. Cœuré *inv.* Bosselman, *sculp.*

Marie-Louise et son fils naviguant dans les airs sur l'aigle impérial.

— Vignettes minuscules pour la *Galerie des Portraits de personnages célèbres* publiées par Osterwald. [Paris 1815.]

NAISSANCE DU ROI DE ROME. Wattier *delt.* Lith. de C. Motte.

Dans un lit immense, à droite de la planche, Marie-Louise ayant à ses côtés différents personnages civils et militaires. Penché vers elle un médecin. Dans le coin, devant le berceau, à Napoléon debout, la gouvernante présente l'enfant. A côté un groupe de militaires, y compris le cuirassier et le grenadier qu'on voit sur toutes les estampes de cette époque.

Grande planche lithographique (35 × 28) pour *Vie politique et militaire de Napoléon*, par Ant. Vinc. Arnault. (1822-1826.)

— ADIEUX A LA GARDE NATIONALE. Benzard *del.* Litho. de C. Motte.

Napoléon présentant son fils et Marie-Louise à la Garde na-



Lithographie populaire destinée sans doute à un des nombreux volumes publiés après la mort du duc de Reichstadt. Au-dessous du médaillon la scène classique de la remise de l'épée (1832.)

tionale assemblée. Le Roi de Rome, vêtu d'une petite veste et d un pantalon, est debout devant un fauteuil qui lui sert de trône.

Grande planche lithographique (40 × 28.) pour la *Vie politique et militaire de Napoléon.* (1822-1826.)

NAPOLÉON Ier ET LE DUC DE REICHSTADT. Philippoteaux *del.* E. Leguay *sc.* Imp. Fosset, faubourg Saint-Jacques, 19, Paris.

Napoléon assis sur un canapé, papiers en main et à ses côtés, la main droite dans l'ouverture du gilet. A ses pieds, appuyé sur un coussin, le petit Roi de Rome, tout nu, tenant en ses bras une immense épée : à côté de lui, un ballon.

Vignette pour un volume de la période de 1840. (18 × 14.)

* — LE ROI DE ROME. A. Lacauchie *del.* Rebel *sculpt.*

Le petit Roi assis sur le coin d'un canapé, pantalons blancs, escarpins, grand col, longs cheveux bouclés. Sa main droite tient une épée au moins aussi grande que lui. A ses côtés un chapeau, le fameux petit chapeau classique qui, posé sur sa tête, lui entrerait jusqu'au cou.

Gravure sur acier pour un volume historique.
(11 × 16.)

— LE ROI DE ROME. A. Lacauchie. Imp. Jules Rigo et Cie. P. Amic l'aîné à Paris.

Interprétation différente par la lithographie de la même idée. Mais le roi de Rome, plus enfant, a sur le canapé, à ses côtés, un ballon, tandis que l'impérial chapeau est sur une table derrière, à sa droite; la même table qui sur la précédente image servait à porter une lampe. Et cette fois, l'on a encore ajouté, en plus, u encrier. O délices des accessoires Louis-Philippe.

Litho teintée entourée de deux filets (13 × 19 1/2.)

— MARIE-LOUISE ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE, IMPÉRATRICE DES FRANÇAIS ET LE ROI DE ROME. Peint par Gérard. Gravé par Legris. Dessiné par Aug. Sandoz. Diagraphe et Pantographe Gavard. Au-dessus de la planche : *Galerie Historique de Versailles* Sie X, Son 7.

Le petit Roi assis, jouant en guise de hochet, avec le sceptre et le globe.

— NAISSANCE DU ROI DE ROME (20 MARS 1811). Peint par Rouget. Gravé par Hilaire Pigeot. Dessiné par Sandoz. Diagraphe et Pantographe Gavard. Au-dessus de la planche : *Galerie Historique de Versailles.*

— MARIE-LOUISE AVEC LE ROI DE ROME.

L'Impératrice tenant dans ses bras le petit Roi de Rome, debout sur son berceau.

Gravure du tableau de Gérard pour un volume. Petite pièce en hauteur. Existe noire et coloriée. (9 1/2 × 14.)

— LE ROI DE ROME ET L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE.

L'Impératrice assise, vue de face, en grands atours, soulevant légèrement le voile du berceau dans lequel repose le petit Roi de Rome dormant du sommeil de l'innocence.

Gravure du tableau de Gérard pour un volume. Pièce en hauteur, faisant pendant à la précédente. (9 1/2 × 14.)

PORTRAITS POUR DES VOLUMES. [GRAVURES SUR ACIER OU SUR BOIS. CLICHÉS.]

— [Portrait sans légende].

Mi-corps en costume bourgeois, tête de trois quarts.

Petit portrait lithographique servant de frontispice à la *Vie de Napoléon II*, par M. J. M. Vernay (Paris 1832). Le titre du volume porte : *orné d'un joli portrait.*

— LE ROI DE ROME. Marcke *del*, Hopwood *sc.* Publié par Furne à Paris.

Mi-corps, avec le grand col de dentelle et le grand cordon de la Légion d'honneur. La ravissante physionomie d'enfant d'après les portraits d'Isabey.

Gravure pour l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* Paulin, 1857. (9 × 9.)

— LE ROI DE ROME. Marcke *del.* Lecomte *sc.* Publié par Furne, Paris.

Même pièce. Gravure pour une autre édition.

— NAPOLÉON II ROI DE ROME (DUC DE REICHSTADT). Peint par Shopin, gravé par Portier.

Pièce carrée au burin, — reproduction du grand portrait de Shopin décrit plus haut [*voir page* 289.] — pour *le Roi de Rome* de Camille Leynadier (1852).

— PORTRAIT DE NAPOLÉON II. Signé T. C. et T.

Costume de colonel autrichien.

Frontispice pour l'*Histoire de Napoléon II, Roi de Rome*, par M. Jules de Saint-Félix (Paris 1853.)

— NAPOLÉON II. Bosselman *sc.* Publié par Furne, à Paris.
Réduction, sans le cadre, de la gravure de Gérard pour l'*Histoire du Consulat et de l'Empire.*

LE ROI DE ROME. Bertonnier, *sc.*
Réduction de la gravure de Gérard. En forme de médaillon perdu. Gravure au burin.

— LE ROI DE ROME. F. Gérard *pt.*, 1813 — Ch. Baziu *sc.* 1855. (*Œuvre de François Gérard*). Drouart, imprimeur, rue du Fouarre.
Médaillon ovale, gravé au trait. Reproduction du portrait pour l'*Œuvre du baron Gérard.*

LE ROI DE ROME. Isabey *pinx.* 1815. Bertonnier *sculp.*
Petit portrait mi-corps, d'après Isabey, *sans fond.*
Pièce faisant partie d'une collection de portraits de personnages célèbres. (7 × 8.)

(1851)

ILLUSTRATIONS POUR L'HISTOIRE DE NAPOLÉON, par M. de Norvins. (Paris, édition de 1839.)

Le Roi de Rome. Gravure sur bois, signée: Tellier, G. Lacoste.
Le petit Roi dans la voiture aux chèvres. Dans le fond l'Arc-de-Triomphe. Les grenadiers présentent les armes. Deux grands maréchaux du palais derrière la voiture.

— *C'est un roi de Rome.*
Napoléon, tenant enveloppé, entre ses bras, son fils, et venant le présenter aux maréchaux.
Gravure hors texte.

— [*Le 20 août à Wiasna*]. Vignette de texte.
Les grenadiers contemplant le portrait du petit Roi, par Gérard placé sur une chaise devant la tente de l'Empereur.

— [*Napoléon embrassant le petit roi de Rome*]. La gravure des derniers adieux. [Vignette de texte.]

— NAPOLÉON II, DUC DE REICHSTADT. *Musée historique*, XIXe siècle.
Debout, d'après le portrait de Pauquet, ayant derrière lui une table sur laquelle se trouve une mappemonde, et un fauteuil.
Au-dessous, courte légende biographique composée de neuf lignes.

(Gr. in-4°.)

— Napoléon II. Marckl-Brown, Breval s. Typ. Béthune et Plon.

Le Roi de Rome tenu à la main par sa mère, quittant les Tuileries. De chaque côté, montant la garde, deux grenadiers.

Gravure sur bois, entourée d'un encadrement.

(8 1/2 × 12.)

— Le portrait du roi de Rome apporté a Napoléon la veille de la bataille de la Moskova. Philippoteaux-Sargent. Paris, typ. H. Plon.

C'est, toujours, le fameux portrait du baron Gérard.

— Le portrait du roi de Rome. [Même sujet.]

Quantité de vignettes semblables se trouvent dans les volumes publiés depuis 1880 : on ne saurait les énumérer ici.

— Le petit Roi de Rome sur les bras de Cogniet aux Tuileries. Composition de J. Le Blant pour *Les Mémoires du Capitaine Parquin*. (Boussod et Valadon, éditeurs.)



Bal chez Lord Cowley.

Dessin de Th. Fragonard, pour l'*Histoire de Napoléon II*, de Franc-Lecomte (1842).

II

BIBLIOGRAPHIE.
PIÈCES DE THÉATRE, LIVRES ET BROCHURES (HISTOIRE ET VIES). POÉSIE ET MUSIQUE.

PIÈCES DE THÉATRE.

— *Le fils de l'homme*. Drame en un acte de MM. Paul de Lussan E. Deforges] et [Eugène Sue]. Représenté sur le théâtre des Nouveautés, le 28 décembre 1830. (Paris, chez R. Riga, faubourg Poissonnière.)

Pièce inspirée du poème de Barthélémy. Le jeune duc ignore l'histoire de son père; le poète Brémont pénètre jusqu'à lui grâce à une jeune fille aimée du prince et fait éclater chez lui des transports d'enthousiasme. La pièce, « représentée à l'insu de l'auteur, et contre son gré » porte un avis de tête, n'obtint qu'un succès relatif, quoique le principal rôle fût tenu par Déjazet.

— *A Vingt et un Ans! ou l'Agonie de Schœnbrunn*. Drame en un acte de MM. Merville et Francis (Cornu); musique de M. Adrien. Représenté sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 19 août 1832. (Paris, chez Barba, Palais-Royal.)

Le duc de Reichstadt meurt en pressant dans ses bras deux Français dont sa sœur de lait, Francia, — devant le buste de son père, et en s'enveloppant du drapeau tricolore qu'il réclame comme linceul.

— *La Mort du Roi de Rome*. Drame en un acte de M. d'Ornoy. Représenté sur le théâtre du Panthéon, le dimanche 26 août 1832. (Paris, chez Marchant, boulevard Saint-Martin.)

Le soldat Müller qui a vu mourir Napoléon empoisonné par les Anglais, ne veut pas que les Autrichiens agissent de même avec le duc de Reichstadt. Il offre au jeune prince de le conduire en France où l'attendent le bonheur et la gloire. Le duc accepte, mais au moment du départ, une syncope le prend, il entre en agonie presque aussitôt et meurt en baisant l'épée de son père.

— *Vienne et Schœnbrunn. Ou 1826 et 1832.* Drame en trois actes, mêlé de chants, de M. Eugène Grangé. Représenté sur le théâtre du Temple, le 8 septembre 1832. (Non imprimé.)

Toujours la même histoire de soldat révélant au duc de Reichstadt, le secret de sa naissance, le suppliant de gagner la France où un trône l'attend et qui, surpris, dénoncé, est exécuté.

Et le pauvre prince meurt également en serrant sur son cœur la glorieuse épée de Napoléon.

— *Le Fils de l'Empereur.* Histoire contemporaine en deux actes, de MM. Dupeuty, Fontan et Th. Cogniard. Représentée sur le théâtre du Vaudeville, le 10 septembre 1832. Reprise en avril 1832. Paris, Dondey-Dupré fils.)

Même histoire que les deux pièces précédentes. Un soldat de la vieille garde que le duc de Reichstadt avait pris pour un espion, se révèle à lui comme ayant reçu de Napoléon la mission de veiller sur son fils. Il doit le conduire en France d'accord avec un honnête médecin, pour l'arracher au climat de l'Autriche, lorsque, subitement, le duc est pris d'une défaillance et expire.

— *Le Fils de l'Empereur.* Drame-Vaudeville en trois actes, de MM. Valory et Saint-Gervais. Représenté sur le théâtre des Folies-Dramatiques, le 11 septembre 1832. (Pièce non imprimée.)

Le duc de Reichstadt dans son palais de Schœnbrunn, mourant dans le lit où son père s'était couché victorieux, après avoir assisté en rêve à la Révolution du 29 juillet.

— *Le Duc de Reichstadt.* Drame en deux actes, mêlé de couplets, de J. Arago et L. Lurine. (Imp. de Poussielgue, à Paris.) (Non représenté.)

Pièce assez mauvaise, s'ouvrant par la préface suivante :

« Un matin nous lûmes dans les feuilles publiques : Le duc de Reichstadt vient de mourir au château de Schœnbrunn.

« Et puis, comme tant d'autres, nous déplorâmes par quelques religieuses paroles, la triste fin d'un prince que sa naissance avait appelé à de si hautes destinées.

« Et puis encore nous dîmes : Il y a tout un drame dans la vie de ce fils de Napoléon, un drame avec des larmes, un drame sans scandale, sans hostilité pour aucun parti... Ce n'est pas pour un cadavre que les hommes se font la guerre aujourd'hui : Achille et Patrocle sont morts depuis bien des siècles.

« Nous prîmes la plume et le surlendemain le drame était achevé.

« *Le Vaudeville*, par prévision, avait reçu déjà, sur ce triste sujet, un ouvrage de trois auteurs à l'âme ardente, à la pensée généreuse.

« Le *Palais-Royal*, veuf de Mlle Déjazet, n'osa pas essayer, les *Variétés* et le *Gymnase* refusèrent de rappeler une aussi récente catastrophe.

« Que faire ?

« L'œuvre en était là : nous la livrâmes à l'impression.

« C'est une larme sur une bière ; c'est un dernier adieu à une dernière espérance... Rien ne ranime un mort : la voix la plus faible ranime un souvenir. »

— *Le Roi de Rome*. Drame en 5 actes, précédé de *Napoléon*, prologue en 2 parties, et suivi de la *Ville éternelle*, épilogue en 2 tableaux, par Charles Desnoyer et Léon Beauvallet. Représenté sur le théâtre de l'Ambigu, le 13 juin 1850. (Repris le 14 août 1852 au même théâtre, et en 1898 au théâtre de la République.)

Pièce particulièrement compliquée. Comme toujours, on commence par apprendre au jeune prince le nom et les exploits de son glorieux père ; une histoire d'amour intervient : le duc (Frantz) est provoqué et ne peut refuser la rencontre, mais l'épée de son adversaire s'arrête sur l'*histoire de Napoléon* qu'il a gardée sur son cœur. Évasion projetée, complot découvert et la fin habituelle : mort du jeune prince, les yeux fixés sur le portrait de son père. Faisant concurrence à l'image, l'épilogue le représentait montant au ciel où l'attendait, les bras ouverts, Napoléon.

Plusieurs tableaux s'étaient du reste inspirés des peintures populaires de Steuben. On y voyait, notamment, le Roi de Rome endormi sur les genoux de son père.

Ajoutons que, jouée sous le ministère du Prince-Président, la pièce avait reçu pour ainsi dire l'approbation officielle.

— *Le Roi de Rome*. Pièce en 5 actes et un prologue, par Émile Pouvillon et Armand d'Artois. Représentée sur le Nouveau Théâtre, le 10 janvier 1899.

C'est la pièce de Pouvillon, pièce en 4 journées avec prologue et épilogue, qui a servi de base au drame. Et cette fois, c'est plus ou moins du document historique porté sur le théâtre même.

D'abord le fameux départ des Tuileries (29 mars 1814), avec la résistance connue du petit Roi. Puis, dix-sept ans plus tard, à Vienne, l'ex-roi de Rome devenu Franz, colonel autrichien, assiste à son premier bal, et tombe amoureux de la belle Olga de Melk. Entrevue avec la comtesse Camerata, révolte du duc de Reichstadt qui veut se soustraire à la tyrannie de Metternich et conquérir la gloire, puis qui renonce à tout pour sauver Chambert, le vieux grenadier, auteur du projet de fuite, tout cela défile avec nombre d'incidents dramatiques et se termine par la mort classique, la mort voulue, cherchée par le duc, dans une course folle, par une pluie battante, à travers la campagne.

Ce drame tint l'affiche pendant plus d'un trimestre, grâce au talent du principal interprète, M. de Max.



Affiche de C. Léandre pour « Le Roi de Rome », représentant M. de Max (rôle du Roi de Rome).

— *L'Aiglon*. Drame en 6 actes de M. Edmond Rostand. Représenté pour la première fois sur le Théâtre Sarah Bernhardt, le 15 mars 1900. (Paris, librairie Charpentier et Fasquelle.)

L'action se passe de 1830 à 1832, en Autriche.

1er *acte*. — Les ailes qui poussent. — Dans un salon à Baden, près Vienne, où le duc, on le sait, se trouvait alors avec Marie-Louise.

2e *acte*. — Les ailes qui battent. — A Schœnbrunn, dans le salon particulier du duc, dit *Salon des Laques*.

Il travaille la tactique militaire avec Prokesch, à l'aide de soldats en bois, et, cette fois, les dits soldats représentent toute une petite armée française. Marmont vient faire ses adieux au duc. C'est à cet acte que se passe la scène du vieux grenadier de la garde, Flambeau, qui vient apprendre à l'exilé qu'en France, on ne parle que de Napoléon II et que son portrait est reproduit sur tous les objets visuels. Suit une amusante nomenclature, d'après *le Roi de Rome* de Welschinger.

3e *acte*. — Les ailes qui s'ouvrent. — Même décor, même Galerie des Laques. L'Empereur François reçoit les paysans qui viennent lui présenter des suppliques. Le jeune duc vient, lui aussi, réclamer justice, sous le costume d'un pâtre tyrolien et demande à son grand-père que l'héritage de son père lui soit rendu.

C'est à cet acte que se trouve l'allocution de Metternich au petit chapeau.

4e *acte*. — Les ailes meurtries. — Dans les *Ruines romaines* du parc de Schœnbrunn, le bal costumé bat son plein. Grâce à une substitution le duc peut s'enfuir entouré de ceux qui lui sont venus en aide.

5e *acte*. — Les ailes brisées. — Le champ de bataille de Wagram. Surpris par des cavaliers lancés à sa poursuite, l'Aiglon et Flambeau sont faits prisonniers.

6e *acte*. — Les ailes fermées. — Le duc est mourant dans une salle du château de Schœnbrunn. Etendu sur sa couche, il se fait apporter son berceau tout près de son lit de mort.

Et la pièce se termine sur ce mot de Metternich :

Vous lui remettrez son uniforme blanc!

MONOLOGUES. — PARODIES.

Toutes les revues de fin d'année — revues de théâtres ou de cafés-concerts — ont eu, naturellement, les couplets de *l'Aiglon*, mais le drame de M. Rostand n'a pas donné naissance à grand nombre de monologues ou de parodies. On est même frappé de cette pauvreté des *faiseurs de couplets*.

Signalons les pièces suivantes, dites, jouées ou seulement imprimées :

— *L'Aiglon pour Rire*, imitation de Sarah Bernhardt par Mme Jane May.

— *Le Rêve de l'Aiglon*. Monologue en vers par L. Garnier. In-8°.

— Théâtre des Mathurins. *Aiglons-nous les uns les autres*, revue de M. Pierre Kok, musique de M. de Thinsy.

— *L'Aigle-Dindon*, parodie-bouffe en un acte et un prologue, par E. Joullot, J. Croisier et Cellier. Paris, Joullot, éditeur. In-8°.

— Guignol du Gymnase, à Lyon. [Théâtre avec les célèbres poupées, *Guignol* et *Gnafron*.] — *L'Aiglon*, pièce en 4 actes.

Livres. — Brochures (Histoire et Vie).

— *L'Enfant du Siècle, L'homme du Siècle*. Paris, Gambin.

— *Précis historique sur le Roi de Rome, Napoléon II, actuellement duc de Reichstadt*, précédé d'un discours préliminaire. Paris, J. P. V., 1830. In-8°.

— *Histoire du duc de Reichstadt depuis sa naissance jusqu'à sa mort*. Paris, chez Adolphe R***, 1832. In-8°.

— *Histoire du fils de Napoléon, depuis sa naissance jusqu'à sa mort*. Paris, chez Adolphe R***, 1832. In-plano. (même ouvrage que le précédent.)

— *Vie de Napoléon II, contenant tous les événements remarquables de son existence mystérieuse, depuis sa naissance et son séjour en Autriche jusqu'à sa mort*. Orné d'un joli portrait. Paris, chez J. M. Verney, rue du Four-Saint-Germain. In-18.

— *Précis historique sur le duc de Reichstadt*, avec son portrait, par M. Fayot. Paris, chez Mansut fils, 1832. In-18°.

— *Vie de Napoléon II, ou détails sur son séjour en Autriche et ses derniers moments*, par J. B. Petit. Paris, Chassaignon, 1832. In-18.

— *Vie anecdotique de Charles-François-Joseph Napoléon, duc de Reichstadt*, par J. P. L.***. Paris, Veuve Demoraine et Boucquin, (sans date) in-18.

— *Histoire populaire et complète de Napoléon II, duc de Reichstadt, publiée d'après les documents authentiques*. Paris, chez Maresq, Palais-Royal, 1832. In-18.

Le faux titre porte : *Souvenir de Paris et de Vienne*. L'intro

duction est la reproduction d'un article d'A. Rabbe, inséré dans l'*Album National* de février 1829.

— *Le Duc de Reichstadt*, par M. de Montbel, ancien ministre du roi Charles X, avec 1 portrait et 3 fac-similés. Paris, chez Le Normant, 1832. In-8°.

— *Vie du duc de Reichstadt, fils de Napoléon le Grand.* Paris, Delarue (sans date). In-18.

— *Vie du duc de Reichstadt, fils de Napoléon.* Toulouse, imp. de Bénéchet cadet, 1833. In 8°.

— *Précis historique sur la naissance, la vie et la mort du duc de Reichstadt, fils de Napoléon*, contenant son départ de France en 1814, son voyage et son arrivée à Vienne, son éducation civile et militaire. Paris, Gauthier, 1833. In-16.

— *Napoléon II duc de Reichstadt*, par le comte de Suzor (3e édition revue et augmentée de plusieurs documents précieux inédits jusqu'à ce jour.) Bruxelles, Société Belge de Librairie 1841. In-18.

— *Histoire de Napoléon II, né Roi de Rome, mort duc de Reichstadt*, par P. Franc-Lecomte (de la Marne) faisant suite à toutes les histoires de Napoléon. Magnifique édition illustrée par T. Johannot, Fragonard, Bourdet. Paris, Administration de Librairie, 1842. In-8°.

Récit romanesque plein de digressions sur le « noble prisonnier de Ham ». Amours du duc et de Marguerite, fille d'un ancien capitaine de la garde devenu jardinier à Vienne, lequel apprend au jeune prince les exploits de Napoléon.

— *Histoire du Roi de Rome (duc de Reichstadt)*, précédée d'un coup d'œil rétrospectif sur la Révolution, le Consulat et l'Empire, par J.-M. Chopin. Paris. G. Roux, 1850.

(La couverture imprimée porte : *Histoire de Louis-Napoléon Bonaparte suivie de l'histoire de Napoléon empereur, de la famille impériale*, etc.)

— *Histoire populaire du Roi de Rome*, suivie de détails sur la fête de la distribution des aigles, par L. de Chaumont, auteur dramatique. Paris, chez l'auteur, mai 1852. In-4°.

3e édition suivie d'une chanson sur la distribution des aigles.

— *Histoire de Louis-Napoléon Bonaparte* comprenant les événements du 2 Décembre tant à Paris qu'en province, suivie de l'Histoire de Napoléon Empereur, de la famille impériale, des



LA COMTESSE CAMERATA, FILLE D'ELISA BACCIOCHI
SE JETTE AUX PIEDS DU DUC DE REICHSTADT. (Novembre 1830.)

Gravure de G. Staal pour l'*Histoire du Roi de Rome*, de Leynadier (1852).

Cette gravure sert, en quelque sorte, d'illustration à un des incidents de la vie du jeune prince qu'il importe de rappeler ici en faisant appel aux souvenirs du comte Prokesch :

« Un soir de novembre, le duc de Reichstadt allait passer quelques instants

maréchaux de l'Empire, de la Garde, etc. par Camille Leynadier, auteur de l'*Histoire de l'Algérie, de l'Histoire des Peuples et des Révolutions de l'Europe*. Paris, Administration de la Librairie historique illustrée avec primes, 22, rue Neuve Saint-Augustin. 1852. Gr. in-8°.

Les tomes V et VI sont consacrés à l'histoire du Roi de Rome dont le nom figure sur le titre courant, et contiennent un portrait et plusieurs gravures dont la description a été donnée plus haut. (*Voir pages* 355 *et* 356.)

Vie du Roi de Rome, Napoléon II. Lyon, impr. de F. Dumoulin, 1853. In-8°.

Histoire de Napoléon II, Roi de Rome, par M. Guy, de l'Hérault, suivie du testament politique de Napoléon I. Manuscrit venu de Sainte-Hélène. Paris, Morel, 1853. In-8°.

chez le baron d'Obenaus, un de ses maîtres. Au moment où il se disposait à entrer chez lui, il se rencontra avec une jeune femme, très belle, qui lui prit vivement la main et la porta à ses lèvres avec l'expression de la plus grande tendresse. Avant que le prince fût revenu de sa surprise, le baron d'Obenaus apparut : « Que faites-vous, madame ? Quelle est votre intention ? demanda-t il vivement. — Qui me refusera, répondit la jeune femme avec exaltation, de baiser la main de mon souverain, du fils de mon Empereur ». Puis elle s'éloigna. Le prince monta rapidement l'escalier et ne fit d'abord aucune observation. Il apprit enfin que cette personne était la comtesse Camerata, fille de la princesse Elisa Bacciochi, sœur de Napoléon, et, par conséquent, cousine germaine du duc de Reichstadt. Elle se trouvait à Vienne depuis peu de jours seulement, et avait aperçu le duc au Prater.

« La comtesse Camerata, ainsi que le raconte Prokesch, dans ses Souvenirs, avait paraît-il, écrit plusieurs fois au jeune duc, lui demandant nettement s'il voulait agir en archiduc ou en prince français et le suppliant de trouver le moyen de lui parler seule. Le duc avait redouté un piège, car il lui semblait impossible que la police n'eut pas eu connaissance de ces lettres, et d'autre part, il se demandait s'il fallait voir en cette démarche autre chose que des illusions exaltées. Cependant, sur sa demande, Prokesch alla voir la comtesse Camerata à l'*Hôtel du Cygne* où elle demeurait, et voici comment l'officier autrichien raconte son entrevue :

« Elle montra vis-à-vis de moi beaucoup de réserve et n'eût aucune confiance; moi, je n'en avais aucune en elle. Je lui représentai que son imprudence devait avoir pour résultat d'attirer les regards de la police ; qu'elle pouvait de la sorte créer au duc fort inutilement des embarras et nuire évidemment à la liberté qui lui était accordée. Je parlai avec chaleur de sa personne et de son caractère, de la complète liberté où il était de s'occuper de l'histoire de son père, de la passion qu'il apportait à cette étude, de ses vues et de ses désirs, des livres que nous lisions ensemble, parmi lesquels je citai O'Meara, Las Casas, Antomarchi, Montholon et généralement tout ce qui était venu de S[te]-Hélène. Elle écouta ces choses avec étonnement et avec une satisfaction visible. J'émis quelques doutes sur la force du parti qui était disposé à se prononcer pour le fils de l'Empereur. Elle ne sut rien me dire à ce sujet en dehors d'assurances générales qui indiquaient ses inspirations, mais non ses moyens d'action. Au moment de prendre congé l'un de l'autre, elle me parla du duc dans les termes de la plus haute considération et me pressa vivement la main. Enfin, comme j'allais franchir le seuil de la porte, elle s'avança de nouveau vers moi, et, avec un regard où la confiance l'emportait sur le doute, elle me tendit encore la main. La comtesse quitta Vienne aussitôt après notre entretien ».

— *Histoire de Napoléon-François-Charles-Joseph Bonaparte*, né à Paris, le 20 mars 1811, prince impérial des Français, Roi de Rome, mort à Vienne le 21 juillet 1832. Lyon, imp. de J. M. Bajat, 1853. In-8°.

— *Histoire de Napoléon II, Roi de Rome*, d'après les documents officiels et les meilleurs renseignements, par M. Jules de Saint-Félix. Paris, B. Renault, 1853. In-18.

A la fin se trouvent plusieurs documents intéressants; notamment :

Rapport sur l'état de santé de S. A. le duc de Reichstadt.

Directoire donné par M. le comte Germoi, grand maître de la Cour pour les cérémonies relatives à la translation et aux funérailles de S. A. le duc de Reichstadt.

Patente impériale concernant l'apanage qui fut constitué au duc de Reichstadt par l'empereur d'Autriche. Patente n° 4.

— *A system of éducation for the infant King of Rome and other French princes of the blood, drawn up by the impérial Council of stade, with the approbation and under the personal superintendance of the Empereur Napoléon.* London, Lackington Hughes, Harding Mavor and Jones, 1820. In-8°.

Suivi du texte français original.

— *A François-Charles-Joseph-Napoléon, né au château des Tuileries, le 20 mars* 1811, signé Ferdinand Flocon. Paris, chez les marchands de nouveautés, 1821. In-8°.

— *Maladie désespérée du fils de Napoléon, ou les adieux de ce jeune prince à la France.* Signé J. B. P. Paris, Imprimerie de Chassaignon. In-8°.

Publié en mai 1832, alors que le bruit de la mort s'était répandu.

— *Mort du fils de Napoléon et détails très curieux sur ses derniers moments.* Epinal, Imprimerie de P. H. Faguier. 1832. In-12.

Extraits du *Constitutionnel*, du *Courrier Français* et de l'*Observateur autrichien.*

— *La mort de Napoléon et détails sur les nouvelles qui annoncent la mort du duc de Reichstadt*, par Neveux. Paris, Imprimerie de Sétier. 1832. In-8°.

— *Mort du duc de Reichstadt, fils de Napoléon, né roi et exilé comme son père.* Lyon, Imprimerie de Charvin, 1832. In-8°.

Mort du fils de Napoléon et autres faits curieux [illegible]. Lille, Imprimerie de Bronner-Bauwens. 1832. In-8°.

Extrait du *Journal du Commerce*.

Oraison funèbre de Napoléon II, duc de Reichstadt, prononcée par l'abbé Auzou[1], curé de Clichy-la-Garenne par élection du peuple, au service qui a été célébré en cette commune le 25 août 1832, à la demande des habitants. A Clichy-la-Garenne, Librairie catholique et apostolique française. 1832. In-8°.

— *Lettre à M***, sur le Duc de Reichstadt*, par un de ses amis. Traduit de l'allemand par Gaston Hesse. Paris. Librairie Franco-Allemande, 1832. In-8°.

Première publication en français des souvenirs de Prokesch.

— *Lettre sur la mort du duc de Reichstadt* par un de ses amis (Prokesch). — Paris. Levasseur, 1833. In-8°.

Même ouvrage que le précédent. La couverture porte : *Le duc de Reichstadt par un de ses amis*; traduit de l'allemand par Bastien. Avec un portrait et une élégie par J. M. M. Malgras.

— *Révélations sur la mort du duc de Reichstadt, sa cause, ses suites, etc...* par A. F. B. Paris, Delaunay, 1833. In-8°.

— *Oraison funèbre du fils de Napoléon, duc de Reichstadt, adressée au peuple français*. Paris, Imprimerie de Petit, août 1832. In-8°.

— *Palmyre, fils du duc de Reichstadt*, par J. B. Bardon. Paris, 1871. 2 vol. In-12.

Mes relations avec le duc de Reichstadt, par le comte de Prokesch Osten, ancien ambassadeur d'Autriche. Mémoire posthume, traduit de l'allemand. Paris, E. Plon et Cie, 1878. In-18.

Comment le Roi de Rome devint duc de Reichstadt, par le Baron Oscar de Watteville. Paris, E. Lechevalier, 1890. In-8°, pièce.

La couverture imprimée porte en plus : Extrait de la *Revue de la France moderne*, Mai 1890).

Marie-Louise et le duc de Reichstadt, par M. Imbert de Saint-Amand. Dans la collection : *Les Femmes des Tuileries*. Paris, E. Dentu, 1883. In-12.

1. Louis-Napoléon Auzou, un des fondateurs de l'église catholique française, président du conseil de l'Eglise de Boulogne.

— *Le Roi de Rome* (1811-1832), par Henri Welschinger. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1897. In-8°.

Ouvrage de dissertation et de philosophie historique. Jusqu'à ce jour le travail le plus complet.

— *L'actualité historique. Le duc de Reichstadt.* Paris, Emile Paul, 1900. In-8°.

Série d'études sur le duc de Reichstadt publiées dans le *Carnet historique*, recueil documentaire dirigé par le comte Fleury. *Les historiens du duc de Reichstadt. Le duc de Reichstadt et les poètes. Portraits et lettres du duc de Reichstadt. Entretiens du duc de Reichstadt et de Marmont. Notes de Malfatti.*

Ce volume contient également des portraits et l'autographe de la lettre de Marie-Louise à Mme Mère annonçant la mort du duc de Reichstadt.

— *Scènes et types de l'Exposition*, par Adolphe Brisson. Paris. Librairie Illustrée, 1900. In-8°.

Réunion de chroniquettes. Un chapitre porte pour titre : *Le berceau du roi de Rome.*

— *Marie-Louise und der Herzog von Reichstadt, die Opfer der Politik Metternichs.* Paris, 1842.

— *Zeitgenössische Geschichten*, par A. Schmidt. Etude consacrée au duc de Reichstadt.

Poésie et Musique.

— *La naissance du Roi de Rome.* Dithyrambe en prose poétique par M. N. M., Veuve de Rome, membre de l'Académie des Arcades de Rome.

Publié le 9 avril 1811.

— *Le Roi de Rome en* 1835. Fragment de la relation des Voyages du prince de *** en Europe, par F. Ferlus. Toulouse, Bellegarigue. In-8°.

Ouvrage fantaisiste dont l'auteur, comme Napoléon, avait pensé que le Roi de Rome accomplirait son destin, et qui empiétait ainsi sur l'avenir du prince.

Publié en juin 1811.

— *Hommages poétiques à leurs Majestés Impériales et Royales sur la Naissance de S. M. le Roi de Rome*; recueillis et publiés par

J.-J. Lucet et Eckard. Paris, imprimerie de Prudhomme fils, 1811. In-8°.

Deux volumes contenant le plus grand nombre des poésies faites en l'honneur de la naissance du jeune prince.

Aigle avec branches de laurier, sur le titre. Frontispice différent pour chaque volume. Tome I. Napoléon conduisant au ciel le char de la victoire. Tome II. Le petit Roi dans son berceau.

Ouvrage publié en août 1811 — tiré sur papier fin à 10 francs et sur papier velin à 20 francs.

— 1811 *à 1832, naissance et mort de Napoléon II*, ode par Edouard de B. de G; 1832.

— *Napoléon II, ou le duc de Reichstadt*, signé A. G. Cesena, 1832. A Lyon chez les marchands de nouveautés. In-8°.

Le fils de Napoleon, ou les Pleurs de la France, par P. M. Chaplain (d'Alençon). Six couplets avec image sur la 3e page. Paris chez Adolphe R., rue de Grenelle-Saint-Honoré, 1832.

Dithyrambe sur la mort du fils de Napoléon, par M. Henri Gresset, 1832. Imprimerie de Gauthier, à Lons-le-Saunier. In-8°.

— *Couplets sur la mort du duc de Reichstadt (Et invocation au drapeau tricolore)*, par E. Havard, 1832. In-8°.

Poésie sur la mort du fils de Bonaparte, par M. Lassailly, 1832.

— *La mort du fils de l'Homme*, ode dédiée à un autre jeune exilé, par A. D. L. C. Imprimerie de Chardon, à Troyes; 1832. In-8°.

— *Napoleone II*, Ode di Guiseppe Multedo, 1833.

In morte del duca di Reichstadt, ode, 1833.

— *Napoleon II*, poésies par Victor Targe, de Lyon, 1834.

— *Napoléon II*, 1832. Vers libres datés : Ajaccio, septembre 1832. In-8°.

— *Stances sur la mort du fils de Napoléon*. Par Ch. Doudeuil, longtemps détenu dans les prisons d'Autriche, à cause de son dévouement à ce jeune prince. Imprimerie de Chassaignon à Paris, 1832. In-8°.

— *Adieux au fils de l'Homme*. Poésie improvisée par Alfred Desessart, dite au théâtre de l'Ambigu, en août 1832.

— 22 *juin* 1815, *Napoléon II, empereur des Français,* par Adrien Fourdrin, 1854.

— *Le duc de Reichstadt*, musique par l'auteur des paroles. Six couplets signés L. Festeau, et antérieurs à la mort du duc Imprimerie de David (août 1832).

— *Il n'est plus là.* Romance de Paul de Kock.



Titre d'un morceau de musique d'actualité né à la suite des représentations de *L'Aiglon* de M. Rostand.

— *Une mère.* Romance dédiée aux amis de la veuve et de l'enfant. Paroles de M***, musique de Maurice de Raoulx, *son* guitariste. Chez l'auteur, rue Plumet, 4 *bis*.

— *La Folle de Sainte-Hélène.* Ballade. Paroles de M. Adolphe Nourrit. Musique de G. Donizetti. A Mme de Coussy. Prix 6 francs. A Paris, chez Bernard Latte, éditeur, boulevard des Italiens, 2.

Titre lithographié : la folle sur le rocher de Sainte-Hélène et, devant, ornements de circonstance; aigle impériale, chapeau et épée de Napoléon avec le portrait encadré du duc de Reichstadt. Composition signée Célestin Nanteuil et datée : 1838.

Vous pouvez m'appeler la folle,
La folle du captif saura briser les fers
Il n'est plus l'empereur, que dites-vous!
Ah! laissez son erreur à la folle.

* — L'*Aiglon*, valse pour piano, par G. Albert. Paris. H. Wikès, éditeur, rue Dauphine.

Sur le titre, portrait de Sarah Bernhardt dans l'*Aiglon*.

Articles de Revues

— Vie du Roi de Rome. Article publié dans l'*Almanach de Napoléon* pour 1851. Vignettes de Raffet et de Bellangé, provenant des ouvrages connus: *Histoire de Napoléon*, de M. de Norvins, et autres.

Le petit roi guidant de ses mains, en sa voiture, les deux paisibles coursiers à la blanche toison. — Napoléon présentant son fils aux maréchaux. — Les vieux grenadiers admirant le portrait du jeune souverain, remis à Napoléon, le 6 septembre 1812, par M. de Bausset. — le Roi de Rome à cheval, franchissant les obstacles. — Le Roi de Rome dans sa loge, à l'opéra de Vienne.

Comme cul-de-lampe, la figure du duc de Reichstadt en manière de camée, sur une pierre brisée, image figurative de sa fin prématurée.

Sur le titre de l'*Almanach*, on a reproduit la gravure aux trois Napoléon à cheval, ou plutôt exécuté une composition d'après cet original.

— *L'Autriche, le duc de Reichstadt; M. de Metternich,* article de A. Rabbe.

(*L'Album National*, février 1829.)

— *Le duc de Reichstadt.* (*Le Voleur*, 20 février 1829, article signé don Miguel et tiré de *L'Album National.*)

— *Le duc de Reichstadt*, tomes II et IV (estampe et portrait), par Clément de Ris, tome XXV.

(*Gazette des Beaux-Arts.*)

— *Comment le Roi de Rome devint duc de Reichstadt*, par le baron Oscar de Watteville.

(*Revue de la France Moderne*, mai 1890.)

— *Un Roi sans trône* (article signé : Victorien Aurieu), par Victorien Tury.

(*Saint-Nicolas*, journal pour la jeunesse, 1er mars 1894.)

— *Le duc de Reichstadt*, par M. Émile Dard.

Etude consciencieuse, et pour l'époque, pleine de faits nouveaux.
(*Annales de l'École libre des Sciences politiques*, 15 mai 1896.)

— *Documents inédits sur la maladie et la mort du duc de Reichstadt*, par Edouard Wertheimer.

L'auteur, un Viennois, a annoncé une biographie du prince, sur des documents inédits. — Les documents qu'il donne, en cet article, n'ont pas été connus de Welschinger.

(*Revue Historique*, mai-juin 1897.)

— *Le Duc de Reichstadt*, par A. (petit-fils de l'ambassadeur de Russie à Vienne en 1827.)

Courtes pages de souvenirs d'un homme qui avait alors quatre ans, mais dit avoir gardé « un vif souvenir du duc atteint de cette terrible maladie : l'étisie. »

(*Nouvelle Revue*, 15 janvier 1897.)

— « *L'Aiglon* », par Frédéric Masson.

Recherches sur la valeur des légendes mises à la scène par M. Rostand et appréciation du caractère du duc de Reichstadt.

— « *L'Aiglon* » *et la comtesse Camerata*, par Frédéric Masson.

Documents nouveaux établissant de façon certaine la présence de la comtesse à Vienne, en 1830.

(*Revue de Paris*, 1er avril et 1er juin 1900.)

— *L'Aiglon. Comment est mort le duc de Reichstadt*, par le docteur Cabanès.

(*Gazette des Hôpitaux*, 15 mars 1900.)

— *Quelques lettres inédites du duc de Reichstadt.*

Il s'agit de sept lettres qui n'avaient été jamais publiées en français et qui parurent, il y a quelque temps, dans la *Neue Freie Presse*, de Vienne, recueillies par M. Edouard Wertheimer, professeur d'histoire.

(*Revue Bleue*, 24 mars 1900.)

Le duc de Reichstadt et l'Image. Article du comte Fleury, sur les portraits du jeune prince.

Versailles illustré, juin 1900 ; a été reproduit, depuis, dans le Journal *L'Aiglon*.

Voir également pour l'histoire du duc de Reichstadt, — sans parler, naturellement, des ouvrages classiques, *Mémoires et Souvenirs* Lavalette, de Méneval, Gl Durand, Bausset, le valet de chambre Constant, duchesse d'Abrantès, etc. — les volumes de M. Jules Garsou : *Béranger et la légende napoléonienne* ; *Les créateurs de la légende napoléonienne* : *Barthélemy et Méry* (1899) ; — l'ouvrage de M. Georges Bertin : *Joseph Bonaparte en Amérique* 1899 . Et parmi les poésies : *Napoléon II*, de Victor Hugo *Feuilles d'automne* et *Le fils de l'Empereur*, de Coppée (*Récits et Elegies*).

III

DOCUMENTS ET EXTRAITS D'ŒUVRES (PROSE ET POÉSIE)

— *A François-Charles-Joseph Napoléon*, par F. Flocon (1821).
— *Le fils de l'homme, ou Souvenirs de Vienne*, par Méry et Barthélemy (Bruxelles, 1829).
— *La mort du duc de Reichstadt et la presse quotidienne* (Extraits du journal *La Quotidienne*).
— *Napoléon II ou le duc de Reichstadt*, par A. G. Cesena (Lyon, 1832).
— *Stances sur la mort du fils de Napoléon*, par J. Ch. Doudeuil (Paris, 1832).
— *Dithyrambe sur la mort du fils de Bonaparte*, par Henri Gresset (1832).
— *Poésies sur la mort du fils de Bonaparte*, par Lassailly (Paris, 1832).
— *Les deux Princes*, poésie, par A. Guiraud (*La Quotidienne*, 5 août 1832).
— *Pièces* d'Hégésippe Moreau (Le *Diogène*, 1833).
— *Madame Mère*. « Œuvres posthumes » de Béranger (1834-1851).
— *L'Arc de triomphe de l'Etoile* (Inauguration le 29 juillet 1836). *Contes pour les enfants*, de Frédéric Soulié.

I. — Extraits de la brochure de F. Flocon (1821). *L'Intermédiaire*, 25 octobre 1866.

« Une brochure à l'N de Ferdinand Flocon. — J'ai sous les yeux une brochure dont la couverture, qui fut jaune, porte *A. François-Charles-Joseph* NAPOLÉON, *né au château des Tuileries, le* 20 *mars* 1821. Paris, chez les marchands de nouveautés, août 1821. De l'imprimerie de Doublet, rue Git-le-Cœur.

« Le corps de la brochure se compose de 5 pages seulement. »

En voici quelques extraits[1] :

« Fils de Napoléon, né sur le premier trône du monde, et maintenant proscrit, écoute la voix d'un jeune Français qui a déjà versé bien des larmes sur les malheurs de sa patrie, sur les tiens, sur ceux de ton père.

« Le malheur rapproche les hommes et les âges.....

1. L'*Intermédiaire* donne tout le texte.

« Tu vis le jour dans un palais : une simple chaumière reçut mon enfance. Hélas! ni l'obscurité de ma vie, ni l'éclat de la tienne ne nous ont garantis des coups de la fortune! Les souffrances de la Patrie retombent sur chacun de ses enfants.....

« Partir, quitter la France, le trône et ton père! les quitter pour toujours!... Quand on l'eut porté dans le char qui devait l'emmener, l'enfant cessa de pleurer et se tut.

« Il n'a rien dit, quand il a appris la mort de son père..... un long silence a été sa réponse à cette nouvelle.....

« Tout à coup un mouvement d'effroi se peint dans ses traits, un cri lui échappe, un cri d'horreur! On écoute; il se tait, mais ses cheveux se dressent, ses yeux sont égarés, tout son corps tremble.

« Ce n'était pas l'effet d'une douleur concentrée. On eût dit plutôt qu'une révélation subite était sortie de la tombe pour dévoiler un épouvantable secret au fils de Napoléon.....

« Fils de Napoléon, adieu! Le jeune Français ne peut t'en dire davantage; mais quel que soit le sort que la fortune te réserve, songe a profiter des fautes et surtout des vertus de ton père.

« Napoléon! Adieu! »

II. — Le Fils de l'Homme ou Souvenirs de Vienne, par Méry et Barthélemy (Bruxelles, 1829).

Note de Barthélemy rendant compte de ses démarches inutiles pour avoir accès auprès du duc de Reichstadt.

Le but de mon voyage étant d'être présenté au duc de Reichstadt, de lui offrir notre poème, on doit penser que je ne négligeai aucun moyen possible d'y parvenir. Dans le nombre des personnes qui me témoignaient quelque intérêt, les unes étaient tout à fait sans pouvoir, les autres craignaient avec quelque raison de s'immiscer dans une affaire de cette nature; ainsi, je me vis presque réduit à moi seul pour conseiller et pour protecteur. Je pensai qu'au lieu d'employer des détours qui auraient pu attirer des soupçons sérieux sur mes intentions pacifiques, il valait mieux aborder la question avec franchise et déclarer ouvertement le motif de mon séjour à Vienne.

D'après cette idée, je me présentai chez M. le comte de Czernine, qui est Oberhofmeister de l'Empereur, charge qui répond, je crois, à celle de grand chambellan. Ce vénérable vieillard me reçut avec une bonté et une obligeance dont je fus vraiment pénétré, et, quand je lui eus énoncé le but de ma visite, il n'en parut nullement surpris; seulement il m'engagea à m'adresser à M. le comte Dietrichstein, chargé spécialement de l'éducation du jeune prince, et même il voulut bien m'autoriser à m'y présenter sous ses auspices; je ne perdis pas un moment, et, en quittant M. le comte de Czernine, je me rendis sur-le-champ chez M. Dietrichstein.....

M. le Comte, lui dis-je, puisque vous voulez bien me témoigner tant de bienveillance, j'oserai vous supplier de me servir dans l'affaire qui m'attire à Vienne; je suis venu dans le but unique de présenter ce

livre au duc de Reichstadt; personne, mieux que son Grand-Maître ne peut me seconder dans mon dessein; j'espère que vous voudrez bien accéder à ma demande. — Aux premiers mots de cette humble requête verbale, le visage prit une expression, je ne dirai pas de mécontentement, mais de malaise, de contrainte; il paraissait comme fâché d'avoir été assez aimable pour m'enhardir à cette demande, et sans doute qu'il aurait préféré n'être pas dans la nécessité de me répondre. Après quelques secondes de silence, il me dit : « Est-il bien vrai que vous soyez venu à Vienne pour voir le jeune prince? Qui a pu vous engager à une pareille démarche? Est-il possible que vous ayez compté sur le succès de votre voyage? On se fait donc en France des idées bien fausses, bien ridicules sur ce qui se passe ici? Ne savez-vous pas que la politique de la France et celle de l'Autriche s'opposent également à ce qu'aucun étranger, et surtout un Français, soit présenté au prince? Ce que vous me demandez est donc tout à fait impossible. Je suis vraiment fâché que vous ayez fait un si long et si pénible voyage sans aucune chance de succès », etc., etc.

Je lui répondis que je n'avais mission de personne en venant en Autriche; que c'était de mon propre mouvement, et sans impulsion étrangère, que je m'étais décidé à ce voyage; qu'en France, on pense généralement qu'il n'est pas difficile d'être présenté au duc de Reichstadt, et que même on assure qu'il reçoit les Français avec une bienveillance plus particulière; que d'ailleurs, les mesures de prudence qui repoussent les étrangers me semblaient ne pas devoir m'atteindre, moi qui ne suis qu'un homme de lettres, qu'un citoyen inaperçu, et qui n'ai jamais rempli de rôle ou de fonctions politiques.

Le Grand-Maître répliqua que tous ces bruits répandus en France au sujet de personnes présentées au duc de Reichstadt étaient de toute fausseté; qu'il était persuadé que le but de mon voyage était purement littéraire, et détaché de toute pensée politique, mais que, néanmoins, il lui était impossible d'outrepasser ses ordres; que les plus strictes défenses interdisaient ces sortes d'entrevues; que cette mesure n'était pas l'effet d'un caprice momentané, mais bien la suite d'un système constant adopté par les deux cours; qu'elle n'était pas applicable à moi seul, mais à tous ceux qui tenteraient d'approcher du prince, et que j'aurais grand tort de m'en trouver lésé spécialement; enfin, ajouta-t-il, ce qui doit excuser ces rigueurs, c'est la crainte d'un attentat sur sa personne.

Mais, lui dis-je, un attentat de cette nature est toujours à craindre, car le duc de Reichstadt n'est pas entouré de gardes; un homme résolu pourrait toujours l'aborder, et une seconde suffirait pour consommer un crime; votre prévoyance est donc en défaut de ce côté. — Maintenant, vous craignez peut-être qu'une conversation trop libre avec des étrangers ne lui révèle des secrets, ou ne lui inspire des espérances dangereuses, mais, avec tout votre pouvoir, est-il possible à vous d'empêcher qu'on ne lui transmette ouvertement ou clandestinement une lettre, une pétition, un avis, soit à la promenade, soit au théâtre ou dans tout autre lieu? Moi, par exemple, si, au lieu de m'adresser franchement à vous, je m'étais posté sur son passage, si je m'étais

hardiment avancé vers lui, et qu'en votre présence même je lui eusse remis un exemplaire de *Napoléon en Égypte!* Vous voyez bien que j'aurais trompé toutes vos précautions et que j'aurais rempli mon but, d'une manière violente, j'en conviens; mais enfin, il n'en est pas moins vrai que le prince aurait reçu mon exemplaire, et qu'il l'aurait lu ou du moins qu'il en aurait connu le titre.

M. Dietrichstein me fit une réponse qui me glaça d'étonnement: « Écoutez, Monsieur, soyez bien persuadé que le prince n'entend, ne voit, et ne lit que ce que nous voulons qu'il lise, qu'il voie et qu'il entende: s'il recevait par hasard une lettre, un pli, un livre qui eût trompé notre surveillance et fût tombé jusqu'à lui sans passer par nos mains, croyez que son premier soin serait de nous le remettre avant de l'ouvrir, il ne se déciderait à y porter les yeux qu'autant que nous lui aurions déclaré qu'il pourrait le faire sans danger. » Il paraît d'après cela, monsieur le comte, que le fils de Napoléon est bien loin d'être aussi libre que nous le supposons en France? — Réponse : « *Le prince n'est pas prisonnier, mais...* il se trouve dans une position toute particulière. Veuillez bien ne plus me presser de vos questions, je ne pourrais vous satisfaire entièrement; renoncez également au projet qui vous a conduit ici; je vous répète qu'il y a impossibilité absolue. » Eh bien! vous m'enlevez tout espoir; je ne puis certainement recourir à personne après votre arrêt, et je sens qu'il est inutile de renouveler mes instances, mais du moins vous ne pouvez me refuser de lui remettre cet exemplaire au nom des auteurs, et ce livre n'est pas assez dangereux pour être mis à l'index.

M. Dietrichstein secoua la tête comme un homme irrésolu; je compris qu'il lui était pénible de m'accabler de deux refus dans le même jour. Aussi, ne voulant pas le forcer à s'expliquer trop nettement, je pris congé de lui en le priant de lire le poème, de se convaincre qu'il ne contenait rien de bien séditieux, et de me faire espérer que, d'après cette conviction, il consentirait à favoriser ma seconde demande.

Environ quinze jours après, je retournai chez le Grand-Maître: j'en revins encore à mes premières obsessions. Il était étonné lui-même de ma ténacité. « Je ne vous conçois vraiment pas, me disait-il; vous mettez trop d'importance à voir le prince; contentez-vous de savoir qu'il est heureux, qu'il est sans ambition; sa carrière est toute tracée; il n'approchera jamais de la France, *il n'en aura pas même la pensée.* Répétez tout ceci à vos compatriotes; désabusez-les, s'il est possible. Je ne vous demande pas le secret de tout ce que j'ai pu vous dire; bien au contraire, je vous prie, à votre retour en France, de le publier, et même de l'écrire si bon vous semble. Quant à la remise de votre exemplaire, n'y comptez pas; votre livre est fort beau comme poésie, mais il est dangereux pour le fils de Napoléon; votre style plein d'images, cette vivacité de descriptions, ces couleurs que vous donnez à l'histoire, tout cela dans sa jeune tête peut exciter un enthousiasme et des germes d'ambition qui, sans aucun résultat, ne serviraient qu'à le dégoûter de sa position actuelle. L'histoire, il en connaît tout ce qu'il doit savoir, c'est-à-dire les dates et les noms: vous voyez d'après cela que votre livre ne peut lui convenir... »

J'insistai encore quelque temps, mais je vis bientôt que le Grand-Maître ne m'écoutait que par civilité. Je ne voulus pas m'épuiser en prières inutiles, et dès lors, désabusé de mon innocente chimère, je regardai cette visite comme une audience de congé, et je ne pensai plus qu'à retourner en France.

Jusqu'au moment de mon départ, je continuai à visiter les personnes qui m'avaient jusqu'alors témoigné tant d'intérêt. Dans une de ces paisibles réunions, on m'a répété un propos du duc de Reichstadt, qui m'a singulièrement frappé. Je le tiens de bonne source, et si je ne craignais de nuire à la fortune de cette personne, je la nommerais ici; qu'on se contente de savoir qu'elle voit familièrement le prince presque tous les jours. Dernièrement, cet étrange jeune homme paraissait absorbé par une idée fixe; il était entièrement distrait de sa leçon; tout à coup, il se frappe le front avec un signe d'impatience et laisse échapper ces mots : « Mais que veulent-ils donc faire de moi? pensent-ils que j'ai la tête de mon père!... »

On doit conclure de cela que le rempart vivant qui l'entoure avait été franchi, qu'une lettre ou un pli indiscret avait été lancé jusqu'à lui, et que, pour cette fois, il avait enfreint les ordres qui lui prescrivent de ne rien lire sans l'aveu de ses précepteurs.

III. — La mort du duc de Reichstadt et la presse. Extraits du journal *La Quotidienne* (30 juillet-4 août 1832).

Numéro du lundi 30 juillet. — Autriche : Vienne, 17 juillet (correspondance particulière) : Les médecins ne pensent pas que le duc de Reichstadt puisse encore vivre plus de vingt-quatre heures.

Numéro du mardi 31 juillet. — Autriche : Vienne, 19 juillet (*Gazette de Nuremberg*). — Toute espérance du rétablissement du duc de Reichstadt s'est évanouie. Ce prince est déjà depuis deux jours dans une espèce d'agonie occasionnée par l'augmentation de la faiblesse. On attend sa mort d'un moment à l'autre. Toutes les fois qu'il prend la parole, c'est pour parler de son grand-père l'empereur. « Qu'on mette les chevaux! qu'on mette les chevaux! s'écriait-il il y a quelques jours, il faut que j'aille au-devant de mon grand-père, il faut que je l'embrasse encore une fois. »

Ce matin, il y a eu cependant une légère amélioration dans l'état du duc de Reichstadt par suite de la rupture d'une vomique. Cette circonstance pourra prolonger sa vie de quelques jours.

Numéro du mercredi 1er août. — Autriche : Vienne, 22 juillet. — Aujourd'hui à cinq heures du matin, une mort douce a terminé, au château de Schœnbrunn, les longues souffrances de S. A. le duc de Reichstadt. L'empereur avait ordonné d'avance que, ce cas arrivant, ses restes devaient être déposés, avec les honneurs usités, par un archiduc, dans le caveau de famille. Les obsèques auront lieu après-demain à cinq heures du soir. Des préparatifs ont été faits sur-le-champ, pour sa mère, qui retourne dans ses États.....

Le duc de Reichstadt est mort au château de Schœnbrunn le 22 juillet, à 5 heures du matin, après une courte agonie. Cette nouvelle annoncée par la *Gazette d'Augsbourg*, qui est arrivée aujourd'hui à Paris, a été confirmée dans la journée par un courrier descendu à l'hôtel des affaires étrangères.

.. Ainsi s'accomplit la destinée merveilleuse de Napoléon, l'un de ces hommes sans aïeux comme sans postérité, qui sont à eux seuls toute leur race, et qui, suivant la belle expression de M. de Chateaubriand apparaissent comme des géants entre les mondes qui finissent et les mondes qui commencent.

Numéro du jeudi 2 août. — Vienne, 23 juillet (*Gaz. d'Augsbourg*). Voici en quels termes l'*Observateur autrichien* annonce la mort du duc de Reichstadt :

Hier matin, 22 juillet, S. A. le duc de Reichstadt est décédé dans le château impérial de Schœnbrunn, après une longue maladie de poitrine qui a résisté à l'art de tous nos plus célèbres médecins. S. M. l'archiduchesse Marie-Louise, duchesse de Parme, qui, depuis son arrivée, avait soigné son fils chéri avec une tendresse maternelle est, ainsi que toute la Cour, plongée dans la plus profonde douleur par la mort, dans la fleur de son âge, d'un jeune prince qui donnait tant d'espérances. Cette douleur est vivement partagée par les habitants de cette capitale.

Numéro du 3 août. — On assure qu'on ne tardera pas à connaître l'acte renfermant les dernières volontés du fils de Napoléon.

Le prince, sentant sa fin prochaine, a fait parvenir au jeune Louis-Napoléon, avec qui il était secrètement en correspondance depuis l'insurrection des Etats du pape, son testament, par lequel il lègue à son cousin l'immortelle épée de son père.

Numéro du 4 août. — Vienne, 25 juillet. — Hier ont été célébrées les obsèques de S. A. le duc de Reichstadt. La foule était si considérable que plusieurs milliers de personnes ont été obligées de se retirer sans pouvoir pénétrer dans la chapelle...

[A noter, d'autre part, l'article d'Armand Carrel dans le *National* (juillet 1832) exprimant les sympathies et les regrets de la démocratie républicaine.]

IV. — NAPOLÉON II OU LE DUC DE REICHSTADT. Hommage à Victor Hugo, auteur de l'*Ode à la Colonne*, par A. G. Cesena. [Lyon, chez les principaux marchands de nouveautés, 1832].

... Mais après dix-huit ans, sur le banc où l'orage
A jeté ton berceau, tu viens faire naufrage
Aux portes du vieux Panthéon
Enfant promis par nous à d'autres fiançailles
Reste du temple saint, grand débris des batailles,
O dernier des Napoléon !

. . . .

Ainsi l'on se partage et son trône et sa cendre
Un courrier de commerce, hier, vint nous apprendre
Que le duc de Reichstadt est mort.
Que font donc à Paris les tours de Notre-Dame,
Et les fiers bataillons et les canons en flamme
Qui le 20 mars tonnèrent si fort ?

. . . .

Quoi ! cet enfant si beau d'amour et d'espérance
Pour qui, peuple et soldats, le jour de sa naissance,
Nous avons tous illuminé,
Meurt comme un étranger sans deuil et sans prières
Et les chants d'une noce à la cour de ses frères
Se mêlent au glas étonné.

. . . .

... Et toi pour qui sa main épandait tant de gloire
Qu'il demandait au ciel afin que sa mémoire,
Son nom ne restât pas seul.
De ces trésors d'un père et du sort du grand homme,
Unique en tout endroit, tu n'eus rien, roi de Rome,
Que son exil et le linceul.

. . . .

Pauvre Christ couronné ! ton angoisse est finie.

. . . .

Ouvrez-vous, ouvrez-vous, portes impériales,
Laissez ! laissez passer les armes triomphales,
Aujourd'hui celles du trépas !
Heureux si sous ce drap funèbre et solitaire
Ne couve pas encore quelque horrible mystère.
Paix ! il dort, ne le réveillons pas !

. . . .

Afin qu'on puisse voir dans la nue enflammée,
Au milieu des héros de notre grande armée
Briller les deux Napoléon ;
En attendant qu'un jour, d'une main orgueilleuse,
La France recueillant leur cendre glorieuse
Les réunisse au Panthéon.

V. — Stances sur la mort du fils de Napoléon, par J.-Ch. Doudeuil, longtemps détenu dans les prisons d'Autriche, à cause de son dévouement à ce jeune prince. Paris, 1832. — Imp. de Chasseignon.

Reviens ma voix faible mais courageuse
Il est encor des martyrs à chanter.

Béranger.

Paroles remarquables du prince adressées à l'auteur le 24 août 1826, au château de Persenbeug :

« Allez dire aux Français l'émotion que m'a causée la vue de la « cocarde tricolore dont vous me faites présent, et assurez-les du désir « que j'ai de me montrer digne d'être le fils de l'empereur Napoléon. »

Français,

Le fils de Napoléon n'est plus, sa fin prématurée doit être pour la France un deuil national; quel est celui d'entre nous qui pourrait refuser des larmes à sa malheureuse destinée ! Quel serait le pouvoir qui voudraient (*sic*) les regarder comme séditieuses et le magistrat qui oseraient (*sic*) les condamner. Accablé de ce fatal événement, je ne me sens pas la force de cacher le désespoir de mon âme, j'ai fait trois voyages d'Autriche pour cet auguste orphelin ; aujourd'hui proscrit de cet état à cause de mon attachement à son illustre dynastie, je ne puis aller pleurer sur sa tombe et couronner de fleurs son royal mausolée, réduit à déplorer au sein de ma patrie la perte irréparable qu'elle vient de faire, j'ai voulu cependant composer à la hâte quelques stances sur sa mort; seul tribut de reconnaissance que je puisse payer à la mémoire du prince, dont la naissance fut saluée par tant d'acclamations.

L'autorité pourra, si elle le veut, traduire devant les tribunaux celui dont le dévouement à la famille impériale n'a jamais failli un nstant et que la mort du prince ne peut même altérer. La brochure que j'ai fait publier au mois de novembre 1831 sur l'entretien que 'avais eu avec Napoléon II au château de Persenbeug, le 24 août 1826, donne l'assurance que je ne redoute pas à comparaître devant le tribunal où siègent les magistrats armés du glaive de la justice.

On trouvera beaucoup de mauvais vers dans mes stances, mais je n'ai nullement la prétention de passer pour auteur, encore moins pour poète ; en les publiant je n'ai d'autre but que d'exprimer des regrets partagés par la majeure partie des Français.

STANCES

Quel bruit triste et soudain vient frapper nos oreilles?
Quoi! le prince n'est plus!
Repoussant nos prières et la garde qui veille,
La mort a tout vaincu.

. . . .

Le vainqueur de Memphis
Aurait-il oublié sous ces voûtes sépulcrales
Une place à son fils?

. . . .

Hélas! il fut un temps d'immortelle mémoire
Où son fils eût trouvé
Un *grab* à Saint-Denis et la patrie en noir
Suivre Sa Majesté.

. . . .

Le fils qu'il nous laissa pour raviver l'Empire
A fini son flambeau.....

. . . .

Les rois craignaient déjà sa valeur enfantine;
Il mourut dans les fers.

. . . .

Si du moins je savais que l'Autriche m'accorde
Le droit de t'emporter,
Méprisant ses cachots, la rigueur de son Code,
Je t'irais demander
. . . . Adieu.

VI. — Dithyrambe sur la mort du fils de Napoléon, par M. Henri Gresset. Lons-le-Saunier. Imp. de Fr. Gauthier.

. . . .

Sur ton berceau brillant de fleurs
S'inclinaient, symbole de gloire,
L'étendard aux triples couleurs
Et l'Aigle d'or de la Victoire.
Tout était présages trompeurs,
Etendard, Aigle d'or, comète;
Tu naquis, pour de grands malheurs
Le sort avait marqué ta tête.
Un regret, un soupir, une larme de toi
Pauvre enfant détrôné qui descend dans la tombe.
Longtemps avant ta vie, hélas! ton sceptre tombe:
Fils d'un soldat qui s'est fait roi!

. . . .

C'est qu'il périt toujours, *l'Aiglon* fier et superbe
Transporté dans le nid du funèbre vautour;

. . . .

La France fut son aire, il lui faut cependant
Dans l'aire germanique expirer en pleurant.

. . . .

Ah! qu'ils ont été beaux ces jours de ton enfance,
Ces jours où la victoire arracha de ses mains,
Au Capitole esclave un sceptre de Romains,
Pour le jeter au fils de France.

Et ton père debout auprès de ton berceau
Les bras croisés. . . . .

. . . .

Que tu es beau, bel aiglon, que le front de ton père
Quel astre étincelant de gloire. . . . .

. . . .

Quels éclatants hochets! un glaive, un sceptre mais,
Au berceau d'un enfant . . . .

. . . .

Quand enfant ton regard s'ouvrit à la lumière
Pour sourire d'amour et presser de tes doigts
Celui qui d'un clin d'œil faisait pâlir vingt rois
Il mit son sceptre d'or en ta main la première.
Mais [illegible]n fut inhabile à fixer le destin.
Ton père t'est ravi : l'Océan le dévore.
Sous un ciel calciné son front se décolore,
Et toi, tu dois mourir à peine à ton matin.
Ah! tu fus l'ornement d'une cour étrangère :
Quiconque te voyait surprenait dans tes yeux
Ces éclairs de grandeur qui brillent dans les dieux
Et le ciel t'embellit du regard de ton père.

. . . .

Que dis-je! n'es-tu pas fils de Napoléon!
Que te faut-il? La France, un sceptre et du canon.

. . . .

Maintenant que la tombe a fermé sur ta tête
La porte aux gonds d'airain de son gouffre béant
Maintenant qu'avec toi s'éteint le nom géant
Qui couvait sur la France une grande tempête
Je m'incline sur toi, je pleure sur ton sort :
Oui nous t'aimions! qu'importe, ô Philippe!... Il est mort.

VII. — Poésie sur la mort du fils de Bonaparte, par M. Lassailly. Paris, chez Eugène Renduel, libraire, rue des Augustins, 22. 1832.

..... Or,
Aujourd'hui que le fils de Bonaparte est mort,
Qu'on les voit étaler sur la place publique,
Le luxe solennel d'un deuil hyperbolique,
Je mêle cependant ma voix avec la leur :
On imite la voix, mais non pas la douleur.

. . . .

Allez dire à tous les champs d'armes
Que laboura notre canon

. . . .

Aux pyramides, au Simplon.

Que vous n'avez pas eu de larmes
Pour le fils de Napoléon.

. . . .

Ah! tu n'as point revu, jeune Napoléon,
Ton père, ni la France,
Depuis ta blonde enfance,
Où tu passais ta main sur le cou du lion.

Il t'adorait d'orgueil Napoléon ton père!
Il ne s'aimait qu'en toi,
Montrant son petit roi,
Dans les jours de bonheur, à son peuple, ton frère.

Le vent se transplanta dans un exil lointain
Avec ta mère infâme,
Celle qui fut la femme
Qui descendit si bas, du haut d'un tel destin.

Mais nous te pardonnons cette race autrichienne
Orphelin déjà mort
Pleurant, comme un remords
De n'être plus Français, seul droit qui t'appartienne.

II. — Les deux princes, poésie par A. Guiraud, publiée par le journal *La Quotidienne* (5 août 1832), et, comme la chanson de Béranger, visant le duc de Bordeaux et le duc de Reichstadt.

Ils sont deux partageant les regrets de la France,
Tous deux proscrits à l'âge où l'on n'est qu'innocent;
Eux que d'un saint transport d'amour et d'espérance
Notre heureuse patrie accueillit en naissant.
L'un se meurt à Schœnbrunn...

. . . .

Nul ne s'est souvenu qu'au loin dans l'abandon
Vit en ce siècle nain un reste de grand homme
Un fils de l'empereur, naguère roi de Rome,
Qui s'appelle Napoléon!

. . . .

Fils de l'Homme, il est bien que ton regard candide
N'ait jamais rencontré ces visages ingrats.

. . . .

Meurs en paix jeune aiglon dont l'ardente prunelle
Réfléchit un moment la flamme paternelle.
Sors de ce monde étroit qu'accuse ton aspect :
Ne jette autour de toi ni regret ni reproche;
Prépare un digne accueil à la mort qui s'approche
Et qui te frappe avec respect.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

… — [illegible] Hégésippe Moreau, publiées dans *Le Diogène* [illegible]
… sur Hégésippe Moreau : *Le Myosotis*. Paris. 1857. P. Masgana, éditeur.

LE PARTI BONAPARTISTE

A Joseph Bonaparte

. . . .

Mais *le géant n'est plus*, et les nains de sa race
Dormiraient aisément blottis dans sa cuirasse.

. . . .

L'orphelin dans l'exil n'a qu'un moment langui
Sur le chêne abattu, le vent frappa le gui.
L'empire, dont la chute a fait trembler les pôles
Pour vestige ici-bas n'a laissé que deux saules :
L'un, que brûle au midi le simoun étouffant,
L'autre, pendant au nord sur un berceau d'enfant.

. . . .

A HENRI V

… Confonds pour jamais ton avenir au nôtre.
Sois vraiment *fils de France*, et plût au ciel que l'autre,
L'autre orphelin, débris d'un empire plus beau,
Pût revenir aussi de l'exil du tombeau !..

Mais que sert d'embrasser une vaine chimère?
Ils sont perdus tous deux pour la France leur mère.
Dans la grande cité qui leur donna son lait
Ma pitié caressante en vain les rappelait :
L'un ne peut soulever la pierre sépulcrale,
L'autre, inhumé vivant dans sa pourpre royale,
Grelotte comme lui sous les brouillards du nord.
Je parlais à deux sourds : l'égoïsme et la mort.

X. — Madame Mère. *Œuvres posthumes de Béranger* [Dernières chansons : 1834 à 1851].

. . . .

Madame attend un message de Vienne
Fils de son fils, elle te sait mourant.
« A son chevet point de mère qui vienne
« Veiller, prier, pleurer, dit-elle en soupirant.
« J'ai vu la mort fuir aux cris d'une mère ;
« Mais lui, né roi, le pauvre infortuné,
« A nos vainqueurs d'un jour otage abandonné,
« Meurt de la gloire de son père !

. . . .

« Napoléon, ...
« Ton fils sans doute, en longues rêveries,
« Vers son berceau qu'entourait tant d'amour
« Revole encore, et dans les Tuileries
« Voit ses hochets mêlés aux splendeurs de ta cour
« Bien jeune instruit par sa mère elle-même
« Que pour les rois il n'est pas de saints nœuds
« Son cœur aura surpris des souvenirs haineux
« Sur les lèvres de ceux qu'il aime.

« Vierge Marie, ah ! tenez lieu de mère
« A cet enfant qui m'a souri si beau.
« L'unique vœu de ma vieillesse amère
« C'est à sa piété de devoir un tombeau.
« Et s'il se peut, fils et Français fidèle
« Sans être roi, ni vengeur, ni vengé,
« Que dans Paris un jour l'enfant rentre chargé
« De la dépouille paternelle. »

Mais on annonce un messager de Vienne,
« Madame, il pleure, il est vêtu de deuil. »
Elle sait tout. Il faut qu'on la soutienne;
Elle semble à genoux prier sur un cercueil.

« Pauvre orphelin, objet de tant d'alarmes, »
Dit-elle enfin après un long effort,
« Adieu ! l'enfant n'est plus ! Ah ! tout mon fils est mort
« Hélas ! et je n'ai plus de larmes. »

XI. — L'Arc de Triomphe de l'Étoile. Inauguration le 29 juillet 1836. Extrait de *Contes pour les Enfants*, de Frédéric Soulié.

Le matin de ce jour, la population se porta vers les Champs-Élysées.....

Ça été une grande faute de découvrir l'Arc de Triomphe si on ne voulait pas l'inaugurer. Il ne fallait montrer au peuple la hauteur de ces portes que pour lui dire que lui seul était encore assez grand pour y passer sans paraître petit. Mais on a humilié la nation devant elle même en faisant de l'Arc de Triomphe une vaine décoration de théâtre qui manque d'acteurs à sa taille. Ce dernier rejeton de l'Empereur, cet enfant posthume de la gloire de nos pères, n'a pas trouvé des bras assez forts pour le présenter aux fonts baptismaux de la patrie. Ce fils qu'ils nous avaient légué, nous l'avons nourri, mais nous ne l'avons pas adopté : il vit, mais c'est un orphelin sans nom.....

... La fête, qui n'a pas eu lieu durant le jour et parmi les vivants, s'est célébrée la nuit et entre les morts.....

... Une voix s'est fait entendre.... .

— A moi, mon fils ! a-t-elle dit.

Et le tombeau prisonnier de Schœnbrunn s'entr'ouvrit comme la fosse captive de Sainte-Hélène.

C'était pour l'ombre du père et du fils deux bans à rompre, celui de la mort et celui de l'exil. Cette nuit, tous deux ont secoué cette double chaîne ; et l'un parti de Vienne et l'autre de Sainte-Hélène, se sont rencontrés debout sous l'Arc de Triomphe.

Puis Napoléon a tiré son épée et frappé du talon de sa botte le faîte du monument.

— A moi, à moi ! mes braves généraux et mes braves soldats, a-t-il ajouté ; venez montrer à mon fils l'empire que je lui avais fait et qu'il n'a pas connu.

... Ces 600.000 hommes lui présentèrent les armes et l'Empereur les salua. Puis il reprit encore :

— Vois-tu, mon fils Napoléon, voilà l'avenue qui menait autrefois à mon palais des Tuileries. J'ai passé vivant parmi tous ces héros vivants. Ecoute et regarde, je vais te les nommer et te les montrer.....

Et Berthier s'étant placé à la droite de Napoléon, donna le signal du défilé..... c'était la revue des morts qui commençait..... Enfin les premiers soldats arrivèrent sous l'immense voûte.

— Regarde, regarde, mon fils Napoléon : voici Desaix, le sultan juste qui est mort en me donnant une victoire pour gage d'adieu. Voici Kléber, le dur soldat, qui n'a baissé le front que devant moi..... Kleber et Desaix passèrent et des milliers de soldats après eux, avec

leur uniforme déchiré et le pantalon rayé tricolore, et Napoléon continua :

— Vois-tu celui qui me tend la main? C'est Lannes, mon soldat et mon ami.....

— Regarde mon fils, regarde comme ils passent! Voici Augereau, l'enfant du faubourg Saint-Marceau, le duc de Castiglione.....

Celui-là qui vient ensuite, c'est Lefebvre; tu vois ces soldats qui marchent à sa suite d'un pas infatigable : c'est ma vieille garde, ma garde d'Iéna.....

— ... Qu'est cela, mon pére, qu'est cela?

— Ce sont mes braves grenadiers.....

— Et ceux-là qui viennent ensemble?

— Les deux Kellermann, le père et le fils.....

... C'est mon premier fils, celui-là; c'est ton frère, Eugène de Beauharnais, celui qui s'était donné à moi au point de bénir le jour où tu es né, le jour qui lui enlevait une couronne..... Admire-le, enfant, puisque tu n'as pu l'imiter.

... C'est Poniatowski.....

... C'est Rapp.....

... C'est Ney.....

... Et Napoléon ayant baissé son épée jusque sous la voûte, l'éclair de gloire qui en jaillit fit lire à tous les héros leurs noms gravés dans la pierre.....



Portrait lithographié par A. Legrand.

PROGRAMME GÉNÉRAL DES FÊTES ET RÉJOUISSANCES



HOMMAGE

… rue de la Huchette, n° … *Affranchir.*

TABLES

DES NOMS, DES GRAVURES ET DES MATIÈRES

Les pièces ici décrites (portraits, estampes, illustrations diverses, étiquettes, objets de curiosité, objets ayant appartenu au Roi de Rome), constituant à proprement parler l'iconographie du duc de Reichstadt, se montent au chiffre de 630.

A ce chiffre, il faut ajouter les livres, pièces de théâtre, articles de revues et autres, c'est à dire la Bibliographie, qui se compose de 100 numéros.

C'est donc un total de 730 objets que l'on trouvera décrits par le menu dans le présent volume.

I

LISTE ALPHABÉTIQUE DES ARTISTES PEINTRES DESSINATEURS, GRAVEURS, AUTEURS DE PORTRAITS OU ESTAMPES SUR LE ROI DE ROME

* Les noms en petites capitales sont ceux des artistes qui ont des œuvres reproduites dans le volume.

II

TABLE DES GRAVURES

III

TABLE DES MATIÈRES

II. — BIBLIOGRAPHIE ET EXTRAITS.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette.

69 29 AA A 30






UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02612 6949

